JOSEPH BONAPARTE

EN AMÉRIQUE

COMPIÈGNE — IMPRIMERIE HENRY LEFEBVRE
31, RUE DE SOLFERINO, 31



R Pignet fec. et Sculp.

JOSEPH BONAPARTE

D'APRÈS UN PORTRAIT DE GOUBAUD, EXÉCUTÉ À BORDENTOWN EN 183

(COLLECTION MAILLIARD)

1815-1832

JOSEPH BONAPARTE

EN AMÉRIQUE

PAR

GEORGES BERTIN

ACCOMPAGNÉ D'UN

Portrait d'après une Gravure de M. Rodolphe PIGUET

PARIS

LIBRAIRIE DE LA *NOUVELLE REVUE*

18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18

1893

A L'AMIRAL MACAULEY

Monsieur l'Amiral,

Permettez-moi, en plaçant votre nom sur la première page de ce volume, d'accomplir un devoir de reconnaissance, d'affirmer une fois de plus une amitié dont je suis fier et de faire bénéficier mon travail d'une recommandation dont j'ai été à même d'apprécier la portée auprès de vos compatriotes.

C'est un peu grâce à vous qu'il a pu être écrit ; car l'annonce de votre parainage a suffi pour m'ouvrir toutes les portes. De plus, votre utile concours a rendu mes recherches fructueuses, en les guidant.

Laissez-moi donc vous tendre à travers l'Océan une main qui, la dernière ligne de mon livre écrite, n'a songé qu'à une chose : Chercher à serrer énergiquement la vôtre.

GEORGES BERTIN

Nous tenons aussi à adresser publiquement ici nos remercîments à Monsieur Adolphe Mailliard, l'ex-secrétaire et ami dévoué de Joseph Bonaparte, dont les souvenirs si vivants et les renseignements de première source nous ont été d'une utilité que nous ne saurions trop reconnaître, ainsi qu'à Messieurs le Docteur I. Minis Hays, John William Potts, Burnet Landreth, Oliver Hopkinson pour leur précieux concours.

**

INDEX DES NOMS CITÉS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

V

W

X

Z

JOSEPH BONAPARTE

EN AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'ARRIVÉE AUX ÉTATS-UNIS

SOMMAIRE : Rencontre de Broadway. — « Prince, roi, majesté. » — Un rassemblement. — Les reporters. — La venue de Joseph Bonaparte signalée par les journaux. — L'*Evening Post* et les cinq passagers français. -- Echo du 30 août. — Les généraux Carnot, Clausel et le brick le *Commerce*. -- Joseph arrive le 28 août. — Le modeste boarding house de Madame Powell. — Inscrit sous le nom de Bouchard. — Visites du maire et des notables. — Carnot? — Joseph désire garder l'incognito. — Le commodore Lewis. — Joseph reconnu. — Hospitalité acceptée. — A Amboy. — Retour à New-York, le 5 septembre. — Louis Mailliard. — Joseph chez le maire. — Craintes d'être livré aux Anglais. — Départ pour Washington conseillé par le maire. — Incident au *Mansion House*, de Philadelphie. — Henry Clay. — Note de l'*United States Gazette*. — « Aventurier Corse ! » — A Baltimore. — Nuit d'auberge. — Émissaire de la Présidence. — Madison. — Un refus. — Article de l'*Evening Post*. — Retour à Philadelphie. — Éclaircissements. — Le secrétaire du trésor Dallas et le comte de Survilliers. — Lettre de Madison. — Un Président. — M. de Talleyrand. — Monroe et Grouchy. — « Platitude méprisable. » — Lettre de Richard Rush à Ch.-J. Ingersoll. — A Lancaster. — Signalement. — La traversée, d'après James Caret. — Edmond Pelletreau, de Rochefort. — A Royan. — M. Dumoulin. — Le brick à l'ancre. — Embar-

quement. — Une voile anglaise. — Le *Commerce* est visité. — Surviglieri. — La frégate *Endymion.* — Mal de mer simulé. — Littératures française et italienne. — Le capitaine Misservey. — Conséquences d'une forte impression. — Long-Island. — Pressentiment. — Sandy-Hook. — Encore des frégates anglaises. — Le pilote. — *Droit de recherches.* — Au wharf. — Capitaine et capitaines. — Vengeance à tirer d'une mystification. — Misservey et Louis Mailliard. — « J'aurais plutôt fait sauter mon navire. » — Souvenir de M. Bouchard. — Une bonne défaite.

— Votre Majesté ici!... Ah! que je suis heureux de revoir votre Majesté!

Telles sont les exclamations que pousse, dans l'après-midi du 6 septembre 1815, en plein Broadway, — la principale artère de la plus importante cité du Nouveau Monde, — un homme de tournure militaire.

En proie à la plus vive émotion, le visage inondé de larmes, un genou à terre, il couvre de baisers la main d'un personnage d'âge mûr, qui essaie, en vain, de le calmer et de le relever.

Rien n'y fait. L'homme reste là étourdi, anxieux. Tout à coup, cédant de nouveau à son exaltation, les mots de *Prince*, *Roi*, *Majesté*, sortent convulsivement de sa bouche.

Cette scène étrange, tout à fait imprévue pour les habitants si affairés de cette partie de la ville, ne tarde pas à faire s'amasser une foule considérable. Les passants s'arrêtent, se groupent, s'informent et le tumulte va

croissant. C'est alors qu'un tout jeune homme, compagnon de la personnalité reconnue si inopinément, se penche vers l'enthousiaste, lui dit quelques mots à l'oreille et parvient à le relever. Les trois hommes se font jour à travers les masses compactes et se soustraient à la curiosité, en entrant dans un magasin[1].

Le jour même, le *Mystère de Broadway* est dévoilé. Les reporters, sans cesse aux aguets, ne seront pas longs à propager la nouvelle. En effet, les journaux publient le lendemain, — mais alors seulement, dix jours après son débarquement, — que Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne, est parvenu à tromper la vigilance des Anglais et qu'il est sur le sol libre et hospitalier des États-Unis.

Jusque-là, la vérité n'avait pas transpiré. L'*Evening Post*, de New-York, avait bien publié, le 29 août, qu'il était arrivé la veille un brick, venant de Bordeaux après une traversée de trentre-quatre jours, lequel avait débarqué, près de Brooklyn, cinq passagers français. Mais de pareils *faits divers* n'étant pas rares dans un port aussi mouvementé que l'est New-York, personne n'avait attaché grande importance à celui-ci.

Le même journal, à la date du 30 août,

[1] Renseignements communiqués par M. Adolphe Mailliard.

s'était fait l'écho du bruit qui courait de l'arrivée des généraux Carnot et Clausel, débarqués tous deux du brick le *Commerce,* capitaine Misservey, venant de Bordeaux ; mais, ajoute prudemment cette feuille, « ce bruit n'a pu être contrôlé de la moindre façon et ne repose sur aucune base authentique. »

Joseph Bonaparte était, en effet, arrivé le 20 août sur le brick le *Commerce*, et avait débarqué ce jour-là, en même temps que quatre personnes de sa suite[1]. Au lieu de descendre dans l'un des grands hôtels, si bruyants et si animés de cette ville, Joseph, pour éviter les curiosités, les questions et vivre tranquillement, va se loger dans un quartier éloigné, Park Place, en une maison de modeste apparence, tenue par une dame Powell. Il s'inscrit sous le nom de Bouchard. Le racontar de l'*Evening Post* ayant produit son effet, il reçoit, à peine installé, la visite du maire et de quelques personnes notables de cette cité, qui croient rendre leur devoir à Carnot.

Au maire[2], Joseph dit qu'il n'est point l'*Organisateur de la victoire ;* mais qu'il a fait partie de la Maison impériale et qu'il désire conserver l'incognito, du moins pour quelque temps.

[1] Ce même jour, le *Northumberland* qui emmenait Napoléon à Sainte-Hélène, après être passé en vue des Canaries, se dirigeait vers le tropique.
[2] Jacob Radcliff, du 10 juillet 1815 au 8 février 1818.

D'autre part, arrive à cet hôtel pour y voir son fils, le commodore Lewis[1] qui habite Amboy[2]. Le commodore a été en Europe, a séjourné à Paris et a même été présenté à Joseph, qu'il n'a pas de peine à reconnaître à première vue. Il se présente aussitôt et, avec une bonne grâce et une cordialité tout américaines, lui offre l'hospitalité à sa campagne. Joseph refuse d'abord, donnant pour excuse son désir de rester à New-York, a portée des nouvelles; puis, craignant que la loquacité, un peu tapageuse de son interlocuteur ne le compromette, redoutant également des visites du genre de celles du maire et des citoyens notables de la ville, il se ravise et accepte cette invitation si brusque de franchise et d'élan.

Joseph part pour Amboy. Les quelques jours qu'il y passe lui semblent agréables tout d'abord. Il trouve là le calme, si nécessaire après les émotions qu'il vient d'éprouver; car la traversée, comme va nous le faire connaître le récit d'un témoin oculaire, a été plusieurs fois troublée par l'apparition de croi-

[1] Voici un aperçu des états de service du commodore, que nous avons trouvé dans l'ouvrage de Thomas H. S. Hamersly, sur l'Etat des officiers de la marine des Etats-Unis, de 1779 a 1879 : « Jacob M. Lewis, Service de la flottille. Commandant, 27 novembre 1812; capitaine, 26 avril 1814. A partir du 7 janvier 1815, d'après les « Records of Navy Department » son nom est précédé de la mention « Discharged », congédié.

[2] Petite ville de l'autre côté de la baie, dans l'Etat de New-Jersey. C'était à Amboy ou à New-Brunswick que l'on débarquait, venant de New-York, en route pour le sud.

seurs anglais. Mais, à peine reposé, la fièvre *des nouvelles* reprend le dessus. Il est trop pénible pour lui, toujours si actif, de rester ainsi, dans l'oisiveté, près d'une grande ville qu'il n'a fait qu'entrevoir. Aussi, ne tarde-t-il pas à quitter Amboy pour revenir à New-York, le 5 septembre, accompagné du jeune Mailliard. C'est durant ce second séjour que, se promenant dans Broadway, il est reconnu par un ancien officier de sa garde et qu'a lieu la scène que nous avons racontée en débutant. Tout l'échaffaudage de ses plans s'écroule. Son incognito est trahi. Il lui faut prendre un parti. Il se décide pour le plus catégorique, lequel consiste à aller trouver le maire, à se présenter à lui sous son vrai nom et à réclamer la protection des autorités, car il sait, depuis le 29 août, par les journaux[1], que la Russie est le pays qu'ont résolu de lui faire habiter les souverains alliés, et, ignorant de la constitution des Etats-Unis, il a la crainte que le gouvernement ne le livre aux Anglais.

Le maire lui conseille de se rendre à Washington, auprès du Président, pour lui exposer sa situation et se placer sous le couvert de la loi américaine. Il se met en route le dimanche 10 septembre, dans une voiture particulière. Le 11, il arrive à Philadelphie.

[1] Correspondance de Londres, datée du 28 juillet.

Là encore, un incident se produit. Au *Mansion House*, où il descend, il n'y a plus une seule place. Henry Clay heureusement s'y trouve logé et, dès qu'il apprend que Joseph ne peut obtenir d'appartement, il lui fait offrir immédiatement une partie des siens. Mais Joseph a hâte d'arriver à Washington. Il repart le lendemain « se dirigeant vers le sud » nous dit l'*United States Gazette*, qui ajoute mélancoliquement : « nous sommes fâchés d'apprendre qu'un officier de la marine américaine[1] se trouvait dans la société de *cet aventurier Corse.* »

Nous retrouvons Joseph, le lendemain soir, à Baltimore, et le 13 au matin, il continue vivement sa route, ne passant qu'une nuit dans une méchante auberge, de façon à entrer de bonne heure, le lendemain, à Washington. Sur la route, il rencontre un émissaire de la Présidence qui l'informe que la visite projetée par lui ne peut avoir lieu et que M. Madison ne saurait le recevoir. Il revient donc sur ses pas. Ce brusque changement d'itinéraire n'avait pas été sans éveiller l'attention de la presse, et l'*Evening Post*, de New-York, publie la nouvelle suivante, qu'il ne parvient, du reste, pas à tirer au clair dans son numéro du 20 septembre :

[1] Lewis.

Quel peut en être la raison ? L'ex-roi d'Espagne, Joseph Bonaparte et sa suite, ont quitté dernièrement cette ville (New-York) pour se rendre à Washington, et faire visite au roi James I[er] — ironie pour James Madison. — A quelques milles à peine du Capitole, il a fait faire tout-à-coup demi-tour à sa voiture et a repris en grande hâte la route de Philadelphlie où il est arrivé à huit heures du matin (18 septembre).

Ce que l'*Evening Post* ne parvient pas à expliquer, nous allons en donner la clef à nos lecteurs. Cette feuille, bien que très suffisamment renseignée, ne connaissait pas les fils de la politique américaine, et les deux lettres suivantes nous fournissent, sur ce point, tous les éclaircissements désirables. Dès le 11 septembre, A.-J. Dallas, secrétaire du Trésor, alors à Philadelphie, avait adressé au Président Madison l'information suivante :

..... Le commodore Lewis vient d'accompagner Joseph Bonaparte de New-York à Philadelphie. L'ex-roi voyage sous le nom de comte de Survilliers et est descendu à Philadelphie au *Mansion House* où il occupe un des appartements de M. Henry Clay [1].

En date du 15, le Président répondit à son correspondant et le rassura en lui disant qu'il s'était refusé à recevoir le frère de Napoléon, à quelque titre que ce fût :

« ..... J'ai été informé confidentiellement

[1] George Mifflin Dallas. *Life and writings of Alexander James Dallas.* Philadelphie J. B. Lippincott et C° in-8°, 1871, p. 447.

il y a quelques jours, écrit-il, que Joseph Bonaparte était sur le point de me rendre visite incognito pour se présenter en personne au gouvernement. J'ai immédiatement, écrit à M. Richard Rush, pour l'engager à le dissuader de son projet, dès qu'il arriverait à Washington. La protection et l'hospitalité ne réclament point de semblables formalités et, quelque sympathie que puisse faire naître l'infortune, cette famille, par sa conduite antérieure, n'a rien à prétendre du peuple américain. De plus, il n'y a aucune raison pour que son gouvernement ait à s'embarrasser d'elle, de quelque façon que ce soit. Quant à ce qui concerne nos propres droits, nous ferons pour elle tout ce qu'elle peut attendre de nous. J'ai été plus que surpris de cette visite projetée et calculée de façon à me faire connaître officiellement, une retraite que l'exilé cherche lui-même, dit-on, à dissimuler afin d'éviter pour ses amis et ses biens qui le suivent, une trop vigilante surveillance de la part des croiseurs anglais. Ce commodore Lewis a certainement agi sous l'inspiration de sa courtoisie plutôt que de sa prudence, et sans que sa conduite ait reçu aucune sanction d'une autorité supérieure quelconque[1]. »

[1] George Mifflin Dallas. *Life and writings of Alexander James Dallas.* p. 445.

De la part du Président, cette attitude était rationnelle et de bonne politique. Il ne faisait, du reste, que suivre l'exemple de ses prédécesseurs. Washington avait, quelque vingt ans auparavant, comme Président, refusé de recevoir Talleyrand, exilé volontaire[1]. L'acte prudent de Madison, lui avait été inspiré par Monroe, alors premier secrétaire d'État, aspirant lui-même à la Présidence, et, par conséquent, devant chercher à éviter tout espèce de conflit. L'année suivante le même M. Monroe sortait du salon de Madame Madison, lorsque Grouchy et un autre exilé français vinrent saluer la femme du repésentant de la nation : conduite que Grouchy, dans son langage tout militaire, qualifie de *platitude méprisable*[2].

Les hommes d'État américains se faisaient une fausse idée de Joseph, que les feuilles anglaises ne ménageaient pas. Nous voyons que le procureur-général Richard Rush, qui

[1] Talleyrand était muni d'une lettre d'introduction du marquis de Landsdowné. Washington répondit quelque temps plus tard au noble Lord, en ces termes : « C'est un sujet de grand regret pour moi que des considérations d'ordre public, m'aient empêché de témoigner à ce gentilhomme, le cas que je fais de son caractère personnel et de la recommandation de votre seigneurie ; mais je suis informé que l'accueil qu'il a reçu en général n'a pu que le consoler, autant toutefois que l'état de notre société le permet, de ce qu'il a perdu en quittant l'Europe. L'avenir le servira naturellement partout, et il est à espérer qu'il élèvera un homme de son mérite au dessus des désavantages temporaires qui, dans les révolutions, résultent des différences d'opinion politique. »

[2] Charles J. Ingersoll. *History of the second war between the United States of America and Great Britain*. Philadelphie, Lippincott, Grambo et Cᵒ, 1852, 2ᵉ série, vol. I.

avait été chargé de transmettre au prince exilé, la volonté du Président, conserva longtemps son hostilité envers l'ex-roi ; car, deux ans après, il écrit de Washington, le 4 janvier 1817, à Charles J. Ingersoll :

..... Vos réflexions à l'égard du roi Joseph sont assez remarquables. Elles m'ont rappelé les princes, à propos de la couronne, dans Henri IV [1]. Les situations, assurément, sont autres. Après tout, Joseph n'était qu'une moitié de roi. Premièrement, il n'était pas de sang royal, ce qui pour un roi, est absolument tout. Secondement, durant le court espace de temps que les fils l'ont fait agir, il paraît avoir été dévoré de tous les appétits passionnels inhérents aux fonctions royales. Richard Cromwell l'égale autant qu'en aucun parallèle dont je me souvienne [2].....

En présence de la décision présidentielle, si nettement formulée par l'envoyé de Madison, Joseph n'avait qu'à revenir sur ses pas. C'est ce qu'il fit.

Le samedi 16 septembre, il arrive à Lancaster, petite ville à quelques milles de Philadelphie, et le compte-rendu que nous donne de cette arrivée l'*United States Gazette*, nous a paru assez intéressant pour trouver place ici :

L'ex-roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, venant de Baltimore est arrivé à Lancaster vers cinq heures de l'a-

[1] Tragédie de Shakespeare.
[2] Lettre autographe inédite communiquée par M. Ingersoll.

près-midi. Trois personnes l'accompagnaient. Un tout jeune homme qui est, dit-on, son fils, son secrétaire et enfin le commodore Lewis qui naguère commandait quelques canonnières à New-York.

Il est descendu chez M. Slaymaker et bientôt après, la maison de ce dernier a été remplie d'une foule de gens, que la curiosité défiante ou sympathique poussait à venir l'étudier de près. D'ailleurs, il n'ont rien vu de plus qu'un *homme*. Joseph a environ cinq pieds dix pouces; il est passablement épais, bien proportionné, a le teint brun; sa physionomie n'est ni plaisante ni laide; en somme, rien de remarquable et des traits forts.

Il porte une redingote simple de couleur verte et un gilet blanc.

Le 17, à cinq heures du matin, Joseph repartait pour Philadelphie où il arrivait le lundi 18, dans l'après-midi.

Maintenant que nous avons esquissé les premières démarches de Joseph en Amérique, écoutons le récit de la traversée, fait par un témoin oculaire, M. James Caret[1], jeune Américain attaché, comme interprète, à la personne de l'ex-roi d'Espagne, depuis son passage à Blois, récit écrit pour Charles J. Ingersoll, et qu'il a intitulé : *Souvenirs de 1815* :

..... Je restai avec le roi Joseph qui montra une

[1] James Caret resta attaché jusqu'en 1827 à la personne de l'ex-roi qui écrivait, en date du 29 novembre de cette même année, à Félix Lacoste : « Je viens d'être quitté par M. Caret parti pour Cuba où son frère l'a appelé, voulant l'associer à la fortune considérable qu'il a faite dans ce pays-là. » Lettre autographe de Joseph, appartenant à l'auteur.

grande prudence pour échapper à ses ennemis : et qui, plus heureux que l'Empereur, gagna le sol libre et hospitalier des États-Unis. Il se confia à M. Edouard Pelletreau, négociant de Rochefort : mais il dut bientôt quitter cette ville. Les Bourbons étaient déjà à Paris, et des ordres avaient été donnés pour que le drapeau blanc remplaçât, par toute la France, le glorieux drapeau tricolore. M. Pelletreau possédait près de la Tremblaie, au bord de la mer, une petite campagne avec quelques arpents de terre, cultivés par un fermier. Joseph s'y rendit, accompagné de deux personnes seulement, et resta là tranquille et caché, durant dix jours, me laissant à Rochefort, où, par ses ordres j'achetai différents articles pour le voyage que nous allions entreprendre — du linge, de l'argenterie, quelques livres, des classiques français, l'ouvrage de M. de la Rochefoucauld sur les États-Unis, etc. — Pendant ce temps j'allai le voir deux fois et j'appris de lui qu'il avait envoyé le fils de M. Pelletreau à Bordeaux pour fréter un navire américain et que ce jeune homme avait retenu un brick descendant vers l'embouchure de la Gironde, où le prince pourrait embarquer. La petite ville de Royan se trouvait être le point le plus rapproché de cette embouchure. Le roi Joseph m'ordonna de m'y rendre et de l'avertir par un messager, dès que le navire serait en vue. Il avait un passeport américain que lui avait procuré M. Jackson, chargé d'affaires des États-Unis à Paris. M. Dumoulin, négociant à Royan, y exerçait les fonctions de consul de ce pays.

C'était un homme obligeant qui visa mon passeport, ajoutant, sans trop de difficultés, le nom d'une des personnes qui allaient accompagner le roi Joseph en Amérique. Durant les trois ou quatre jours que nous passâmes à Royan, nous dûmes être très circonspects.

Le commandant de place logeait au même hôtel que nous et y attirait un grand nombre d'officiers et de gens anxieux de connaître les évènements. Le drapeau blanc flottait déjà à Royan. Le second jour arriva en poste, de Paris, un officier supérieur chargé de faire reconnaître partout le gouvernement des Bourbons. Sa conversation à table avec le commandant de place et les autres officiers était révoltante: pour moi, il me fallut tout avaler en silence, sous peine de me dénoncer. Après le repas, quelques officiers, ayant lu sur ma physionomie quels étaient mes sentiments intimes, me prirent à part, et me confièrent leur indignation en entendant décrier, avec une telle injustice, notre brave armée, et en voyant le sort réservé à tous ceux qui exprimaient quelque sympathie à l'égard de l'illustre chef que nous venions de perdre à tout jamais. Enfin, j'appris que le brick était à l'ancre devant Royan. M. Dumoulin me le montra et nous convinmes qu'une chaloupe serait prête vers minuit pour nous conduire à bord, ainsi que quelques amis que j'attendais. Je fis prévenir le roi Joseph qui arriva à pied durand la nuit, tranquillement en compagnie de Messieurs Edouard Pelletreau, du Dr Unzaga et du jeune Mailliard. A minuit la chaloupe n'avait pas encore paru. Deux ou trois heures s'écoulèrent en une attente des plus pénibles. Le commandant se trouvait dans une pièce à côté de la nôtre : le prince pouvait être reconnu par l'un des officiers qui ne cessaient d'aller et venir dans la maison : et nous fûmes grandement soulagés lorsque l'on nous prévint que la chaloupe nous attendait. — 25 juillet — Le temps était superbe, la lune se montra pendant notre embarquement qui eut lieu sans incident. La marée était favorable, on leva l'ancre et nous partîmes. Le brick de 200 tonneaux, appelé le *Commerce*, était commandé par le capitaine

Misservey, homme d'une quarantaine d'années, natif de l'île de Guernesey, mais depuis longtemps habitant les États-Unis, à Charleston, où il devait se rendre après nous avoir débarqués à New-York. Il ne connaissait point l'illustre passager qu'il avait à bord, se figurant simplement que nous faisions partie de la Cour impériale et que nous nous rendions aux États-Unis. Le brick avait été frêté en ballast, pour dix-huit mille francs ; Edouard Pelletreau, se conformant à ses instructions, n'ayant eu que le temps d'embarquer quelques provisions et quelques pipes de trois-six. Nous passâmes bien près de la majestueuse tour de Cordouan, et bientôt après, Edouard Pelletreau prenant congé de nous, revint à terre avec le pilote qui nous avait conduits en pleine mer. Pendant la journée, une voile est signalée et bientôt reconnue pour appartenir à un vaisseau de guerre anglais venant droit sur nous, le brick *Bacchus*.

Nous stoppâmes pour attendre la visite de deux officiers qui ne tardèrent pas à monter sur notre pont sans, du reste, faire grande attention aux passagers, ne paraissant s'intéresser qu'aux nouvelles concernant le départ de Napoléon pour l'Angleterre, sur le *Bellérophon*. Ils retournèrent bientôt à leur bord et nous firent de suite le signal nous permettant de continuer notre route. Ils n'avaient point examiné nos passeports. Le roi Joseph en avait un au nom de *Surviglieri* par analogie avec celui de Survilliers, qu'il porta dans la suite et qui est le nom d'une propriété possédée par lui à huit lieues de Paris.

Le lendemain, nouvelle rencontre de navires anglais. Cette fois, c'est de la frégate *Endymion* qu'il s'agit. La visite des officiers fut plus minutieuse. Ils descendirent dans la cabine où le capitaine avait fait servir des rafraîchissements. Le prince ne quitta pas la sienne

et resta étendu sur sa couchette, comme s'il était en proie au mal de mer. Nos passeports furent examinés sans que l'on nous posât toutefois de questions, et, à la fin de leur conversation avec le capitaine, les officiers anglais firent répéter à celui-ci les détails qu'il avait précédemment donnés aux officiers du *Bacchus*. Ils partirent enfin, à notre grande satisfaction.

Nons avons eu un assez joli passage, des vents légers et propices favorisant notre route. Le prince, dont la conversation avait pour moi un attrait de plus en plus vif, me fit passer des journées charmantes en me récitant, avec un talent égal des poésies françaises et italiennes. Il avait la mémoire bondée de nombreux morceaux de ces deux littératures. Ayant passé cinq ans de ma jeunesse en Italie, j'étais à même d'apprécier l'excellence de sa prononciation, lorsqu'il récitait la fuite d'Herminie, et les autres stances du Tasse, son auteur favori. Les passages les plus dramatiques des belles tragédies de Corneille et de Racine avaient sa préférence et son débit s'y montrait d'une superbe ampleur. Eu égard à sa haute situation politique, nous pûmes apprécier à leur valeur ses opinions sur les hommes et les évènements.

Le capitaine, sans le connaître, eut une haute idée de lui ; et, quand nous fûmes arrivés à New-York, il écrivit et dit que c'était le général Carnot ou, au moins, un personnage des plus importants.

Après une navigation de trente deux jours, nous découvrimes les rivages des États-Unis, à Long-Island, qui est d'une longueur de soixante lieues [1], s'inclinant vers le continent par un bras de mer, du nom de Rivière de l'Est et dont l'extrémité sud-ouest forme l'un des côtés du port de New-York. Nous étions à environ

[1] Long-Island a seulement 120 milles de longueur et 20 de largeur en termes moyens.

trente lieues[1] de cette ville, lorsque, voyant approcher la nuit, le roi Joseph demanda au capitaine de nous débarquer à Long-Island, au moyen de sa chaloupe. Cela eût été possible, mais le capitaine lui fit observer qu'il ne trouverait là que des cabanes de pêcheurs où il serait fort mal logé et où il éprouverait de grandes difficultés pour se procurer une voiture, ou même des chevaux devant le conduire en ville ; que le temps, d'ailleurs, promettait de rester beau, et que nous arriverions le lendemain matin à New-York. Le prince insista longuement pour être débarqué, comme s'il avait quelque pressentiment. Il parut à la fin abandonner son dessein, mais il demeura pensif et se retira de bonne heure. Le lendemain matin à notre arrivée sur le pont, le premier objet qui frappa nos regards fut la tour de Sandy Hook [2] et le phare de New-York. Plusieurs barques entraient et sortaient et plus loin, deux vaisseaux que nous reconnûmes bientôt après pour être deux frégates, battant pavillon anglais. Nous restâmes muets d'étonnement, surtout lorsque l'une des frégates, nous apercevant, se mit en panne pour nous barrer la route.

Les justes appréhensions que le roi Joseph avait eues, la nuit précédente, menaçaient de se réaliser. En ce moment critique, nous fûmes accostés par un des légers schooners qui amènent des pilotes à tous les navires désirant entrer dans le port de New-York. Un jeune américain, à l'œil vif, élégamment mis, sauta lestement, à bord, et prit possession de la barre. C'était son droit de pilote : à partir de ce moment, le commandement du navire lui appartenait en effet. — « Voyez-vous, dit-il au capitaine, les sacrés Anglais qui cherchent à nous barrer la route. Mais laissez-moi

[1] James Caret fait ici encore une erreur.
[2] Il n'y a pas de tour à Sandy Hook, c'est simplement un sémaphore.

faire : la brise est en notre faveur et je longerai la côte si près que vous les verrez bientôt changer leur course. » Chargé d'autant de voiles qu'il en pouvait porter, notre brick, comme s'il avait conscience du danger, fendit les eaux de la merveilleuse entrée avec une rapidité surprenante. Nous ne fûmes pas longs à être à l'abri des forts Richmond et Lafayette qui protègent l'entrée de la seconde baie ou plutôt du vaste port de la première ville des États-Unis. La frégate vira bientôt de bord et s'éloigna.

Nous demandâmes alors au pilote pourquoi les Anglais croisaient dans ces parages en temps de paix ! Il répondit qu'ils n'étaient là que depuis dix jours dans le but d'arrêter l'empereur Napoléon qu'on disait parti de France pour les États-Unis et qu'ils avaient fait revivre le Droit de recherches, mesure fort irritante pour les Américains.

Ainsi les Anglais poursuivaient de leur haine tenace l'Empereur, même après son abdication. S'ils nous avaient atteints, nous aurions été probablement conduits à Halifax, à Québec ou même en Angleterre où le roi Joseph eût été vite reconnu et d'où on l'aurait transporté en Russie, lieu que les souverains alliés avaient fixé pour sa détention, ainsi que nous l'avons appris dans la suite. Nous abordâmes au wharf de la Rivière de l'Est ; et, comme le prince désirait conserver l'incognito pour quelque temps, il ne voulut point descendre aux principaux hôtels. Nous allâmes donc loger dans une modeste maison, où une dame veuve recevait des pensionnaires[1]. »

Comme nous venons de le voir, le capitaine Misservey avait compris qu'il avait à son bord

[1] Ch.-J. Ingersoll, *History of the second war between the United States of America and Great Britain.*

un personnage important. Mais pourquoi crut-il qu'il s'agissait de Carnot? Nul ne peut le dire et nul ne le saura jamais, sans doute.

L'excellent capitaine, à son arrivée, se rencontra avec des capitaines de sa connaissance et leur fit part de ses soupçons. Voilà comment les journaux de New-York purent insérer que le comte Carnot était arrivé dans leur ville.

Après l'incident du 6, quand les mêmes journaux publièrent que parmi ces Français qui intriguaient tout le monde, se trouvait Joseph Bonaparte, les amis du capitaine Misservey commencèrent à le plaisanter sur son peu de discernement et à rire à ses dépens. Pour lui, le personnage était Carnot, il n'en voulait pas démordre, et disait à qui voulait l'entendre, que les journaux se trompaient et qu'il était certain de ne point avoir amené Joseph. Notre brave loup de mer, cependant, était un homme pointilleux et les rires de ses amis, à son endroit, l'avaient blessé. Il jura en lui-même qu'il saurait bientôt la vérité et tirerait vengeance de cette mystification. Sa résolution prise, il regagne son bord et apprend d'un matelot, l'adresse de ses ex-passagers. Il se rend immédiatement à la maison indiquée et demande à parler à M. Mailliard. Celui-ci, saisissant aussitôt le motif de la

venue inopinée du capitaine, l'aborde en souriant.

« — Jeune homme, exclame Misservey, est-il bien vrai que j'ai amené le roi Joseph, comme le bruit en court.

« — Oui, mon bon capitaine, répond M. Mailliard, en lui prenant affectueusement les mains, c'est la vérité.

« — Alors je suis perdu de réputation, dit Misservey, on va rire à mes dépens et on en rira encore longtemps. Je vous en veux de m'avoir ainsi trompé. Vous avez couru de grands risques avec les croiseurs anglais, et j'aurais pu les éviter. Croyez-vous donc que si je m'étais douté que le roi Joseph était mon passager, je me serais laissé visiter par eux, comme je l'ai permis. Mordieu ! non. J'aurais plutôt fait sauter mon navire.

« — Eh ! bien, dit M. Mailliard, c'est justement parce que l'on vous savait téméraire, capable de faire ce que vous venez de dire, que l'incognito a été gardé envers vous ; vous n'avez rien à regretter, tout s'est passé pour le mieux. Calmez-vous et venez maintenant avec moi, voir le roi Joseph, qui désire vous remercier lui-même.

Joseph le reçut avec son aménité habituelle et dit, en lui offrant un chronomètre, acheté spécialement pour lui :

« — Je vous prie, capitaine, d'accepter ce souvenir qui vous rappellera M. Bouchard. Venez me voir quand vous reviendrez aux États-Unis : j'aurai toujours grand plaisir à recevoir un bon marin comme vous.

Et il congédia le capitaine, très satisfait, mais aussi bien décontenancé.

« — Maintenant, capitaine, dit à son tour M. Mailliard, vous pouvez rire aux dépens de vos amis : racontez-leur que vous aviez promis de garder le silence jusqu'à ce jour, que vous saviez fort bien que Joseph Bonaparte était votre passager. Enfin, montrez-leur ce beau souvenir, c'est le meilleur témoignage de votre bonne foi que vous leur puissiez offrir.

Le capitaine Misservey partit enchanté et jura, en lui-même, à Joseph, un dévouement de toute la vie. Il tint parole, et chaque fois qu'il pût faire naître l'occasion de présenter ses hommages au roi Joseph, il n'y manqua point et fut toujours bien reçu[1]. »

Quant au brick *Commerce*, qu'une correspondance de New-York, adressée le 9 septembre à l'*United States Gazette*, fait partir de suite comme pour fuir le danger, il resta au contraire à New-York jusqu'au 11 septembre et arriva le jeudi 21 à Charleston[2].

[1] Renseignements communiqués par M. Adolphe Mailliard.
[2] *Charleston Courrier*, vendredi 22 septembre 1815.

CHAPITRE II

TATONNEMENTS DU DÉBUT

SOMMAIRE : Surviglieri, Bouchard et comte de Survilliers. — Motifs. — Assurance anglo-saxonne. — *Monsieur Bonaparte.* — Bénéfice de l'incognito. — Prisonnier politique. — Lettre au duc de Reichstadt. — Double sauvegarde. — Pourquoi Survilliers. — Mortefontaine, nom historique. — Traité du 3 septembre 1800. — Haute situation passée. — Article du *Poulson.* — *New-York Gazette.* — Tout donné à l'Empereur. — Au moment du départ de Royan. — Pierreries. — Acquisition de terres. — Marché ou propositions à étudier. — Recommandation de Napoléon. — A cheval entre New-York et Philadelphie. — Propriété de Milord Courtenoy. — Landsdowne. — Étude des lieux et des mœurs. — *Souvenirs de Samuel Breck.* — Bones. — Joseph apprécié par un fermier américain. — Le cidre et le gouvernement des États-Unis. — Stephen Sayre. — Ferme de deux cent onze acres. — Point-Breeze. — Droit de posséder en Amérique. — James Caret. — Lettre d'engagement. — Acte de la Législature du New-Jersey. — Lettre du gouverneur Dickerson. — Voyages. — Correspondance de Boston. — Grouchy et Lefebvre-Desnouettes. — Le village de Buffalo. — Chutes du Niagara. — Intérêts dans le nord de l'État de New-York. — Créance sur M. Le Ray de Chaumont. — Black River. — Bonaparte dans le Comté de Jefferson. — Le comte Réal. — Correspondance des Sacket's Harbor. — Impression générale. — Une résidence ou pied-à-terre. — Communiqué du *New-York Evening Post.* — Maison de M. Kantzow. — Acquisition pour 600.000 francs. — Parties de chasse. — Lac Diane et lac Bonaparte. — Croquis de la princesse Charlotte. — Pétition à la Législature de l'État de New-York. — Passage du *Mémorial.* — Un établissement de Français. — A côté du Canada. — Opinion de Napoléon. — Environ quarante millions. — Cent millions et soixante mille hommes. — Lettre d'un Américain. —

Aller aux États-Unis. — Note de M. Mailliard. — Adieux à l'Empereur. — « Malade à votre place. » — Sans difficulté. — Napoléon ne veut pas fuir. — Il faudrait la présence de l'Empereur. — Lettre relative à Black River. — M. John Lafarge acquéreur moyennant 80.000 dollars. — Anecdote des diamants. — Après l'abdication. — 1815. — Au fort de l'Ecluse.. — Commissaire du gouvernement fédéral. — Objets de valeur et papiers. — Louis Mailliard. — Les terriers de renards. — Distance des arbres. — Double inventaire. — La cassette enterrée. — Les Cent jours. — — En 1817. — Départ pour l'Europe. — Passage à Bruxelles. — Lettres de recommandation. — Naufrage. — La reine Julie. — En Suisse. — Chez M. Véret. — Un touriste anglais. — Deux hommes et des outils. — Extraction de la cassette. — Retour à la maison de M. Véret. — Témoins. — M. Semissaert. — Double procès-verbal. — Ce *drôle d'Anglais*. — Retour en Amérique. — « Ah! c'est toi. » — Le lendemain matin.

Joseph Bonaparte qui, selon le récit de James Caret, venait de voyager sous le nom de *Surviglieri*, et que nous avons vu s'inscrire sur le livre d'hôtel de New-York sous celui de Bouchard, va adopter définitivement le nom de comte de Survilliers.

Nous ne pouvons pas dire d'une façon absolue quel fut le motif qui le poussa à prendre ce titre et ce nom. Mais en procédant par induction, il nous est possible de nous rendre compte des mobiles auxquels il dut obéir en cette circonstance. Une dame anglaise, avec l'assurance familière aux personnes de sa race, suppose gratuitement que l'exilé adopta et titre et appellation, simplement pour ne pas être exposé à se voir traiter démocratiquement

de *M. Bonaparte*[1]. Nous verrons, au cours de cet ouvrage, combien était injuste cette supposition, et combien elle impliquait peu de connaissance du caractère et de la tournure d'esprit de l'homme auquel elle prêtait une semblable mesquinerie. Il était d'ailleurs facile de comprendre à quel point le nouveau débarqué devait rechercher le bénéfice d'un incognito relatif. Son nom de Bonaparte, officiellement porté, pouvait suffire pour lui fermer l'asile qu'il venait chercher et pour le faire rendre en qualité de prisonnier politique, au Vieux-Monde qu'il fuyait. Il nous est permis de dire : de *prisonnier politique*, car, de quelque nom que l'on décorât le retour obligatoire de l'expatrié en Europe, c'était toujours fatalement pour lui en perspective la perte de sa liberté. La terre d'Amérique seule pouvait lui offrir l'indépendance qu'il cherchait, ainsi que le genre de vie compatible avec cette indépendance. Lui-même se rendait parfaitement compte de la chose, comme le prouvent toutes ses lettres des États-Unis. Une d'elles, adressée au duc de Reichstadt nous montre qu'en 1832, c'est-à-dire sur le point de revenir se mêler au mouvement politique qui le rappela vers notre continent, il n'avait pas changé d'avis sur ce point, n'avait pas cessé d'apprécier à leur juste

[1] Mme Frances Wright.

valeur la double sauvegarde qu'il avait dû à son nom d'emprunt et à sa situation d'hôte d'un peuple libre. Voici, en effet, par quelles lignes il termine cette dernière lettre :

> A Point-Breeze, Etat de Jersey, États-Unis d'Amérique, où je vis aussi heureux qu'on peut l'être loin de sa patrie, dans le pays le plus prospère de la terre, sous le nom que j'ai adopté de comte de Survilliers.

Ce que nous venons d'écrire explique l'incognito recherché par l'ex-roi ; mais ne nous initie pas aux raisons qui l'ont conduit à choisir le nom de Survilliers. Survilliers était un petit village situé sur les limites de sa terre de Mortefontaine, et avait sans doute, pour l'ex-propriétaire, le mérite de rappeler de gracieux rêves de bonheur. On pourrait objecter, dans ce cas, que le mot de Mortefontaine lui-même était celui qui aurait dû se présenter naturellement à l'esprit du frère aîné de Napoléon. Mais, Mortefontaine était un nom historique, devant par cela même sembler prétentieux, peut-être aussi tant soit peu compromettant, ou tout au moins de mauvais goût. Il avait, en effet, le défaut de rappeler aux Américains le traité du 3 septembre 1800 et les fêtes du mois d'octobre suivant qui eurent lieu à ce même château et que Joseph présida. Il avait eu alors le talent d'y réunir pendant

quelques jours les trois consuls, leurs familles et les membres du gouvernement, à Lafayette, à La Rochefoucauld-Liancourt amenant leurs amis Américains ainsi que les Français qui avaient combattu avec ces derniers lors de la guerre de l'Indépendance. Survilliers joignait donc à son mérite d'incarner de gracieux souvenirs, l'avantage de ne pas rappeler, comme l'aurait fait Mortefontaine, la haute situation passée du banni d'aujourd'hui.

Poulson, dans son numéro du 18 septembre, dit que Joseph a apporté une très grande fortune, qu'il a acheté d'immenses terres aux États-Unis, sans plus préciser. Un mois plus tard, la *New-York Gazette* reproduit le bruit que cette propriété est de dix mille acres. Ni l'une ni l'autre feuille n'est dans le vrai.

Joseph, nous dit M. Adolphe Mailliard avait donné à l'Empereur tous ses fonds disponibles lors du retour de l'île d'Elbe, quand Napoléon le remit malgré lui à la tête des affaires. Les économies ainsi offertes montaient à plusieurs millions de francs, lesquelles furent employées à l'équipement de l'armée qu'on levait. Il reçut en échange des bons sur l'État, bons qui ne furent jamais payés.

Au moment de son départ de Royan, le roi Joseph ne possédait plus, outre ses collections d'œuvres d'art, que les propriétés de Prangins, château et fermes (sur le lac de Genève) et de

Mortefontaine, comprenant les fermes de Veimars, Survilliers, Saint-Sulpice, Montméliant, en plus de la terre elle-même, tous ces biens fonciers mis sous le nom de sa belle-sœur, Madame la comtesse de Villeneuve. Nous le verrons bientôt rentrer en possession de pierreries que les circonstances ne lui avaient pas permis de rapporter lors de son retour en France et qui furent aussi d'un grand secours aux États-Unis. Ce fut à l'aide d'un certain nombre de ces pierres de valeur qu'il fut à même de faire des acquisitions de terres aux États-Unis.

Les bruits d'acquisitions terriennes, enregistrés par les journaux, n'étaient pas tout à fait dénués de fondement. Seulement, conformément à la précipitation habituelle à la presse, on faisait marcher les choses plus vite qu'elles n'allaient réellement, et la rumeur publique transformait en marchés conclus des projets encore vagues ou des propositions à étudier.

Joseph, qui comprenait bien que son séjour en Amérique pourrait être de longue durée, désirait prendre pied d'une façon solide dans le pays. Mais il entendait bien ne pas le faire à la légère. De plus, il voulait se conformer à certaines recommandations que lui avait faites l'Empereur à ce propos.

Napoléon, consulté par son frère sur la ligne de conduite qu'il aurait à suivre au sein du Nouveau-Monde, lui avait répondu qu'il fallait résider entre New-York et Philadelphie, dans un endroit assez près de ces villes pour être à portée des nouvelles et assez éloigné cependant, pour ne pas avoir à redouter les trop fréquentes visites des importuns. C'est conformément à ces indications que nous allons voir le comte de Survilliers étudier la contrée au moyen de locations, avant d'arriver à un achat définitif.

Au mois d'octobre 1815, la *New-York Gazette* insère que l'ex-roi vient de louer la propriété de Milord Courtenoy sur les rives de l'Hudson. Nous n'avons pu nous assurer de la réalité du fait. Au début de 1816, il loue la propriété de la famille Bingham appelée Landsdowne[1] où il habite près d'un an. Toutefois, cette résidence ne pouvait être que passagère, à cause de la trop grande proximité de Philadelphie, en opposition avec le désir de Napoléon. Mais Joseph pouvait faire en quelque sorte, de ce point, le centre d'excursions lui permettant de visiter la contrée d'alentour et d'y poursuivre ses recherches avec toute la lenteur et la réflexion désirables.

[1] Bâtie par John Penn, descendant du célèbre créateur de la Pennsylvanie, et lui-même gouverneur de cette colonie, de 1763 à 1776.

Tout en étudiant les lieux, le nouvel arrivant ne se faisait pas faute d'étudier aussi de près, et sous leurs aspects les plus divers, le caractère et les mœurs des habitants du pays. Les mœurs républicaines, avec lesquelles il se trouvait aux prises, n'étaient pas d'ailleurs faites pour déconcerter son esprit libéral et les tendances généreuses de ses sentiments.

Dans ses *Souvenirs*, Samuel Breck nous rapporte un assez joli trait se rattachant à cette période de début :

20 avril 1816.

Hier, comme nous nous rendions à Belmont, mon voisin, le fermier Bones m'a informé que l'ex-roi d'Espagne avait loué Landsdowne House pour une année ; ajoutant qu'il avait été en sa société le matin même, l'avait trouvé simple et d'un commerce agréable.

20 avril:

Le fermier Bones, qui garde les clés de Landsdowne House a eu aujourd'hui une nouvelle occasion de voir Joseph Bonaparte et s'est même aventuré jusqu'à le prier d'entrer chez lui prendre un verre de cidre ; Joseph a accepté sans façon, s'est assis et, après avoir goûté son breuvage et en avoir fort loué les qualités, a demandé à Bones où il se le procurait. Ce dernier, nature joviale et loquace, a répondu qu'en Amérique chaque fermier faisait son cidre : que, si ce cidre était bon, tout allait pour le mieux, que, dans le cas contraire, il fallait tout de même le boire. Il a conclu : c'est tout comme le gouvernement américain ; s'il administre honnêtement, chacun est content et heureux ;

s'il administre mal, il ne reste qu'à s'armer de patience et à attendre le terme fixé constitutionnellement pour le changement des législateurs.

Cette conversation a été traduite à Joseph qu'elle a semblé fort amuser[1].

Le 2 juillet 1816, Joseph achète de M. Stephen Sayre, sur les bords du Delaware et à deux pas de la petite ville de Bordentown, une ferme dont la situation répond complètement au but qu'il poursuit. Cette ferme, de deux cent onze acres, du nom de Point-Breeze, acquise au prix de dix-sept mille cinq cent dollars, sera le noyau de la superbe propriété que de nouvelles acquisitions successives finiront par étendre sur un espace de plus de dix-huit cents acres[2].

Le marché ne pouvait être passé au nom du fugitif, le droit de posséder en Amérique impliquant le titre de citoyen des États-Unis. Ce fut le secrétaire-interprète de l'ex-roi, James Caret, qui prêta son nom à la transaction, après avoir signé par devant témoins et à la date du 27 août 1816, une lettre d'engagement, disant « qu'il achète la propriété comme ami et agent de Joseph Bonaparte, comte de Survilliers, et qu'il transmettra à tout moment et à première

[1] *Recollections of Samuel Breck with passages from his note-book* (1772-1862), édited by H.-E. Scudder. Philadelphia, Porter et Coates, in-12°, 1877, p. 248-249.

[2] Voir appendice A.

réquisition, partie ou total des terres ainsi achetées à quelque personne que ce soit désignée par le dit Joseph Bonaparte. »

Le 22 janvier 1817, Joseph obtint de la législature de l'État de New-Jersey un décret de droit de posséder qui rendit inutile cette espèce de *fidei commis*.

Nous donnons une traduction de cet acte intéressant.

ETAT DE NEW-JERSEY.

Acte pour autoriser un étranger, non naturalisé, à acheter et à posséder des biens immeubles dans cet Etat.

1° Qu'il soit décrété par le Conseil et l'Assemblée générale de cet Etat, et il est par ce fait decrété en vertu des pouvoirs desdits, que : il sera et il est loisible à tout étranger non naturalisé, n'étant sujet d'aucun état ou d'aucune puissance en guerre avec les États-Unis, à l'époque de l'acquisition, d'acheter des terres, habitations et biens immeubles dans cet Etat et d'avoir et posséder ceux, lui ou elle, son ou ses héritiers ou ayant droit, pour toujours de la façon qu'ils le jugeront comme ainsi que tout citoyen des États-Unis en a le droit. Il sera toujours excepté que rien ne sera interprêté de façon à rendre éligible aucun étranger non naturalisé à aucune fonction publique dans cet État, ou capable de voter à aucune assemblée de la ville ou élection de Conseil Législatif et de l'Assemblée générale, des Shérifs ou des Coroners dans cet État, ou pour les représentants du Congrès, ou les élections pour le Président et Vice-Président des États-Unis.

2° Et qu'il soit décrété que tous achats de terres,

habitations et biens immeubles dans cet État, qui auront été faits par des étrangers non naturalisés avant la promulgation de cet acte, soient considérés bons et valables, à tous égards comme si le même achat avait eu lieu après la dite promulgation.

En la Chambre du Conseil, 22 janvier 1817.

Cette loi ayant été lue trois fois au Conseil, il a été résolu qu'elle serait promulguée par ordre dudit Conseil.

Signé : JESSE UPSEN, *Vice-Président.*

Local de l'Assemblée, 25 janvier 1825.

Cette loi ayant été lue trois fois et confrontée dans le local de l'Assemblée,

Il a été résolu qu'elle serait promulguée par ordre de ladite Assemblée.

Signé : CHARLES CLARKS, *Orateur.*

Bureau du Secrétaire, 22 janvier 1825

J. Dan. Coleman, secrétaire de l'État de New-Jersey, certifie que la présente est une transcription fidèle de la Législature de New-Jersey. Passé le jour et l'année ci-dessus indiqués, et conservé aux archives dudit bureau.

Donné de ma main et revêtu du sceau du bureau, en cette ville de Trenton, le jour et l'an inscrits ci-dessus

Signé : DAN. COLEMAN

ÉTAT DE NEW-JERSEY

Isaac H. Williamson, gouverneur de l'État de New-Jersey.

A tous ceux qui auront connaissance des présentes, salut.

Je soussigné, déclare que Daniel Coleman, lequel a

paraphé le susdit certificat, était à l'époque où l'acte fut délivré et encore présentement, secrétaire de l'Etat de New-Jersey, dûment approuvé et commissionné, et que créance entière peut et doit être donnée en conséquence à ses titres officiels.

Donné de ma main et revêtu du grand Sceau de l'État à Trenton, ce vingt-troisième de février, l'an du Seigneur mil huit cent vingt-cinq et le quarante-neuvième de l'Indépendance des États-Unis.

Signé : ISAAC H. WILLIAMSON

Pour le gouverneur :

DAN. COLEMAN, *Secrétaire.*

Selon toutes probabilités, le document que nous venons de reproduire et dont nous devons communication à l'obligeance de M. Adolphe Mailliard avait été réclamé et obtenu par Joseph à l'époque où, désireux d'être officiellement propriétaire dans l'État de New-York, comme il l'était dans celui de New-Jersey, il adressa dans ce but une demande (1er mars 1825) à la législature compétente.

Non-seulement l'État de New-Jersey avait accordé à Joseph des droits de propriétaire égaux à ceux des citoyens Américains, mais encore, en l'informant de la délibération prise en cette occasion, il tint à lui exprimer combien le désir de lui être agréable avait pesé sur sa décision en cette circonstance[1]. Voici,

[1] Aux États-Unis, les habitants du New-Jersey étaient autrefois volontiers traités d'*Espagnols* par raillerie. S'il faut en croire une tradition accréditée dans le pays, ils durent justement ce sobriquet à la façon dont ils accueil-

en effet, la lettre que le frère de Napoléon reçut de la propre main du gouverneur :

Trenton, New-Jersey, le 28 janvier 1817.

Monsieur,

M. Ingersoll vous remettra copie d'un acte de la législature du New-Jersey autorisant les étrangers à posséder des terres dans cet État. Le dernier paragraphe dudit acte vise particulièrement votre cas.

Je saisis cette occasion pour vous exprimer la sincère gratitude que me fait éprouver la préférence que vous avez donnée à cet État, en le choisissant comme lieu de votre résidence.

Les membres de notre législation se joignent à moi pour vous assurer de leurs bienveillants sentiments à votre égard. L'acte qu'ils viennent de faire passer en est la preuve la plus convaincante.

Le comte Sourveillier (*sic*)

Signé : MAHLON DICKERSON[1].

Joseph ne bornait pas ses déplacements aux excursions restreintes que nous lui avons vu faire autour de Philadelphie et qui devaient se terminer par l'acquisition de Point-Breeze. L'année 1817 nous le montre entreprenant de plus importants voyages.

Le *Poulson* du mercredi 3 juillet de cette année publie une correspondance de Boston dans laquelle il est dit :

lirent et à la manière respectueusement sympathique dont ils traitèren Joseph, ex-roi d'Espagne.

[1] Au dos de cette lettre, écrite en anglais, dont nous devons communication à M. Adolphe Mailliard, se lit cette suscription : « Le Comte Sourviellier (*sic*) à Philadelphie aux soins de M. Ch.-J. Ingersoll.

Joseph Bonaparte voyageait dernièrement dans la nouvelle Angleterre, et ce voyage ne fait que précéder celui qu'y doivent faire cet été le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély et les officiers généraux Grouchy et Lefebvre-Desnouettes.

Le 15 septembre, le même journal annonce que Joseph Bonaparte a passé quelques jours auparavant à Utica (État de New-York), se rendant au Niagara. Puis, le numéro du jeudi 25 septembre enregistre, d'après une correspondance de Buffalo, du 16, que : « le 10 septembre Joseph Bonaparte est arrivé dans ce village[1]. Le lendemain il a été sous la rivière Niagara et a contemplé les chutes. Il a quitté Buffalo le 13 pour vevenir à Philadelphie par Erie (Pennsylvanie). Il était accompagné de plusieurs Français. »

Les divers voyages entrepris ne le sont pas exclusivement dans un but de curiosité, d'instruction ou de délassement. L'ex-roi d'Espagne a, en effet, des intérêts à surveiller dans le nord de l'État de New-York.

Vers la fin de l'Empire, Joseph avait prêté à M. Le Ray de Chaumont[2] une somme de

[1] Aujourd'hui ville de 200,000 habitants.

[2] Jacques Donatien Le Ray de Chaumont, né à Chaumont (Loire) le 13 novembre 1760 et mort le 31 décembre 1840. Ses études terminées au collège de Juilly, il vint à Paris, où sa naissance lui ouvrit les portes de la Cour. Son père servit la cause de l'indépendance américaine. C'est de sa maison de Passy, où il offrit l'hospitalité aux émissaires des Etats-Unis, que Franklin date une grande partie de sa correspondauce. Jacques, familiarisé avec l'anglais par ce contact, s'embarqua pour le Nouveau-Monde en 1785. Durant un séjour de cinq ans, il fit d'importantes acquisitions de terres dans l'Etat de New-York en compte à demi avec le gouverneur Morris. Plusieurs voyages suivirent ce premier. Durant un dernier séjour en Europe pour lequel il laissa la gérance de ses biens à son fils, il engagea un certain nombre d'hommes de capacités différentes en vue de créer sur son domaine des établissements industriels de diverses sortes. En 1814, il vendit un lot important du territoire lui appartenant au roi Joseph et des parcelles moins importantes au comte Réal, à Louis-Augustin dé Caulain-

deux cents mille francs, contre un billet qu'il emporta dans ses papiers sur le brick *Le Commerce*. Arrivé aux États-Unis, il réclama cet argent à l'emprunteur, lequel offrit un remboursement en terres, situées sur la Black River. Ce sont ces lieux que le frère de Napoléon désira visiter dans le courant de 1818.

Le *Poulson* du 3 août de cette année publie l'entrefilet suivant :

Watertown, 27 juillet.

BONAPARTE DANS LE COMTÉ DE JEFFERSON

Lundi dernier (20 juillet), Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne, est venu visiter la propriété de M. Le Ray de Chaumont (président de la Société d'agriculture du comté de Jefferson). Mardi, accompagné de sa suite et de M. Le Ray de Chaumont, il a traversé le village. Durant deux heures, il a parcouru la manufacture de coton, le moulin à foulon, la masse de forge, le moulin à papier, le parc, etc., et a paru très satisfait des nombreuses améliorations des environs, qu'il a été à même de constater et qui ont été accomplies en moins de quatre ans.

On dit que le comte de Réal, qui était ici il y a quelque temps, a l'intention de se fixer dans ce pays

Le 4 août, le *Poulson* revient sur le séjour de Joseph, en publiant une correspondance datée de Sacket's Harbor, 28 juillet et où on

court, duc de Vicence, et plus tard, en 1816, à Grouchy, au général Desfourneaux, etc. (Renseignements extraits de l'ouvrage de M. Franklin B. Hough intitulé : *A History of Jefferson County in the State of New-York from the earliest period to the présent time*. Albany, Joel Munsell Watertown, Sterling et Riddell, in-8° de 601 p., 1854.)

lit : « Joseph Bonaparte est arrivé dans ce village le 24 au soir et est reparti de bonne heure le lendemain. Malgré ce court séjour, quelques-uns de nos concitoyens ont eu l'occasion de satisfaire leur incurable avidité de nouveautés, conséquence de la faiblesse humaine. »

Un dernier article se fait l'écho de l'impression produite sur l'opinion générale par cette venue du comte de Survilliers :

Sacket's Harbor, 4 août.

On dit que Joseph Bonaparte, après avoir voyagé à travers une grande partie de cette région, n'a pas caché à différentes personnes, et cela avec beaucoup de vivacité, l'admiration qu'il éprouvait pour ce point des États-Unis. Il voudrait en faire sa résidence, si toutefois sa femme consent à y venir. Partout il a laissé le plus grand désir de lui voir mettre son projet à exécution.

Nous pensons que l'imagination populaire avait un peu surenchéri sur les véritables désirs de l'ex-roi d'Espagne. C'était de Point-Breeze que Joseph entendait faire sa résidence. Nous savons que ce lieu, par sa situation, répondait aux indications formulées par Napoléon, et avait été justement choisi à cause de cela. Il est possible que Joseph, possesseur de grands biens sur la Black River, ait pu avoir la pensée d'y bâtir une sorte de pied à

terre qui lui permît d'y revenir à certaines époques fixes[1]. Mais il ne pouvait être question que d'un pied à terre.

Un article du *New-York Evening Post* du 20 août 1817, et qui semble avoir le caractère officieux d'un *communiqué*, ne laisse pas le moindre doute sur les intentions formelles du comte, et a bien l'air de vouloir justement répondre aux différentes versions qui circulaient à propos de ses déterminations :

Les histoires absurdes qui paraissent de temps en temps dans les journaux européens au sujet de l'ex-roi d'Espagne, font que la vérité est difficile à connaître pour les gens éloignés. Nous publions donc les lignes suivantes afin de rétablir, une fois pour toutes, les faits tels qu'ils sont réellement.

Joseph Bonaparte habite une ferme, dont il est propriétaire, appelée Point-Breeze, située sur la rivière Delaware, près de Bordentown, à environ trente milles au-dessus de Philadelphie. Il a pris le titre de comte de Survilliers. Quelques familles du voisinage composent sa société; les gens du monde qui viennent occasionnellement à Bordentown lui rendent visite; il donne parfois des réceptions et il semble vouloir se bien faire venir de chacun par la façon dont il s'accommode des manières républicaines du pays. Il a dépensé de grosses sommes à aménager sa ferme qu'il a, du reste, fort embellie. L'hiver dernier il a habité Philadelphie dans la maison même qu'occupait, nous dit-on, M. de Kantzow, ministre de Suède, et qui est

[1] Joseph fit en effet bâtir plus tard sur ces terres un pavillon de chasse.

située au coin sud-est des High et douzième rues. En ce moment, il prépare ses réceptions pour l'hiver prochain.

L'impression produite sur Joseph Bonaparte par les terres de Black River fut telle, que, non seulement il accepta le mode de remboursement proposé par Le Ray de Chaumont, mais qu'il fit des acquisitions pour une somme bien autrement importante. Le total de ses achats monta en effet au chiffre de cent vingt mille dollars (plus de six cent mille francs). Le paiement en fut fait, après déduction du billet de deux cent mille francs, ainsi annulé, en diamants dont nous verrons bientôt la provenance.

Ces terres du nord de l'État de New-York, qui devaient causer plus tard au comte de Survilliers, désireux de liquider sa situation pour retourner en Europe, d'assez grands embarras, furent longtemps pour lui une source de grandes jouissances. Il y fit construire une maison et percer de nombreuses routes. Les forêts qui couvraient le sol sur la grande partie d'un espace ne comprenant pas moins de cent cinquante mille acres, étaient fort giboyeuses et servirent de scènes à d'importantes parties de chasse. Un lac de douze cents acres de superficie était, de son côté, fort poissonneux. D'eau très froide et très transparente.

extrêmement profond par places, il était semé d'îles nombreuses et boisées, aux bords abruptes, d'un effet fort pittoresque. Il avait nom : le lac Diane ; aujourd'hui on l'appelle : lac Bonaparte. La princesse Charlotte fit plusieurs séjours sur ces terres, d'où elle rapporta divers croquis du lac dont quelques-uns ont été lithographiés.

La même difficulté qui s'était présentée pour l'acquisition de Point-Breeze en New-Jersey reparut pour les terres de Black River. Des démarches analogues eurent lieu de la part du comte de Survilliers et aboutirent également à un résultat favorable. Il avait dû, lors de l'achat, placer la propriété sous le nom de son vendeur et se contenter d'une lettre de garantie, sous seing-privé de la part de celui-ci. Voulant régulariser sa situation, il adressa à la Législature de l'État de New-York la pétition suivante :

A l'honorable Législature de l'État de New-York.

Le comte de Survilliers représente qu'étant arrivé dans cet État de New-York, il y a dix ans, avec le désir d'y transporter sa famille et sa fortune, il prit des engagements avec de grands propriétaires pour y acquérir cent mille acres de terres. Il en déboursa la valeur, mais ne put obtenir le titre de propriété, attendu que les lois existantes s'y opposaient. Il dut se contenter d'un simple *Mortgage*, et profitant d'une loi

que promulguait à la même époque, en faveur des étrangers, un état voisin, il dut fixer sa résidence dans les terres qu'il fut autorisé à y acquérir, abandonnant ainsi New-York après un séjour de plus d'une année.

Aujourd'hui, obligé par des circonstances particulières ou à vendre son *Mortgage*, ou à devenir propriétaire, et persistant toujours dans le désir d'acquérir des propriétés dans l'État de New-York, et même d'y passer une partie de l'année, ce qui ne pourrait qu'être avantageux aux nombreux colons qui y sont déjà établis et en accroître le nombre; sur la considération que des États voisins, étrangers à l'Union, se peuplent plus que jamais par les encouragements que les étrangers y reçoivent, et n'étant pas du nombre de ceux qui puissent vouloir quitter le sol hospitalier où triomphent les plus beaux droits de l'homme, et cependant lié à sa patrie par des devoirs que le malheur rend encore plus sacrés; ne pouvant pas, comme tant d'autres, profiter de la législation qui lui offrirait le titre honorable et précieux de citoyen américain; et étant autorisé à présumer dans la Législature de l'État de New-York, autant de condescendance et de bienveillance qu'il en a trouvé dans d'autres États de l'Union, le soussigné prie la Législature de vouloir bien lui accorder le droit de posséder dans l'État de New-York.

Joseph BONAPARTE, comte de Survilliers.

L'acte de la Législature de l'État de New-York, qui fit droit à la demande contenue dans cette lettre ayant déjà été publié, nous ne le donnerons pas ici[1].

Nous trouvons dans le *Mémorial de Sainte-*

[1] Voir *Biographie de Joseph-Napoléon Bonaparte*. Paris, chez Levasseur, libraire, Palais-Royal: brochure in-8° de 86 p. 1832, par Belmontet.

Hélène, un passage bien curieux se rapportant à cet achat de Black River, considéré au point de vue philosophique et politique :

Dimanche, 26 mai 1816.

Les journaux nous apprenaient, dit Las Cases, que Joseph, frère de Napoléon, avait acheté de grandes propriétés au nord de l'État de New-York, sur le fleuve Saint-Laurent, et qu'un grand nombre de Français se groupaient autour de lui, de manière à fonder bientôt un établissement. On faisait observer que le choix du lieu semblait être fait dans les intérêts des États-Unis, et en opposition à la politique de l'Angleterre ; car dans le Sud, à la Louisiane par exemple, les réfugiés n'auraient pu avoir d'autres vues et d'autre avenir que le repos et la prospérité domestiques; tandis qu'aux lieux où on les plaçait, il était évident qu'ils devaient devenir bientôt un attrait naturel pour la population du Canada déjà française, et former par la suite une forte barrière ou même un point hostile contre les Anglais, qui en sont encore les dominateurs. L'Empereur disait que cet établissement devait compter en peu de temps une réunion d'hommes, très forts dans tous les genres. S'ils remplissaient leur devoir, ajoutait-il, il sortirait de là d'excellents écrits, des réfutations victorieuses, du système qui triomphe aujourd'hui en Europe. L'Empereur avait déjà eu à l'île d'Elbe quelque idée semblable.

De là, il est passé à récapituler tout ce qu'il avait donné aux membres de sa famille, les sommes qu'ils pouvaient avoir recueillies; elles devaient être très considérables. Lui seul, remarquait-il, n'avait rien; s'il se trouvait avec le temps, posséder quelque chose en Europe, il ne le devrait qu'à la prévoyance et aux combinaisons de quelques amis.

Si l'Empereur eût gagné l'Amérique, il comptait, disait-il, appeler à lui tous ses proches; il supposait qu'ils eussent pu réaliser au moins quarante millions. Ce point serait devenu le noyau d'un rassemblement national, d'une patrie nouvelle. Avant un an, les événements de la France, ceux de l'Europe auraient groupé autour de lui cent millions et soixante mille individus, la plupart de ceux-ci ayant propriétés, talent et instruction. L'Empereur disait qu'il aurait aimé à réaliser ce rêve ; c'eût été une gloire toute nouvelle.

L'Amérique, continuait-il, était notre véritable asile, sous tous les rapports. C'est un immense continent, d'une liberté toute particulière. Si vous avez de la mélancolie, vous pouvez monter en voiture, courir mille lieues, et jouir constamment du plaisir d'un simple voyageur. Vous y êtes l'égal de tout le monde; vous vous perdez à votre gré dans la foule, sans inconvénients, avec vos mœurs, votre langage, votre religion, etc., etc..... Au moment de la seconde abdication de l'Empereur, un Américain à Paris lui écrivit : « Tant que vous avez été à la tête d'une nation, tout prodige de votre part était possible, toutes les espérances pouvaient être connues; mais aujourd'hui rien ne vous est plus possible en Europe. Fuyez, gagnez les États-Unis, je connais le cœur des chefs et les dispositions de la multitude ; vous trouverez là une patrie et de véritables consolations. » L'Empereur ne le voulut pas. Il pouvait sans nul doute, à la faveur de la célérité ou du déguisement, gagner Brest, Nantes, Bordeaux, Toulon, et probablement atteindre l'Amérique, mais il ne pensait pas que sa dignité lui permît le déguisement ni la fuite.

Il est difficile de dire si Joseph obéissait à une arrière-pensée conforme aux derniers

espoirs secrets de Napoléon en faisant les considérables acquisitions de la Black River, mais ce dont nous avons la preuve, c'est que s'il avait dépendu de lui que ce frère put passer en Amérique et réaliser les projets qu'il ne lui fut donné que de rêver, durant les nostalgiques loisirs de l'exil, ces projets eussent été couronnés d'un plein succès. En effet, voici la note bien intéressante et bien précieuse que nous fournit M. Adolphe Mailliard à ce propos, note qu'il accompagne de ces lignes qui la rendent encore plus précieuse, si la chose est possible : *J'ai plusieurs fois entendu ce récit et ces détails*, PRESQUE MOT POUR MOT, *de la bouche de Joseph et de Louis Mailliard, mon père :*

Avant de s'embarquer, Joseph vint dire adieu à l'Empereur, le trouva couché, malade de corps et d'esprit, et lui offrit de s'embarquer à sa place sur le brick le *Commerce*.

— « Je prendrai votre place et serai malade dans votre chambre pour deux ou trois jours sans voir personne ; on ne s'apercevra de votre départ que lorsque vous serez déjà loin. Je ne cours aucun risque, et vous n'aurez peut-être jamais une si bonne occasion, tout est prêt. » Napoléon fut très touché et refusa. Joseph, en le quittant, lui dit : « Cette nuit, je vous enverrai un messager de toute confiance. Donnez-moi votre dernier mot par lui ». Il se retira ; dans le milieu de la nuit, il envoya M. Louis Mailliard qui fut

reçu par l'Empereur, sans témoins. Napoléon lui demanda quelques détails sur les apprêts, et lui dit :

— « C'est très bien arrangé ; vous arriverez sans difficulté. Dites au roi Joseph que j'ai bien réfléchi sur sa proposition, je ne puis l'accepter, ce serait *une fuite.* Je ne pourrais partir sans mes grands officiers qui me sont tout dévoués, mon frère peut le faire, il n'est pas dans ma position, moi, je ne le puis pas. Dites-lui de partir sur le champ, il arrivera à bon port. Allez. »

Quoiqu'il en soit des rêves, des espérances caressés lors des agrandissements successifs de Black River[1], Joseph ne tira jamais de ces terres de bien importants secours politiques ou autres[2]. Il manquait la présence de Napoléon pour vivifier cet essai de colonisation française et lui donner une portée quelconque. Lorsque le comte de Survilliers arriva à l'heure du retour en Europe et d'un rôle politique à jouer, il ne songea plus qu'à se défaire de ces immenses possessions, complètement inutiles à ses projets. Dès 1829, nous le voyons écrire, sans doute à un acheteur possible :

Point-Breeze, 1er novembre 1829.

Monsieur,

Je reçois votre lettre d'hier, voici la carte des comtés

[1] En 1823, le notaire Du Ponceau, de Philadelphie, chargé d'affaires du comte de Survilliers, fit encore pour ce dernier, l'acquisition de plus de 80,000 acres.

[2] A défaut de rendus positifs, vraiment dignes d'être mis en ligne de compte, Joseph put se procurer au moyen de ces terres, de douces satisfactions de cœur. En effet il fit don d'un certain nombre d'entre elles à de pauvres officiers français émigrés aux Etats-Unis qui leur durent la tranquilité et même l'aisance relative de leurs derniers jours.

de Lewis et Jefferson, Philadelphie, Saint-Laurent, où sont situées mes terres.

C'est dans le comté de Lewis que j'en possède le plus; elles sont marquées par un cordon rouge : les grandes routes du Canada, du Saint-Laurent, des rivières de l'Indiana et de l'Ostiagambie les traversent. La Législature de l'État a affecté quatre cent mille dollars pour l'ouverture d'un canal de communication avec le grand canal *Erie Canal.*

Les travaux commenceront bientôt.

J'ai acheté ces terres en 1814, à raison de cinq dollars l'acre, je les vends aujourd'hui de sept à trois.

Il y a déjà mille settlers établis. Des routes, des moulins, bois, villages, savoir le pont naturel, Wilna, Evans-Mills. Les terres que vous choisirez seront d'un seul bloc.

Agréez, Monsieur, mon ancien attachement.

Votre affectionné,

JOSEPH.

En 1835 il s'estima heureux, après bien des difficultés et des négociations reprises et abandonnées, de vendre ces biens à un spéculateur de New-York (M. John Lafarge), au prix de quatre-vingt mille dollars, c'est-à-dire avec une perte considérable.

Nous avons parlé de diamants lors des pourparlers avec M. Le Ray de Chaumont, et nous avons promis d'expliquer comment ces pierres étaient venues dans les mains de Joseph. Avant de terminer le présent chapitre, nous allons rapporter une anecdote assez

romanesque en elle-même, qui touche à ce fait[1].

« En 1814, nous écrit M. Adolphe Mailliard, après l'abdication de l'empereur Napoléon, Joseph se retira en Suisse, au château de Prangins, qu'il avait acheté, et y résida avec sa famille[2].

[1] Samuel Breck nous apprend dans ses *Souvenirs* que le roi Joseph se plaisait à rendre pleinement justice au zèle et à l'intelligence déployés par M. Louis Mailliard, lors de la mission dont il l'avait chargé quand il voulut rentrer en possession de ses diamants. Il parle à la date du 1er septembre 1817, d'un diner auquel assista Mlle Julia Rush, fille du Dr Rush, de Philadelphie et durant lequel, Joseph après avoir constaté aimablement combien tous ceux qui l'entouraient lui étaient dévoués, donna des détails circonstanciés sur le retour d'Europe de Louis Mailliard, d'où il rapportait pour plusieurs millions de diamants.

[2] Voici la copie de l'acte d'acquisition, que nous faisons suivre de celle de l'acte de vente de cette propriété en 1827. Par acte du 27 juillet 1814, le roi Joseph Bonaparte sous la dénomination de Comte de Survilliers a acquis de Charles-Jules Guiger colonel, un chateau sis à Prangins, avec jardins, terrasses, écuries a chevaux, cour, etc., le tout formant un enclos, etc., et terrains voisins. L'acte a été instrumenté par le notaire Ducoster, Prix: 94,500 fr. de Suisse, soit en monnaie actuelle 136,957 fr. La même année et pardevant le même notaire, ledit roi a fait de nombreuses acquisitions d'immeubles, entr'autres le moulin de Promenthoux, la vigne et le grand pré des Abériaux, les Avouillons, le Domaine de la Bergerie, etc. Par acte reçu Nattney notaire le 12 mars 1827, M. Joseph Bonaparte, sous le titre de comte de Survilliers aux Etats-Unis d'Amérique, a vendu à Marie-Magdeleine Verniquet épouse séparée de biens de Michel-Joseph Gentil-Chavagnac, lecteur honoraire de S. M. le roi de France, chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'onneur, natif et propriétaire à Paris, rue du Jardinet n° 3, savoir: le château de Prangins et les domaines qui en dépendent ainsi que toutes les propriétés que ledit comte de Survilliers possédait le 14 septembre 1826 dans les territoires de Prangins et Gland, soit trois mas comprenant: 1° le château de Prangins et dépendances, 2° la bergerie, les marais, le moulin de Promenthoux, 3° le domaine des Avouillons, Prix: 500.000 fr. de France faisant 345,000 fr. de Suisse (dont 55,636 fr. de France pour le mobilier faisant partie de la vente.) Extrait des désignations officielles déposées dans les archives du conservateur des droits réels du district de Nyon, années 1814 et 1827. Le château de Prangins dont il vient d'être question faisait bien partie du domaine qui devint plus tard la propriété du Prince Jérôme-Napoléon Bonaparte ; mais il n'était pas celui où il résida. Situé plus haut que ce dernier et dans une position plus éloignée du lac Léman, après avoir appartenu à M. de Chavagnac, et être, à la mort de ce dernier, devenu la propriété de ses héritiers, il fut réclamé, après expropriation par la caisse hypothécaire cantonale vaudoise, laquelle vendit ledit château avec ses dépendances et quelques fonds de terre à la Société des Frères Moraves qui le possèdent actuellement et y ont établi une institution de jeunes gens.

« Lorsque Napoléon rentra en France en 1815, il fit dire à Joseph de venir le rejoindre à Paris le plus tôt possible.

« Joseph quitta Prangins le 19 mars à dix heures du soir avec sa famille et, en quelques heures, atteignit la frontière de France, au fort de l'Écluse. *Le lendemain matin arriva au château un commissaire du Gouvernement fédéral avec un piquet de cavalerie pour s'emparer de sa personne* et le conduire à Berne, la Suisse ayant cédé aux menaces des ministres étrangers accrédités près de la diète.

« Avant de se retirer en France, Joseph avait conçu le soupçon qu'il pourrait éprouver des difficultés pour arriver jusqu'à Paris. Il se décida à ne pas emporter avec lui ses objets de grande valeur et ses papiers importants. Mais où les mettre? était la grande question. Il en parla en confidence à Louis Mailliard dont il connaissait l'attachement et auquel il avait donné sa confiance entière. Mailliard qui était passionné pour la chasse, et y passait tout le temps dont il pouvait disposer, dit à Joseph connaître dans le parc de Prangins un endroit rempli de terriers de renards où ses chiens perdaient toujours la voie, ajoutant qu'il serait facile, sans trop de travail, d'enfouir une boîte dans un de ces profonds terriers. On le recouvrirait aisément,

et personne ne songerait à faire des recherches en un endroit si écarté, si sauvage. Il suffirait de prendre des notes sur les distances des arbres aux environs. Il était certain de reconnaître le lieu plus tard.

« Joseph consentit à examiner l'emplacement indiqué, s'y rendit de suite et le jugea parfaitement convenable. Rentré au château, il fit un double inventaire des objets précieux, en déposa une copie dans la cassette qui fut mise dans une autre boîte en fer et, le soir même, le tout fut enterré par Mailliard en présence de Joseph, dans le terrier le plus profond et recouvert de plusieurs pieds de terre. Un plan des objets environnants fut dressé à la hâte et conservé pour usage futur.

« Joseph rejoignit son frère à Paris et prit part aux événements des Cent-jours qui appartiennent à l'histoire.

« En 1817, après deux ans de séjour aux États-Unis, voyant la tranquillité rétablie en Europe, et ayant fixé sa résidence dans le New-Jersey, il pensa qu'il était temps de s'occuper des objets cachés à Prangins.

« Il dit à Mailliard de se préparer à aller en Suisse afin de rapporter ces valeurs dont il avait besoin pour se faire des revenus. Il lui recommandait de passer d'abord par Bruxelles, d'y voir la reine Julie et les prin-

cesses et de les accompagner en Amérique, lors de son retour, si elles étaient décidées à faire le voyage. Il les prendrait en revenant de Prangins.

« Joseph ayant parlé à Stephen Girard d'envoyer Mailliard en Europe pour une mission très importante, Girard lui donna de fortes lettres de recommandation à l'adresse de ses correspondants de Bâle, Shaffouse et Amsterdam, *comme voyageant pour sa propre maison de commerce de Philadelphie*[1].

« Muni de ces lettres, Louis Mailliard partit de New-York le 16 août 1817. Il n'arriva pas tout de suite à bon port. Le navire s'étant trop rapproché des côtes d'Irlande, fit naufrage à seize milles de la terre. Le temps étant calme tous les passagers furent sauvés, mais le navire fut perdu. Mailliard continua

[1] M. Louis Mailliard était également muni d'une lettre de Joseph Bonaparte à ses banquiers de Londres; la voici telle que veut bien nous la communiquer M. Adolphe Mailliard:

New-York, 16 août 1817,

MM. Baring Bros. et Co, London

Messieurs,

M. Mailliard voyageant pour le compte de M. Stephen Girard me demande une lettre pour vous, n'ayant pas le temps d'en attendre une de M. Girard, qui l'avait pour la Hollande sous le faux avis, qu'il y avait dans ce port un bâtiment destiné pour Anvers. Il est accrédité auprès de MM. Gremellin d'Amsterdam et de M. David Parrish d'Anvers. Cependant s'il a besoin de quelques fonds pour se rendre dans ces villes, je vous prie de lui faire compter jusqu'à la concurrence de trois cents livres sterling et d'en débiter mon compte.

Je serai fort reconnaissant, Messieurs, de tout ce que vous voudrez bien faire pour faciliter son voyage. Vous pouvez avoir toute confiance en lui.

Je vous prie, Messieurs, de ne pas douter de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être Votre etc.,

JOSEPH, comte de Survilliers.

sa route et arriva près de la reine Julie qui, de l'avis des médecins, fut obligée de renoncer à joindre son mari. La reine l'engagea à continuer son voyage pour la Suisse.

« Louis Mailliard arrriva à Prangins et se présenta chez M. Véret, l'administrateur de Joseph en Suisse. Mais il était si bien déguisé en *touriste anglais* que M. Véret ne reconnut le voyageur que quand ce dernier eut oté sa perruque rousse et parlé avec sa voix ordinaire. M. Véret rit beaucoup de ce déguisement complet, et l'assura qu'il ne serait jamais reconnu à Prangins. Il fut convenu que M. Mailliard passerait pour un spéculateur anglais, désireux de faire des fouilles pour des métaux et du charbon de terre. M. Véret lui fournirait deux hommes du pays avec des outils et le laisserait agir à sa guise.

« Mailliard se rendit avec ces deux ouvriers à l'endroit où la boîte avait été enterrée, les fit travailler à quelque distance le premier jour. Le deuxième jour, il les conduisit à l'endroit exact et leur fit déblayer la terre jusqu'à une certaine profondeur seulement, se réservant de finir la tâche lui-même. Le soir venu, il dit aux ouvriers de laisser leurs outils dans les excavations jusqu'au lendemain; puis il retourna au château pour y dîner en compagnie de M. Véret. Après quoi,

montant en voiture avec lui, il le conduisit au lieu des fouilles, désirant l'avoir comme témoin et profiter de son aide lorsqu'il faudrait retirer la boîte. Durant quelque temps, Mailliard fut obligé de déblayer une grande quantité de terre. Il commençait à être inquiet, lorsque la barre avec laquelle il sondait frappa la caisse. Peu de minutes après, cette caisse fut extraite de la fosse, placée sur le char-à-bancs et portée à Nyon, à la maison de M. Véret.

« Avant de l'ouvrir, d'examiner le contenu et de comparer les inventaires, dont il avait une copie sur lui, Mailliard pria M. Véret de faire quérir un second témoin sur lequel il put compter. M. Sémissaert, un ami, fut en conséquence appelé et prié d'assister à l'ouverture de la cassette.

« Le contenu de la boîte fut trouvé dans un état d'humidité telle, qu'il fallut faire sécher les paquets devant le feu, avant de procéder à l'inventaire.

« Ayant trouvé tout en règle et rien ne manquant, Mailliard pria M. Véret de dresser un procès-verbal et de le signer ainsi que M. Sémissaert, ce qu'ils firent tous les deux.

[1] Le Prince Napoléon que son spirituel scepticisme entrainait parfois jusqu'à le rendre capable d'un peu de légèreté gouailleuse, ne possédant pas la tradition de cette caisse cachée puis retrouvée, comme dans un chapitre de roman, niait le fait, d'un ton de moquerie. S'il faut en croire M. Monod,

Nyon (Suisse), le 26 décembre 1817.

En présence de M. Véret, de M. Mailliard et de M. Sémissaert, la boîte trouvée a été ouverte, et les objets suivants ont été découverts dans un tel état d'humidité, qu'on a vu la nécessité de tout défaire et de faire de nouvelles enveloppes.

Seize pierres précieuses de diverses formes et grandeurs, dont une carrée, qui ont été remises dans deux paquets séparés.

Divers paquets qui, après avoir été séchés, ont été remis dans deux paquets séparés — lesquels *quatre* paquets ont été cachetés par trois cachets différents, appartenant aux soussignés.

Le présent, fait à double.

G. Sémissaert.	L. Mailliard.	Jaq. Véret.
(cachet en cire rouge) (armes.)	(cire rouge) (L. M.)	(cire rouge) (armes.)

Note par A. Mailliard. La valeur de ces quatre paquets de diamants était de près de cinq millions de francs.

« Après quoi il arrangea les pierres précieuses en deux paquets de même grandeur, défit une ceinture dans laquelle il portait ses lettres de crédit, y plaça les deux paquets, remercia M. Véret et son ami, et partit sur

régisseur de la Bergerie sous Prangins, il prétendait qu'il ne s'agissait là que d'une « grande blague, d'une *monture* ». Cette affirmation sans contrôle ne saurait prévaloir contre le duplicata de certificat que nous donnons. Grâce aux obligeantes et intelligentes démarches de M. Veyllort, le compétent conservateur du musée de Nyon, nous pouvons ajouter que le gendre de M. Véret, l'un des signataires de l'acte, M. Martheray, notaire à Nyon, a entendu souvent de la bouche de son beau-père un récit entièrement conforme à celui que nous tenons de M. Adolphe Mailliard. Le Prince Napoléon s'est donc pris au piège de son incrédulité native et de sa tendance à la raillerie, il n'y a pas à tenir compte de son ironique opinion qui n'a que la portée d'un haussement d'épaules, sans trop de réflexion.

le champ pour retourner vers Joseph. Il laissa une gratification aux deux ouvriers qui devaient revenir le lendemain travailler pour ce drôle d'Anglais qui ne reparut plus dans le pays.

« Le voyáge de retour fut heureux, Louis Mailliard débarqua sans accident à New-York. Il s'empressa de louer une voiture et de bons chevaux, qu'il ne changea qu'à New-Brunswick. Il arriva à Point-Breeze assez tard dans la nuit. S'étant fait ouvrir par le portier, arraché à son sommeil, il monta à la chambre du roi Joseph, qui dormait aussi profondément. Il le réveilla doucement :

« Ah ! c'est toi ! Je t'ai attendu avec im-
« patience et je suis bien content de te revoir.
« Je vois par ton visage que tu as réussi,
« Assieds-toi là et raconte-moi ton voyage.

« Alors Mailliard tirant les deux paquets de sa ceinture, les mit entre les mains de Joseph et lui raconta ses expériences de Prangins, expériences qui le firent beaucoup rire.

« Après une heure de conversation, Mailliard se retira pour se reposer.

« De grand matin, Joseph l'envoya chercher, le complimenta de nouveau sur son heureux voyage et lui fit présent d'une gratification princière. »

CHAPITRE III

PREMIER ÉTABLISSEMENT

SOMMAIRE : Goûts simples de Joseph et sa tendance à prendre la vie en philosophe. — Connaissance de l'état politique de l'Europe. — Épris de Point-Breeze. — Désir de s'y établir. —L'Anglais Sayre. — Récits de visiteurs. — Première habitation. — E. Howitt. — Comparaison avec la Maison Blanche. — Le Delaware et ses collines boisées. — Les huit pièces du rez-de-chaussée. — Madame Frances Wrigth. — Merveilleux panorama. — Dieux et déesses. — Vêtu d'un vieux pardessus. — *Gentleman farmer*. — Les deux fleurs. — Joseph chez lui. — *Telle la cage, tel l'oiseau*. — Influence des milieux. — La truelle et la hachette. — Séjour de famille. — Lettre de Joseph. — Vacances. — Saratoga, 1818. — Pélerinage de Mount Vernon. — Le Potomac. — Tombeau de Washington. — Napoléon à la tombe du Grand Frédéric. — Épée et fleurette. — Lafayette à Mount Vernon. — Récit de A. Levasseur. — L'*hôte de la nation* en Amérique. — Dans le caveau. — « Silence, silence. » — La demeure de Washington. — Martha. — Drapeaux et étendards cravatés de crêpe. — Ordre du jour. — Portique de la façade. — Intérieur. — La clé de la Bastille. — Le *National Intelligence*. — Charles Biddle. — 150.000 dollars dépensés. — *Les rois en exil*. — « Il règnera car il est espagnol. » — Joseph grandi par l'exil. — Roi de seconde main. — Joseph en pays libre. — M. Adolphe Mailliard. — Contradictions de vie et de goûts. — Mortefontaine. — Ambassadeur à Rome. — A Lunéville et à Amiens. — Colonel, puis roi de Naples et d'Espagne. — Trois renonciations. — Lettre de Joseph Hopkinson. — Maréchal Jourdan. — Confidences. — Affaire de Strasbourg. — Situation particulière. — Durant vingt ans. — Changement plutôt que chute. — Courtisans et amis. — Haine des ennemis de Joseph. — Un bruit inexact. — Domestique incendiaire. — Lettre au prince de Canino. — La maison brûle. — Dé-

tails du *Poulson*. — Sauvetage de tableaux et d'objets de prix. — Manque d'eau. — Résignation. — Garde de protection. — Remerciements publics. — Lettre à M. W. Snowden. — Sauvetage. — Honnêteté des habitants. — Les hommes naturellement bons. — Bonheur des Américains. — Article du *Petersburg Intelligencer*. — Opinion d'un roi expatrié. — Eloge de Joseph Bonaparte. — Remerciements privés. — Madame et Mademoiselle Hopkinson. — Feu, fumée, neige et glace bravés. — Juste fierté du comte de Survilliers.

Toutes les personnes qui ont connu Joseph s'accordent pour lui reconnaître un grand bon sens, des habitudes pratiques d'esprit et, conséquence naturelle de cette manière d'être, des goûts simples, une tendance à prendre la vie en philosophe qui ne lui demande pas trop, qui ne réclame d'elle que le peu que chacun est en droit d'en exiger.

Il avait le sentiment exact de l'état de l'Europe et des dispositions des différentes familles régnantes à l'égard de la sienne. Il était donc tout naturel qu'il songeât à se fixer longtemps, sinon définitivement, au sein du peuple libre dont les sympathies venaient lui assurer un séjour tranquille, honorable même, laissant à sa situation toute la dignité qu'il pouvait désirer.

D'autre part, il avait parcouru le pays, en avait senti les beautés. Nous avons vu, qu'épris de la situation merveilleuse de Point-Breeze, il avait résolu d'y bâtir sa résidence. Nous allons le prendre à ce moment et le suivre

dans ses constructions et ses transformations du parc acheté à l'Anglais Sayre, parc qu'il devait agrandir considérablement par des acquisitions successives[1].

Nous tenons d'un certain nombre de visiteurs, qui nous ont laissé le récit de leur excursion, de précieuses indications sur la situation et les dispositions de la première maison, élevée par les ordres du prince :

J'ai visité le 15 Août, dit E. Howitt, sans lettre de recommandation et sans introduction, la demeure de Joseph Bonaparte, près de Bordentown. J'ai obtenu, avec la plus parfaite politesse, l'autorisation de visiter la maison et les jardins. L'ex-roi a dépensé beaucoup d'argent pour sa magnifique propriété. L'habitation, sauf toutefois celle du Président à Washington, est la plus belle que j'ai vue : elle est bâtie sur une hauteur qui domine la rive jerseïenne du Delaware et qui est naturellement boisée. Au rez-de-chaussée il y a neuf pièces, magnifiquement décorées et meublées. Les murs sont couverts d'un grand nombre d'œuvres des artistes les plus renommés[2].

Madame Frances Wright disait également de son côté, à la suite d'une visite qu'elle fit en juin 1819 :

C'est une jolie villa jouissant d'un merveilleux panorama sur la rivière. Tout à l'entour le terrain est inculte

[1] (Voir appendice, note A).
[2] E. Howitt, of Nottingham, England. *Letters written during a tour throught the United States during the Summer and autumn of 1819*, etc.

et, un peu plus loin, il y a des pins qui ne sont d'aucun rapport, mais ont l'avantage de garnir assez gracieusement les rives : l'emplacement en même temps est gai et agréable. Entrant par le côté de la pelouse, nous aperçûmes de beaux arbres des forêts d'Amérique, des magnolias, des rhododendrons, des kalwies, etc., harmonieusement plantés sous de plus grands arbres servant de bordure, et donnant ça et là des ombres au tapis vert sur lequel est bâtie la blanche habitation. En nous avançant, nous ne vîmes autour de nous et partout que des dieux et des déesses dans le *plus simple appareil.* Je ne puis dire *majestés*, car ils étaient pour la plupart, assez grossièrement exécutés.

Le comte de Survilliers ne tarda pas à arriver quittant à peine ses ouvriers, vêtu d'un vieux pardessus, encore tout couvert de mortier et — ce qui dénote le véritable gentleman — ne fit aucune excuse. Son air, sa tournure, sa façon de parler rappellent le gentleman farmer anglais.

Il est ouvert, sans affectation, et indépendant avec peut-être toutefois moins de rudesse et plus d'aménité que ce dernier. Si ce n'était sa tournure épaisse, je dirais qu'il se rapproche davantage d'un américain, chez qui, à mon avis, on peut, plus souvent que chez nos campagnards, trouver les qualités de douceur et d'affabilité que je viens d'énumérer. Quand je lui fis remarquer le plaisir qu'il semblait prendre à enjoliver sa petite villa, il répondit, qu'il était plus heureux là qu'il ne l'avait jamais été dans les épisodes les plus agités de sa vie. Il cueillit une fleur sauvage et en me l'offrant, fit négligemment une comparaissn entre l'agreste gentillesse de celle-ci et les délices de la vie privée, comparant les ambitieux et le pouvoir aux fleurs des plus brillantes couleurs qui paraissent plus belles de loin que de près. Il dit tout cela avec un tel

naturel, d'une façon si simple et avec un accent si doux, qu'il n'y avait pas moyen de trouver un essai d'ostentation quelconque[1].

Les deux extraits que nous venons de transcrire provoquent tout naturellement une sorte d'étude psychologique de Joseph chez lui, de l'homme dans son milieu, faisant ce milieu à sa ressemblance, et, par contre-coup, en subissant à son tour la marque. Michelet a écrit : « Telle la cage, tel l'oiseau. »

Combien plus vraie doit être cette comparaison si nous l'appliquons à un être capable de modifier le cadre dans lequel il se meut, de le faire sien.

Joseph est un exemple frappant de l'influence des milieux, si à la mode parmi nos grands critiques modernes. On peut dire à la lettre que Point-Breeze — tout le temps qu'il a demeuré en Amérique, tout le temps qu'il a résidé dans cette terre — l'a fait à son image. La dame anglaise à laquelle nous venons d'emprunter quelques aperçus assez exacts (exacts de l'exactitude anglo-saxonne) ne s'est pas trompée dans sa comparaison avec un gentleman farmer. Tel est, en effet, l'aspect sous lequel le comte de Survilliers ne va pas cesser de se montrer à nous, durant son long

[1] Frances Wright. *Views of Society and manners in America during the years 1818, 1819 and 1820.* London, Longmann, etc., in-8°, 1821.

séjour sur les bords du Delaware, gentleman farmer et gentleman farmer américain, avec la « douceur, l'affabilité » si justement accordées à ces derniers.

Il vient de se montrer tout entier à ses bâtisses et s'y livrant avec un cœur qui l'empêchait de se rendre compte de la bizarrerie de son accoutrement négligé, devant des étrangers. Nous le verrons plus tard, une hachette à la main — la hache, ce symbole si parlant de la conquête des terres vierges[1] — suivre les progrès de ses plantations ou de ses coupes, marquer les arbres à abattre, ainsi que les points de vue et les voies à tracer.

Joseph avait hâte de préparer le séjour de sa famille qu'il lui tardait de voir près de lui :

> Je n'aurais jamais été si heureux que je le suis ici, écrit Joseph à sa belle-sœur, Madame la comtesse de Villeneuve, alors à Constantinople, si j'y avais ma femme et mes enfants et que je sache ma famille heureuse. Les habitants, le climat, le gouvernement me conviennent parfaitement. Je ne suis pas très bien portant[2].

La passion qu'il apportait à l'exécution de ses plans de constructeur, le retenait la

[1] On dit volontiers en Amérique qu'avec une hache et une poële, une famille peut se suffire où qu'elle soit. L'adresse du défricheur vient à bout de toutes les difficultés qu'il rencontre, au moyen de sa hache, tandis que la poële répond à toutes les nécessités culinaires de l'housekeeper.

[2] Lettre autographe datée de Philadelphie 24 mars 1820, et communiquée par M. Oliver Hopkinson, de Philadelphie.

plupart du temps à Point-Breeze. Pendant les quatre années que durèrent ses travaux, il ne s'accorda que de rares vacances, les unes nécessitées par sa santé ou par la rigueur des hivers, les autres consacrées à différentes excursions. C'est ainsi que nous le trouvons en 1818 aux eaux de Saratoga; puis, sa saison terminée, en route vers le nord où il va visiter les propriétés qu'il avait acquises de M. Le Ray de Chaumont. Au mois de mai 1819, il se rend au contraire dans le sud, passe par Baltimore, traverse la Virginie, s'arrête à Washington (où il pénètre, cette fois en qualité de simple particulier), et fait le pèlerinage de Mount Vernon.

Cette même année, nouvelle cure également à Saratoga.

Alexandrie (Virginie), 14 mai 1819.

Joseph Bonaparte, ci-devant roi d'Espagne, lisons-nous dans la feuille de Zachariah Poulson, a passé par cette ville, mercredi dernier 12, se rendant en visite à Mount Vernon. Il est reparti pour Richmond par bateau à vapeur[1].

Pour aller d'Alexandrie à Mount Vernon, Joseph n'avait qu'à traverser le Potomac. Sur l'autre rive, en débarquant au fond d'une sorte de petite crique naturelle, on se trouve

[1] *Poulson's American Daily Advertiser*, lundi 17 mai 1819.

en présence d'une côte accidentée. Le terrain s'élevait presque tout de suite. Il fallait gravir un petit sentier assez raide, circulant à travers une haute futaie, dont le feuillage épais procure une agréable fraîcheur et, en même temps, prête au paysage un caractère à la fois sévère et recueilli. Après quelques minutes d'ascension, il eut à tourner sur la gauche, se rapprochant du Potomac, dont l'orientation du chemin l'avait obligé de s'éloigner un peu. Au bout d'une cinquantaine de mètres, dans cette nouvelle direction, il se trouva en présence du monument funèbre où repose la gloire la plus pure, l'homme d'État le plus loyal, le citoyen le plus digne et le plus vertueux que l'Amérique et peut-être le monde entier aient jamais possédé.

Avec la tournure d'esprit que nous connaissons à Joseph, avec ses tendances libérales et, pourquoi reculer devant le mot, généreusement républicaines[1], cet ex-monarque était plus apte que n'importe qui à ressentir la noble impression qui se dégage de ce lieu, en même temps historique et légendaire, pour toute imagination et toute intelligence

[1] Dans une curieuse lettre datée d'Ajaccio, 10 novembre 1790 et signée : Buonaparte, Joseph montre déjà ses tendances égalitaires. Après avoir donné d'intéressants détails sur sa famille et ses ancêtres, amené par son sujet à parler de la révolution de 1789, il en fait chaudement l'éloge et se déclare, sans ambages, « partisan de la confusion des ordres ». (Catalogue d'autographes, 19 mars 1866.)

capables de s'élever jusqu'au culte de la liberté.

On raconte que Napoléon, lors de la campagne d'Allemagne, visita la tombe du grand Frédéric et, après quelques moments de profonde méditation qui mettaient face à face les deux illustres conquérants, voulut que l'épée du célèbre capitaine lui fût livrée. Quand Joseph quitta la tombe de Washington à Mount Vernon, il se contenta de cueillir, dit-on, une fleur toute proche et la serra religieusement dans son portefeuille. L'antithèse que présente ces deux faits est frappante. D'un côté, un symbole de guerre et de conquêtes, de gloire, mais aussi de destruction ; de l'autre, une aimable image de douceur et de paix.

Lafayette fit en 1824, le pèlerinage que le comte de Survilliers avait entrepris en 1819. Il vint visiter les restes du paternel ami des belles heures de sa jeunesse, du temps des nobles ardeurs, de la gloire sans mélange ; des heures de superbe aurore où les États-Unis voyaient poindre, puis s'élever rapidement sur leur horizon le soleil libre et sentaient battre en eux un cœur fier, capable de conquérir l'indépendance de la patrie.

M. A. Levasseur, secrétaire de l'*Hôte de la nation*, selon les termes consacrés en Amé-

rique, à l'époque de ce voyage, nous dit, dans son livre intitulé *Lafayette en Amérique :* « Simple et modeste comme le fut pendant sa vie celui qui y repose après sa mort, le tombeau du héros citoyen est à peine aperçu à travers les noirs cyprès qui l'environnent. Un tertre un peu élevé et recouvert de gazon, une porte en bois sans inscriptions, quelques guirlandes déjà séchées et d'autres encore vertes, indiquent au voyageur qui visite ces lieux, la place où repose en paix celui dont le bras puissant brisa les fers de sa patrie[1]. »

D'après cet écrivain, Lafayette, une fois le caveau ouvert, aurait pénétré seul à l'intérieur, pour reparaître quelques instants après, le visage inondé de larmes. Selon un témoin oculaire[2], au contraire, les personnes qui accompagnaient le général se seraient avancées sur le seuil à sa suite, laissant seulement respectueusement, entre lui et eux, un espace vide. Lafayette serait resté un certain temps le front penché et se couvrant les yeux d'une main. Comme les personnes groupées derrière lui, échangeaient quelques impressions, sans se détourner, de l'autre main, il leur fit signe : Silence, silence. Il demeura encore sans prononcer une parole, s'appuyant

[1] *Lafayette en Amérique en 1824 et 1825* ou *Journal d'un Voyage aux Etats-Unis*. Paris, Baudoin, 2 vol. in-8°, 1829, t. I, p. 392.
[2] Nous tenons ce fait d'un de ses descendants.

du coude relevé à un coin de muraille, de grosses larmes coulant le long de ses joues. Enfin, il sortit du caveau, gardant toujours le même mutisme et visiblement plongé dans un monde de réflexions.

La maison où Washington aimait à venir se reposer des soucis de la politique et vivre de la vie de famille avec sa digne compagne Martha, où il se retira, une fois descendu du pouvoir, pour se livrer aux modestes travaux de l'agriculture, où enfin, il rendit l'âme au milieu du deuil de tout un peuple reconnaissant[1], est située à environ deux cents mètres du caveau.

Joseph se rendant de la tombe de Washington à cette habitation, se plut à rappeler que son frère, encore Premier Consul à l'époque de la mort de cet illustre homme d'État, avait ordonné que « tous les drapeaux et étendards de l'armée républaine fussent cravatés de crêpe durant dix jours. »

Napoléon avait dit également de ce noble citoyen, dans l'ordre du jour qu'il adressa à ce propos aux troupes : « Un grand homme qui lutta contre la tyrannie, dont le nom sera surtout cher au peuple français et à tous les amis de l'humanité des Deux-Mondes, et

[1] Le jour de la naissance de ce grand homme (22 février) a, aux Etats-Unis la portée d'une fête nationale.

particulièrement aux soldats français comme aux soldats américains, ces combattants de la liberté et de l'égalité. »

Cette habitation ne tarda pas à apparaître à ses yeux dans sa modeste simplicité. Il franchit le portique qui s'étend tout le long de la façade, et d'où l'on peut apercevoir le cours sinueux, lent et majestueusement calme dans sa puissance, du Potomac. Tout autour de cette demeure, des pelouses fuient sous de grands arbres. A l'intérieur, il retrouva tous les meubles et tous les objets exactement à la même place qu'ils occupaient du vivant de Washington.

Des mains pieuses[1] et intelligemment amies avait su conserver à cet intérieur son aspect premier. Rien n'y était changé depuis la mort de Washington. Le comte de Survilliers put y voir pendu à un mur, la clef de la Bastille offerte par Lafayette, lors de la destruction de cette prison d'État et accrochée par les propres mains de Washington[2].

Durant la guerre de sécession, les environs de Mount-Vernon furent témoins de luttes sanglantes, seul, l'endroit poétique où se

[1] Un neveu, héritier direct du fondateur de la liberté américaine.

[2] L'Association des Dames de Mount-Vernon non contente d'avoir acheté cette propriété par souscription et de l'entretenir avec le plus grand soin, fait encore chaque fois que l'occasion s'en présente, l'acquisition de tous les objets se rapportant au patriote honoré et en forment un musée qui s'augmente tous les jours.

trouve « la tombe du père de la Patrie », suivant la noble expression du général Scott dans un ordre du jour destiné justement à préserver ce petit coin de terre, fut respecté.

Ajoutons que les combattants de cette guerre fratricide venaient, comme en pèlerinage, visiter ce lieu sacré. On se serrait la main mutuellement devant cette tombe près de laquelle le mot ennemis ne pouvait plus exister entre fils de la grande patrie américaine.

Le nom seul de Washington, disait-on généralement, pour expliquer cette étrange anomalie, est « une harmonie qui charme les oreilles et réchauffe les cœurs des Américains. »

Le *National Intelligence,* de Washington, contient dans son numéro du samedi 22 mai 1819, l'information suivante, concernant le retour de Joseph chez lui :

Norfolk (Virginie), lundi 17 mai.

M. Joseph Bonaparte et sa suite sont arrivés ici hier sur le vapeur Richmond, capitaine Coffin, venant de Richmond. Mardi dernier (11 mai) il est parti de Washington et ce matin il retourne à Baltimore par le vapeur Virginie.

Nous allons revenir, de notre côté, à Point-Breeze, en compagnie d'un visiteur qui nous fera part d'intéressantes impressions :

Le lundi 26 Octobre de cette année (1819), écrit M. Charles Biddle, je suis allé à Bordentown pour voir les embellissements qu'a faits Joseph Bonaparte, l'ancien roi d'Espagne. J'avais fréquemment parcouru en 1777, l'emplacement où est maintenant sa résidence ; M. J. Douglas, mon ami, y habitait alors. Le lieu a singulièrement gagné ; mais à mon avis, on eût pu faire beaucoup mieux avec la moitié des cent cinquante mille dollars que M. Hopkinson m'a dit avoir été dépensés par le comte de Survilliers. Le comte est très affable et très simple. J'ai ouï dire qu'il ne réclame aucune marque particulière de respect ; mais quand on lui témoigne de la déférence, il y est très sensible [1].

On le voit, Joseph avait beaucoup dépensé et s'était laissé entraîner peut-être au-delà du nécessaire par sa passion de bâtisses.

Alphonse Daudet, dans ce merveilleux roman qui a pour titre : *les Rois en exil*, nous montre les majestés détrônés se dégradant peu à peu dans de salissants contacts, aux prises avec toutes les vulgarités de l'existence des déclassés, se laissant aller au courant et, finalement, venant sombrer dans le tourbillon du tout Paris fêteur. Les saisissants tableaux dans le cadre desquels il fait évoluer ses tristes personnages, sont dans toutes les mémoires. Chacun se rappelle l'ex-monarque Christian, tombé à l'avachissement sceptique,

[1] *Autobiography of Charles Biddle, vice-président of the supreme Executive council of Pennsylvania (1745-1821).* Philadelphia E. Claxton et C°, in-8° 1883.

et à la blague d'opérettes, et chantonnant, en réponse aux espoirs de la reine, reportés sur la frêle tête d'un enfant maladif, de leur pauvre fils :

Il règnera... il règnera, car il est Espagnol.

Joseph nous offre un tout autre spectacle. Sa vie en Amérique, loin de le diminuer, ne peut que le grandir aux yeux de l'historien-biographe. Comme roi, il ne joua qu'un rôle secondaire. La tyrannique personnalité de son frère le rejetait forcément dans l'ombre chaque fois qu'il eût pu aspirer à en sortir. Il ne régna en quelque sorte que de seconde main, ne fut qu'un intermédiaire, et encore un intermédiaire obligé de renoncer à toute initiative quelle qu'elle fût ; de comprimer les élans de son cœur honnête, comme les lumières de sa saine raison. Jamais monarque ne répondit mieux à la formule parlementaire, développée plus tard par M. Thiers : « le roi règne et ne gouverne pas. » Joseph voyait juste et ne pouvait, ni faire partager ses idées par l'empereur, ni en faire profiter les peuples sur lesquels il n'exerçait qu'une autorité nominale. En exil, au sein d'un peuple libre et ayant retrouvé lui-même son entière indépendance, il peut se montrer tel qu'il est, permettre à son honnête et noble nature de s'épa-

nouir. De tous il se fait des amis, des obligés reconnaissants ou de sincères admirateurs. M. Adolphe Mailliard, si à même de bien connaître le comte de Survilliers, et par sa situation auprès de lui, et par son active et pénétrante sympathie, nous écrit fort justement :

La vie de Joseph a été, on peut le dire, une série de contradictions, jusqu'à son arrivée aux États-Unis.

Ses goûts naturels étaient pour une vie tranquille, paisible, loin des villes et de la politique. Il aimait la campagne et la vie de château retirée, sans bruit ni faste. Mortefontaine était un paradis pour lui, entouré de sa petite famille et de ses bons amis.

Au lieu de cela, aussitôt que Napoléon devint chef de l'armée d'Italie, il l'envoya à Rome, comme ambassadeur, où il échappe avec peine aux assassins.

Devenu consul, Napoléon l'envoya à Lunéville, à Amiens, pour faire les traités[1]. Joseph obéit toujours

[1] L'Empereur employa également son aîné dans diverses démarches de diplomatie privée, où son tact et sa modération pouvaient être d'un utile secours. Joseph en mena un certain nombre à bonne fin ; mais il dut s'avouer battu, comme d'ailleurs l'Empereur lui-même l'avait été plusieurs fois, par la hauteur d'esprit et de caractère de Madame de Staël. Philarète Chasles écrit dans ses Mémoires (t. I, p. 212 et 213) : « Déjà, pour nous servir de l'expression d'un poëte, Napoléon perçait pour elle (Madame de Staël) sous Bonaparte. Arriva le 18 brumaire ; son salon devint le quartier général des opposants. Moins généreux que Louis XII, qui à son avènement au trône ne voulut point se souvenir des injures faites au duc d'Orléans, Napoléon consul, puis empereur, ne se rappela que trop qu'elle l'avait deviné et avait voulu barrer son ambition. Ce fut en vain que l'un des frères du futur César, Joseph Bonaparte, lui offrit pour la gagner à la cause alors triomphante, la restitution des deux millions versés par son père au trésor royal en 1788, pour assurer le service courant. « Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que je pense, » lui avait-elle répondu ; et cette fière réponse avait coupé court à toutes les négociations.

Le gouvernement impérial qui, dans une grande circonstance, la naissance du roi du Rome, tenta de nouveau un essai de réconciliation à son bénéfice, ne fut pas plus heureux que Joseph. Nous lisons encore, en effet,

quoiqu'il eût préféré rester en France, tranquille à Mortefontaine.

Napoléon le poussa de nouveau en avant, sachant qu'il fera tout pour servir fidèlement ses projets. Il le nomme colonel du 4e régiment de ligne à Boulogne et lui fait étudier pendant quelque temps l'art militaire, afin qu'il put être à même, plus tard, de commander une armée.

Devenu empereur, il lui donne le trône de Naples. Joseph commence à respirer enfin : il se plaît à Naples où il est populaire : fait des améliorations dans le royaume, rétablit la paix et la prospérité et espère bien continuer à rendre son peuple heureux. Mais Napoléon a besoin de lui ailleurs, et l'envoie en Espagne, malgré ses prières et ses refus constants.

Napoléon le persuade qu'il le faut absolument pour l'intérêt de la France et du trône impérial.

Il part pour l'Espagne, laissant derrière lui sa famille, à laquelle il était très attaché, son aisance qu'il aimait, et la vie tranquille après laquelle il soupirait.

La vie de Joseph en Espagne fut très triste, pleine d'angoisses et de déboires. Trois fois, il écrivit à Napoléon, envoyant sa rénonciation au trône d'Espagne inutilement.

Il pria son frère de retirer ses troupes et de le laisser seul avec les Espagnols dévoués à sa personne, inutilement.

Napoléon de Saint-Cloud dirigeait les armées en Espagne et soutenait les maréchaux français qui rendaient les efforts de Joseph inutiles.

dans les Mémoires que nous venons de citer (t. I., p. 217) : « Madame de Staël prit le parti de retourner à Coppet ; mais elle aggrava encore sa situation lorsqu'on vint lui proposer de célébrer la naissance du roi de Rome, pour rentrer en grâce ; elle répondit par cette saillie ironique : « Tout ce que je puis faire pour lui, c'est de lui souhaiter une bonne nourrice. »

Quelle existence pour un homme de ses goûts[1] !

Pour bien comprendre son beau caractère, il faut l'avoir entendu raconter lui-même tous ses troubles en Espagne, entouré de généraux français jaloux les uns des autres, avides, désobéissants, prétendant qu'ils ne devaient rendre de comptes qu'à Napoléon.

Le Maréchal Jourdan était le seul qui aimât Joseph et se conduisît avec loyauté. Joseph avait toute confiance en lui et s'il y avait eu deux ou trois Jourdan, tout aurait bien tourné : la face de l'Europe eût été changée, parce que les cent mille Français, immobilisés dans ce pays, auraient été employés ailleurs avec plus de profit.

On sent dans ces lignes comme un écho oppressé des confidences faites par Joseph au jour le jour et sous le coup de l'émotion du moment. Ce sont presque les plaintes de cet infortuné monarque qui nous sont transmises ici, plutôt transcrites dans leur effusion que racontées. Comme contre-partie, nous allons

[1] Les lignes suivantes de Stanislas Girardin viennent corroborer en tous points l'opinion et les appréciations de M. Mailliard: « Comme homme privé, M. Joseph était excellent ; il a de l'esprit, il aime les lettres et les arts ; aux plus précieuses qualités il joint un aimable et loyal caractère ; mais comme roi, peut-être la conquête du sceptre de Charles-Quint était-elle hérissée, pour lui, comme pour tout autre, de trop grandes difficultés. Il avait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer sur un trône paisible ; mais sa position équivoque à Madrid, comme lieutenant de l'Empereur et comme roi d'Espagne ; l'héroisme fanatique de la nation espagnole ; l'impossibilité d'opposer avec avantage à tout un peuple uni pour défendre son indépendance et ses antiques droits, une armée, dont les chefs, comme les capitaines d'Alexandre, n'obéissaient qu'à la voix d'Alexandre même ; le caractère même de modération et de bonté du roi, qui lui faisait rejeter tous les moyens de sévérité nécessaires dans un pays conquis, et mille autres obstacles imprévus dans un grand drame comme celui de la guerre d'Espagne, n'ont pas permis à M. Joseph de développer celles de ses vertus qui pouvaient lui faire pardonner l'usurpation. Il peut regretter la France, où il a encore des amis ; mais je ne pense pas qu'il regrette beaucoup l'éclat des cours, et je le crois plus heureux aujourd'hui en Amérique, qu'il ne l'eut jamais été à Madrid (Mémoires de S. Girardin. Paris, Armand Aubrée, 2 vol. in-8°, 1834) t. II, p. 314-315.

citer une lettre de M. Joseph Hopkinson, écrite à M. Louis Mailliard et visant, cette fois, l'existence de l'ex-roi aux États-Unis :

Philadelphie, 4 janvier 1837.

Cher Monsieur,

J'ai écrit au comte dans la matinée du 1er janvier et je joins cette lettre à celle-ci..... L'affaire du jeune Louis à Strasbourg a causé à Madame Hopkinson, à ma fille et à moi-même, bien des soucis. Nous avons craint que cela n'affecte sérieusement le comte, qui semble destiné à souffrir pour les folies des autres, quelque soin qu'il ait à rendre sa propre conduite circonspecte. Je ne doute pas que Louis-Philippe ne tire grand avantage de sa clémence en relâchant le coupable sans procès, tandis que la faute lui servira de prétexte pour continuer son injustice envers les branches les plus importantes de la famille.

J'abonde entièrement dans les idées que vous exprimez relativement à la situation vraie du comte et dans le genre d'existence qui contribuera le plus à son bonheur. Je voudrais bien qu'il pût raisonner et sentir à ce sujet comme vous, et comme le font tous ses amis d'ici. Rien ne saurait être plus juste que vos remarques; elles viennent évidemment de votre cœur et de la sincère affection que vous lui portez. — Vous dites que la situation est particulière. Cela est vrai. Que représente-t-il? Un homme bon et sage qui a porté des sceptres, lesquels, dans ses mains, tout comme des baguettes de fées, ne servirent qu'à protéger et à aider à la prospérité de ses peuples. L'instabilité des choses humaines, qui frappe les bons et les mauvais, le renversa de sa haute position, mais son honneur et sa personne en sortirent intacts. Tout se résume à savoir

quelle est la situation la plus enviable et la plus digne pour un tel homme dans de pareilles circonstances? Assurément, de montrer que son bonheur et sa propre dignité ne dépendaient pas des évènements incertains et inattendus mais de *lui-même*. Que ferait un tel homme livré à ses propres réflexions et à son seul arbitre, aux prises avec les réclamations, les plaintes, les sollicitations d'intérêts opposés aux siens propres. Il se retirerait dans la vie privée et continuerait à y pratiquer, sur une échelle moins vaste, les mêmes vertus qui l'avaient distingué sur le trône. Il resterait le même homme malgré le changement des circonstances. Tel était le cas de notre cher et excellent ami dans ce pays. Il était le même bienfaiteur du petit cercle qui gravitait autour de lui, qu'il l'était envers les royaumes placés sous son autorité douce et paternelle. Jamais aucun homme n'est descendu du trône avec une pareille dignité et une telle philosophie. Une des preuves de l'élévation de l'âme de César consiste à être tombé noblement sous le fer des assassins. Mais, ce ne fut que l'effort d'un instant, et cela ne fait qu'ajouter au mérite de celui qui, durant l'espace de vingt ans, ne change pas sa manière d'être. Telle était la condition du comte à Point-Breeze. Ce n'est pas, et cela ne sera jamais ainsi en Europe. D'abord, ce champ là est trop vaste pour qu'il puisse se mouvoir; la particularité de sa situation le gêne davantage là qu'ici, et il sera toujours un objet de jalousie et de suspicion, de sorte que ses bonnes actions seront dénaturées et tournées contre lui. J'ai souvent réfléchi à la belle situation qu'avait le comte à Point-Breeze. Avec une fortune suffisante pour l'hospitalité la plus large; lui permettant de vivre, comme il l'a fait, mieux que tout autre gentleman du pays, et de donner un libre cours à sa disposition pour secourir autrui; avec une conscience pure que ne saurait troubler au-

cun des actes de sa vie passée ; avec la reconnaissance de ceux qui l'entouraient quelque humbles qu'ils fussent ; avec l'admiration et le respect même de ceux qui l'avaient abandonné dans son adversité, il s'était soustrait avec calme au tourbillon remuant et inquiet du monde, au détriment de sa tranquilité et de son repos. Quel monarque déchu a été plus fortuné que lui pour tomber de cette façon ? Généralement, ces derniers sont devenus des quémandeurs de secours, ou des pensionnés ou des prisonniers. C'est plutôt un changement qu'une chute. Il est vrai qu'il n'a pas ici, à son lever, des seigneurs qui s'inclinent, prêts à le trahir et à l'abandonner au premier revirement de sa fortune, ni des conseillers égoïstes et traîtres travaillant à l'abuser.

Il a eu *tout cela* et il le méprise. Tels qu'ils peuvent être, ses amis américains sont honnêtes et sincères dans leur attachement ; ils n'ont pas de but ni d'intérêt personnel à faire récompenser pour des services qu'ils sont à même de lui offrir. Voilà tout ce que nous avons. Il n'en est pas un seul de nous qui attende ou désire autre chose que ses bons égards et, de cela, nous sommes fiers, non pas à cause de ce *qu'il a été*, mais parceque *nous savons qui il est.*

Je fais des vœux pour qu'il nous revienne, et cela, aussi bien pour son bien-être que pour le nôtre. Il y a ici une demi-douzaine de familles auxquelles il peut rendre visite sans cette cérémonie qu'il abhorre. Il peut augmenter le nombre de ces familles suivant son bon plaisir.

Très sincèrement et respectueusement.

Joseph HOPKINSON.

Monsieur Louis Mailliard, secrétaire du comte de Survilliers, Londres[1].

[1] Traduction d'une lettre originale à nous communiquée par M. Adolphe Mailliard.

L'habitation dont Joseph avait surveillé et dirigé la construction avec tant de soin, l'intérieur qu'il s'était plu à disposer avec tant d'amour, qu'il avait peuplé de ses souvenirs les plus chers, le cadre où il pensait à bon droit pouvoir vivre plus doucement les jours de l'exil, ne devaient avoir qu'une durée éphémère. Joseph avait fui avec l'Europe, les ennemis de son nom et de sa race. Si nous en croyons une rumeur à laquelle lui-même, du reste, ajouta foi, la haine de ces ennemis le poursuivit jusque sur le sol du Nouveau-Monde. Ce fut la demeure à peine construite qui eut à supporter les premiers effets de leur animosité.

Un bruit, du reste inexact, avait eu cours, celui que Joseph Bonaparte avait reçu et gardait à Point-Breeze, une des copies de la correspondance échangée entre les souverains européens et Napoléon. C'était cette correspondance que certaines têtes couronnées avaient le plus grand intérêt à voir anéantir.

Selon Charles J. Ingersoll, quand la maison de Joseph fut brûlée, on soupçonna un domestique incendiaire d'avoir commis ce crime, gagné par un membre d'une ambassade étrangère, à Washington[1].

[1] L'auteur dit textuellement : « An attempt to destroy them (la correspondance) in this country was suspected also, and believed to be the work of an incendiary servant, suspected as the instrument of a female member

Le comte de Survilliers écrit à la date du 22 mars à son frère Lucien, prince de Canino, à Rome, auquel il se plaint de manquer de nouvelles :

..... Je continue à me bien porter, malgré les désagréments attachés à l'accident qui m'a délogé, en consumant en quatre heures la maison que j'avais été quatre ans à bâtir. Dans cette circonstance, les habitants du pays m'ont montré beaucoup d'intérêt[1].....

Dès le 4 janvier, jour même de l'évènement, une lettre, écrite de Point-Breeze, que nous trouvons dans le journal de Poulson's le lendemain, donne une narration détaillée de l'incendie :

C'est avec un très vif regret que je vous fais part de la destruction par le feu de la belle habitation du comte de Survilliers à Point-Breeze. Ce matin, entre onze heures et midi, le feu a été découvert. Il a pris naissance dans une petite pièce au centre de la maison et s'est si rapidement communiqué au reste de l'immeuble, que c'est grâce aux plus grands efforts des habitants de Bordentown, qu'ont pu être sauvés les tableaux de prix et le mobilier. Le court espace de temps pour opérer le sauvetage et la résistance énorme causée par la solidité des portes et des fenêtres ont contrarié les efforts de plusieurs personnes de la localité et les a empêchés d'arriver jusqu'à une chambre, malheureu-

of the Russian embassy in this country, who, often sejourned at Bordentown, adjoinnig Point Breeze. *Charles J. Ingersoll. History ofthe second war* etc., 2e série, vol I, p. 366.

[1] Lettre autographe communiquée par M. Olivier Hopinkson, de Philadelphie.

sement fermée à clé et dans laquelle ont été consumées quelques belles peintures, des livres et du mobilier. Le manque d'eau a empêché de combattre les progrès du feu. On avait amené beaucoup de pompes qui, se trouvant ou trop sèches ou gelées, ne purent être utilisées. Grâce à un grand concours d'hommes, on arriva, après maintes difficultés, à se procurer de l'eau à la rivière, mais pas en quantité suffisante pour avoir quelque efficacité. C'est au milieu de cette scène de confusion, qu'arriva de voyage le comte. Son calme, et sa résignation stoïque dans un moment aussi critique, ont été remarqués. Il n'était certes pas insensible à l'évènement, mais se montrait plus impressionné des efforts de ses voisins pour le servir que de la perte de sa maison.

Quelques jeunes gens de Bordentown se réunirent et formèrent une garde pour surveiller le feu et protéger les objets d'art exposés à être dérobés : ceux-ci, rejoints par la compagnie de volontaires du capitaine X., firent des patrouilles toute la nuit autour de la pelouse et des avenues, aboutissant à la maison.

Le comte, par sa bonté simple et sa largesse, s'est tellement rendu cher à ses voisins, que c'était à qui se mettrait en œuvre pour le servir et nous regrettons que les efforts n'aient pas pu être plus efficaces.

On le voit, Joseph jouissait de toutes les sympathies de la population au milieu de laquelle il vivait. L'empressement que chacun mit à venir à son secours, le prouve surabondamment. Il crut devoir remercier publiquement, dans une lettre que tous les journaux américains reproduisirent, l'un des magistrats de Bordentown, de ce concours dévoué. Nous

donnons dans son entier ce document fort beau, exprimant, avec une grande noblesse de sentiments, la reconnaissance du prince :

Point-Breeze, 8 janvier 1820.

A Monsieur William Snowden.

Bordentown, New-Jersey.

Monsieur,

Vous m'avez marqué un si vif intérêt depuis que j'habite ce pays et surtout, depuis l'évènement du 4 de ce mois, que je ne doute point qu'il ne vous sera agréable de faire savoir à vos concitoyens combien je suis touché de tout ce qu'ils ont fait pour moi en cette circonstance. Moi étant éloigné de ma demeure, ils se sont rassemblés spontanément à la première alarme du feu, qu'ils ont combattu en unissant le courage à la persévérance : puis, voyant qu'il était matériellement impossible de s'en rendre maître, ils se sont empressés de sauver tout ce qui n'était pas devenu la proie des flammes, avant leur arrivée et la mienne. L'ameublement, les statues, les tableaux, l'argent, l'argenterie, l'or, les bijoux, le linge, les livres, en somme, tout ce qui n'était pas encore brûlé, a été remis de la manière la plus scrupuleuse entre les mains de mes serviteurs. La nuit du feu et le lendemain, des ouvriers m'ont apporté des tiroirs dans lesquels j'ai trouvé des quantités de pièces d'argent, de médailles d'or et de joyaux de prix, dont ils avaient réussi à s'emparer impunément. Ceci m'a prouvé à quel point les habitants de Bordentown apprécient l'intérêt qu'ils m'ont toujours inspiré, et montre que les hommes sont généralement bons, quand ils n'ont pas été pervertis dans leur jeunesse par de mauvais exemples, quand ils conservent

leur dignité, devenus hommes, et comprennent que la vraie grandeur est dans le cœur et dépend d'eux-mêmes.

Je ne saurais, dans cette occasion, passer sous silence ce que j'ai si souvent répété : que les Américains sont, sans contredit, les gens les plus heureux que j'aie connus, et qu'ils le seront encore davantage s'ils comprennent bien leur propre bonheur.

Je vous prie de ne point douter de mes meilleurs sentiments.

JOSEPH, comte de Survilliers.

Nous retrouvons l'écho de l'impression que produisirent ces lignes dans un article publié quelques jours après dans le *Petersburg Intelligencer* :

Nous n'avons pas rencontré depuis longtemps un article dont la lecture nous ait fait un plus réel plaisir que la lettre de Joseph Bonaparte, à la suite de l'incendie qui a détruit son élégante habitation, considérant cette lettre comme l'effusion spontanée d'une âme stoïquement, philosophiquement et généreusement reconnaissante, ainsi que noblement charitable, nous avons toute raison d'en être fiers, comme d'un tribut payé au caractère de notre nation. Joseph Bonaparte, né et élevé d'après un système différent, et ayant régné sur plusieurs contrées, témoigne de son plein gré de la valeur géniale ainsi que de l'élévation de nos institutions politiques. Il déclare que les Américains sont les hommes les plus heureux qu'il ait connus. Cette opinion est-elle moins valable, moins digne d'être acceptée de nous, parce qu'elle sort de la bouche d'un ro exilé ?

De toute la famille des Bonapartes, Joseph était

peut-être le prince dont le renversement a été le plus déploré par le peuple qu'avait placé sous son sceptre royal, la fortune supérieure de son impérial frère.

Depuis son arrivée dans le pays, sa conduite a été si entièrement exceptionnelle, si remplie d'urbanité et si pleine de conciliation, ses charités ont été si nombreuses, si délicates et si réservées, qu'il est devenu cher aux habitants de son voisinage immédiat et respecté par tous. Ceci est de notoriété publique.

L'Amérique accueillera toujours à bras ouverts de tels citoyens, quels qu'aient été leurs situations ou leurs malheurs.

Il faut joindre aux remerciements publics du comte de Survilliers, les remerciements privés adressés à son ami Hopkinson et honorant l'aide que la femme et la fille de ce dernier avaient bravement apporté au sauvetage des objets précieux :

Point-Breeze, 16 janvier 1820.

Monsieur,

Je reçois la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Je suis bien touché de l'intérêt que vous me montrez. Je n'attendais pas moins des sentiments que vous m'avez montrés depuis que je suis dans ce pays. Ceux que vous m'avez inspirés vous assurent le même intérêt à tout ce qui peut vous arriver d'heureux ou de malheureux ; mais, j'avoue que Madame et Mademoiselle Hopkinson ont surpassé mon attente ; la délicatesse de leur sexe et de leurs habitudes, ne devait pas me faire espérer que l'intérêt qu'elles veulent bien me porter, leur eût fait braver le feu et la fumée dans l'intérieur

de la maison, la neige et les glaces dans les cours et le jardin ; mais vous leur avez inspiré l'amitié que vous voulez bien me porter. Trouvez donc bon, Monsieur, que ce soit vous que je choisisse pour leur porter l'hommage de ma vive reconnaissance, et veuillez avoir la certitude et dire à vos concitoyens que je suis fier de l'attachement qu'ils m'ont montré dans cette circonstance. Ne doutez pas surtout de la sincère amitié que je vous ai vouée, ainsi qu'à toute votre intéressante famille.

Votre affectionné

JOSEPH, comte de Survilliers[1].

[1] Lettre autographe de Joseph, communiquée par M. Oliver Hopkinson de Philadelphie.

CHAPITRE IV

POINT-BREEZE

Sommaire : Pensée de Raynal. — Phrase de Madame de Staël. — A Point-Breeze. — Illusion de la patrie absente. — Revivre par le souvenir. — Un cadre. — Satisfactions de l'exilé. — Eloquence des choses. — Retour en arrière. — Le fil de la vie passée. — Vestibule. — Tableaux de Lucca Giordano et statues de marbre. — Meubles massifs. — Art empire. — Salle de billard. — Passage des Alpes. — « Calme sur un cheval fougueux. » — Toiles de Vernet, Rubens, Natoire. — Caractère antique. — Les frères de Girard. — Grand salon. — Ensemble luxueux. — Aspect officiel. — Cheminées envoyées par le cardinal Fesch. — Palais royal. — Auréole. — Recommandation de Voltaire. — Emploi des poêles. — Uranie. — Amours et bacchantes. — Peintures de Gérard, Vernet et Denis. — Napoléon en manteau de Cour. — Vues deNaples. — Salon d'attente et petite bibliothèque. — Salle des bustes de famille. — Sanctuaire privé. — Consigne. — Charles Bonaparte, Louis et Jérôme, par Bartholini. — Elisa et Pauline, de Canova. — Marie-Louise et Catherine de Wurtemberg, par Bosio. — Baciocchi et Borghèse. — Statuette du roi de Rome. — Madame Frances Wright. — Bacchus, Ariadne, Apollon. — Salon d'attente. — Grand escalier. — Office et cuisine. — Salle à manger. — Son ameublement. — Un noble amphitryon. — Effet général du rez-de-chaussée. — Tableaux, bronzes et céramiques. — Manque de glaces. — Premier étage. — Salle de bain. — Cabinet de travail et son caractère intime. — Les secrétaires. — Lettre de M. Mailliard. — Joseph écrit peu, mais lit beaucoup. — Annotations. — Dictée des jours de pluie. — Chambre à coucher. — Volumes de chevet. — Cabinet de toilette. — Galerie-bibliothèque. — Escalier dérobé et débarras. — Causeries de l'après-diner. — L'aumônier Llorente. — Singulière manière d'entendre la messe. — Ventes d'œuvres d'art. — Moulages en plâtre. —

Article attribué à Lieber. — « Un moment ! » — Chambre de la princesse Charlotte. — Tendresse paternelle. — Croquis du parc et des environs. — Bibelots. — Cabinet de toilette. — Appartements du second. — Chambres d'amis. — Miot de Mélito.

Raynal a écrit, avec une grande justesse :

Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques[1].

Madame de Staël a dit, très finement, de son côté :

La patrie nous donne mille plaisirs que nous ne connaissons pas nous-mêmes avant de les avoir perdus[2].

La vie menée par Joseph à Point-Breeze, l'intérieur qu'il sut s'y créer, les objets familiers ou les œuvres d'art (tous et toutes marqués au coin de l'époque de la France impériale) dont il se plut à s'entourer, dont il forma, en quelque sorte, le cadre de son existence quotidienne, — viennent faire la preuve des deux précédentes constatations.

Il voulut se procurer l'illusion de la patrie absente, de la patrie telle que les *causes morales* indiquées par Raynal, telle que le mélange d'impressions de sa carrière pu-

[1] Raynal, *Histoire phylosophique et politique des Etablissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, t. v, ch. ix.
[2] Corinne, xiv, 3.

blique, — si en dehors du commun, si accidentée, — l'avait formée, au fur et à mesure des évènements, dans son esprit ; telles que son imagination s'était vue amenée tout naturellement à se la peindre. C'était dans ce jour, sous cet angle de lumière qu'il la sentait, la comprenait, l'aimait de toute la force d'un passé perdu pour jamais, d'un passé auquel il tenait par toutes les racines de son *moi*, toutes les fibres de son être ; qu'il avait besoin de la ressaisir en pensée, qu'il voulait la revivre par le souvenir.

Et ce sont les objets, les œuvres d'art dont il s'entourait, c'est le cadre qu'il se refaisait, qui lui permirent cette dernière satisfaction de l'exilé.

Il y retrouvait les *mille plaisirs habituels* que signale Madame de Staël. Ces choses, auxquelles il n'aurait peut-être pas fait grande attention, aux heures de prospérité, aux heures de distraite activité vous prenant, vous emportant tout entier, — ces choses avaient à présent, pour lui, toute leur intime éloquence. Elles lui parlaient en témoins, de tout ce à quoi ils avaient assisté ensemble ; en amies, des douceurs de là-bas, des années évanouies. Elles évoquaient, ces années ! fournissaient à sa songerie le décor favorisant les reconstitutions d'un moment : moment

d'oubli, de délassement moral, d'hallucinant retour en arrière ; rares minutes durant lesquelles il pouvait encore ne pas croire rompu le fil de sa vie passée.

Hier flottait dans l'espace, devant ses yeux fixes de la vision intérieure, prenait corps, se précisait, était là vibrant, vivant.

En pénétrant chez lui à Point-Breeze, le comte de Survilliers se trouvait en présence, dès le vestibule, de toiles de l'école italienne (tableaux de Lucca Giordiano) lui parlant du pays qui avait vu naître, dans une superbe et glorieuse aurore, la fortune de sa famille. Toute une série de statues de marbre jetaient, dans ce milieu vaste et largement éclairé, une note grave rappelant la froideur des intérieurs de l'époque impériale. Divers meubles aux formes solides, même un peu lourdes, de silhouette massive, presque tous en bois d'acajou, rentraient aussi complètement dans la donnée d'art de ce temps.

Ce vestibule, outre les deux grandes portes communiquant avec le jardin et le parc, se faisant vis-à-vis, percées dans les deux façades de la maison, — en possédait encore quatre autres intérieures. La première à gauche, en entrant du côté de la route de Trenton, donnait sur la salle de billard. Dans cette seconde pièce, Joseph avait fait accrocher à

la place d'honneur, une des trois copies, ordonnées par Napoléon, du célèbre tableau de David représentant le passage des Alpes, d'après l'indication du conquérant lui-même, formulée en ces termes : « Je désire que vous me montriez calme sur un cheval fougueux[1]. »

Parmi les autres toiles pendues aux murailles, il faut citer: deux Vernet, se rapportant encore à l'Italie et représentant les *Cascades de Tivoli;* les *Deux lions et le faon*, de Rubens; un sujet galant, la *Toilette de Vénus*, signé Natoire. Le mobilier offre ici la même massivité d'aspect que dans le Hall. Le propriétaire de Point-Breeze y avait fait placer, en effet, une forte table d'acajou à pieds tournés ; une console de même bois, à colonnes, avec un dessus de marbre italien; deux meubles d'encoignure, également à colonnes, pourvus de nombreux tiroirs ; une servante mobile; deux longs sofas et huit chaises, à bois d'acajou, recouverts de tissu de crin enfantant des dessins variés. Naturellement, la pièce de mobilier capitale et à laquelle la salle empruntait son nom, le billard, en occupait le centre. Les rideaux étaient de mousseline blanche brodée, entourés de bordures vertes,

[1] E.-J. Delecluze, *Louis David, son école et son temps, Souvenirs.* Paris, Didier, in-8°, 1855. En fait, Napoléon passa les Alpes incognito sur un mulet qu'un guide — le jeune Pierre-Nicolas Dorsaz, du bourg de Saint-Pierre Monjoux, Valais — tenait par la bride.

ornées de même. Un tapis présentant un décor rouge et blanc, couvrait le sol. Quatre suspensions en cuivre doré à trois becs chacunes, pendaient au bout de leurs chaînettes, affectant un caractère antique. Une autre, plus importante, en bronze et munie d'un abat-jour, était d'un emploi quotidien. Deux girandoles à trois lumières, et deux lampes mécaniques, d'un système inventé sous le règne de Napoléon et surmontées de globes mis en vogue par les frères de Girard[1], complétaient le mode d'éclairage.

Le grand salon faisait suite au billard. On y avait aussi accès du vestibule, en se servant de la seconde porte à gauche (côté de la façade du parc), par une petite bibliothèque et un salon d'attente.

Le salon était tendu de mérinos bleu; les fauteuils et les chaises, d'un travail d'ébénisterie remarquable, avaient leurs sièges et leurs dossiers en étoffe de même nuance que la draperie des murailles. Deux causeuses, un grand sofa et deux plus petits, complétaient cet ensemble luxueux. Les gros meubles se composaient d'une très riche table centrale à marbre noir; d'une à marbre gris; et d'une console d'encoignure aussi à marbre gris,

[1] Desclozières (Gabriel), *Vie et inventions de Philippe de Girard*, Paris, Hachette, br. in-12°, 1858, p. 31.

décorée de bronzes finement ciselés, cette dernière provenant (suivant le catalogue de la vente) du « palais de l'ex-roi en France[1] ». Deux trumeaux dans leurs cadres dorés occupaient les espaces compris entre les fenêtres, un écran brodé à l'aiguille se dressait devant une cheminée.

C'était dans ce vaste salon, d'un grand air et même d'aspect légèrement officiel, — avec ses six fenêtres, ses deux hautes cheminées de marbre blanc, envoi du cardinal Fesch, et son entrée du côté du lac, entrée dominant un perron de six marches, flanqué de quatre colonnes, formant un joli portique à balcon, — c'était dans ce salon que l'ex-monarque se plaisait à recevoir les étrangers de distinction ou les compatriotes, de passage en Amérique, qui se faisaient un devoir de venir lui présenter leurs respects. Ce fut là que se passèrent ces scènes de noble effusion, contenue seulement par une dignité attendrie, qui prêtèrent un grand nombre de fois à Point-Breeze, un caractère de véritable palais royal, et pendant lesquelles, les assistants voyaient en esprit, derrière la personne du comte de Survilliers. se lever l'ombre de l'ancien roi de Naples et

[1] Catalogue of valuable paintings and statuary, the collection of the late Joseph Bonaparte, count de Survilliers, to be sold at public sale, on wednesday and thursday, september 17th and 18th 1845, at the mansion at Bordentown, New-Jersey by Thomas Birch, Jr. ainsi que celui de la vente exécutée le 15 juin 1847 et jours suivants.

d'Espagne, du frère aîné du déjà légendaire Napoléon, du malheureux représentant d'une dynastie proscrite, aux membres épars dans presque toutes les contrées de l'Europe et en proie à la suspicion de tous les gouvernements. Une ère de gloire sans pareille, de fortune militaire tenant du prodige, et de prestigieux triomphe national; puis, de revers aussi profonds, aussi écrasants que le succès avait été déconcertant, sans mesure possible, — formait comme une auréole à ce bourgeois cultivant philosophiquement son parc, selon la recommandation de Candide (c'est-à-dire de Voltaire), à ce *gentleman farmer* d'un état libre, d'un état de la grande union républicaine et démocratique américaine.

Les monumentales cheminées, adressées à son neveu par le cardinal Fesch (mode de chauffage alors fort rare en Amérique, où le combustible du pays poussait à l'emploi des poëles), les monumentales cheminées, étaient de véritables œuvres d'art, par la beauté majestueuse de leurs lignes et la richesse de leurs sculptures.

Un tapis des Gobelins, avec médaillon à figures, couvrait le plancher sur une longueur de neuf mètres, et une largeur de sept. De magnifiques bronzes achevaient de donner à cette pièce quelque chose d'aristocratiquement

solennel. On y remarquait une belle représentation de la *Muse Uranie*, avec sa sphère à cadran, d'un merveilleux travail d'horlogerie. Le piédestal de cet imposant ensemble décoratif était de marbre rouge et gris. Deux candélabres à trois branches étaient soutenus par des amours. Deux magnifiques candélabres à cinq branches étaient tenus par des bacchantes reposant sur un socle de porphyre décoré de bronzes dorés. Indiquons encore deux chandeliers de grande taille[1].

Le salon possédait de nombreuses toiles de maîtres, dont les plus importantes dues au pinceau de Gérard, reproduisaient les traits de quelques membres de la famille impériale. C'était d'abord Napoléon, de grandeur naturelle, en manteau de cour; Joseph en grand costume de roi d'Espagne, manteau de velours vert et hermine, par Gérard; la reine Julie et ses deux filles, aussi par Gérard. Des marines de Joseph Vernet et des vues de Naples, par Denis, s'espaçaient entre ces toiles, chargées seulement de les accompagner.

Les visiteurs admis à pénétrer dans le grand salon y étaient introduits par la petite bibliothèque et la pièce d'attente, dont nous avons eu déjà occasion de parler. Durant le trajet

[1] D'après le catalogue de la vente faite à la suite de la mort de Joseph Bonaparte, tous ces bronzes provenaient du Palais du Luxembourg.

du vestibule à la porte du salon et en traversant ces deux pièces, leurs regards rencontraient successivement: une bibliothèque en acajou, deux consoles à marbre gris et deux tables à jeu, dont les pieds affectaient la forme de lyres. Les sièges rappelaient, par leur garniture de crin, ceux du billard.

La porte du vestibule faisant face à celle de la petite bibliothèque, ouvrait sur un salon dit des *Bustes de famille.* Joseph avait dressé là comme une sorte de chapelle à la mémoire des siens. Le caractère austère de ce lieu, où les statues dominaient, tranchaient sur toutes les autres œuvres d'art, tenait aussi du monument funèbre. C'était le passé mort qui semblait remplir de son souffle froid ce calme et sévère asile.

Là, le comte de Survilliers, entré seul et dépouillant sa personnalité de l'heure présente, pouvait se livrer à d'interminables méditations.

Nous savons qu'il faisait à cette sorte de sanctuaire privé, de fréquentes et longues visites. Les amis du Prince et tout le personnel de la maison respectaient pieusement l'isolement dans lequel le roi déchu et banni paraissait se complaire. C'était une consigne délicatement observée à Point-Breeze, consigne que les uns et les autres s'étaient donnée

d'eux-mêmes, sans que Joseph eût jamais eu à y faire la moindre allusion. On se répétait à l'oreille, d'un ton instinctivement plus bas : « le comte est dans le salon des bustes » ; chacun savait ce que cela voulait dire.

On voyait dans ce salon des marbres, le buste du père de Joseph, Charles Bonaparte, par Bartolini ; ceux de ses frères Louis et Jérôme, par le même artiste. Les deux bustes de ses sœurs, Élisa et Pauline, étaient dûs au ciseau de Canova. Bosio avait sculpté ceux de Marie-Louise et de Catherine de Wurtemberg, belles-sœurs de Joseph. Les princes Bacciochi et Borghèse, ses beaux-frères, étaient de la main de Bartolini. Canova avait également sculpté une statuette du petit roi de Rome, reposant sur un coussin. Cette œuvre que la description de Madame Frances Wright fait revivre en ces termes : « Un enfant nu couché sur un coussin, lequel est foulé par une pression d'un de ses pieds, donnant une illusion parfaite[1]. »

Nous venons de citer les noms des deux artistes, Bosio et Bartolini. Le comte de Survilliers possédait de ces deux sculpteurs, à

[1] Le même auteur dit aussi dans les *Aperçus sur la Société :* « En attendant l'arrivée du Comte, occupé à surveiller les agrandissements qu'il faisait exécuter à la maison, nous nous occupâmes à admirer les tableaux et les Canova qui sont peu nombreux mais forment un ensemble agréable, composé principalement de bustes des différents membres de la famille Bonaparte. Le contour classiquement analogue que l'on retrouve en chacun d'eux est frappant, et a sûrement quelque chose de tout à fait impérial. »

Point-Breeze, quelques œuvres d'un grand mérite. On y remarquait : un Bacchus et une Ariadne du premier et, du second, une statue d'Apollon.

Un petit salon d'attente faisait suite à celui des bustes de famille et donnait, par une seconde porte, sur la salle à manger. L'ameublement en était simple. Nous ne signalerons qu'une belle console, munie d'un marbre gris et ayant bien le cachet de son époque.

On pouvait aussi arriver à la salle à manger, en contournant le grand escalier, donnant sur la droite du vestibule et en suivant un corridor qui conduisait également aux office et cuisine, bâtis en retour sur la grande pelouse.

Cette pièce, comme le grand salon, possédait deux vastes cheminées, se faisant face, l'une adossée à la muraille du côté du parc, l'autre au mur du corridor.

Une immense table à sept rallonges, pour vingt-quatre couverts, s'étendait au centre de la salle ; ses pieds, à colonnes torses, lui donnaient un air de force imposant. Deux remarquables consoles, à décor égyptien, de l'époque du Consulat, après l'expédition d'Égypte, présentaient des pieds carrés, ornés de têtes de sphinx. Les marbres de ces consoles étaient noirs ; divers bronzes dorés en enrichissaient les principales lignes. Trois buffets,

aux portes à battants brisés, munis de plusieurs tiroirs et de rayons pour la vaisselle, s'adossaient au mur. Des chaises en cuir s'alignaient entre les buffets et les consoles. Quatre énormes candélabres dorés à sept lumières; deux lampes de table, également dorées, pouvaient éclairer la pièce. Les rideaux des croisées étaient de damas bleu. Un fort grand tapis de Bruxelles recouvrait le plancher.

Les nombreux visiteurs qui reçurent l'hospitalité à Point-Breeze et qui s'assirent dans cette salle à manger, sont unanimes pour vanter à la fois, en même temps que l'excellence de la table, la manière aimable et pleine de dignité avec laquelle l'hôte de Bordentown en faisait les honneurs. Il savait être accueillant tout en gardant, sans effort, le rang auquel le comte de Survilliers ne pouvait prétendre, mais que chacun se plaisait à respecter à travers l'incognito.

Un témoin oculaire nous fournit quelques renseignements complémentaires sur les appartements du rez-de-chaussée de Point-Breeze. Nous extrayons le passage suivant de la note qu'il a eu l'obligeance de nous adresser :

Au rez-de-chaussée, lorsque toutes les portes étaient ouvertes, les sept pièces donnant l'une sur l'autre, en double ligne, produisaient une enfilade d'un très bon effet, surtout le soir lorsque ces appartements étaient

brillamment éclairés..... On voyait des tableaux partout..... Dans la salle à manger, il y avait quatre grandes batailles, victoires d'Italie et une douzaine d'autres tableaux de peintres célèbres..... des petits tableaux de l'école hollandaise ou flamande, d'un mérite supérieur, étaient disséminés un peu partout..... Il y avait une abondance de bronzes et de pièces de Sèvres de grande valeur..... Je signale deux magnifiques vases de porphyre, présent du roi Bernadotte. Derrière les pendules et les autres objets d'art, des consoles, un manque absolu de glaces frappait et surprenait le public américain, accoutumé à en mettre partout etc.....

Nous allons à présent gravir les marches du grand escalier et visiter, au premier, les appartements privés de cette résidence.

A gauche du palier, avançait l'angle de deux murs d'une salle de bain, produisant aussi une sorte de corridor qui conduisait dans le cabinet de travail. Cette salle de bain était fort simple, mais spacieuse et bien distribuée. Le cabinet de travail, qui attenait à la chambre à coucher, avait un caractère tout intime. La pièce d'apparat, sur laquelle il donnait aussi, était la galerie de peinture et grande bibliothèque. Mais ici, le titre de pièce de travail avait toute sa valeur. Nous y voyons un grand corps de bibliothèque en acajou, à portes vitrées, tenant tout un côté de la pièce. Trois étagères, à plusieurs rayons, étaient aussi cou-

vertes de livres, de nombreux cartons verts contenant la correspondance et de bibelots. Trois tables-bureaux, dont une munie d'un tapis vert et les deux autres possédant des tiroirs, servaient au comte de Survilliers et à ses secrétaires. Une chaise longue se trouvait aussi dans ce cabinet : elle était couverte de mérinos bleu. Ce fut là que Joseph commença et recommença tant de fois à dicter ses mémoires, s'interrompant bientôt, vite lassé par le poids de trop lourds souvenirs. Lorsque Louis Mailliard, jaloux de l'opinion de la postérité sur la personne de son « cher Patron », ainsi qu'il le nomme avec une sorte d'attendrissement dévoué, — disait souvent au comte qu'il ne pouvait pas laisser ainsi son travail en suspens. Ce dernier répondait avec un secouement d'épaules de grand désillusionné : Bast ! à quoi bon ?

Nous ne résistons pas à l'envie de donner ici en entier le passage d'une lettre à nous adressée par M. Adolphe Mailliard et ayant trait à ce côté particulier de l'existence de l'ex-roi à Point-Breeze :

Joseph écrivait peu, n'arrivait pas à écrire, mais il lisait beaucoup, le français et l'italien qu'il savait parfaitement. Il recevait toutes les publications nouvelles, surtout celles qui touchaient à l'Empire où à la vie de Napoléon. Il lisait attentivement et mettait des notes

au crayon en marge, lorsqu'un passage le frappait, souvent il corrigeait des faits avancés faussement ou des idées inadmissibles.

Le fragment historique du premier volume de ses *Mémoires* est tout ce qu'il a écrit lui-même ou dicté. Il ne prit jamais goût à ce travail. Quelquefois, par un temps de pluie, il me dictait quelques pages, les relisait et les corrigeait ; mais il se fatiguait facilement de de ce travail et parlait de tout autre chose que de ses *Mémoires*. Mon père le priait toujours de continuer, mais inutilement. « A quoi bon, après tout ? disait-il, tout ce que je pourrai dire a déjà été écrit[1]. »

La chambre à coucher répondait, à part la place prise par un cabinet de toilette, au plan du grand salon du rez-de-chaussée. Outre deux fenêtres donnant sur le jardin, elle possédait une porte vitrée, ouvrant sur le balcon du portique à l'italienne. Elle était donc fort vaste et contenait un important mobilier : un beau lit français en acajou et à décors dorés s'étendait royalement au-dessous d'un riche baldaquin à rideaux de laine bleue damassée, accompagnés d'épaisses franges. Une table de nuit de même style était à côté. Une petite bibliothèque d'érable, fermée par des rideaux, dans le goût américain, contenait quelques volumes de chevet. Un tapis des Gobelins

[1] Le journal de Poulson du 26 Mars 1829 n'en annonçait pas moins que le Comte de Survilliers « avait l'intention de remplir le monde d'une foule de mémoires, pleins d'un grand nombre de témoignages originaux et curieux conservés par lui. »

servait de descente de lit. Deux puissants bureaux à cinq tiroirs chacun, dont l'un supportait une magnifique écritoire, complétait cet ensemble. Mentionnons une chaise de repos accompagnée d'autres sièges. Sur la cheminée, une pendule de marbre noir et blanc se dressait sous son globe.

Le cabinet de toilette renfermait un lavabo d'acajou à marbre blanc, une commode pour le linge de corps, une haute glace psychée.

La splendide galerie-bibliothèque n'était séparée de cette chambre que par une antichambre, placée entre un escalier dérobé et un débarras avec armoires. Elle avait plus de vingt-quatre mètres de long. Toutes ses fenêtres donnaient sur la pelouse du parc. De là, on jouissait d'une vue véritablement merveilleuse.

La galerie était, en quelque sorte, la pièce officielle des appartements privés. Les habitants du château s'y réunissaient d'une façon assez suivie après les repas du soir et Joseph se livrait volontiers alors, en arpentant la salle, à de longues et familières causeries. Ce fut en cet endroit qu'il raconta l'amusante anecdote de ses dévotions, alors qu'il était en Espagne.

La voici telle que la rapporte Lieber, dans une lettre intime, adressée à M. Mc Kin...

Joseph Bonaparte était un homme très affable. Il aimait à raconter des évènements, marchant de long en large après dîner. Un jour qu'il lui advint de causer de l'Inquisition et de Llorente, il me dit : Llorente était mon aumônier ; c'était un prêtre libéral[1]. Il me fallait entendre la messe chaque jour, de sorte qu'il venait tous les matins. Nous nous rendions à la chapelle du Palais ; nous nous asseyions et parlions des affaires d'Espagne, ou de tout ce qui nous intéressait. Puis, le temps normal écoulé, nous quittions la chapelle Le lendemain, la feuille officielle contenait les lignes suivantes : *Sa Majesté a entendu la messe à telle ou telle heure, etc.*[2].

Nous omettrons ici de propos délibéré de faire mention des nombreux tableaux de la galerie qui nous occupe en ce moment. Comme Joseph, ainsi que nous le verrons dans la suite, dépensant plus que ses revenus, était obligé de faire vendre pour subvenir aux frais de ses divers séjours en Angleterre, œuvres d'art après œuvres d'art, il est à peu près impossible de donner la description exacte des toiles dans leur ensemble et occupant un emplacement déterminé. Nous nous contenterons donc de publier, dans l'appendice, à la fin de ce volume,

[1] On doit, en effet, à ce prêtre qui avait été secrétaire de l'Inquisition une histoire critique de cette Inquisition (Paris seconde édition, 4 vol. in-8° 1818.) écrite avec une grande indépendance d'esprit. On a de lui aussi : Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution d'Espagne (Paris 1814, 2 vol. in-8°. 1815-1819, 3 vol. in-8°) publiés sous le pseudonyme anagramme de Nellerto. L'abbé Llorente qui fut grand inquisiteur, et archevêque de Saragosse, est mort à Paris le 5 février 1823.

[2] Thomas Sergeant Perry : The Life and Letters of Françis Lieber (edited by). Boston James R. Osgood et C°, gr. in-8° 1882.

la liste de ces compositions, dressée par ordre de Joseph et qu'il a annotée lui-même au crayon en divers endroits, nous bornant à décrire, comme nous l'avons déjà fait précédemment, les pièces les plus importantes du mobilier.

Deux grands corps de bibliothèques étaient adossés au mur qui séparait les fenêtres[1]. Une chaise longue de mérinos vert et une seconde de même étoffe, se faisaient pendant. A chaque extrémité de la galerie, on voyait un bureau d'acajou, comme les bibliothèques. Toute une série de moulage en plâtre s'espaçait du côté opposé aux fenêtres. Entre ces bustes, on voyait deux tables, toujours d'acajou. Ajoutons douze chaises, sans grand caractère, et nous aurons donné une idée suffisante de ce milieu.

Dans un article anonyme, attribué à Francis Lieber[2], l'auteur auquel nous venons d'emprunter quelques lignes précédemment, écrit à propos des fins de soirées de la galerie de tableaux-bibliothèque, ces amusantes lignes qui dénotent bien, — comme maintes fois, d'ailleurs, nous aurons l'occasion de le constater — la rondeur aimablement bourgeoise de

[1] Les bibliothèques contenaient plus de 8000 volumes, d'après l'indication que nous fournit un familier de la maison.
[2] Putnam's Monthly a magazine, vol. v, janvier 1855, p. 14, article intitulé : *Was Napoléon a Dictator*.

l'hospitalier propriétaire de Point-Breeze : « Quand ses invités récents manifestaient l'intention de regagner l'appartement mis à leur disposition, il les accompagnait jusqu'à la porte de chaque chambre, et là, leur prenant le flambeau des mains, il disait : *un moment.* » En bon amphitryon, il désirait voir par lui-même, si ses ordres réitérés avaient été ponctuellement exécutés et si ses hôtes jouiraient de tout le *comfort* qu'il voulait pour eux.

La chambre à coucher qu'occupa près de trois ans, la fille cadette de Joseph et qui continua, après le retour de cette dernière auprès de sa mère, la reine Julie, à porter son nom sous cette désignation : *chambre de la princesse Charlotte*, répondait exactement, comme proportions, à celle de Joseph. Formant l'aile opposée de l'habitation, elle prenait la lumière par le nord-est et par le jardin que longeait la route de Trenton. Son cabinet de toilette était pris en avance sur le parc, identiquement comme celui de l'ex-roi.

Ce n'était jamais sans émotion, ni sans marques de profonde tendresse paternelle, que Joseph pénétrait dans cette partie de son habitation. Pour lui, le souvenir chéri de sa fille, à présent si loin, devait demeurer en ce lieu comme une sorte d'esprit familier sachant parler à son cœur. La jeune princesse, de

nature éminemment artiste, s'était plue à prendre un grand nombre de croquis du parc ; et les dessins et aquarelles, d'une poésie révélant une nature délicatement affinée, qui décoraient les murs, étaient pour l'excellent père un constant rappel des jours où il lui avait été donné de posséder auprès de lui l'aimable et gracieuse absente.

Nous pouvons décrire maintenant, en quelques lignes, le mobilier de la chambre de la princesse Charlotte. Le lit était en acajou, mais il avait des rideaux de mousseline blanche qui lui donnaient le caractère convenant à une couchette de jeune fille. La chaise longue, que nous avons vue chez Joseph, était remplacée ici par un canapé couvert de damas bleu. Deux petites tables, à dessus de marbre blanc, paraissent avoir été destinées à recevoir de menus objets. Une vaste armoire d'acajou servait de garde-robe. Il ne nous reste plus qu'à énumérer un certain nombre de chaises, quelques fauteuils et un écran brodé, — des mains mêmes de la princesse.

Le cabinet de toilette contenait un beau lavabo et deux consoles évidemment destinées à offrir à portée divers objets de toilette.

Une petite pièce donnant sur l'escalier devait, suivant toute probabilité, être occupée par la femme de chambre de Charlotte. Nous

n'y voyons, en effet, qu'un lit d'érable avec rideaux de nankin, un modeste lavabo, une commode, une table-bureau et trois ou quatre sièges.

Le deuxième étage de Point-Breeze était composé d'appartements confortables pour la suite du roi Joseph et les personnes invitées à faire un séjour quelconque. Pendant la belle saison, il était fort rare qu'il n'y eût pas de visiteurs pour occuper ces appartements.

Les chambres d'amis étaient placées aux deux extrémités de la résidence où donnaient sur le parc. Ce fut l'une d'elles qu'occupa Miot de Mélito après son arrivée aux États-Unis[1].

[1] La maison du lac, bâtie comme nous le verrons bientôt, pour l'usage du prince Charles et de la princesse Zénaïde fut, après leur départ, souvent occupée par des invités.

CHAPITRE V

LE PROPRIÉTAIRE

Sommaire : Mortefontaine un paradis. — Existence de châtelain. — Grille fermée. — Constructeur et jardinier. — Faire grand. — Un détail qui ne nous touche pas. — Entrée principale. — Bordentown. — Emplacement premier. — Inconvénient. — Chapelle ou belvédère. — *New-Jersey State Gazette.* — *Non ignara mali, miseris succurrere disco.* — Notes de M. Burnet Landreth. — Limite du parc. — La Société catholique de Saint-Lazare. — Thomas Richards et Henri Becket. — 28.000, puis 40.000 dollars. — Aspect général. — Escarpements. — Points de vue. — Ironsides. — Amiral Charles Stewart et Madame Parnell. — Trenton. — Penn's Manor. — État actuel. — Rhododendrons et azalées. — Le lac. — Cygnes et volatiles divers. — La rivière Crooswick. — Appontement. — Galanterie toute française. — Fontaine des Tulipiers. — Déjeûners champêtres. — Charlotte Road. — Gibier. — Avis de Th. Mauroy. — Patinage et glissades. — Le rire des petits. — Corbeilles d'oranges ou de noix. — Capucins de cartes. — Paternellement charitable. — « Ton âge, ton nom, etc. » — Façade de la maison. — 32 fenêtres. — Maison du lac. — Passage souterrain. — Le parc à perte de vue. — 18 milles en voiture. — Costume de toile blanche. — La hachette. — Pas de familles pauvres. — Horreur du vice. — Bois mort déplacé et replacé. — Sinécure. — Un vieux grenadier de la garde, Charles Vondre. — Steamer Lady Clinton. — « Ma petite femme pas plus haute que ça. » — Le bateau prend le large. — Scieur de long. — Grenadier de l'Ile d'Elbe. — Le brick l'*Inconstant*. — Décoré à Wagram. — Reliques. — Gros chagrin. — Dernier dollar ! — « Tais-toi, c'est le roi ! » — Lettre à Mauroy. — « Vive l'Empereur ». — Pension à la veuve et aux enfants. — Gardes de la ville de Boston. — Collation. — Le cuisinier François Parrot. — La *Marseillaise*. — « Avec deux mille hommes,

etc. » — Disciple de Rousseau. — Bourgeois rural. — Travaux d'agriculture. — Générosité. — Les terrassiers. — Habitudes provinciales. — Arrivée et départ de la diligence. — Coutume des gros bonnets. — Mode de voyage. — Inn. — *Stage Coach Rock.* — Modeste passe-temps. — — Retour par le chemin du Delaware. — Aussi beaux couchers de soleil qu'à Venise. — Mauvais état des routes. — *Melancholy occurrence.* — Un déprimant. — Se survivre.

Nous avons déjà eu l'occasion de citer un passage de M. Mailliard où il est dit que « Mortefontaine était pour Joseph un paradis ». Nous avons constaté, à la suite de ce même ami et confident de l'ex-monarque, que la vie de famille et de châtelain grand propriétaire était celle qui convenait avant tout au futur acquéreur de Point-Breeze et ce fut justement à ce besoin de sa nature, à cette tendance permanente de son individu que Point-Breeze répondit. Ne pouvant plus être à Mortefontaine, il voulut se donner l'illusion sur la terre d'exil, de cette propriété où ses jours vraiment heureux s'étaient écoulés et dont les grilles étaient à présent fermées à celui qui portait le nom de Bonaparte[1].

C'est aux prises avec ses devoirs, et aussi dans ses satisfactions de propriétaire, que nous allons suivre à présent le comte de Survilliers.

Comme tous les vrais bâtisseurs, Joseph

[1] Il avait été obligé de faire passer cette propriété sous le nom de sa belle-sœur, Madame de Villeneuve.

aimait à faire grand. L'esprit éminemment pratique des Américains les portait parfois à s'étonner de l'importance, purement artistique, de ses plans. On a lu dans le chapitre précédent quelques lignes à ce propos. Charles Biddle estime que pour une somme moitié moindre que celle dépensée, il eût pu obtenir des résultats tout aussi satisfaisants à son point de vue. Ce reproche ne saurait nous toucher et les nombreux Français qui visitèrent Point-Breeze et y purent trouver comme une sorte de ressouvenir de la patrie absente et des beaux parcs français, partageront certainement notre avis. Nous convions le lecteur à faire une courte promenade à leur suite sous les hauts et frais ombrages de la résidence de Bordentown.

La grille principale était longée par la route de Trenton, laquelle, une fois les haies de clôture du parc dépassées, aboutissait à Bordentown.

Primitivement, la maison que l'on vient de voir brûler avait été construite sur un emplacement, dont le principal mérite était de jouir d'un magnifique panorama, enfanté par les Crosswick's creek et le Delaware, à la rive accidentée. Quelques inconvénients furent sans doute reconnus; car, lorsqu'il eut à bâtir la seconde habitation, Joseph choisit un endroit

moins exposé, défendu contre les brises humides, embrassant un moins beau paysage mais, sans doute, plus sain et confortable.

Sur les fondations préservées de l'habitation incendiée, le comte de Survilliers eut d'abord la pensée d'élever, dit-on, une chapelle. Mais il ne donna pas suite à ce projet, et ces solides pans de murailles servirent de base à la plateforme d'un belvédère où l'on pouvait venir, à ses heures, retrouver les magnifiques couchers de soleil, dont on avait été obligé de se priver à domicile.

Une inscription où se peignait bien l'homme tout entier, se lisait dès l'entrée de ce belvédère. La *New Jersey State Gazette,* de juillet 1836, qui nous en donne la teneur, s'exprime en ces termes :

Une touchante inscription tracée sur le mur de cet observatoire, indique suffisamment la hauteur de sentiments et la noble manière d'agir du maître du lieu.

Non ignara mali, miseris succurrere disco[1].

D'après certains souvenirs, que nous enregistrons sans pouvoir en certifier l'entière exactitude, ce serait les neiges d'un hiver rigoureux qui auraient porté Joseph à changer d'in-

[1] Non ignora, etc. Enéide, Livre 1er, 630e vers. Cette belle inscription : « Ayant souffert moi-même, je sais secourir les malheureux, » fut peut-être inspirée à Joseph par le souvenir de son protégé et ami, Bernardin de St-Pierre. Elle sert, en effet, d'épigraphe aux *Etudes de la nature*, de ce dernier.

tention à l'égard des constructions à faire sur es fondations de l'habitation détruite. Renonçant à l'idée primitive d'une chapelle, il se serait borné au belvédère dont nous venons de parler.

Il nous a été donné de visiter, en compagnie de M. Burnet Landreth, l'aimable et savant agronome américain, ce qui reste actuellement de Point-Breeze. Nous tenions à bien connaître le milieu dans lequel Joseph a passé le plus grand nombre des années dont nous voulons retracer l'histoire dans cet ouvrage. M. Burnet Landreth a bien voulu nous faire profiter de ses connaissances spéciales et nous tenons à donner les notes suivantes que nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici en entier :

Le parc Bonaparte est situé dans le comté de Burlington, État de New-Jersey. Sur un promontoire triangulaire, limité au sud-ouest par un petit cours d'eau tributaire du Delaware[1] connu sous le nom de Crosswick's Creck ; au sud-est par une route communale reliant Bordentown[2] et Trenton et, au bord, par des fermes.

La propriété appartient aujourd'hui à la société catho-

[1] Ce fleuve prend son nom de Lord de la Ware dont la famille possède encore de nos jours le château de Penhurst, près de Chilslehurst, comté de Kent.

[2] Cette petite ville du New-Jersey, située à 30 milles de Philadelphie, est ainsi appelée du nom des Borden, famille de vieux émigrants. Cette cité qui, du temps de Joseph, ne comptait que peu d'habitants, en possède à l'heure actuelle, de 7 à 8 mille. On y remarque un théâtre, une banque et un journal quotidien. Elle doit surtout sa prospérité au grand nombre de fabriques qui l'entourent.

lique de Saint-Lazare[1] qui doit y construire une école préparatoire de théologie.

La propriété achetée par Bonaparte le 2 juillet 1816, a été vendue par son héritier et petit-fils, le prince Joseph de Musignano à Thomas Richards (1847) et ensuite revendue (1850) à Henry Becket, consul anglais à Philadelphie, fils de Sir John Becket dont les héritiers la cédèrent enfin à la société de Saint-Lazare contre la somme de 28.000 dollars. Cette société a reçu une offre par la suite de 40.000 dollars qu'elle a déclinée.

Aujourd'hui ce parc seul et les parterres sont de 50 acres, dont la physionomie est des plus agréables grâce à plus de deux mille arbres superbes, séparés çà et là par des prairies servant de paturages à des petites vaches de Guernesey. Le tout est rendu encore plus charmant par les ondulations gracieuses du terrain. Les pentes descendent jusqu'à la rivière après s'être élevées jusqu'à 70 pieds au sommet des escarpements. Le terrain est sablonneux, d'une qualité agricole excellente. Il produit une herbe naturelle. Les fermes voisines font d'abondantes récoltes de pommes de terre, de maïs et de foin.

Sur la rivière, les escarpements n'ont pas moins de quinze pieds de haut et, dans beaucoup d'endroits, près de quatre-vingt pieds. Leur profil, produisant un angle de soixante-dix degrés, est si abrupte qu'il est difficile de les gravir. Cependant, de ces hauteurs, on peut jouir de fort beaux points de vues sur la rivière. A gauche, de la propriété et en aval, on aperçoit les escarpements d'Ironsides, propriété de l'amiral Charles Stewart, aujourd'hui demeure de sa fille, madame Parnell, mère de l'agitateur irlandais. A 5 milles en amont, le regard per-

[1] Les prêtres de la mission Lazariste de Paris, dont la maison mère est située 95, rue de Sèvres. Ils acquirent la partie de la propriété où se trouvait la maison de Joseph, le 6 janvier 1886.

çoit les flèches et dômes de Trenton, capitale de l'État de New-Jersey, et, en face, vers l'ouest, de l'autre côté de la rivière, à travers les îles dans l'état voisin de Pennsylvanie, les 10.000 acres immédiats connus sous le nom de Penn's Manor, don fait en 1681 par Charles II d'Angleterre à William Penn, gouverneur en propriétaire de la province de Pennsylvanie. Ces dernières très connues sous le rapport de leur fertilité et très bonnes pour la culture du tabac[1].

La vue principale est en aval, sur une étendue de 4 à 5 milles de cours de rivière. Les couchers de soleil sont merveilleux[2]. Les arbres de la forêt sont du plus beau spécimen et leur collection offre une étude instructive d'espèces propres à la localité.

Durant le séjour de Bonaparte, la plus grande attention était donnée à la taille et aux soins de ces arbres; mais, depuis lors, ils ont été laissés à l'abandon, et ont pris des formes fantastiques. Beaucoup d'entre eux sont couverts jusqu'au sommet de vigne sauvage. Rien ne ressemblerait plus à un parc anglais si la construction de fabriques et de moulins sur les côtes voisines n'avait enlevé à ces lieux leur cachet primitif. La vue est actuellement gâtée par d'affreux hangars, des constructions de chemin de fer et d'énormes cheminées de fabriques.

Les ravins et les bords à pic de la rivière tout peuplés de rhododendrons naturels, couverts de feuillage en toute saison et, durant le mois de juin, fleuris de nombreux bouquets. Bien que la couleur de ces fleurs n'ait point l'intensité des rhododendrons cultivés dans les jardins français, elles n'en sont pas moins remar-

[1] Par un temps clair on peut apercevoir le collège Girard distant de 32 milles.

[2] Joseph Bonaparte les comparait volontiers à ceux de Venise, célèbres entre tous.

quables pour des plantes sauvages, poussées là avec une rare hardiesse. Entre ces arbustes apparaissent aussi des azalées, dont les exquises couleurs oranges et roses annoncent délicieusement chaque année le printemps.

Du côté sud du parc, près de Bordentown, se creuse un ravin de 300 mètres de long, s'inclinant vers le ruisseau où il déverse ses eaux. Dans le fond de ce ravin, serpente, en effet, un petit ruban liquide qui alimentait le lac, créé par Joseph au moyen d'un épaulement, élevé dans toute la largeur du ravin. Ce lac avait une superficie d'environ 3 hectares, sa profondeur était de 10 pieds. L'été, on y allait en bateau, on donnait à manger aux cygnes et aux nombreux volatiles qui y vivaient et en hiver, les habitants des environs s'y livraient aux plaisirs du patinage.

Aujourd'hui, le lac n'existe plus et le paysage a repris sa physionomie naturelle. Les plantes sauvages ont reconquis le terrain à l'abandon, devenu broussailleux, et émaillé de fleurs diverses.

D'intéressantes indications de M. Ad. Mailliard nous permettent de compléter la description précédente en ce qui concerne le lac et ses environs immédiats. C'était à la rivière Crosswick que les eaux de cette nappe, de création artificielle, étaient empruntées. Un barrage à écluses permettait d'en régler le niveau et d'en entretenir la pureté par un renouvellement fréquent.

M. Mailliard ajoute que Joseph avait fait bâtir une remise pour les bateaux entre le lac et la

rivière, ainsi qu'un coquet appontement permettant aux dames, — dont le comte de Survilliers aimait la compagnie et auxquelles il savait faire les honneurs de sa propriété avec une galanterie qualifiée de *toute française* par ses voisins et visiteurs — de prendre place sur les barques à rameurs et les bateaux de plaisance, fréquemment requis à cet effet, durant la belle saison. Au bout du parc, à environ deux milles de cet embarcadère, il avait fait disposer un joli kiosque ouvert où se trouvait une source d'eau très fraîche, entourée de tulipiers, appelée du reste par lui la Fontaine des Tulipiers. Il y donnait quelquefois des déjeûners où l'on se rendait par eau.

Tout autour du lac courait une route carrossable ; elle formait une sorte de ceinture qui permettait d'en admirer les beautés de tous les points possibles. C'était là une des promenades favorites de Joseph. S'embranchant sur cette route, un second chemin, après avoir passé sous un tunnel, dont on voit encore les vestiges, montait vers le parc. Le Prince avait donné à cette voie le nom de *Charlotte Road*, en souvenir de l'affection toute particulière de la Princesse pour cet endroit de la propriété. Elle fuyait à travers de hauts et vieux arbres et avait été percée peut-être sous la direction même de cette jeune fille artiste, fort éprise

des beautés naturelles. Elle date, en effet, du séjour de cette dernière en Amérique auprès de son père[1].

Le lac ainsi qu'il a été dit précédemment, était peuplé de cygnes. On y voyait aussi les oiseaux aquatiques les plus divers. Du reste, le parc lui-même avait été peuplé d'animaux destinés à satisfaire aux goûts cynégétiques du propriétaire.

Voici une communication faite par Th. Mauroy[2] et qui se rapporte à ce point spécial :

Point-Breeze.

J'ai l'honneur d'informer le public qu'il y a sur la propriété près de Bordentown confiée à ma garde, de nombreux cygnes, faisans, cailles, lièvres et lapins, importés dernièrement d'Europe, dans le but de répandre des espèces inconnues en cette contrée. Il est présumable, qu'en dépit de toutes les précautions prises pour empêcher ces animaux de s'échapper, avant d'avoir pu peupler le voisinage, quelques-uns d'entre eux se perdront.

Le propriétaire désire que tout animal de cette sorte, rencontré en dehors de ses terres, soit rapporté. Il remboursera toute dépense raisonnable et même donnera une récompense.

Un cygne vient de gagner le Delaware. Il serait fâcheux qu'il fût tué avant d'avoir pu reproduire[3].

[1] Depuis 1860, cette route n'existe plus.
[2] Mauroy était arhitecte, maître-maçon et avait charge des bâtiments à Point-Breeze. Il avait été employé par l'ex-roi à Mortefontaine.
[3] Poulson's American Daily Advertiser, 7 octobre 1824.

Le lac n'était pas seulement, durant les jours chauds, un centre de distraction, l'hiver on patinait sur la glace. Les enfants du pays, autorisés par l'accueillante bonté de Joseph, venaient s'y livrer à d'interminables parties de glissades. Une anecdote, à ce propos, va nous montrer en action la bienveillante sympathie du comte.

Il adorait voir les ébats de ces gamins. Les rires de toute cette jeunesse faisaient monter en lui une gaîté, dont il sentait le besoin. Rien n'est plus communicatif que le rire des petits et le comte de Survilliers en éprouva souvent le bienfaisant contre-coup. Aussi, se mêlait-il un peu, à sa façon, à leurs bruyantes parties. Il faisait apporter par des domestiques d'énormes corbeilles, remplies d'oranges et de noix, et son grand plaisir consistait à y plonger les deux mains pour lancer sur la glace ces fruits qui amenaient une confusion générale, une bousculade indescriptible et toutes sortes de chutes parmi ce petit monde, avide de semblables friandises. Il fallait voir le visage épanoui et la bonne joie de Joseph lorsqu'une file entière, entraînée contradictoirement par l'élan de la glissade et par la force de ses désirs brusquement en éveil, s'abattait à la façon des capucins de cartes, sous une grêle de moqueries de la part des autres camarades.

L'on conçoit maintenant pourquoi le comte de Survilliers était si populaire dans le voisinage de son habitation et si aimé des jeunes citoyens américains. Nul, d'ailleurs, ne se montrait plus paternellement charitable. Nul ne déployait dans le bienfait plus douce bonhomie. S'il rencontrait un petit garçon ou une petite fille, en quelque allée de son parc, lors d'une de ses promenades, s'il était à pied, il s'arrêtait, si, au contraire, il était en voiture il arrêtait celle-ci, faisait à l'enfant signe d'approcher et s'entretenait gentiment avec lui, lui demandant son âge, son nom, l'endroit où demeuraient ses parents, puis, s'informait de leurs besoins. Ces conversations se terminaient toujours par quelque don faisant bénir, sous un modeste toit, le *Good Mister Bonaparte*.

Revenons à présent vers l'entrée principale de Point-Breeze, du côté de la grille que nous avons montrée longeant la route de Trenton. En face de nous, derrière une grande pelouse, se dresse la maison de Joseph, dont nous avons décrit l'intérieur dans le chapitre précédent.

La façade que nous apercevons d'ici ne présente rien de bien caractéristique. L'importance intérieure n'est démontrée que par le nombre de ses fenêtres, munies de persiennes vertes, lesquelles pour le total des étages

s'élèvent au chiffre de trente-deux[1]. Avec une certaine bonne volonté, on pourrait à la rigueur, accorder à cette demeure, un brevet de style italien. D'ailleurs, après l'incendie de la première maison, on avait utilisé les remises et magasins existants pour édifier plus rapidement cette seconde, qui devait forcément se ressentir de la hâtive mise en œuvre.

Sur la gauche de la pelouse, à peu près dans la direction du lac, se montre la maison construite par le comte de Survilliers pour le prince Charles, son gendre, et sa femme la princesse Zénaïde. Elle empruntait à sa situation, sa dénomination particulière de *Maison du lac*. Elle était précédée d'un portique à l'italienne — très en usage en Amérique — et comportait un rez-de-chaussée surmonté de deux étages.

Cette maison, qui subsiste toujours, fut occupée, après le départ de la princesse, par plusieurs personnes de la suite du roi Joseph qui étaient mariées et vivaient en famille. Sur le côté de la *Maison du lac* et se prolongeant vers la rivière, une sorte de terrasse à balustrade dominait la route-ceinture de ce lac et donnait sur un agréable point de vue. Un passage souterrain, dont on aperçoit encore

[1] Cette facade a 165 pieds de longueur ; la largeur des ailes est de 60 pieds environ.

quelques traces reliait l'habitation de Zénaïde à la demeure de Joseph. Cette galerie, qui fit beaucoup parler en son temps, n'avait, comme on va le voir, qu'une destination toute familiale. Woodward cite dans son étude sur le parc de Point-Breeze, une lettre de M. Adolphe Mailliard conçue en ces termes : « Je veux faire allusion maintenant à quelques absurdités que j'ai lues à propos de la galerie souterraine, construite par l'ex-roi, soi-disant pour fuir de sa maison, en cas de nécessité. Voici l'exacte vérité : Lorsque Joseph fit bâtir la *Maison du lac* pour sa fille Zénaïde et sa suite, il fit communiquer les deux habitations par un souterrain en vue de faciliter le service de la princesse ainsi que pour son usage personnel, en cas de mauvais temps. La princesse, de son côté, se servait de ce passage pour se rendre chez son père[1] ».

Tout autour de la maison principale, s'égrenaient, diversement espacés, produisant autant que possible des imprévus agréables pour l'œil, des effets agrestement pittoresques — les communs : écuries, remises, buanderie, bûcher, réserve pour le charbon, cette dernière surmontée de chambres pour les domestiques, glacière, habitation de jardiniers, etc.

[1] E. M. Woodnard, Bonaparte's Park and the Murats. Trenton N. J. Mac Crellish et Quigley, br. in-8°, 1879.

Derrière ces diverses constructions clairsemées, le parc s'étendait à perte de vue entre le Delaware et la route de Trenton. Les diverses acquisitions, faites successivement par Joseph, finirent par lui donner une étendue de deux cents trente-un acres[1].

Un tel espace superficiel, dans une contrée accidentée, devait naturellement montrer bien des variétés de terrain. Aussi, le parc de Point-Breeze était-il admirablement doué sous ce rapport! Des vallonnements d'une ondulation agréable, s'y rencontraient à chaque pas. Ici, dans un mol enfoncement en cuvette, de petites vaches, à pelage d'une note gaie, paissaient perdues jusqu'au poitrail au sein de l'herbe drue de vertes et fraîches pelouses. Puis, un brusque mamelon se soulevait avec un manteau d'arbres, dont les plus élevés se découpaient sur un ciel silhouettant la ligne ondulée qui le faisait se rejoindre, par une douce dépression, à un second mamelon, plus baigné de lumière, plus bleui par la distance.

De belles routes, habilement tracées, sous la direction spéciale de Joseph — qui, d'ailleurs, surveillait tous les travaux d'embellissement de sa propriété avec un soin tout particulier, révélant l'amour de la chose — circulaient à travers des plantations où l'œil

[1] Chiffre indiqué lors de la vente du domaine, vendredi 25 juin 1847.

rencontrait les essences les plus diverses d'arbres de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Ces routes permettaient de faire plus de dix milles en voiture, sans sortir des limites des terres du comte de Survilliers. Voulait-il faire abattre un arbre, ou mort ou d'un effet déplaisant à ses yeux, ou encore indiquer une percée, un tracé nouveau, aussitôt il se saisissait d'une petite hachette de luxe, volontiers portée avec lui et faisait une marque particulière aux troncs à abattre, en entamant leur écorce. Il ne manquait jamais de revenir le jour suivant ou le surlendemain, afin de se rendre compte par lui-même, si son désir avait été bien compris et si l'exécution n'en avait souffert aucune difficulté.

Une foule de pauvres diables de la contrée étaient occupés à ces constants embellissements.

Aussi, le journal de *Poulson* peut-il dire, en parlant de Joseph :

Il est très aimé et sa mémoire sera toujours chérie dans cet endroit. Actuellement il n'y a presque pas une famille pauvre au village, il en emploie tant sur ses terres. Il paie largement, ponctuellement, et remplit tous ses engagements — pas de procès, aucune discussion. Tous ceux qui ne sont pas sobres ou qui se conduisent mal, sont aussitôt renvoyés [1].

[1] Poulson's American Daily Advertiser, 30 avril 1828.

Il avait tellement l'horreur de l'avilissement causé par la paresse et la mendicité, qu'on l'a vu préférer créer des travaux inutiles, pour avoir à les rétribuer plutôt que de faire une aumône réclamée. C'est ainsi qu'un jour, il fit porter, dit-on, d'un endroit dans un autre, tout un tas de pièces de bois mort pour occuper quelques nécessiteux; et que, d'autres se présentant à quelque temps de là, il leur fit reporter ce bois sur l'emplacement primitif[1].

Il créa divers emplois, véritables sinécures, pour d'anciens officiers français, chassés de leur patrie, dont il voulait assurer l'existence, d'une façon décente pour eux et sauvegarder la dignité.

Voici, à ce propos, une anecdote touchante, dont un vieux grenadier de la garde fut l'acteur, au mois de juillet 1830, alors que Joseph se trouvait à New-York, en route pour les eaux :

Ce grenadier s'appelait Charles Vondre et avait environ 64 ans : de grande taille, — près de six pieds — il était sec et usé par l'âge, plié en deux et semblant en avoir vu de dures, mais, réveillé par la présence d'un étranger ou par le fait d'une question, il se redres-

[1] D'autres personnes attribuent cette action philantrophique au banquier Stephen Girard.

[2] Nous devons ce récit à M. Joseph-Napoléon Du Barry, Vice-Président de la Cie des Chemins de fer de Pennsylvanie, qui le tenait lui-même de son père, le Dr Edmond L. Du Barry, médecin ordinaire de Joseph à Bordentown.

sait, avait un certain air de crânerie au port d'arme, et manifestait encore la légitime fierté d'un vieux brave de la garde impériale.

Vers neuf heures du matin, le comte, accompagné de M. Louis Mailliard et de moi, ainsi que de son valet de chambre Léopold, se dirigeait vers le steamer *Lady Clinton*, ancré dans le North River de New-York, dans le but de choisir des cabines pour notre passage à Albany. Sur ce bateau, nous rencontrâmes deux français, dont l'un, je m'en souviens bien, était M. Trusson, habitant autrefois Philadelphie et beau-fils de M. Stephen Girard, de cette même ville.

Nous étions près de la chambre du capitaine, après avoir payé notre passage et causions en français. Notre conversation attira l'attention du vieux grenadier, qu'aucun d'entre nous ne connaissait. Le vieillard avait avec lui ses deux enfants d'adoption, un garçon de 12 ans et une fille du même âge environ. Il vint à nous, et prenant une attitude militaire, s'excusa de nous déranger « nous ayant entendus parler français, il prenait la liberté de nous adresser une question consistant à savoir de nous, si nous avions rencontré une petite femme française pas plus grande que ça (il faisait le geste, mettant la main à la hauteur approximative de sa taille) qu'il avait perdue la veille. »

D'après son dire, ce jour-là ils s'étaient embarqués, eux et leurs paquets, sur un bateau qu'ils croyaient devoir les conduire à Bordentown : leurs malles et d'autres petits colis furent mis à bord, mais ils s'aperçurent qu'ils avaient fait erreur. La vieille femme étant encore sur le pont, occupée à faire débarquer ses effets, le vieillard et les enfants attendant déjà sur le quai pour les recevoir, le bateau prit le large et emmena la femme à Albany.

C'est ainsi qu'il avait perdu sa *petite femme*, comme

il l'appelait. Voilà donc l'explication de ses recherches. Après s'être ainsi adressé au comte et à sa société, il conserva une telle attitude militaire que l'ex-monarque lui demanda depuis combien de temps il était en Amé-que. Il répondit qu'il arrivait de France. « Comme il avait entendu dire que le roi Joseph (il ignorait encore à ce moment quel était son interlocuteur) possédait un très vaste domaine aux États-Unis, où il donnait des fermes à tous les anciens soldats de l'Empereur qui se présentaient, il se rendait auprès du roi — quand arriva la mésaventure du bateau qui le fit rester à New-York, — pour se faire connaître de sa Majesté et lui demander cette faveur. » Le comte lui demanda de quoi il se croyait capable, lui faisant observer qu'il était âgé et assez fatigué, les forêts des États-Unis, où il semblait s'attendre à recevoir une ferme, étant extrêmement boisées, il lui serait difficile de défricher, vu son grand âge ; par conséquent il aurait de la peine à vivre du produit de sa ferme.

Le vieux brave répondit que, depuis le départ de l'Empereur, il avait gagné sa vie comme scieur de long — ce qui lui avait donné l'habitude des bois — et dans une scierie à main. Que, d'ailleurs, il avait été grenadier de la garde Impériale et l'un des 600 ayant accompagné l'Empereur à l'île d'Elbe [1], qu'il était revenu avec lui sur le brick l'Inconstant, alors commandé par le capitaine Sari [1] ; qu'il avait été constamment persécuté en France après la chute de l'Empereur, qu'on lui avait pris presque tout son uniforme ; qu'on avait refusé de lui payer sa pension de la Légion d'honneur ; et que, pour sauver sa plaque, (l'aigle de cuivre, fixé

[1] Charles Vondre faisait partie de la 4e compagnie du Bataillon de Grenadiers laissé à l'Empereur, (Napoléon et la Garde Impériale).

[2] Il y a ici une erreur évidente : le Brick *l'Inconstant* avait pour commandant, le capitaine Chautard et M. Sari, n'était qu'officier à bord.

sur le devant du bonnet à poils des grenadiers) plusieurs autres ornements de cuivre, faisant partie de sa tenue ainsi que sa Légion d'honneur, gagnée à Wagram, il avait dû enterrer toutes ces reliques près de sa maison. Il enleva sa coiffure et en sortit sa croix, l'aigle, ainsi que ses états de service et son diplôme de la Légion d'honneur. Faisant d'une façon simple, mais sincère, le tableau de ses peines en France, nous devînmes si émus qu'il n'y eut pas parmi nous un œil qui ne fût humide, car nous avions devant nous l'un des grands acteurs des immortelles luttes.

L'ayant entendu jusqu'à la fin, en lui adressant nombre de questions, le comte l'informa qu'il ne trouverait pas le roi Joseph à Bordentown, que ce dernier en était absent et qu'il n'y retournerait pas avant quelques semaines. A ces mots, le brave homme témoigna d'un grand chagrin, disant qu'il en était réduit à son dernier dollar. C'en était trop pour le comte qui lui en fit compter vingt par Mailliard. En les lui remettant, celui-ci apprit au grognard qu'il venait de parler au roi Joseph en personne.

Aussitôt, le pauvre vieux alla se jeter aux pieds du frère de Napoléon, lui prit les mains en les couvrant de baisers, avant qu'il n'en pût être empêché par Joseph, lequel le pria doucement de se relever. A ce moment, les enfants s'approchèrent du vieux grenadier pour lui adresser quelques demandes. Il se retourna vers eux et, avec une dignité de monarque, s'écria : « Tais-toi, c'est le roi ! » Ceci vous le pensez bien, ne fit qu'augmenter notre attendrissement et, nous nous retournâmes tous pour essuyer nos larmes, désireux de reprendre notre calme.

Une fois ce moment d'émotion passé, le comte pria Mailliard d'écrire à Mauroy, pour lui ordonner de loger confortablement le vétéran jusqu'à son retour,

de lui fournir tout ce dont il aurait besoin, et de lui compter trente dollars par mois (pension qui lui fut versée jusqu'à sa mort), et de lui faire faire comme travail ce qui lui irait le mieux. Après cela, nous retournâmes à l'hôtel.

Le grenadier, comme je l'ai déjà dit, arriva en juillet 1830 et mourut d'hydropisie en janvier 1833, pendant la première visite du comte en Angletèrre. Je l'assistai, en qualité de médecin, durant ses derniers moments. Dans son délire, il criait sans cesse : « Vive l'Empereur, vive l'Empereur ! En avant grenadiers. La vieille garde meurt, mais ne se rend pas. Wagram ! Austerlitz ! » se figurant être sur ses anciens champs de bataille. Il parlait également au comte, (le traitant de Majesté et l'appelant toujours Roi Joseph) le remercian de toute sa bonté envers sa famille et lui. Joseph paya les frais de retour en France de la veuve et des enfants et lui assura sa vie durant, une pension mensuelle de cinquante francs. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de ces braves gens.

Le grenadier vécut d'abord dans les chambres du haut de la maison du concierge ; puis, s'établit au Belvedère, très gentiment aménagé pour lui. Il avait un petit terrain qu'il cultivait et dont il tirait des légumes. En dehors de cette occupation, il ne fut jamais chargé que d'enlever les mauvaises herbes des allées près du Belvédère et d'entretenir ces dernières.

Un dernier incident concernant le grenadier.

Un jour que les gardes de la ville de Boston traversaient Bordentown avec leur musique, ils demandèrent et obtinrent l'autorisation de visiter le parc. La promenade n'était pas petite et, à leur retour, ils trouvèrent à la salle à manger une collation froide, accompagnée de ces tas de bonnes choses, dans lesquelles François se surpassait ainsi qu'un choix respectable de

vins et de liqueurs. Ils y firent honneur en tout,
Vondre les accompagnait de droit en sa qua
d'ex-soldat. Le vieux brave, dont le vin aiguisait
langue, parlait à chacun à l'aide de ses quelques n
d'anglais.

Le repas terminé, la compagnie se rangea en bata
sur la pelouse, en face de la maison et on me pria
demander au comte s'il lui serait agréable d'enten
la *Marseillaise*. Sur sa réponse affirmative, ils la jo
rent fort bien. L'*ancien* se tenant près de moi, qu
que peu *parti*, se redressa tant qu'il put et, regard
la troupe, s'écria : « Avec deux mille hommes com
ceux-là, tous pensant et sentant comme moi, n
marcherions sur Paris et renverserions Louis-Philip
pour le remplaçer par le jeune Napoléon. »

De nature calme et douce, nourri de la pl
losophie de la fin du XVIIIe siècle, épris de
vie des champs ainsi que tout bon disciple
Rousseau, Joseph subit peu à peu l'action
milieu où il vivait si heureux et pour lequel
avait une sympathie si reconnaissante.
s'était fait volontairement, par raisonnemen
sagesse d'homme, comprenant bien les ci
constances qui dominaient sa *vie brisée*,
s'était fait bourgeois rural ; et voilà que, chaqu
jour, le milieu, la terre le prenaient de plus e
plus, l'accaparaient. Non seulement les travau
de son parc prenaient une grande partie de so
temps, en dirigeaient l'emploi, mais encor
l'influence plus générale du milieu et des être

avoisinant Bordentown, finissait par le modeler, le fondre à leur image. Il parcourait la campagne à l'entour et s'intéressait aux travaux d'agriculture qui s'y accomplissaient, presque autant qu'à ceux de son propre domaine. Les paysans le connaissaient bien et, dès qu'ils apercevaient sa silhouette par les chemins, ils s'avançaient à sa rencontre et se plaçaient sur son passage pour le saluer. Il y avait du reste, à peu près toujours pour eux bénéfice à la chose. Le comte était fort généreux ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le constater plusieurs fois et comme nous aurons encore à le constater fréquemment. Il mettait facilement la main à la poche lorsqu'il s'agissait d'humbles travailleurs, dont il connaissait la vie de labeur, et non de mendiants de profession.

Un jour, continue le Dr Du Barry, tandis que nous marchions dans le parc en face de la maison, de l'autre côté de la barrière de péage où se trouvaient les terrassiers, employés à exécuter la voie du chemin de fer, nous fûmes reconnus par l'un d'eux. Tous ces Irlandais cessèrent à l'instant leur travail, le saluèrent : puis, quelques-uns s'avancèrent en criant : « Vivez longtemps, général Bonaparte ! Puissiez-vous vivre éternellement, général Bonaparte : nous serions heureux d'être en France et de combattre pour vous si vous étiez à notre tête. » Comme toujours, ses mains étaient aussitôt dans ses poches et il leur donna de quoi boire à sa santé, ce qu'ils n'ont pas dû manquer de faire. »

Joseph avait pris aussi en partie les habitudes provinciales des habitants de Bordentown, dont les principaux étaient ses amis, fréquemment ses hôtes et chez qui il se rendait lui-même volontiers.

On connaît les heures facilement perdues et les monotones distractions des médiocres cités de cinq ou sixième ordre. Tout y est un évènement sur lequel on se jette avec l'affolement d'un désœuvrement sans limite. L'arrivée ou le départ des diligences ou des bateaux — sujets qui ont souvent inspiré les peintres du début de ce siècle — sont les spectacles les plus courus dans de tels milieux. Le comte de Survilliers finit par céder au goût général. Obéissant insensiblement à la coutume des gros bonnets de l'endroit, il lui arriva de se mêler aux spectateurs fervents de ce mouvement de voyageurs.

Bordentown était sur la route de Philadelphie à New-York. On voyageait alors en bateau à vapeur de Philadelphie à Bordentown, par le Delaware. Les voyageurs débarquaient, entraient au *Inn* — l'auberge de la poste aux chevaux, devenue une grande maison, de bel aspect, occupée actuellement par un couvent pour l'éducation de jeunes filles. — Puis, on montait dans un *Stage Coach Rock* qui conduisait jusqu'à New-Brunswick, au-dessus de

Trenton, et on s'embarquait de nouveau, sans changement cette fois, jusqu'à New-York.

Toute la haute société de l'endroit se donnait rendez-vous devant ce *Inn*. Les malheureux voyageurs s'installaient dans ces diligences, et fouette postillon, la voiture fuyait comme le vent. La petite ville reprenait son calme jusqu'au retour du prochain courrier.

Au déclin du jour, Joseph retournait volontiers vers sa propriété, en longeant le chemin de crête surplombant le Delaware. Il aimait à voir le coucher du soleil, qui lui rappelait l'Italie. « Jamais, disait-il, plus beau coucher n'avait frappé ses yeux. Pas même ceux de Venise. » De cette route, en effet, l'œil découvre un horizon grandiose, et l'Amérique qui offre si fréquemment aux nouveaux venus des spectacles d'un aussi admirable imprévu, n'en possède peut-être pas de plus merveilleux.

En retournant chez lui avec un secrétaire ou un ami, il avait souvent pour s'entretenir avec lui, un sujet autrement dramatique que celui fourni par les hasards, les rencontres, les reconnaissances, lors de la montée ou de la descente des voyageurs. Tous ces évènements avaient naturellement leur contre-coup d'émotion parmi le petit public qui en apprenait le premier la nouvelle et ne tardait pas à la répandre en ville. Les routes étaient fort

mal entretenues et il arrivait souvent de fâcheux accidents. Les journaux de l'époque sont pleins de faits divers de la sorte sous la rubrique *Melancholy occurrence*. « La diligence de tel endroit a versé ces jours derniers. M. X. a eu les jambes brisées ; madame Y, l'épaule luxée, etc. Mais on n'a pas eu de mort à déplorer. »

Ce mode d'existence de Joseph montre que, pour les plus honnêtes et les mieux armés, l'exil est un déprimant. S'il ne les abaisse pas, comme nous avons dit des monarques bohêmes perdus dans notre capitale aux plaisirs faciles, du moins elle les annihile forcément, les noie dans un terre à terre banalement vulgaire. Un exilé qui a été quelqu'un ou quelque chose, ne vit plus en cet exil : il s'y survit.

CHAPITRE VI

LE COMTE DE SURVILLIERS

SOMMAIRE : Les divers portraits de Joseph. — Un caractère commun. — Bonaparte à sa façon. — Parallèle avec Napoléon. — Un Alexandre. — Foyer et famille. — Affirmation de camée. — Monnaie fatiguée. — Portrait exécuté à Point-Breeze, janvier 1831. — Lignes de M. Adolphe Mailliard. — San Geronimo de Californie. — Attitude fatiguée des rêveurs. — La mèche légendaire. — Général Foy. — « Puissant d'imagination ». — Retourné de vision. — *Idéologues.* — Main de commandement et *la main à la pâte.* — Différence de nature. — Anecdote de jeunesse. — Récit de Las Cases. — Ascendant complet. — « Plus de temps d'ouvrir la bouche ». — Opinion des parents. — Le vieil oncle Lucien. — L'aîné et le chef. — La scène de Jacob et d'Esaü. — Obéir. — Droit d'aînesse. — Jourdan. — Lettre au général Belliard. — Planter des choux. — Napoléon et Rœderer. — Les amours des rois. — « Mon nom et mes grandes bottes ». — Le prix du sang. — L'homme de tête et l'homme de cœur. — Marbeuf, archevêque de de Lyon. — Rôle des cadets. — Admonestation. — Trop avec les savants. — Bernardin de Saint-Pierre et le Tasse. — Le père de *Paul.* — Pension de 6.000 livres. — Louis, poète aussi. — *Paul et Virginie.* — Demande « le vrai et le faux ». — Joseph d'Amérique. — *The Register.* — Le parc. — Kester Hôtel. — Portrait par Garrit S. Cannon. — Obésité. — Forts souliers de marcheur. — Il rimait. — *Moïna où la villageoise du Mont-Cenis.* — La muse de l'Histoire. — Poudre à la maréchale. — Tabatière et canne à pomme d'or. — Billet gracieux. — *French Compliment.* — Terpsichore. — Injustice d'opinions. — Bon vin et liqueurs. — « Manger moins de viande et boire plus de vin. » — Le café de Napoléon et le thé de Joseph. — La vie au grand air bonne pour les rhumatismes. — Débouté de sa plainte. — L'esprit du hasard. — Eau thermale. —

Commérages de petite ville. — Agé de quatre-vingt-trois ans. — M. Burnet Landreth. — L'ancien charron William Kinsey, et sa lettre. — Sous le porche. — Manières d'un roi. — « Pour fuir ses ennemis. » — Autre souterrain. — M. Becket. — John Bull chagrin. — Zénaïde et Charlotte. — Le Dr Phillips. — *Contes bleus.* — Entrée à Bristol. — Cheval ombrageux. — Jambe fracturée. — Cabriolet de médecin. — Un cortège. — Logements offerts. — L'hôtel du Delaware. — Visiteurs. — Popularité. — Premier citoyen.

Tous les portraits que l'on possède de Joseph, quoique se ressentant naturellement du goût et du caractère des artistes qui les ont exécutés, présentent, cependant, plusieurs traits communs qui nous permettent de reconstituer assez sûrement le modèle, en l'éclairant avec le jour convenable. Nous avons bien affaire à un Bonaparte. Le type particulier des membres de cette famille est accusé ici autant que chez n'importe quel autre. Mais si Joseph est bien Bonaparte par l'ensemble des lignes et la particularité de certains traits du visage, il l'est à sa façon, laquelle ne ressemble en rien à celle de Napoléon. Tout ce qui, chez le premier, annonce l'énergie, l'ampleur de conceptions et le dévorant d'une flamme intérieure, fait complètement défaut cette fois. Nous ne nous sentons plus en présence d'un grand capitaine et d'un puissant remueur d'hommes, de choses et d'idées. Si Napoléon ne trouvait pas le monde trop grand, pour scène de ses exploits, et

comme Alexandre, en eût volontiers reculé les limites pour satisfaire à l'ardeur de son imagination, Joseph, lui, avait un horizon aussi moralement beau, mais borné à son foyer et à sa famille.

L'impression que procure la vue d'un profil de l'ex-roi de Naples et d'Espagne n'a rien de commun avec celle de souveraineté. Les monnaies frappées à son effigie, donnent assez l'idée des pièces de la France impériale où son frère figure avec un découpement et une affirmation de camée ; mais, dans ce cas, il s'agirait de pièces, fatiguées par un long usage et n'offrant plus que des contours aveulis, un modelé plein de mollesse.

Le portrait que nous avons fait reproduire en tête de ce travail est, de l'avis de personnes qui ont été à même de bien connaître le comte de Survilliers, le mieux réussi des nombreux, peints d'après nature. Nous lui avons donné la préférence parce qu'il a été exécuté en Amérique, à Point-Breeze (janvier 1831[1]), c'est-à-dire dans le milieu qui nous occupe le plus particulièrement, et que voudrait faire connaître la présente étude.

[1] Remarquons qu'à cette époque Joseph avait dépassé la soixantaine. Ce sont donc les traits d'un homme arrivé à la période descendante de l'existence, que nous reproduisons ici. Il faut tenir compte de cette observation en lisant le portrait écrit cette fois que nous avons dû faire en partie d'après cette peinture, qui répondait parfaitement à l'idée que nous avions à nous faire de ce Prince devenu en quelque sorte citoyen américain.

Nous devons communication de cette toile à l'obligeance, si active en notre faveur, de M. Adolphe Mailliard. Nous transcrivons quelques lignes de ce dernier, écrites à ce sujet: « J'ai dans notre salon (à San Géronimo-Californie, nom de la résidence de l'ami si dévoué à la mémoire du roi Joseph) un beau portrait de Joseph peint par l'artiste Goubaud, de Bruxelles, et envoyé à la reine Julie, le meilleur portrait de tous[1]. — Il fut offert à mon père par les petits enfants du prince, comme marque d'amitié. Le portrait est frappant, véritablement parlant. »

Ce portrait vient confirmer tout ce que nous avons écrit précédemment. Joseph y est montré la tête légèrement penchée sur l'épaule gauche et aussi, inclinée en avant, dans l'attitude un peu fatiguée, particulière aux penseurs, nous pouvons même dire aux rêveurs. Il est coiffé comme son frère, la mèche légendaire chez ce dernier, ramenée sur le sommet d'un front très découvert. Ce front est haut, large et présente une ampleur de développement peu commune. Pourtant, on ne peut lui appliquer l'épithète, si éloquemment frappante, dont s'est servi le général Foy (dans son *Histoire de la guerre de la péninsule sous*

[1] Cet artiste de l'époque impériale a deux tableaux au musée de Versailles.

Napoléon) pour donner l'idée du front du vrai chef de la famille : « Ce front puissant d'imagination. » Chez Napoléon la pensée brûlait, incendiait, éclatait; chez Joseph, elle se berçait avec une douce et aimable bonhomie. Les yeux, chez le comte de Survilliers, sont aussi sculpturalement enchassés; mais, à l'étincelle haut perçant, et dans les heures d'impatiences, de célèbres colères, au fulgurant de la prunelle impériale, nous devons substituer ici une douceur méditative, une sorte de retourné de vision faisant songer à ces hommes que Napoléon stigmatisait si facilement du nom d'*idéologues*. Le nez est bien aquilin, mais seulement aquilin. L'apparence de serre d'aigle ne se montre plus que comme un souvenir, à la façon d'un simple reste hérité, à retrouver chez un ancêtre. La bouche présente des lèvres assouplies par l'aménité et la bonté intime. Elles répètent à leur façon la bienveillance du regard. Le menton est fort, mais cependant moins caractéristique que chez l'empereur. Il n'y a plus l'énergie, le volontaire de la mâchoire si expressive du conquérant de l'Europe. La main était celle des Bonaparte, c'est-à-dire fine et d'une élégance presque féminine.

Dès leur plus extrême jeunesse, la différence des natures, s'était révélées dans les

rapports de Joseph et de son cadet. On pouvait, dès cette époque, pressentir la situation que, leur vie durant, ils occuperaient fatalement vis-à-vis l'un de l'autre. Une anecdote racontée par Napoléon lui-même, à bord du *Northumberland*, alors que les souvenirs d'enfance venaient l'assaillir, accourant du fond du passé comme pour faire contre-poids au sol de la patrie, dont chaque minute l'éloignait pour jamais, — donne bien la portée de cette opposition. Las Cases nous a conservé ce récit d'une gaminerie promettant pour l'avenir.

Napoléon, dans sa toute petite enfance, était turbulent, adroit, vif, preste à l'extrême ; il avait, dit-il, sur Joseph, son aîné, un ascendant des plus complets. Celui-ci était battu, mordu ; des plaintes étaient déjà portées à la mère, la mère grondait que le pauvre Joseph n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche[1].

D'alleurs, pour les ascendants des deux frères, les vieux parents de la famille Bonaparte, le rôle réservé à chacun d'eux, ne faisait pas le moindre doute. C'est ainsi que Napoléon put encore dicter les lignes suivantes, toujours durant la traversée qui l'em-

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Ernest Bourdin, 2 vol. gr. in-8°, t. I., p. 61.

portait vers Sainte-Hélène, c'est-à-dire vers son tombeau :

> Plus tard, le vieil oncle Lucien, au lit de mort, entouré d'eux tous, disait à Joseph : « Tu es l'aîné de la famille, mais en voilà le chef, montrant Napoléon ; ne l'oublie jamais. » — « C'était, disait gaiement l'Empereur, un vrai deshéritage ; la scène de Jacob et d'Esaü[2]. »

Cette recommandation au lit de mort n'était pas nécessaire. La différence de tempéraments suffisait et a suffi, en effet, pour décider de la relation future souhaitée par le vieillard. Napoléon commanda toujours et Joseph dut, sut toujours obéir. Les révoltes de cœur droit et de conscience honnête furent vaines. Il finissait invariablement par céder à l'impétuosité de torrent du grand homme, dans les mains duquel il avait remis son droit d'aînesse. Il devait se borner à des objections, des remontrances ; manifester une opposition, qu'aucun fait ne pouvait venir sanctionner. Toute sa vie, il subit l'impérieux ascendant qui, d'ailleurs, cela est son excuse, semble avoir hypnotisé, fasciné tous ses contemporains, rois comme princes, comme bourgeois et peuples.

Non seulement il fut victime de cette ty-

[2] Ibid. T. I., p. 64.

rannie de supériorité, mais encore il en supporta les contre-coups vis-à-vis d'inférieurs, placés sous sa direction officielle; ceux-ci n'admettant que la pensée intime du maître, que, naturellement, ils identifiaient avec leurs passions, à faire triompher. Ainsi, nous voyons Jourdan lui-même, le plus sincère ami de Joseph, le rudoyer en pensée, à propos de la direction des affaires en Espagne. Il écrit au général Belliard: « Ah! mon cher général, si vous pouviez coopérer à me sortir de la maudite galère où je suis, vous me rendriez un grand service! Combien je me trouverais heureux d'aller planter mes choux, si toutefois les choses doivent rester dans l'état où elles sont. »

Une conversation entre Napoléon et Rœderer, nous livre[1] la pensée intime de l'empereur sur son frère. Saisie dans l'ardeur de l'improvisation et reproduite avec une impétuosité qui lui procure toute sa couleur locale, elle paraît être l'expression sténographiée de la vérité vivante elle-même:

Il est bon que vous alliez près de lui, disait Napoléon à Rœderer (mars 1809); il continue à faire des choses qui mécontentent l'armée, il fait juger par des commissions espagnoles les Espagnols qui tuent nos soldats.

[1] Sainte-Beuve, *Causeries da Lundi;* Paris, Garnier frères, t. I.

Il ignore que partout où sont nos armées, ce sont des conseils de guerre français qui jugent les assassinats commis sur nos troupes..... Il veut être aimé des Espagnols, il veut leur faire croire à son amour. Les amours des rois ne sont pas des tendresses de nourrices, ils doivent se faire craindre et respecter. L'amour des peuples n'est que l'estime..... Le roi m'écrit qu'il veut revenir à Mortefontaine : il croit me mettre dans l'embarras ; il profite d'un moment où j'ai, en effet, assez d'autres occupations..... Il me menace, quand je lui laisse mes meilleures troupes, et que je m'en vais à Vienne avec mes petits conscrits, mon nom et mes grandes bottes..... Il dit qu'il veut aller à Mortefontaine plutôt que de rester dans un pays acheté par du sang injustement répandu. C'est une phrase de libelles anglais. Eh ! qu'est-ce donc que Mortefontaine ? C'est le prix du sang que j'ai versé en Italie..... Oui, j'ai versé du sang, mais c'est le sang des ennemis de la France. Lui convient-il de parler leur langage ? Si le roi est roi d'Espagne, c'est qu'il a voulu l'être. Sil avait voulu rester à Naples, il pouvait y rester. Quand je lui laisse mes meilleures troupes, de quoi peut-il se plaindre ? Il croit me mettre dans l'embarras ; il se trompe fort ; rien ne m'arrêtera ; mes desseins s'accompliront ; j'ai la volonté et la force nécessaires. Rien ne m'embarrasse. Je n'ai pas besoin de ma famille ; je n'ai point de famille, si elle n'est française !.....

J'aime le pouvoir, moi ; mais c'est en artiste que je l'aime..... Je l'aime comme un musicien qui aime son violon. Je l'aime pour en tirer des sons, des accords, de l'harmonie ; je l'aime en artiste. Le roi de Hollande parle aussi de la vie privée. Celui des trois qui serait le plus capable de vivre à Mortefontaine, c'est moi. Il y a en moi, deux hommes distincts, l'homme de tête et l'homme de cœur. Je joue avec les enfants, je cause

avec ma femme, je leur fais des lectures, je leur lis des romans.....

Je veux, ajoutait-il, s'adressant toujours à Rœderer, que vous voyiez la lettre qu'il m'a écrite[1].

Dans les familles de l'ancienne France, sur plusieurs enfants, l'un était destiné à la carrière des armes, le second, ou parvenait à force de protection et d'intrigues, ou se reposait dans le sanctuaire des lettres. C'était l'aîné qui se montrait toujours *d'épée;* mais, dans la famille Bonaparte, on l'a vu, Joseph n'était pas considéré comme l'aîné :

« Joseph, l'aîné de tous, qu'on voulut mettre d'abord dans l'église, à cause de l'archevêque de Lyon, Marbeuf, qui tenait la feuille des bénéfices, fit ses études en conséquence ; mais il s'y refusa absolument lorsque le moment arriva de s'engager[2]. »

Il prit le rôle traditionnel de cadet; mais quoique habile diplomate à ses heures et capable de jouer un rôle public, comme il le prouva à Lunéville et à Amiens, Joseph n'avait nullement la vocation de l'intrigue. Dès que la chose fut en son pouvoir, il ne demanda à son second rôle que les douceurs de la paix et les satisfactions de l'étude. Cette tendance

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi;* Paris. Garnier frères, t. x p. 164 et 165.
[2] *Mémorial de Sainte-Hélène.*

de sa nature se manifesta même aux époques officielles de sa vie et au milieu de toutes les agitations et les troubles de ses souverainetés précaires. Alors qu'il était roi de Naples, son amour pour la littérature et les littérateurs lui avait attiré une de ces vives et vertes admonestations dont Napoléon était coutumier à l'occasion. Ce dernier lui écrit en effet, à cette époque :

« Vous vivez trop avec des lettrés et des savants. Ce sont des coquettes avec lesquelles il faut entretenir un commerce de galanterie, et dont il ne faut jamais songer à faire ni sa femme ni son ministre[1]. »

Qu'eût dit l'empereur s'il eût su que son frère, non content de donner le pas aux lettres sur les détails administratifs, et d'entretenir une correspondance suivie avec divers écrivains du temps, Bernardin de Saint-Pierre en tête, se vantait d'oublier les soucis du pouvoir, en prenant un rôle imaginaire, dans l'œuvre la plus célèbre de ce dernier. Ce monarque écrivait, en effet, de Portici, en 1806, à l'auteur de *Paul et Virginie*, pour lui apprendre qu'après avoir fait lire son merveilleux petit roman à quelques dames de ce pays, qui ont avoué le trouver supérieur, par

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. I.

sa douce poésie, aux meilleurs écrits même du Tasse, il s'était permis l'innocente plaisanterie de leur déclarer être l'ami du père de Paul et qu'il aurait peut-être un jour l'occasion de serrer la main de ce dernier, lequel lui avait annoncé son intention de venir visiter le pays qui a fourni à Virgile et au Tasse les originaux de leurs tableaux enchanteurs[1].

Joseph fut le protecteur, en même temps que l'ami de Bernardin de Saint-Pierre. Cet écrivain, ayant refusé une situation chez le prince, reçut peu après une lettre de celui-ci, datée de Mortefontaine, 18 vendémiaire an XII (11 octobre 1803), lui annonçant qu'il lui constituait, sa vie durant, une pension de six mille livres. Dans une préface de l'édition in-folio des œuvres du même auteur, celle qui précède le roman de *Paul et Virginie*, il est parlé d'une visite à Mortefontaine, au courant de laquelle, le prince-Mécène dit à Bernardin de Saint-Pierre, que, tenant sa fortuue de la nation, il ne pouvait en faire un plus heureux usage qu'en contribuant à aider à celle des hommes de sa sorte.

D'ailleurs, Joseph n'était pas le seul de sa famille que passionna le merveilleux poète et ami de la nature. Louis, poète lui-même à ses heures, lui écrit, dès le 22 juin 1793, de La

[1] *Catalogue d'autographes*, 5 décembre 1875.

Valette, à peine au sortir des bancs de l'école, une lettre enthousiaste, dans laquelle il commence par s'excuser de l'entraînement exalté qui cause sa démarche. *Paul et Virginie*, dit-il, lui ont coûté bien des larmes, plus peut-être que n'en versa ce héros en se séparant de son amie, si tendrement chérie. Il s'est tellement mêlé en imagination à leur existence et à leurs mutuelles souffrances, qu'il éprouve le besoin de savoir le fond de ce drame poignant, de connaître le degré de vérité qu'il renferme. Il expose en ces termes sa demande:

Mais si j'ai, citoyen, osé vous écrire, ce n'est pas pour demander les circonstances de cet ouvrage qui n'ont point été le fruit de votre imagination. Vous dites qu'il y a du vrai. Quel est le vrai? Quel est le faux? Voilà mon but, voilà ce que je me suis proposé de savoir, pour qu'une autre fois, en le réalisant, je puisse me dire, pour soulager ma sensibilité affligée: ceci est vrai, ceci est faux [1].....

Mais il est temps de revenir au Joseph d'Amérique. Voici quelques lignes extraites d'un journal du temps édité à Bordentown (*The Register*), qui doivent traduire assez

[1] *Catalogue d'autographes*, 21 juin 1855. Cette lettre datée de La Valette, près Toulon, remonte à l'époque où la famille Bonaparte bannie de Corse par une délibération *della consulta* de Corte (27 mai 1793) vint s'établir en cet endroit avant de se fixer à Marseille. Elle figure dans la correspondance de Bernardin de Saint-Pierre. (Edition Aimée Martin), ainsi que la lettre de Joseph citée précédemment.

exactement l'impression générale produite sur les habitants du pays, par celui qui était devenu le comte de Survilliers.

Je me rappelle très distinctement la première et unique fois qu'il m'a été donnée de voir Joseph-Napoléon Bonaparte, comte de Survilliers ; il venait de faire une absence de plusieurs années en Angleterre, d'où il était revenu brusquement pour se réinstaller dans sa belle propriété, connue alors comme aujourd'hui, sous la dénomination de : *le Parc.* Il se tenait, accompagné de son secrétaire, Louis Mailliard et de quelques intimes, sous le porche du Kester Hôtel, attendant l'arrivée du train de la ligne de Camden à Amboy[1]. Il était difficile de croire que ce vieux gentleman, si simplement mis, affable et sans la moindre morgue, placé au hasard dans ce groupe, fût réellement l'ex-roi d'Espagne et le frère du grand empereur Napoléon. Il était de courte stature et déjà porté à l'embonpoint ; mais la finesse de sa carnation, elle, décelait un Bonaparte. Ce caractère de beauté attirait l'œil ; sa peau avait une douceur et une transparence presque féminines.

Le Joseph dont le portrait vient de nous être fait par M. Garrit S. Cannon,n'a qu'une valeur de notation générale, se rapportant à une époque déjà avancée de la vie de ce prince[2]. Joseph était alors un peu courbé par les années et avait pris un certain embonpoint qui alour-

[1] La première ligne de chemin de fer reliant New-York et Philadelphie, inaugurée en 1831.

[2] En effet, la visite de M. Garrit S. Cannon à Bordentown, doit avoir eu lieu dans le courant de 1838. Joseph avait alors dépassé de près de neuf ans la soixantaine.

dissait un peu sa démarche. Toutefois, il avait encore une grande allure quand il voulait représenter. Sans être grand, il bénéficiait d'une taille moyenne (il était physiquement un peu plus grand que l'empeur[1]) présentant encore des traces d'anciennes heureuses proportions. Il avait, comme la main, le pied petit et cambré de Napoléon.

Les goûts littéraires que Joseph avait manifestés, même durant les époques les plus occupées de sa vie, ne pouvaient que s'accroître encore dans le silence et le calme de Point-Breeze. Quoique tout travail trop suivi commençât à lui répugner, il se livrait assez facilement aux plaisirs des rêveurs d'esprit et de goût: il revivait en en dictant les diverses phases, son existence passée. Jadis, en 1799, venant à peine de dépasser la trentaine, il avait publié un roman intitulé: *Moïna ou la Villageoise du Mont-Cenis*[2]. A présent, il plaçait ses travaux sous l'autorité d'une muse plus sévère, celle de l'Histoire.

[1] Nous avons écrit *physiquement* pour ne pas mériter la verte réplique que l'Empereur adressa un jour à un de ses généraux. Comme Napoléon pénétrait avec ce dernier dans l'antichambre d'une maison où tous deux allaient en soirée, et qu'il se dressait sur la pointe des pieds pour accrocher son célèbre petit chapeau, à une patère, ce général s'étant empressé, disant : « Permettez, Sire, je suis plus grand que vous » l'Empereur riposta : « Dites plus haut ».

[2] Suivant Barbier, la 1re édition, imprimée à Paris, chez Hommeret, in-18°, en l'an VII, avait pour titre : *Moïna où la Religieuse du Mont-Cenis*. Quérard, dit de son côté, dans la *France littéraire*, en parlant de cette 1re édition, qu'elle était anononyme et que la seconde parut sous le titre que nous donnons dans notre texte de : *Moïna ou la Villageoise du*

On a prétendu à tort qu'il avait composé un poème en douze chants consacré à la personne et à la vie publique de son illustre frère[1]. Joseph se contentait de rimailler familièrement, en brave homme désireux de se montrer agréable et sachant l'être avec esprit. On lui a aussi attribué un recueil d'odes paru à Vienne, le 1er janvier 1812, et que nous croyons plutôt de son frère Louis. Le poéme consacré à Napoléon, paru en 1820, sous la rubrique : Guillaume-Tell à Philadelphie, est d'un nommé Lorquet, membre de l'Université. Ce dernier a revendiqué la paternité de son ouvrage dans l'avant-propos d'une édition postérieure. Le journal l'*Armoricain*, de Brest, a inséré dans ses colonnes, toute une polémique à ce sujet. Joseph a reconnu, dans une lettre, publiée par ce journal, et dictée à M. Louis Mailliard, le bien fondé des réclamations de M. Lorquet.

Il laissait parfois couler de sa plume quel-

Mont-Cenis, à Paris, chez Pelicier, in-18 1814, portant cette fois, le nom de l'auteur.

D'après d'autres bibliographes, ce titre se présente avec des variantes. Un d'eux a lu : ..... *ou le Villageois du Mont-Cenis*, un autre : ..... *ou la Servante des Alpes*.

Consulter à ce propos, un article de M. A. Renée, dans la *Revue de Paris*, du 11 octobre 1840 : *les Bonapartes littérateurs*.

Nous possédons un exemplaire de l'édition signalée par Quérard. On y voit cette épigraphe : « Indépendant des évènements externes, le bonheur « gît au sein des affections domestiques ». Nous devons ce petit volume de 103 pages, à M. Adolphe Mailljard qui le tenait lui-même de Joseph Bonaparte, a qui il a appartenu. Le nom d'auteur a été fortement rayé à la plume par ce dernier, ce qui prouve qu'il n'en acceptait pas ouvertement la paternité.

[1] Cet ouvrage a été réimprimé à Paris, en 1840.

ques pièces légères, toutes fugitives et d'une aménité galamment aimable. Ces pièces, dont l'encre semblait séchée avec de la poudre à la maréchale, exhalaient une fine senteur faisant songer aux derniers jours, si musqués, de l'ancienne France et de l'ancien régime. Elles sont partie Richelieu et partie Rambouillet. Etant de l'époque que nous savons, il est impossible de s'en figurer l'auteur, autrement qu'armé de sa tabatière et agitant, en les débitant, sa canne à pomme d'or.

Pour lire comme il convient ces lignes toutes intimes, il ne faut les considérer justement qu'à titre intime. Elles ne sont faites pour l'impression, que nous leur faisons subir, qu'en tant que document. Le billet gracieux, terminé par un temps de galop sur Pégase, que nous allons donner fut envoyé, un jour anniversaire, à la fille d'un des bons amis américains de Joseph, M. Hopkinson dont nous aurons occasion de parler plusieurs fois dans la suite de cet ouvrage.

Voici ce billet d'une amabilité toute paternelle, d'une gaieté légèrement moqueuse, où l'on sent à la fois la bonne humeur et le petit coup de patte d'un vieil ami de la famille, usant de ses droits :

Je suis dispensé de vous dire ce que je sens, puisque ce que je pourrais vous dire serait appelé par vous

French compliment. Eh ! que pourrai-je vous dire qui ne parût tel à une si modeste *american miss!!* Mon silence serait-il aussi un compliment ! ! !

Je dois laisser la plume aux personnes qui vous intéressent de plus près. Il serait injuste de vous occuper trop longtemps de moi, en m'occupant de vous. Votre Maman, à pareil jour, fut trop heureuse pour ne pas être aujourd'hui heureusement inspirée en parlant d'Elle et de vous, je vous laisse donc l'une à l'autre et j'espère que vous me conserverez de la reconnaissance de ma discrétion.

Vos bonnes amies vous attendent, je désire vous voir danser avec elles.

JOSEPH.

Elisabeth, nouvelle Terpsycore,
Vous nous charmez par mille autre talens :
Mais l'amour seul de tous les sentimens
Oui, vous rendra bien plus aimable encore[1].

Une personnalité aussi en vue que l'était le comte de Survilliers ne pouvait manquer d'éprouver les petites injustices d'opinion dont sont invariablement victimes les personnes qui excitent la curiosité, dont on aime à pénétrer l'existence et dont on parle le plus souvent par ouï dire. Nous allons le voir aux prises avec deux accusations, heureusement pour lui, absolument contradictoires. Un ennemi lui reproche d'aimer un peu trop les

[1] Miss Elisabeth Hopkinson, mariée en premières noces à M. Keating, puis, devenue veuve, remariée à M Biddle, est morte le 20 Septembre 1891, agée de 91 ans. Nous avons eu l'honneur et le plaisir de lui être présenté à Philadelphie, où elle résidait, et nous lui devons de très intéressants renseignements sur la personne du comte de Survilliers.

bons vins et les liqueurs. Mais, immédiatement, en opposition avec ce féroce membre de quelque société de tempérance, nous sommes heureusement à même de placer l'accusation, soulevée par Charles J. Ingersoll de se conduire d'une façon toute différente, quoique aussi nuisible pour la santé. Cet amusant réquisitoire mérite d'être cité dans son entier.

Je n'ai jamais connu quelqu'un, et j'ajouterai, pas même dans le sexe féminin, qui fût plus sobre en fait de boisson, que Joseph Bonaparte. Sa coutume était de ne prendre que fort peu de vin à chacun de ses deux repas, un peu de Champagne coupé d'eau en non moins petite quantité. Il mangeait fortement et, selon moi, trop de viande pour le peu de liquide absorbé. A mon avis, il eût été préférable pour lui comme, d'ailleurs, pour bien d'autres gens que j'ai connus dans les mêmes dispositions, de manger moins de viande et de boire davantage de vin. A la table toujours excellente de Joseph, il n'y avait pas ce luxe de liqueurs généreuses qu'on trouve assez fréquemment chez bien des gens. On servait du Madère, du Sauterne, et surtout du Champagne, mais le plus souvent ce dernier était l'unique vin versé. A déjeuner, Napoléon prenait une tasse de café et une au salon après dîner. Joseph apprit dans ce pays à préférer le thé ; se levant à l'aube et, après avoir bu une tasse de thé vert, allant dehors avec sa hachette et ses ouvriers, plantant, défrichant, taillant et surveillant le travail en plein air, jusque vers dix ou onze heures, heure à laquelle il rentrait pour déjeuner. Il prétendait que, sans cette tasse de thé à son lever, il était maussade. Il prétendait

aussi que son habitude de vie au grand air, durant de longues heures chaque jour, dans l'atmosphère si sèche de notre contrée, l'avait guéri de rhumatismes contractés sous le ciel plus humide de l'Europe[1].

Ainsi, voici, cette fois, le comte de Survilliers reconnu coupable de ne pas mêler assez de liquide à ses aliments et montré comme cherchant la sécheresse un peu partout, même dans l'air. La question nous paraît vidée et le membre de la Société de tempérance nous semble devoir être débouté de sa plainte.

Il ne manquait plus qu'une seule chose, c'était que l'on reprochât à Joseph d'être trop grand buveur d'eau. Cela était inévitable, le hasard ayant de l'esprit à sa façon. Donc, le comte de Survilliers avait toujours sur sa table et pour son usage une bouteille d'eau apportée de Bristol[2]. Disons pour son excuse qu'il s'agit ici d'eau thermale.

Un habitant de cette localité nous dit:

Alors que Joseph était à Point-Breeze, il faisait d'assez fréquentes excursions à Bristol dans le but d'y prendre les eaux qui sont ferrugineuses.

Non content de cela, il en faisait emplir, à chaque visite, un certain nombre de bouteilles, appelées à figurer successivement sur sa table, à chaque repas, une fois de retour chez lui.

[1] Ch. J. Ingersoll History of the second war, 2e série, v. 1, p. 146.
[2] Jolie ville, bâtie dans l'État de New-Jersey sur la rive droite du Delaware.

Après les commérages de petite ville auxquelles il vient d'être fait allusion, nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos lecteurs, quelques pages écrites par un homme de cœur droit et sincère, un américain de la vieille roche, aimant la vérité pour la vérité, et mettant sa satisfaction à la dire nettement, selon sa conscience. Ce brave homme, âgé de 83 ans, a bien voulu rassembler ses souvenirs à notre intention et nous les faire parvenir par l'intermédiaire de notre excellent ami M. Burnet Landreth, de Bristol. L'on a souvent dit que, pour connaître la vérité, il fallait s'adresser aux humbles de cœur, parce qu'ils voient juste et loin. L'ex-charron, William Kinsey, va nous prouver une fois de plus la justesse de cet axiome.

Bristol, 20 novembre 1890.

..... J'ai eu l'honneur de voir dans plusieurs occasions Joseph Bonaparte. Voici comment :

En 1826, j'allai exercer mon métier de forgeron à Bordentown. Une fois, après une promenade en voiture du comte, le cocher, en entrant par la grille, ne put maîtriser les chevaux qui étaient effrayés et la voiture heurta la porte. Le choc brisa le marchepied. Le comte m'envoya chercher par le cocher pour réparer les avaries. Je m'y rendis et trouvai le dégât assez important pour dire que je ne pouvais le réparer et qu'il fallait envoyer la voiture au carrossier de Trenton pour la repeindre, car nous n'avions pas sous la main de

quoi faire de pareils travaux. Le comte me remercia et donna des instructions pour que je fusse indemnisé de ma perte de temps.

Un autre jour, nous vînmes, plusieurs messieurs et dames de ma connaissance et moi, visiter la propriété. Nous aperçûmes, dès notre arrivée, le comte sous le porche. Il me reconnut aussitôt et je lui demandai la permission, pour mes amis et moi, de mettre notre projet à exécution. Il appela un domestique et lui dit de nous faire visiter la maison et le parc. Nous pûmes tout voir : les magnifiques peintures ainsi que les statues. Chacun fut enchanté de la visite, et, à notre départ, nous l'assurâmes du plaisir qu'il nous avait procuré. Il s'inclina gracieusement. Chacun fut d'avis que le comte de Survilliers avait toutes les manières d'un roi.

La première belle habitation avait été construite au bord de la falaise, mais elle avait été détruite par un incendie, en 1820. Le dimanche, après le feu, je me rendis, en compagnie de trois de mes camarades, à Bordentown, pour voir les ruines. Il n'y avait plus un vestige de la superbe maison. Nous pûmes apercevoir le passage souterrain qui allait de la maison au lac, on disait qu'il avait été construit pour permettre au comte de fuir, si ses ennemis venaient pour le prendre[1].

La seconde maison avait été construite près de l'entrée, par la suite, en face de la maison qui existe encore de nos jours, un peu à la gauche en arrivant, et que le comte avait bâti pour sa fille Zénaïde et son mari. On nommait cette dernière, la *Maison du lac*, étant entourée aux trois-quarts par un joli lac. On dit

[1] Nous avons élucidé cette question du souterrain dans un précédent chapitre et démontré l'inanité d'une pareille supposition, né du besoin de merveilleux, particulier au populaire.

qu'il y avait un passage souterrain reliant l'habitation du comte à celle de sa fille.

Après la mort du comte, la propriété fut vendue à un Anglais du nom de Becket, qui la démolit pour en construire une autre plus haute. Cet individu détestait tellement les Bonapartes et les Français, qu'il ne voulut qu'aucun des matériaux de l'ancienne maison servît à la nouvelle, sauf, toutefois, deux jolies cheminées envoyées d'Italie. Je l'ai connu parfaitement, c'était un John Bull chagrin, qui n'aurait pas pu cirer les bottes de Joseph. Celui-ci était aimé de tous les Américains qui le connaissaient pour un homme au cœur bon et généreux. J'ai vu souvent, pendant mon séjour à Bordentown, ses deux filles. Zénaïde était très belle ; la plus jeune, Charlotte, était également très distinguée. Elle passait une grande partie de son temps dans le parc, par les belles journées, à dessiner des points de vue et à peindre.

Dans mes souvenirs sur Bristol, j'ai parlé de visites qu'y faisait le comte. Le plus souvent, il venait en bateau et dînait avec les habitants de marque, avec le maire Lennox, qui avait représenté les États-Unis auprès du Cabinet de Saint-James. Ils s'étaient connus en France.

L'accident qui lui arriva, lors d'une de ses visites à Bristol, l'obligea à sauter de sa voiture et causa un grand émoi en cet endroit et aux environs.

Le Dr Phillips lui donna, à cette occasion, ses soins. Le comte montra sa reconnaissance plus d'une fois au docteur pour l'aimable attention dont il avait été l'objet de sa part.

Je connaissais également le prince Murat, neveu du comte, qui habitait Bordentown et qui y épousa une demoiselle Frazer, maîtresse d'un pensionnat de jeunes filles. Ce mariage déplut beaucoup au comte : il ne

voulut pas le reconnaître et supprima la pension qu'il lui faisait. Murat était pauvre, et sa femme dut, pour nourrir sa famille, donner des leçons tant que dura leur séjour en Amérique. Mademoiselle Frazer était fille du major Frazer, officier dans l'armée anglaise durant la Révolution, et d'une personne de très bonne famille de la Caroline du Sud. Le major devint citoyen américain. Murat partit pour la France, et son cousin, qui était alors empereur, lui donna une position très lucrative qui le plaça dans une belle situation.

..... J'ai constamment été un grand admirateur des Bonapartes. C'était une remarquable famille dans l'histoire du monde. Si j'avais été Français, je n'aurais jamais pu pardonner à l'Angleterre le traitement scandaleux infligé au grand Napoléon.

Je voudrais vivre encore pour voir l'époque où l'un des descendants sera élu président de France.

Signé : William KINSEY.

Cette lettre écrite à la bonne franquette, avec un enthousiasme naïf qui sent bien le brave homme, nous donne assez exactement, en somme, l'impression produite par Joseph sur le plus grand nombre des habitants du pays, impression indiscutablement tout à l'honneur du comte. Il était aimé et respecté: que pourrait-on désirer de plus pour sa mémoire. Lui trouver les *manières d'un roi*, pour ces libres enfants d'une républipue, c'était, en quelque sorte, lui donner un idéal brevet puisé à la source des *Contes Bleus*, où figurent les princes charmant, partout favoris du popu-

laire, sous les régimes républicains, comme sous les régimes monarchiques.

L'accident arrivé à Bristol dont notre brave charron vient de nous dire quelques mots prouve, par les incidents qu'il amena dans cette ville, la popularité de bon aloi dont jouissait Joseph. Nous allons en narrer plus en détails les péripéties, d'après les renseignements qu'un parent même du Dr John Phillips a bien voulu nous fournir[1].

Un jour que le comte de Survilliers se rendait en voiture à Bristol, par le pont de Trenton et la route qui longe la rive droite du Delaware, un de ses chevaux, assez ombrageux prit peur et entraîna le reste de l'attelage que le cocher se trouva dans l'impossibilité de maîtriser. Le comte fut violemment projeté sur la chaussée. Quand, revenu d'un premier moment d'étourdissement, il tenta de se relever, il s'aperçut qu'il ne le pouvait faire. Il avait le genou fracturé. Vint à passer alors le docteur Phillips, conduisant lui-même son cabriolet de médecin. Il sauta à terre. C'était un homme de haute taille et solidement musclé. Il prit le comte dans ses bras et le déposa dans ce cabriolet. Puis, prenant son cheval par la bride, il se dirigea à pied, menant le comte au pas, vers Bristol.

[1] L'aimable correspondant dont il est question est M. Burnet Landreth, homme de grande intelligence et d'initiative.

Cette entrée excita vite la curiosité. Quelques questions furent posées au docteur par des passants de sa connaissance et bientôt le bruit se répandit en ville de l'accident arrivé au propriétaire de Point-Breeze. La nouvelle fit si bien traînée de poudre et se propagea avec tant de rapidité que, bientôt, des curiosités sympathiques, affluant de tous côtés, un véritable cortège se forma à la suite des deux arrivants. On n'entendait parmi cette foule, que des regrets chaleureusement exprimés, des souhaits en faveur d'une prompte guérison et des espoirs vivement manifestés que la blessure ou les contusions n'auraient pas de suites. Plusieurs des plus importants habitants de la ville firent offrir à Joseph leur logement pour s'y faire porter et soigner. Le comte refusa, avec force remerciements, ces propositions si flatteuses. Ne voulant causer d'embarras à personne, il se fit conduire à l'hôtel du Delaware, maison tenue par un Français et où il savait trouver tout le confor-fortable nécessité par son état[1].

Aussitôt que l'installation du blessé à l'hôtel du Delaware fut connue, des visiteurs affluèrent de tous les points de la ville pour s'inscrire et prendre des nouvelles, et ces visites

[1] Ce français, (né en Amérique de parents français), du nom de Jean Bressonnet, fût le premier qui établit une ligne de Mail-Coaches (diligences) entre New-York et Philadelphie, par la rive droite du Delaware.

ne cessèrent pas un instant durant le séjour forcé que dut faire Joseph à Bristol.

Il eut en cette circonstance, une preuve bien caractéristique de la popularité dont il était entouré dans le pays. Et c'était bien ce genre-là de popularité qui convenait à ses goûts, à son humeur libre et cordiale, en un mot, à sa nature sincèrement républicaine.

Joseph, qui porta deux couronnes, se trouva soulagé lorsqu'elles lui furent enlevées. Il n'était pas fait pour dominer les peuples. Mais, partout où il se trouvait, il savait se placer parmi les premiers et s'y montrer le premier: premier citoyen[1].

[1] Stanislas Girardin, ami de Joseph, lui reprochant d'avoir perdu par « ses principes de modération », le trône d'Espagne, reçut cette réponse : « Il aurait fallu user de violence, exercer des actes de tyrannie, prendre « des mesures qui répugnent à mon caractère et à mes principes de modé- « ration. Une couronne, mon cher Girardin, ne vaut pas le sacrifice de sa « réputation, et, pour conserver le trône d'Espagne, je n'aurais pas voulu y « passer pour un tyran ». (Mémoires de S. Girardin, t. II, p. 150).

CHAPITRE VII

AMITIÉS AMÉRICAINES

SOMMAIRE : Pour la famille et l'amitié. — Relations d'Amérique. — Nombreux documents. — Sympathies dévouées — Amitiés de l'exil. — Noyau de société. — Intérieur. — Le personnel. — Nationalité mixte. — Lettre de Francis Lieber. — Première visite. — Les éditeurs Lea, Carey et Lea. — L'*Allgemeine Zeitung*. — Collaboration avec un ancien carabinier poméranien. — Dans une coquille de noix. — Ressemblance avec Napoléon. — Sur les épaules d'un domestique. — « Lorsque j'étais roi de Naples, etc. » — Un vieux conventionnel. — Bolivar. — « Te rappelles-tu, Bonaparte, etc. » — L'Histoire dans les petits détails. — Journal de Lieber. — Le pays le plus heureux du globe. — Les individus et les masses. — Grands principes et vastes vues. — *Encyclopœdia Americana.* — Lettre de Joseph à Lieber. — *Commentaires sur Napoléon.* — Botta. — Las Cases. — Général Pelet — Ségur. — Walter Scott. — L'abbé de Montgaillard. — *Mémoires de Fouché.* — Thibaudeau. — Anarchie et contre-révolution. — Dictateur, mais non tyran. — Retour de l'Ile d'Elbe. — Noblesse, relation de famille, légion d'honneur, etc. — Système continental. — Encore dix ans. — « Non ce que je veux, mais ce que je peux ». — Un *essai.* — Rapports du comte de Survilliers et de Lieber. — Relations avec Stephen Girard. — Intérêt moral et intérêt matériel. — Terrains de ville. — Indécision. — Amasser une grande fortune. — Les hommes toujours hommes. — Temps indéfini. — Réserver demain. — Henry Clay, Daniel Webster, John Quincy Adams, Livingstone. — L'amiral Charles Stewart. — Richard Stockton. — Princeton. — Lettre à Joseph Hopkinson. — Lettres au général Cadwalader. — Le *Rapt d'Europe,* de Coypel. — Le D[r] Nathaniel Chapman. — Articles XVII, XVIII, etc., du testament. — Ma sœur Pauline. — Le général Bonaparte. — Fondé de pouvoir. — Joseph

Hopkinson. — *Hail Columbia.* — Lettre en anglais. — Lettre du 21 juillet 1836. — Morts du duc de Reichstadt et du général Lamarque. — Ancien et Nouveau-Monde. — Le duc de Gordon et le Dr O'Méara. — Les *Lions.* — Général et éléphant. — Un kanguroo. — Commande le respect. — Deux genres d'existence. — Dr Nathaniel Chapman, sa vie. — M. William Short, sa biographie. — Charles Jared Ingersoll. — *History of the second War,* etc. — Dévouement de l'entourage. — MM. Louis et Adolphe Mailliard. — Un culte. — Lignes de testament. — Félix Lacoste. — Duel avec Mérimée. — Le *Courrier des États-Unis.* — Louis-Napoléon. — M. et Madame Sari. — Les honneurs de Point-Breeze. — William Thibaut et sa fille.

Nous avons dû répéter plusieurs fois que Joseph était né pour la vie de famille; nous aurions dû écrire pour la famille et l'amitié. Personne ne sut mieux que lui s'attacher les cœurs, et personne, non plus, ne sut mieux conserver les amis qu'il s'était créés par son heureuse humeur, sa bienveillance inépuisable et la sûreté de son commerce. Nous allons le suivre, dans ce chapitre à travers quelques-unes des relations si nombreuses et, en même temps, si solides qui l'attachèrent par mille liens au continent Américain. Les documents ne font pas défaut sur ce sujet. Les lettres abondent témoignant de l'affection inspirée à des hommes des caractères les plus divers, d'habitudes les plus différentes et même, de pays les plus éloignés les uns des autres, par conséquent présentant les tempéraments les plus dissemblables, par le comte de Survil-

liers. Il nous suffira presque de citer des passages de cette volumineuse correspondance, en les présentant dans une sorte d'enchaînement logique, pour mettre en lumière les heureuses qualités qui firent affluer autour de l'ex-roi d'Espagne tant de sympathies dévouées.

Nous aurons à tenir compte des différences dont nous venons de parler, nous devrons étudier ensemble les amitiés tout américaines, nées de rapports contractés sur le sol des États-Unis, ce que nous pourrions appeler en quelque sorte les amitiés de l'exil. Si elles sont tout à l'honneur de Joseph, elles ne le sont pas moins à celui du peuple si franc, si loyalement sérieux dont il avait obtenu la plus large hospitalité, à celui de ces vieux américains, de ces familles ayant leurs racines plongeant jusqu'à l'origine de la grande patrie américaine, de ces familles qui, dans tous les pays, constituent la classe la plus respectable et, le noyau même de la société.

Nous aurons aussi à étudier le comte dans son intérieur, dans ses rapports, si paternel, par tant de côtés, avec le personnel de sa maison. Là aussi de profondes amitiés ont pris naissance, de ces amitiés dont la mort même ne saurait rompre le lien et qui demeurent pieusement conservées au fond de mémoires fidèles, vouées à leur culte.

L'Amérique étant le pays, par excellence, des émigrants, la contrée voyant sans cesse sa population accrue par de nouveaux flots d'arrivants, les individus de nationalité mixte ou de naturalisation récente, doivent y abonder. Joseph noua aussi quelques relations avec ces fils de l'Europe, conquis par la beauté et la vie libre du Nouveau-Monde. Une lettre du distingué publiciste Francis Lieber va nous montrer le comte de Survilliers dans ses rapports avec lui, c'est-à-dire, avec un homme de cette catégorie, Allemand d'origine, mais établi pour jamais aux États-Unis[1].

Francis Lieber raconte, en ces termes, sa première visite à Joseph[2] :

Mon entrée en relations avec cet homme — tout dernièrement roi d'Espagne et proche parent du plus puissant arbitre de son époque — et sa collaboration à un travail écrit par un ancien carabinier poméranien

[1] Francis Lieber, né à Berlin le 18 mars 1800, mort à New-York le 2 octobre 1872. Lieber a publié en 1834, à Philadelphie, les : *Letters to a Gentleman in Germany on a Trip to Niagara*, réimprimé à Londres, en 1835, sous un titre différent : *The Stranger in América.* L'auteur y fait un compte-rendu curieux de la campagne de 1815, où il figurait dans les rangs prussiens, comme volontaire au régiment de Colberg, composé de Poméraniens. Il avait publié en 1823, chez Brockhaus, à Leipzig, ses aventures dans la campagne de Grèce, intitulé : *Tagebuch meines Aufenthaltes in Griechenland während der Monate Januar, Februar und Marz, im Iahre 1822.* Lieber arriva à New-York le 20 juin 1827 et se rendit de suite à Boston. On lui doit l'*Encyclopædia américana* sur le modèle du *Dictionnaire de la Conversation.* Il eut, pour ce dernier ouvrage, de célèbres collaborateurs, entre autres Edward Everett et George Bancroft.

[2] En janvier 1828, Lieber écrit qu'il se rend. à Philadelphie, auprès de ses éditeurs Carey, Lea et Carey, et qu'il est muni d'une lettre d'introduction pour l'ex-roi Joseph, dont il désire beaucoup voir la galerie de tableaux. (L'*Allgemeine Zeitung* a publié, croyons-nous, un article racontant cette visite.)

blessé dans une bataille, livrée contre son impérial frère, resserre dans une coquille de noix toute l'histoire de ces temps troublés. Pour ce qui est de l'extérieur du comte : il ressemble extraordinairement à son frère : Le cou est court, le menton rond, les épaules hautes et son nez est semblable à celui de l'Empereur. La ressemblance avec ses portraits est parfaite..... Sa taille médiocre et son aspect m'ont rappelé Napoléon tel qu'il m'apparut au milieu de son escorte, en face du Palais à Berlin, alors que j'étais monté sur les épaules d'un domestique afin de mieux le considérer[1].

Montrons maintenant Françis Lieber en relations établies avec le comte de Survilliers et écoutons-le raconter les impressions produites sur lui par ces relations :

Ce qui m'intéressait surtout dans mes rapports avec ce très galant homme, était la simplicité dont il faisai preuve, à table ou ailleurs, en racontant une anecdote ou un fait. Il disait le plus simplement du monde : lorsque j'étais roi de Naples ; lorsque j'étais roi d'Espagne. Il fit preuve d'une simplicité encore plus grande que jamais un jour qu'un vieux conventionnel, arrivant directement de l'Amérique du Sud à Bordentown, dîna avec lui. Cet homme, dont le nom m'échappe, avait été intime avec Joseph. C'était un fougeux Dantoniste, ou pire encore, qui avait pris la fuite à la chute de Robespierre et s'était réfugié dans l'Amérique du Sud, sous le gouvernement de Bolivar. Et maintenant, au déclin de l'âge, assis à la table de Joseph, en Amérique, il tu-

[1] Lieber fait ici allusion à son passage dans l'armée prussienne, ainsi qu'à des notes historiques que lui fournissait Joseph pour l'article de l'*Encyclopædia americana*, consacré à Napoléon.

toyait, comme au temps de la Convention, l'homme qui depuis avait été roi de Naples et avait porté la couronne d'Espagne. « Te rappelles-tu, Bonaparte, disait-il, quand Robespierre fit ceci ou cela » — et moi, de beaucoup le plus jeune, assis entre les deux, ayant aidé à battre et à détrôner le frère de Joseph, cela me faisait l'effet de ces rencontres de revenants que nous avons lues, et me montrait comme l'histoire revit dans de petits détails[1]. »

Les rapports se nouent et le passage qui suit nous montre Lieber ayant fait plus intime connaissance avec le personnage qu'il nous dépeint, l'analysant d'une façon moins officielle et plus fouillée. Il avait reçu à la date du 17 septembre 1831, une invitation de Joseph Bonaparte et s'était empressé de se rendre à Point-Breeze. Il s'y trouve le dimanche 16 octobre et note ses observations le soir même, dans son journal :

Visite à Joseph Bonaparte à Bordentown : resté depuis onze heures jusqu'à neuf heures du soir. Il a été excessivement accueillant. Sari m'a promené en voiture à travers le beau parc et tout le temps m'a beaucoup entretenu de Napoléon. Joseph a parlé sans réserves sur beaucoup de sujets d'un grand intérêt historique : il appelle l'Amérique, le pays le plus heureux du globe. Il a dit très sagement : « On peut bien intriguer avec les individus mais pas avec les masses. Il faut toujours

[1] *The Life and Letters of Francis Lieber, etc.* Extrait d'une lettre adressée à M. Mc Kin, p. 414.

de grands principes ou de vastes vues pour avoir de l'influence sur ces masses. » C'est un vieillard digne d'être aimé par son amabilité et la noblesse de ses sentiments. Je voudrais lui ressembler lorsque je serai vieux.

Durant l'entretien du comte et de Lieber, la personne de Napoléon n'avait pas été mise seulement sur le tapis que par Sari. Le publiciste, naturalisé Américain, était chargé (comme nous l'avons dit dans une note précédente) de l'article consacré à l'ex-Empereur dans l'*Encyclopœdia Americana* et prétendait bien, se trouvant aux sources, profiter de tous les détails particuliers qu'il pourrait obtenir de son amphytrion. Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois qu'il avait recours aux services précieux de l'ex-roi d'Espagne. Déjà, plus de deux ans avant, le 1er juillet 1829, il avait obtenu de Joseph toute une série d'indications ou de rectifications contenues dans une lettre que nous croyons devoir reproduire :

Point-Breeze, près Bordentown, 1er Juillet 1829.

Monsieur,

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, à mon retour de New-York, votre lettre du 22 juin, j'ai lu l'article que vous m'avez envoyé, et je vous le retourne immédiatement comme vous m'en avez prié. Les ouvrages relatifs à l'empereur Napoléon sont en telle quantité que leur simple liste remplirait un volume. Vous en connaissez certainement

un grand nombre. J'en ai un sous les yeux intitulé : « *Commentaires sur Napoléon* » publié à Bruxelles en 1827, qui n'est pas mentionné dans la note que je vous retourne : vous ne parlez pas davantage de l'ouvrage de Botta. Tous deux sont italiens. Parmi ceux que vous citez, il y a beaucoup de libelles édités aux frais des ennemis de la Révolution et de l'Empire : d'autres sont faits avec passion, la malveillance et la colère les ont dictés. Ceux qui ont été composés par les exilés à Sainte-Hélène, contiennent des détails inexacts, mais, dans l'ensemble, ils donnent suffisamment les idées de l'Empereur Napoléon. Quand ces écrivains parlent des personnages, d'après leurs souvenirs, ils commettent parfois des bévues. J'en ai une preuve en ce qui me concerne, et, à l'époque, j'ai écrit à Las Cases pour redresser ses erreurs. L'ouvrage du général Pelet est celui qui me paraît mériter la plus grande confiance. Le jeune Ségur, s'est évidemment efforcé de se rendre acceptable à la nouvelle Cour. Petit-fils du marquis de Ségur, ministre de la guerre de Louis XVI, il a essayé de faire oublier le crédit énorme dont son père et lui avaient joui auprès de Napoléon. Walter Scott a écrit pour les Anglais et conformément à leurs préjugés en puisant ses informations auprès du gouvernement qui avait succédé à l'Empire. L'abbé de Montgaillard est un ennemi reconnu et de la Révolution et de Napoléon. Les tribunaux ont jugé apocryphes les Mémoires de Fouché. Thibaudeau, membre de la Convention et thermidorien, attribue à Napoléon le mouvement rétrograde que la peur de la Convention a produit en France. L'Empereur a tenté de sauver son pays de l'arnarchie de 1793, et de le garantir d'une contre-Révolution. Au milieu du naufrage de tous les partis, il a cherché à éviter de grands périls en ne se faisant l'esclave d'aucun parti, de crainte de faire de ce parti l'ennemi des autres,

et il a obéi à une impulsion de sa conscience, considérant qu'il répondait aux besoins et aux inspirations de la France, réclamant l'égalité et la liberté en accord avec sa civilisation. La France sentit, elle aussi, qu'à la fin de la guerre prolongée qui réclamait un dictateur — qui ne fut jamais un tyran, bien que quelques hommes superficiels aient qualifié de despotisme le régime impérial — qu'elle gagnerait par une paix générale les grands bienfaits que nous ne trouvons qu'ici, dans le Nouveau-Monde.

Que Napoléon ait compris le vœu de la Nation, cela est suffisamment prouvé à la postérité, par son retour miraculeux de l'île d'Elbe. Mais le cabinet anglais, en rallumant la guerre, fit de la continuation de ce despotisme une nécessité, car Napoléon fut obligé d'employer tous les moyens possibles de réconciliation entre les gouvernements du Continent et la France. Tout ce qu'a fait Napoléon — sa création d'une noblesse non féodale, ses relations de famille, sa Légion d'honneur, ses nouveaux royaumes — tout lui a été imposé. Les Anglais l'ont forcé à faire tout ce qu'il a fait, l'ont obligé de se mettre lui-même en harmonie apparente avec les nations qu'il avait conquises, pour essayer de les éloigner des fascinations de l'Angleterre.

La lutte dura trop longtemps. L'Angleterre fut aidée par l'empereur Alexandre et par l'empereur d'Autriche ; les oligarchies de Vienne et de Moscou s'unissant à celle de Londres, finirent enfin par triompher de Napoléon et de la France, sacrifiant ainsi le sort des nations et des souverains régnants d'Europe qui auraient pu, à la rigueur, reconnaître l'avantage d'un gouvernement constitutionnel, même si l'aristocratie avait trouvé un regain de faveur auprès de ses princes, et pu assurer le bonheur des peuples, en acceptant un ordre de choses établi, résultant du degré de civilisation au-

quel nous sommes parvenus. Le bon peuple d'Allemagne a été trompé et l'Angleterre, prête à succomber sous le système continental, remporte la victoire sur son ennemi, à l'aide de ces nations mêmes qui, précisément, auraient trouvé en Napoléon, le sauveur et le contrôleur des destinées européennes. Car l'Europe demandait la reconnaissance de l'égalité, de la liberté constitutionnelle, de la liberté religieuse, et une paix durable devant servir à balancer les préventions des hordes du Nord et Gothiques, dont l'aristocratie et le clergé avaient hérité depuis le Moyen Age. Napoléon m'a souvent dit : « Il me faut encore dix ans pour donner une entière liberté. » C'était un disciple de Platon et des philosophes. Toutefois, il répétait souvent ces mots : « Je ne fais pas ce que je veux, mais ce que je peux. Les Anglais me forcent à vivre au jour le jour. Il me fallait deux ans de paix générale pour accomplir mes desseins. »

Mais je m'aperçois que ma réponse est presque un essai, Je vous envoie, pour ce qui me concerne, les seuls documents que je considère comme vrais. Les articles bibliographiques publiés en Europe sont dictés par l'ignorance et la prévention.

Avec la considération la plus distinguée, etc. etc.

Lieber ne se contenta pas de ces renseignements écrits ou de vive voix. Il soumit à Joseph son manuscrit, et, lors de l'impression, jusqu'aux épreuves de son travail. C'est ce qui ressort d'une note de son journal, à la date du 20 janvier 1832 :

« J'ai envoyé la seconde partie de mon article sur Napoléon à Joseph Bonaparte. »

Joseph tint naturellement à témoigner à cet auteur, si scrupuleux, tout le cas qu'il faisait de son écrit. C'est Lieber, toujours précis, qui note le fait :

> 14 Mai 1832. Lettre de Joseph Bonaparte. Il dit que 'article sur Napoléon dans l'*Americana*, est le plus dégagé de toute prévention et le plus véridique, qu'il ait jamais lu sur le sujet.

Les rapports, assez familliers, on vient de le voir, que nous venons de montrer existant entre le comte de Survilliers et Lieber, ont pour heureux résultat de fournir à l'écrivain de l'*Americana* des renseignemeuts dont bénéficie le chef de la famille des Bonapartes. Les relations qu'eut Joseph avec le banquier français Stephen Girard[1] auraient pu avoir des

[1] Stephen Girard, né près de Bordeaux (selon quelques biographes, à Perrigueux), le 24 mai 1750, mort du choléra, à Philadelphie, le 26 décembre 1831. Né d'une famille peu fortunée, il s'embarqua en qualité de *stewart* sur un navire partant pour les colonies. Après quelques années d'une existence assez accidentée, où on le voit de stewart devenu marin, puis capitaine, puis propriétaire de son propre bâtiment, on le retrouve à Philadelphie où il se livre au commerce de l'épicerie. Il est successivement liquoriste, débitant, armateur de nouveau et, enfin, banquier. En cette dernière qualité, il est correspondant des plus anciennes maisons de banque de l'Europe, Baring frères entre autres. Sa situation, devenue considérable, le met à même de faire des prêts au gouvernement américain qu'il soutient, en 1812, lors de la guerre avec l'Angleterre. A sa mort, il laissa une fortune évaluée à 45 millions de francs et léguée à diverses institutions philanthropiques, ainsi qu'à des œuvres publiques de haute utilité. Le plus gros chiffre de ses legs (10 millions de francs) fut en faveur du collège Girard pour les orphelins. Stephen Girard est présenté, par ceux qui l'ont connu, comme une figure étrange et mystérieuse. Ce philanthrope paraît avoir été, en même temps, un mysanthrope. On attribue à un défaut physique l'extrême réserve dont il fit preuve toute sa vie. Dans sa jeunesse, il avait perdu un œil par accident. Très dur pour les autres, comme pour lui-même, il donnait peu lorsqu'il s'agissait de charités individuelles, réservant les dons, toujours très-importants, aux œuvres publiques, d'une organisation solide ; il exigeait

conséquences moins générales mais tout aussi utiles, dans un cercle plus restreint, si les conseils de ce financier, bien au courant du mouvement économique américain, eussent été écoutés. L'article de Lieber, par le retentissement qu'il obtint en Amérique, ne fut pas sans effet sur la tournure favorable que prirent les esprits et les imaginations en ce qui concernait la mémoire de l'empereur Napoléon. Il y avait là un grand intérêt moral auquel Joseph eut raison de s'attacher avec le plus grand soin. Le succès le récompensa de ses intelligents efforts. Malheureusement, en ce qui se rapporte à sa liaison avec Stephen Girard, il n'agit pas avec un même souci de son intérêt matériel propre.

Stephen Girard, nous dit M. Mailliard, conseillait au comte de Survilliers de vendre ses terres de France, ses tableaux, ses diamants, et de placer toute sa fortune en terrains de ville à Philadelphie. « Dans quelques années, lui répétait-il volontiers, vous ferez une grande fortune par l'augmentation en valeur de ces terrains. Je vous aiderai à les acheter avec jugement. » Joseph refusa ces bons avis, disant qu'il était trop indécis sur ses mouvements ; que les évènements pouvaient le rappeler en France à chaque instant, etc., etc.

Vous vous trompez, M. le comte, rien n'arrivera de longtemps pour vous.

énormément de ses employés et se montrait fort âpre en fait de salaires. Son dévouement fut sans bornes lors de l'épidémie de fièvre jaune, qui eut lieu à Philadelphie en 1793.

Laissez la politique de côté pour quelques années. Au lieu de jeter l'argent, comme vous le faites, vous devriez amasser une grande fortune qui vous servira un de ces jours ; vous en aurez besoin. »

Les hommes ont beau faire, se livrer aux raisonnements les plus sages, chercher à se convaincre par les plus indiscutables motifs; au fond, ils sont toujours hommes, et, par conséquent, hantés par les mirages de l'espérance, par les rêves chimériques, caressés en dépit des faits les plus probants, de la réalité nettement entrevue aux heures de discussion lucide avec soi-même. Le comte de Survilliers avait reconnu, comme Stephen Girard, que l'Europe ne pouvait être habitable pour lui que dans un temps presque indéfini, il s'était plu à le dire, à le répéter, et même à l'écrire plusieurs fois. Et cependant, lorsqu'il se trouve en présence d'une proposition d'établissement pour jamais, répondant à ces mêmes vues; lorsqu'il s'agit pour lui de songer à transporter tous ses capitaux en Amérique, à poser ici les bases de la fortune à venir des siens, il hésite, il recule, et ne parvient pas à se décider. Il préfère demeurer dans le flottant des illusions décevantes, mais aussi berçantes, et permettant les longues et douces songeries. Il ne parvient pas à se résoudre à brûler ses vaisseaux. Il voit clair sur les choses d'au-

jourd'hui; mais il veut réserver demain. État d'indécision bien naturel au cœur de l'exilé.

Parmi les amis américains de Joseph, nous allons choisir un certain nombre de noms de personnes qui nous ont paru devoir fixer plus directement notre attention, soit par le degré d'intimité, soit par des services rendus, soit par la mention particulière qu'en fait le comte de Survilliers dans son testament. Il s'agit, bien entendu d'amis personnels, introduits à ce titre dans la vie de Joseph, et non de connaissances passagères, de relations toutes de circonstance, amenées par les hautes situations des personnages, mis momentanément en rapport. Nous nous contenterons de citer MM. Henri Clay, Daniel Webster, John Quincy Adams, Livingstone, tous hommes d'état, renvoyant le lecteur pour le nombreux cortège des autres, à tous les endroits de cet ouvrage où il en est question. L'amiral Charles Stewart, le héros de la guerre de 1812, fut un voisin et, par conséquent, un ami de tous les jours du comte de Survilliers. Il habitait Ironsides propriété séparée de Point-Breeze par Bordentown et que l'on apercevait du belvédère.

Une autre connaissance estimée de Joseph était le sénateur Richard Stockton. Il résidait à Princeton, petite ville du New-Jersey peu distante de Bordentown. Des visites fréquentes

avaient lieu entre les deux résidences. Une lettre de cet homme de bien va nous le montrer, servant d'intermédiaire pour faciliter une rencontre entre son noble ami et Daniel Webster. Cette lettre datée de Princeton, 6 juillet 1819 et adressée à un ami commun, Joseph Hopkinson, lui annonce la prochaine visite de M. et Madame Daniel Webster, puis, vient cette phrase : « J'ai envoyé une invitation au comte pour le même jour, de façon à ce que Webster le voie avant que d'aller à Bordentown[1]. »

Au moment où le comte de Survilliers se préparait à quitter définitivement l'Amérique, en 1839, il écrivait à un autre intime, le général Thomas Cadwalader :

Philadelphie, 25 Octobre 1839.

Mon cher Général,

Je suis dans l'obligation de partir pour l'Angleterre le 1er novembre, avec l'espoir, mais non la certitude du retour ; j'espère que vous accepterez avec plaisir le souvenir que je vous envoie des sentiments qui m'ont uni à votre famille, depuis le long séjour que j'ai fait parmi vous.

Agréez, l'assurance des miens, dans l'un et l'autre monde.

Votre affectionné serviteur et ami,

JOSEPH, COMTE DE SURVILLIERS.

P. S. — *Le Rapt d'Europe* est un des meilleurs tableaux de Coypel, de l'école française du siècle dernier.

[1] Lettre inédite communiquée par M. Oliver Hopkinson.

Ce général Cadwalader avait fait avec Joseph, en 1832, en qualité d'invité de ce dernier, la traversée d'Amérique en Angleterre. Une lettre de l'ex-roi d'Espagne, encore à propos d'un cadeau, démontre la sincérité et la solidité des liens d'amitié qui unissaient ces deux hommes :

Londres, le 26 Mai 1833.

Monsieur, je n'ai pas eu occasion de vous donner de mes nouvelles depuis votre départ d'ici ; le docteur Chapman m'en donne des vôtres par sa lettre du mois de mars, et je vois avec plaisir qu'un aussi long voyage n'a pas nui à votre santé ; je compte passer l'hiver avec vous à Philadelphie ; en attendant, je vous prie d'agréer un vase étrusque, que mon frère Lucien m'a remplacé ici. Je donne ordre à mon concierge de le faire transporter chez vous.

Veuillez me rappeler au souvenir de Madame et de votre famille et ne pas douter de mon bien sincère attachement.

Votre affectionné serviteur.

JOSEPH, COMTE DE SURVILLIERS,

Monsieur le Général Cadwalader. Philadelphie.

Quatre amis sont mentionnés, chacun avec un legs spécial dans le testament de Joseph. Ce sont : M. Joseph Hopkinson, le Dr Nathaniel Chapman, M. William Short, et enfin M. Charles J. Ingersoll.

L'article 17 dudit testament indique, comme

devant être remis à M. Hopkinson, un bas relief en marbre, de forme ovale, reproduisant les traits du général Bonaparte. L'article 18 fait don au Dr Chapman des œuvres de Voltaire, édition Panckoucke. L'article 19 rend M. Short possesseur d'un bas relief en marbre, de forme ovale, représentant la princesse Borghèse. Le testament contient cette mention : « Portrait de ma sœur Pauline, dont il a admiré la beauté en Europe. » Enfin, M. Ingersoll est institué légataire, du fait de l'article suivant, d'une statuette en bronze « de mon frère le général Bonaparte, alors qu'il était commandant en chef de l'armée d'Italie. »

M. Joseph Hopkinson, toujours le fidèle et loyal ami du comte de Survilliers, fut son fondé de pouvoir à chacune de ses absences. Dans la seconde partie de cet ouvrage, on trouvera de fréquentes allusions à cette gestion aussi irréprochable qu'intelligente. Hopkinson fut un homme de grand mérite et sa mémoire jouit de la plus grande considération aux États-Unis. Juriste et écrivain distingué, il se vit nommer membre du Congrès par la ville de Philadelphie, en 1814. Né le 12 novembre 1770, après avoir fait ses études de droit, il avait exercé avec succès la profession d'avocat. Il n'occupa que peu de temps des

fonctions politiques. Quelques années après l'époque où il fit connaissance de Joseph, le président Adams le nomma au poste de juge pour le district-est de Pennsylvanie, position qu'il occupa jusqu'à sa mort, survenue le 15 janvier 1842. Son principal succès littéraire est le chant national *Hail Columbia*, dont la vogue n'est pas encore épuisée de nos jours.

L'habitation d'été de M. Joseph Hopkinson était proche de Point-Breeze[1] et il en résultait des relations fréquentes entre les habitants des deux maisons. Une lettre, — la seule que nous ayons trouvée écrite en anglais, de la main de Joseph, lequel parlait mal cette langue et, par conséquent, aimait peu à l'employer, — va nous démontrer le degré d'intimité qui régna dès l'installation de celui-ci à Bordentown entre ce prince et la famille Hopkinson :

Point-Breeze, 17 th January 1818'.

Count de Survilliers request the pleasure of Mr and Mistriss (*sic*) Hopkinson's family and miss Enery's company to morrow friday, when he hopes they will spend the whole day with him[2].

[1] La maison de Joseph Hopkinson à Bordentown est située au coin de la rue principale et de la route de Trenton. Sur sa façade, construite en briques, importées d'Angleterre, on voit le chiffre de l'année où elle fut bâtie, en fer forgé : 1750.

[2] Voici la traduction de cette lettre : Le comte de Survilliers espère que Mr et Madame Hopkinson, leur famille, ainsi que Mademoiselle Henry, lui

Joseph Hopkinson, très attaché à la personne de Joseph, ne voyait pas sans ennui, et même sans crainte, ses voyages en Europe. Il redoutait toujours de perdre ce voisin qui lui était cher. Cet état d'esprit, joint à une sincère sollicitude, le poussait à lui mettre fréquemment sous les yeux les dangers que courait sa tranquillité sur une terre ne semblant plus faite pour lui. La lettre qui va suivre se fait l'écho de ces craintes :

Bordentown, 21 juillet 1836.

Monsieur,

Je suppose qu'à l'heure présente vous êtes arrivé à votre port de destination ou que vous n'en êtes pas très éloigné. Votre commandant vous a promis une traversée de vingt jours, d'après mon calcul elle devait-être de vingt-cinq, et je continue à penser que je serai plus près que lui de la vérité. Je vous écris actuellement pour vous exprimer surtout ma sincère sympathie à l'occasion de la triste nouvelle de la mort de vos amis les plus chers d'Angleterre, décès que vous apprendrez, dès votre débarquement. Il semble que chacun de vos départs pour l'Europe soit un signal de mort pour les amis que vous désirez le plus y trouver. Lors de votre précédente visite, votre neveu (le duc de Reichstadt) et le général Lamarque venaient d'être descendus dans leurs tombes : aujour-

feront le plaisir de passer la journée de demain vendredi avec lui — Point-Breeze, le 17 janvier 1818.

Mademoiselle Elisabeth Blois Henry, dont il est ici question, épousa François, Victor, Adolphe de Chanal, général de brigade et député français. Elle mourut à Toulouse, le 23 avril 1890, dans sa 88e année.

d'hui c'est le duc de Gordon et le docteur O'Méara. En sorte que la fortune ou le destin paraît réprouver vos retours en Europe et vous rappeler qu'il est préférable pour vous de finir votre existence modèle dans la tranquillité reposante et philosophique du Nouveau-Monde, plutôt qu'au sein des intrigues bruyantes, incertaines et corrompues du Vieux.

Je me souviens d'avoir entendu monsieur Mailliard dire que O'Méara était, en Angleterre, le seul homme que vous pouviez véritablement appeler votre *ami* ; les autres n'étaient que des connaissances polies mais non point des amis, dans le vrai sens du mot, ou de vous ou de votre famille. Je prévois que la perte du duc de Gordon et du docteur O'Méara ne seront point les seuls changements déplaisants que vous trouverez dans votre situation en Angleterre.

Les Anglais sont fameux pour courir après les nouveautés. Ceux qu'ils appellent les *Lions* ont le don de les passionner : mais ils sont également célèbres pour leur changement de culte et la façon dont ils passent d'une idole à l'autre. Un jour ils salueront de leurs acclamations les éperons d'un général et le lendemain ce sera un éléphant qu'ils applaudiront. Ils pousseront des hourras devant une tête couronnée le matin, et l'abandonneront l'après-midi pour rendre les mêmes honneurs à un kanguroo. En ce qui vous concerne, je suis convaincu que vous ne sauriez vivre au milieu d'un peuple, quelques inconstantes et rudes que soient ses mœurs sans commander le respect et la bienveillance à tous les gens éclairés et honnêtes. Un homme dont la vie et la fortune n'ont pas cessé d'être employées en actes de bienfaisance et de générosité, doit être respecté et chéri à moins que le genre humain ne devienne universellement égoïste et perverti.

Je n'ai rien de particulier à vous dire pour ce qui nous regarde. Nous continuons cette existence tranquille et confortable qui n'offre ni assez de variété ni assez de saveur pour qui est accoutumé aux excitations de Londres ou de Paris, mais qui nous convient parfaitement et qui, au bout de l'année nous procurera probablement autant de jours de contentement, de satisfaction raisonnable que le ferait l'existence plus artificielle d'une capitale européenne. Je ne parle pas pour les gens jeunes et pleins de gaîté qui n'ont encore éprouvé aucun des malheurs graves et touchants, ni les déchantements dont a *hérité la chair humaine*[1]; mais pour ceux d'un âge plus mûr et d'une expérience consommée qui leur a appris a apprécier une existence tranquille, raisonnable et utile, et leur a montré combien l'appétit se fatigue vite par les plaisirs factices et les excitants dénaturés.

J'aurai sous peu le plaisir de vous écrire de nouveau. Je vous prie de me rappeler avec toute amabilité et respect à mademoiselle Thibaut et à son père, ainsi que, bien entendu, à mon ami et *certainement le vôtre*, M. Mailliard.

Très sûrement et respectueusement.

Votre très obéissant.

JOSEPH HOPKINSON.

LE COMTE DE SURVILLIERS,

Londres.

Le Dr Nathaniel Chapman, dont Joseph fit la connaissance à Philadelphie, est une des sommités médicales des États-Unis. L'étendue

[1] « Flesh is heir to » dans le texte. Expression tirée de Shakespeare, 3e acte, 1re scène de Hamlet qui commence par ces mots : *bo be or not to be.*

de ses connaissances, la sûreté de son élocution en ont fait un professeur et un conférencier aussi suivis que distingués. On lui doit des publications nombreuses. Le comte de Survilliers avait la plus grande confiance en ses hautes connaissances et appréciait tout le charme de sa conversation. Lors des premières atteintes du mal qui devait emporter l'ex-roi, tout son entourage s'entendit pour regretter l'éloignement d'un savant, dont la présence seule eût pu avoir une action si favorable sur le moral du malade[1].

M. William Short, fut un diplomate distingué. Il connaissait nos goûts et nos habitudes, pour avoir passé un certain temps en France, où Thomas Jefferson l'avait amené avec le titre de secrétaire de légation, en 1785, et où il avait occupé aussi, à la suite du départ de cet homme d'État (1789), le poste de chargé d'affaires.

M. Charles-Jared Ingersoll, comme William

[1] Nous avons eu sous les yeux un ouvrage relié en veau marron, sur le plat duquel étaient inscrits ces mots en lettres d'or : « Au roi Jo eph Napoléon. » Cet ouvrage portait au faux-titre une dédicace à M. le docteur Chapman, de Philadelphie, signée par le comte de Survilliers à Londres, le 6 janvier 1840. Il avait lui-même été dédié par son auteur au frère de Napoléon :

« Au roi Joseph Napoléon, hommage de profond respect et de reconnaissance par Aulagnier, membre de l'Académie royale de Médecine et de la Légion d'honneur. »

Paris, mai 1839.

Comme titre :
Dictionnaire des aliments et des boissons en usage dans les divers climats et chez les différents peuples. Paris, Cosson imprimeur, Cousin éditeur. Bruxelles, Mertens. In-8° de 731 pages.

Short, fut attaché à la légation américaine en France. Son livre intitulé : *History of the second war between the United States of America and Great Britain*, contient (2e série, vol. I, pages 127 à 422), une histoire de la Révolution française et du régime impérial, fréquemment écrite d'après des conversations avec Joseph et les Français de son entourage. La source à laquelle puisait l'écrivain nous a permis de lui faire un certain nombre d'emprunts, entrant dans le cadre du présent travail et pouvant, en quelque sorte, y figurer à titre de restitution. Il était naturel que nous rendissions au comte de Survilliers ce que Ingersoll tenait de lui.

Cet ex-monarque, qui fut le plus simple et le meilleur des maîtres, eut le rare bonheur, d'ailleurs si bien mérité par lui, de rencontrer dans son entourage un dévouement sans bornes, joint à une fidélité et à une chaleur de sentiments que le temps n'est pas parvenu à refroidir, chez les rares survivants de ces anciens témoins de la vie menée à Point-Breeze.

Le premier nom qui se présente à notre esprit et qui vient naturellement sous notre plume, au moment de nous occuper de la maison de Joseph Bonaparte, est celui de M. Louis Mailliard qui, par trente-six années

d'un zèle et d'un attachement sans bornes, mérita cette juste constatation de Joseph dans son testament : « Je proclame ici que nul homme n'a plus droit à ma confiance, à mon estime que Louis Mailliard. » Nous devons à son fils, M. Adolphe Mailliard, de précieux renseignements dont nos lecteurs ont pu apprécier l'importance et dont ils bénéficieront encore fréquemment dans la suite de ce travail. M. Adolphe Mailliard a hérité de son père le culte de Joseph Bonaparte. Il est impossible de parler du prince avec plus d'effusion, de reconnaissance sincère et, aussi, de profonde admiration.

Il fut adjoint en 1837 à son père Louis, en qualité de secrétaire, et la mort seule de Joseph, en 1844, le sépara de son protecteur et ami. Son père, Louis Mailliard fut nommé avec le juge Hopkinson, exécuteur testamentaire des dernières volontés de celui dont il connaissait si bien les plus intimes pensées.

Félix Lacoste qui fit, un certain temps, partie de la maison de Joseph, était un ancien officier, ayant assisté à la bataille de Waterloo, en qualité d'aide de camp du maréchal Gérard. Un duel qu'il eut avec Mérimée et dans lequel il fracassa le bras de ce dernier d'une balle de pistolet, fit un certain bruit. Arrivé en Amérique, et protégé par Joseph, il

fonda la feuille française le *Courrier des États-Unis*. Il ne tarda pas à renoncer au journalisme pour se lancer dans les affaires. Sa jeune femme, fort jolie et fort gracieuse, ne put jamais s'accoutumer à la vie américaine. Elle resta peu de temps auprès de son mari et revint en France avec ses deux fils. Lacoste eut pour hôte, en 1837, le prince Louis-Napoléon, qui, plus tard, le nomma consul général de France à New-York. Il n'occupa ce poste que quelques mois, étant mort le 14 novembre 1853.

M. Sari, ancien officier de marine, né en Corse, avait accompagné Napoléon sur le brick l'*Inconstant*[1], lors du retour de l'île d'Elbe. Sa femme, créole de Cuba, née de Saint-Georges, était d'une grande beauté. Chargée par Joseph de faire les honneurs de Point-Breeze, elle savait accomplir ses devoirs de maîtresse de maison avec autant de tact que de charme. M. et Madame Sari, accompagnèrent la princesse Charlotte, en 1824, lors de son départ pour

[1] Nous retrouvons dans notre carnet de voyage, cette note se rapportant à notre passage à Monterey (Californie) : une légende, dont l'authenticité peut être discutée et que nous ne rapportons que parce qu'elle vient de nous être racontée, tout naïvement par un habitant du pays, veut que le Brick l'*Inconstant*, débaptisé et naviguant sous le nom de *Nathalie* a échoué dans la baie de Monterey. Ce bâtiment, acheté par le gouvernement espagnol, venait dans ces parages pour approvisionner la mission qui est proche de cette petite cité. Selon notre narrateur, là mer basse, lors des fortes marées, l'on pourrait encore apercevoir la carcasse de ce navire, dont les gamins, adroits plongeurs, ramènent des débrits qu'ils vendent surtout aux Anglais.

l'Europe. Ils furent remplacés par M. William Thibaut et sa fille. M. Thibaut était le fils du trésorier de la Couronne en Espagne, un homme que Joseph estimait particulièrement et qui fut tué à Vittoria.

CHAPITRE VIII

LES EXILÉS FRANÇAIS

Sommaire : Mot de Louis XVIII. — Les événements et les hommes. — Rien appris ni rien oublié. — Fortunes à la dérive. — Les grands officiers de Napoléon. — Soldats de l'Empereur. — Demi-solde. — Les Cent-jours. — Émigration. — Terre libre d'Amérique. — Le frère de l'Empereur. — Là-bas! — Vers lui. — Exilés. — *Mémoires d'Hyde de Neuville.* — Ancien agent des Bourbons. — *Neuvil-Farm*, près Brunswick. — *Hermite du Passaïc.* — Centre de réunions. — Le général Moreau. — Historiographe. — Éloge historique de Moreau. — Ministre plénipotentiaire. — Mission secrète. — Contrôle. — Regnault de Saint-Jean d'Angely, Quinet, comte Real, Grouchy, Clausel, Garnier de Saintes. — Le roi *in partibus.* — Intrigants et hommes sans aveu. — Un oubli. — Les journaux américains. — Exilé et exilés. — Échange de poignées de mains. — Colonel Behr. -- Roi du Mexique. — Hallucination. — Lettre d'Hyde de Neuville. — Plan des réfugiés Français. — Lakanal. — Les faits. — Délégation. — Rumeur. — Refus. Mention du Dr O'Méara. — Extrait de journal. — « J'ai porté deux couronnes, etc. » — Excellence de la forme républicaine. — Un Washington. — Lakanal et Jefferson. — Tranquille colon. — En Alabama. — Culture du coton. — Spectre rouge. — Phrase de Figarò. — Général Simon Bernard. — Circonstance romanesque. — Lettres de Bernard. — L'ingénieur. — Le juge Q. C. Elmer et le *Beecher's Magazine.* — Colombus. — Un document. — Page d'histoire. — Le colonel Huard. — Le proscrit. — Administrés, non gouvernés. — La Société a pardonné. — Tolérance. — Idées gothiques et idées libérales. — Statistique. — Le doux pays de France. — Paroles de Louis-Philippe. — Un trait à double tranchant. — Ministre de la Guerre. — Grouchy. — Lettre. — Sur la Rivière Noire. — Clémence du duc de Richelieu. — Lallemand et Lefebvre-Desnouettes.

— Chez Dupont de Nemours. — Explosion d'une poudrière. — Landsdowne. — Regnault de Saint-Jean d'Angely. — Le navire *United States*. — Visite inoffensive. — L'*Evening Post*. — Le général Vandamme. — Arnaud, Bory Saint-Vincent, Hulin. — Les frères Lallemand. — Le Champ d'Asile. — Condamnations à mort. — Mariage du général Henri Lallemand. — Le Révérend Carr. — Henriette Girard. — Mort à Bordentown. — Institution de jeunes gens. — 1830. — Lefebvre-Desnouettes. — En vue des côtes. — Caractère. — Récit de William Everhart. — Naufrage de l'*Albion*. — Un bras cassé. — Retour sur Joseph Bonaparte. — Article du *Poulson*.

On connaît le mot de Louis XVIII rentrant à la suite des alliés : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » Peut-être les intentions de ce prince étaient-elles d'accord avec ces belles paroles. Sa finesse et son indéniable capacité politique rendent la chose assez vraisemblable. Malheureusement, les événements sont toujours plus forts que les hommes. On peut être à leur tête ; mais, en somme, on ne les dirige jamais complètement. La volonté du nouveau roi devait peu compter dans un moment d'entière révolution sociale. C'était plus qu'un monarque remplaçant un autre monarque : c'était un régime se substituant convulsivement à un régime, un monde (le Vieux-Monde), revenant prendre possession d'une Société renouvelée, ne croyant plus avoir rien de commun avec lui, qui, selon la phrase fameuse, n'avait rien appris ni rien oublié.

Bien des fortunes devaient se voir emportées à la dérive, bien des situations, de création impériale, devaient sombrer, battues par la tempête de tant d'intérêts, de tant de passions, et de tant de préjugés déchaînés. Les grands officiers de Napoléon furent naturellement les premiers atteints. Puis, la proscription descendant l'échelle s'abattit sur de moindres têtes. Le seul titre de soldat de l'Empereur fut suffisant pour rendre un malheureux suspect et l'exposer aux plus bas ressentiments. Demeurer en France, pour eux, c'était se vouer à la misère en même temps qu'à toutes les tracasseries. Ils se sentaient entourés d'hostilités. Les délations contre eux pleuvaient. Les officiers connus pour leur ancien dévouement à Napoléon, se voyaient mis en demi-solde et en quelque sorte internés dans de petites villes où ils étaient en but à la mauvaise volonté et aux dédains d'une population royaliste fanatisée. Les hommes qui avaient accepté un emploi, durant les Cent-jours, avaient surtout lieu de prendre peur. Ils étaient exposés, d'une minute à l'autre, à une incarcération, toujours suivie de jugements rigoureux. Les émigrés revenant, forcèrent à l'émigration les héros de l'épopée impériale.

Un certain nombre d'entre eux passèrent

l'Atlantique. La libre terre d'Amérique leur promettait un asile sûr. Et puis, on se répétait les uns aux autres parmi les petits, que le frère de l'Empereur habitait là-bas : ce là-bas qui permettait encore à leur horizon de s'éclairer de la douce lueur de l'espérance. On disait qu'il était bon, digne du nom qu'il portait ; qu'il offrait généreusement un asile aux vieux soldats trahis par le sort. Comme le brave grenadier Vondre, beaucoup faisaient leurs paquets et s'orientaient vers lui.

C'est de tous ces exilés, grands ou humbles, hauts officiers d'hier ou simples soldats, venus à Point-Breeze ou, tout au moins, ayant eu à se louer de l'inépuisable bonté de cœur de Joseph, que nous allons parler dans ce chapitre.

Les Mémoires de Hyde de Neuville[1] nous offrent une source de renseignements des plus importants, en ce qui concerne les exilés de marque. Hyde de Neuville, ancien agent des Bourbons, après avoir réussi à résider en France sous de faux noms jusqu'en 1806, se rendit aux États-Unis. Il s'établit à quelques milles de New-Brunswick, dans une ferme qu'il baptisa du nom de *Neuvil-Farm*. Quoique désireux de se reposer de son existence avan-

[1] *Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville*. Paris, Plon et Nourrit. 2 vol. in-8°.

tureuse et se livrant aux douceurs de la vie des champs, l'activité prodigieuse qui était le fond de sa nature ne lui permit pas de renoncer à toute intrigue. Officiellement, il se délassait dans la retraite et le commerce des muses ; il écrivait l'*Ermite du Passaïc*[1] ; mais sa demeure n'en était pas moins, au fond, le centre des réunions de mécontents et d'ennemis de la France impériale. C'est ainsi que nous y voyons, en qualité d'hôte assidu, le malheureux général qui mérita de mourir frappé par un projectile français au milieu des ennemis de son pays, dans les rangs desquels il combattait. Hyde de Neuville ne fut pas, dit-on, étranger à la funeste résolution que prit Moreau, obéissant aussi en celà à l'humeur vindicative de sa femme, d'oublier son nom de français jusqu'à mettre son épée au service de l'étranger menaçant sa patrie. Il ne recula pas devant le triste rôle d'historiographe de faits que sa conscience eût été mieux inspirée en laissant dans l'oubli. Il publia à New-York, en 1814, un éloge historique de ce général.

Le 14 janvier 1816, Hyde de Neuville fut

[1] Pendant longtemps, et alors que les moyens de locomotion n'étaient pas ce qu'ils sont à l'heure qu'il est en Amérique, ces chutes du Passaïc jouirent d'une grande réputation que devaient effacer, ou tout au moins faire rentrer dans l'ombre celles du Niagara.

Leur merveilleux décor a inspiré aussi Charlotte Bonaparte qui en a tracé un fort joli croquis.

nommé, par Louis XVIII, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire aux États-Unis et arriva à New-York, rejoignant son poste, le 15 juin de la même année. Il entrait dans ses attributions de surveiller les agissements des personnages de quelque importance, expatriés à la suite de l'avènement des Bourbons. Sa situation, ainsi que sa connaissance du pays et des mœurs américaines, le mettaient à même de remplir mieux que personne la mission secrète qui lui était confiée. Heureusement pour nous, il tint note assez exactement de tous les faits se rapportant à cette période de sa carrière. Nous puiserons donc dans ses *Mémoires* sans hésiter, revisant ses souvenirs par d'autres, puisés à diverses sources et nous permettant de les contrôler ou de les ramener à leur véritable portée.

Ce diplomate cite, parmi les plus importants, qu'il signale à son gouvernement : Regnault de Saint-Jean-d'Angely, domicilié à New-York ; l'ex-préfet Quinet et le comte Réal, habitant la même ville ; Grouchy, Clausel, Garnier de Saintes, résidant à Philadelphie[1]. Cette liste, très sommaire, ne contient qu'un nombre bien infime de la foule de proscrits que celui qu'il appelle le « roi in

[1] *Mémoires*, t. II, p. 211.

partibus[1] » a à secourir, ou à consoler, ou à conseiller. Pour les autres, il se contente d'une qualification, vaguement méprisante, qui les enveloppe dédaigneusement : « les intrigants et les hommes sans aveu dont les États-Unis foisonnent[2]. » Tels sont, selon lui, les individus dont le comte de Survilliers forme sa cour. Avec le sans-façon des passions, il oublie vite Moreau et leurs relations d'il y a quelques années. Il parle de l'intrigue et la traite avec une hauteur à laquelle toute sa vie passée ne permettait guère de s'attendre.

D'ailleurs, les rapports du comte de Survilliers avec les expatriés français n'offraient aucun caractère secret. Les journaux américains racontaient à leurs lecteurs les allées et venues de ces différents personnages. Il faut avouer que, si conspiration il y a eu, il est difficile de conspirer plus ouvertement, et, par conséquent, plus naïvement. Nous pensons qu'il ne faut voir dans les relations de l'ex-roi d'Espagne, avec les proscrits, qu'une pure affaire de sentiment. Son cœur l'y faisait plus prendre part que tout autre motif. Exilé lui-même, pouvait-il ne pas tendre les bras à des exilés. Pouvait-il oublier que les bannis d'aujourd'hui avaient été les loyaux serviteurs de

[1] *Mémoires*, t. II, p. 267.
[2] *Id.*, id., p. 272.

son frère ? N'y eût-il pas eu lâcheté de sa part à les repousser ou même à chercher à s'isoler habilement d'eux. Le gouvernement américain eut donc raison de fermer les yeux sur ces visites à Point-Breeze et de n'y voir qu'un échange de poignées de mains. Il nous est donc impossible de partager les frayeurs, feintes ou non, d'Hyde de Neuville. L'exagération de ses précautions tourne au comique. Quant au sujet du colonel Behr qui, selon lui, veut faire Joseph roi du Mexique, il va jusqu'à réclamer pour Sainte-Hélène une *surveillance inouie*[1], terminant sa lettre par ces mots visant Napoléon : « Où en serait-on, si cet homme prodigieux arrivait au Mexique déjà conquis[2]. » On peut se rendre compte, par ces quelques mots, de l'affolement que la seule évocation de la grande figure de l'ex-empereur exerçait sur les cerveaux en apparence les moins exaltés. Hyde de Neuville confine presque ici à l'hallucination. Il ne s'agit plus de raisonnement, ni même de rêverie possible, mais simplement d'intolérable cauchemar.

31 août 1817.

Le 27 de ce mois, par un de ces incidents qui tiennent du prodige et qui prouvent que la Providence, désarmée par tant d'infortunes accumulées sur les nations

[1] *Mémoires*, t. II, p. 321.
[2] *Id.*, id., p. 321.

et les souverains légitimes, veut enfin déjouer dans les deux continents les trames criminelles d'une famille bien funeste au monde, j'ai acquis des preuves irrécusables et telles que judiciairement elles ne pourraient être contestées, d'un plan ourdi par quelques réfugiés français. L'écriture et la signature sont du conventionnel Lakanal ; cet homme, établi depuis sept à huit mois dans le pays qu'on s'occupe d'insurger, paraît être le commissaire de Joseph auprès de la Confédération [1].

Tout ce lyrisme vertigineux et tant soit peu déséquilibré fait involontairement sourire quand on connaît les faits qui lui servent de base. Tant de bruit pour une délégation de quelques pauvres diables envoyés à Joseph avec une mission absolument irréalisable. Grâce peut-être au tapage qu'Hyde de Neuville fit lui-même autour de cette affaire, la rumeur publique se répandit que la couronne du Mexique avait été offerte au comte de Survilliers qui, du reste, l'avait refusée. La chose parvint jusqu'à Sainte-Hélène et O'Meara mentionne ce fait, à la date du 30 janvier 1817 dans son journal, en ayant soin de constater que Napoléon n'y attachait pas grande importance :

Les papiers rapportent que la souveraineté de l'Amérique espagnole a été offerte à votre frère Joseph.

[1] *Mémoires*, t. II, p. 319.

« Joseph, répliqua Napoléon, tout en ayant beaucoup d'esprit et de talent, est trop bon, est trop épris de plaisirs et de littérature pour être un roi[1]. »

Napoléon jugeait mieux, de son lointain exil, des hommes et des choses, que le diplomate fixé sur le sol américain; il en jugeait avec le recul de l'homme déjà entré dans l'histoire et planant au-dessus des événements.

La presse des États-Unis fait allusion aussi à cette offre de royauté et rapporte, en termes pompeux, le refus motivé du comte de Survilliers.

Nous extrayons ce passage assez caractéristique d'une feuille du temps :

Durant la résidence de Joseph à Bordentown, il arriva une députation de Mexico, apportant une offre de la couronne du Mexique. Joseph répondit à cette députation : « J'ai porté deux couronnes, je ne ferai pas la moindre démarche pour en porter une troisième. Je ne saurais trouver de plus belle récompense à ma vie publique que de voir des hommes, n'ayant pas voulu reconnaître mon autorité, quand j'étais à Madrid, venir à moi maintenant que je suis en exil. Mais je ne pense pas que le trône que vous désirez relever puisse faire votre bonheur. Chaque jour que je passe dans cette contrée hospitalière me prouve plus clairement l'excellence de la forme républicaine pour l'Amérique. Conservez-la comme un don précieux du ciel ; mettez fin à vos troubles intérieurs et suivez l'exemple des États-

[1] *Napoléon à Sainte-Hélène*, vol. I, p. 317. Nouv. éd.

Unis. Cherchez parmi vos concitoyens un homme plus capable que je ne saurais l'être moi-même de jouer le grand rôle de Washington[1]. »

Lakanal — avec qui Joseph put avoir quelques relations aux États-Unis, mais qui y mena toujours l'existence la plus pacifique et la moins exempte de soupçons puisque Thomas Jefferson lui-même, troisième président, l'accueillit sans cesse avec une bienveillance marquée — Lakanal ne semble aucunement mériter les appréhensions qu'il inspire à Hyde de Neuville. Son existence en Amérique, fut celle d'un tranquille colon, respectueux des lois et des usages du peuple auquel il devait une noble hospitalité. Du reste, ce célèbre éducateur, que les circonsseules mêlèrent aux prodigieuses agitations de la Révolution, n'était pas fait pour les intrigues de la politique proprement dite. L'action qu'il exerça à la Convention fut presque exclusivement dirigée vers les questions d'enseignement. Après avoir passé aux Cinq-Cents sans y exercer une grande influence, il fut heureux de revenir aux tendances de toute sa vie. Nommé professeur au lycée Charlemagne, il fallut le retour des Bourbons et le déchainement de passions rétrogrades qui l'accompagna,

[1] Extrait de journaux *Tover Collection*. Bib de Washington ; communication de M. P. Lec Phillips.

pour forcer cet homme de cabinet, ce spéculateur philosophe à quitter sa patrie. Retiré dans l'Alabama où Jefferson et le Congrès lui avaient accordé une concession de terres (cinq cents acres), nous ne dirons pas qu'il prit la charrue comme Cincinnatus, mais il se livra, non moins pacifiquement à la culture du coton. C'est là que va le chercher l'inquiet espionnage d'Hyde de Neuville, pour en faire une espèce de spectre rouge dont devra s'effarer l'Ancien et le Nouveau-Monde. Les Américains plus calmes et moins prompts à s'effaroucher, se sont contentés de voir dans Lakanal l'éducateur qu'il était et, chose rare chez nous, appliquant la fonction à l'individu, l'ont nommé président de l'Université de la Louisiane, poste qu'il occupa jusqu'à son retour en France après la révolution de 1830. Contrairement à la fameuse phrase de Figaro : « il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. » On peut dire ici : il fallait un professeur, ce fut un professeur qui l'obtint. Nous pouvons être certains que l'Université de la Louisiane eut, par le fait de cette nomination, le meilleur président qu'il put lui être donné d'avoir.

Nous croyons difficile qu'Hyde de Neuville ait pu classer le général Bernard parmi ces intrigants et ces gens sans aveu dont il gra-

tifie, avec tant de désinvolture, le comte de Survilliers. Cependant, ce général fut reçu à Point-Breeze dans des circonstances qui ne manquent pas d'une certaine apparence de romanesque. Il ne voulait pas y pénétrer, et, non seulement, il y passa une nuit, mais encore il y fit inviter tout le corps des ingénieurs à la tête duquel il se trouvait.

Le général Simon Bernard, sorti de l'École polytechnique, joignait à son talent militaire de véritables qualités d'ingénieur. On sait avec quelle énergie il fit son devoir à Waterloo. La France lui devait de la reconnaissance pour sa noble conduite à cette heure suprême d'agonie nationale : celui qui s'intitulait le premier Français, Louis XVIII, l'interna en Franche-Comté. Nous lisons ces quelques lignes de Bernard, datées de cette époque (Besançon, 1er juin 1816) et se rapportant à cette disgrâce :

« J'ai demandé du service : on ne m'en a pas refusé, mais on ne m'en a pas accordé. »

La clémence royale commua la peine première en une gracieuse permission de s'exiler. Dans une lettre, datée de Paris, 1er septembre 1816, le général annonce qu'il va s'éloigner pour quelque temps, et aller aux États-Unis qui fortifient leurs frontières de terre et de mer ; tout m'y promet un sort doux et assuré pen-

dant quelques années. Là, du moins, je pourrai servir la France, en servant des intérêts naturels, ajoute-t-il. Je vais me mettre en route sous peu de jours[1]..... »

L'esprit aussi libéral que pratique des Américains devait justifier les espérances de Simon Bernard. Ils n'avaient pas besoin du guerrier; mais ils s'empressèrent d'utiliser l'ingénieur. Le général français en disponibilité dut à son titre d'ancien élève de l'École polytechnique, d'obtenir du président Madison, une commission d'adjoint au corps des ingénieurs des États-Unis avec rang de brigadier général.

Le juge Lucius Q. C. Elmer a publié, dans le *Beecher's Magazine* de janvier 1872, un article intitulé : *le général Bernard et Joseph Bonaparte* au courant duquel il dit que, se trouvant en qualité d'ingénieur de l'État de New-Jersey, avec le général Bernard, venu à la tête de la Commission des ingénieurs du Gouvernement, comme ils se rendaient à Bordentown et passaient naturellement devant Point-Breeze, il ne put s'empêcher de demander à ce dernier s'il ne ferait pas une visite à Joseph. Bernard opposa le caractère de sa mission et la réserve que lui imposait sa situation officielle. « Mais comme nous arrivions devant la grille, continua le juge

[1] Lettre autographe communiquée par M. Paul Cottin.

Elmer, il advint que la voiture de Joseph nous apparut dans la cour, le comte étant sur le point d'y monter. Devant ce spectacle, le général ne put résister à l'impulsion de son cœur. Il nous laissa son cheval avec lequel nous continuâmes seuls notre route. Une heure ou deux après, il revint nous rejoindre, nous portant à tous une invitation à dîner pour Point-Breeze. » Ce fut de cette façon, un peu imprévue, et légèrement romanesque, comme nous l'avons constaté, que le comte de Survilliers et l'ex-lieutenant de son frère se trouvèrent réunis sur le sol Américain.

On le voit, la fidélité de Bernard n'a pas à souffrir une seconde de cette rencontre. L'élan de son cœur n'y fait nullement tort à son tact et se concilie avec le sentiment le plus scrupuleux de ses devoirs de fonctionnaire de la Grande République Américaine. Le nom qu'il donna à son fils né en 1819 : *Columbus*, suffirait à démontrer la vivacité de sa reconnaissance envers sa seconde patrie, si nous n'avions pas un document, tout à fait précieux, qui nous la révèle dans toute son étendue, et nous fait voir l'intelligence, la haute raison de l'homme conquis par la grandeur et la beauté des institutions qu'il a été à même d'apprécier pendant un espace de temps qui dura plus de quatorze ans.

Cette lettre, d'un cerveau véritablement supérieur, dépouillé de toute mesquinerie et exempt des préjugés trop communs chez nos compatriotes d'alors, a la portée d'une page d'histoire. C'est pourquoi nous la donnerons dans son entier.

New-York, 15 avril 1818.

..... Ce pays, mon cher Huard, présente un bien grand et un bien beau spectacle à l'homme de bien, à l'homme d'Etat et au philosophe. L'homme de bien y voit que le travail est la seule et vraie source du bonheur domestique et de la richesse publique : ici, tout est dû au travail, on n'obtient rien que par le travail, et on ne connaît point ces parasites de la fortune publique qui, sans pudeur, adoptent toutes les idées, partagent toutes les extravagances de celui qui les admet, à vivre grassement aux dépens du pauvre peuple qui paye, qui seul travaille et qui seul est malheureux. L'homme d'Etat apprend que l'opinion est irrévocablement la reine du monde, que ce n'est que sous sa dictée, pour ainsi dire, que les grandes masses d'hommes peuvent être administrées d'une manière avantageuse aux individus et à la Société entière ; je dis administrées et non pas gouvernées, car ici on ne gouverne pas, on administre ; on a trop bonne opinion de l'intérêt propre qui agit sans cesse sur l'homme, et qui est le grand moteur de ses actions, pour le conduire avec des lisières, et à chaque instant le faire aller dans des directions qu'il ne juge pas avantageuses à ses intérêts personnels : ici on croit à l'évidence qu'un individu connaît mieux ce qui convient à son bien-être particulier, qu'un conseil de savants politiques ne peut pénétrer sur ce qui convient au bien-

être d'une masse de dix, quinze, vingt millions d'individus. Aussi laisse-t-on faire ici à chaque citoyen tout ce que bon lui semble pourvu qu'il ne fasse pas de tort à qui que ce soit, et lorsqu'il fait tort à quelqu'un, ce n'est pas l'*administration* (car je ne veux pas dire *gouvernement* puisqu'il n'y en a pas) qui demande réparation sous le spécieux prétexte de la sûreté politique, c'est tout simplement l'individu lésé qui réclame. On lui en laisse entièrement le soin, car on croit encore à l'évidence qu'il y est intéressé plus que nul autre : de là, lorsqu'un homme est amené devant un tribunal, la partie lésée accuse, et les juges comme les jurés défendent l'accusé, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus raisonnablement le défendre, s'ils sont convaincus de sa culpabilité, ils se voient obligés, malgré toutes leurs favorables dispositions pour lui, à prononcer sa condamnation. S'il est conduit au gibet (ce qui arrive bien rarement), ses parents, ses amis, ses connaissances et même beaucoup d'hommes de bien qui s'intéressent à son infortune, viennent au lieu fatal lui serrer la main, l'encourager dans son voyage, et le charger de leurs commissions et de leurs compliments pour l'autre monde ; il promet de s'acquitter fidèlement et ponctuellement de tout ce qu'on lui confie ; la société a déjà pardonné et oublié sa faute, lorsque la justice tire la filoche et lance le voyageur dans l'éternité.

Quant au philosophe, il admire la tolérance religieuse qui est portée si loin ici que, lorsqu'une religion sur un point n'a pas assez de fidèles pour faire élever un temple, les fidèles des autres religions en font les frais et donnent les fonds nécessaires pour cet objet ; il admire l'heureux hasard qui a voulu que les fondateurs des diverses colonies de l'Amérique septentrionale, aient laissé en Europe toutes les idées

gothiques et féodales, pour ne semer ici que des idées philanthropiques, généreuses et raisonnables ; et quand on réfléchit que, depuis plus de deux siècles, les idées libérales sont ici naturalisées et reconnues comme des vérités les plus simples, c'est-à-dire comme 1 et 1 font 2, comme la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, nous autres Européens nous devons être un peu humiliés de voir nos enfants plus avancés et plus vertueux que nous. Enfin quand on considère que l'on ne voit pas ici un seul mendiant, pas de voleurs de grands chemins, qu'il n'y a besoin ni de police ni de bagne, que les familles sont nombreuses, que l'on se marie de très bonne heure, que la population s'accroît d'une manière extraordinaire (en 1782..... 2,389,300 âmes ; en 1790..... 3,928,626 âmes ; en 1800..... 5,305,818 âmes ; en 1810..... 7,239,903 âmes ; en 1820....., elle est présumée devoir être de 10,000,000 d'âmes), que le revenu seul des douanes suffit aux dépenses publiques en temps de paix, que la petite dette publique sera éteinte dans quelques années, que chaque individu, l'un dans l'autre, ne paie que la dixième partie d'une journée de travail d'un artisan, etc., il faut convenir que ce pays, dans sa fondation, dans sa course actuelle, est favorisé de tous les biens désirables, et qu'il a devant lui un avenir immense de bonheur, de tranquillité et de prospérité.

Si ce spectacle seul n'était pas suffisant pour me rendre ces contrées agréables, l'accueil et les égards que j'ai reçus dans tous mes voyages seraient assez, à eux seuls, pour me dédommager des peines qu'un cœur honnête éprouve loin d'une Patrie qui l'a vu naître, et pour laquelle il avait toujours été prêt de tout sacrifier. Cependant, tout en admirant le beau pays qui m'a accordé l'hospitalité, tout en le servant avec reconnais-

sance et avec un zèle tout dévoué, mes vœux sont et seront sans cesse pour le bonheur, la paix et la gloire de la France.

Signé : BERNARD.

A Monsieur Huart, lieutenant-colonel du génie, sous-directeur des fortifications, Belfort (département du Haut-Rhin)[1].

Le général Bernard pouvait aimer les États-Unis comme on aime une patrie d'adoption; mais il était impossible à ce français d'oublier *le doux pays de France*[2]. Dès qu'il lui fut possible d'y revenir, il se mit en route. Parti de New-York le 1er janvier 1831, il arriva à Paris le 1er février. Il était venu dans sa famille, qu'il ramena lors de son retour définitif, le 20 août de la même année. On attribue à Louis-Philippe, à propos de ce général, un mot tout à l'honneur de ce monarque, mais qui inspira quelques plaisanteries, à cause de la critique indirecte qu'il faisait, par contre-coup, de la parcimonie légendaire du chef de la famille d'Orléans : « Le général Bernard est de ceux qu'on prête, mais qu'on ne donne pas. » Les salons légitimistes purent s'amuser et rire de ce trait à double tranchant : Louis-Philippe n'en fut pas moins bien inspiré ce

[1] Lettre autographe du général Simon Bernard, communiquée par M. Paul Cottin.
[2] Mot de Jeanne-d'Arc.

jour-là. Comme les Américains, il sut utiliser les grandes capacités de Simon Bernard qui mourut en 1839, ministre de la guerre.

Grouchy, qui ne tenait aucun poste du gouvernement américain, n'avait aucune raison d'hésiter à entrer en rapport avec Joseph. Aussi, une lettre que l'on va lire, va-t-elle montrer ces relations établies d'une façon toute normale, au vu et su de tout le monde :

Philadelphie, le 31 juillet 1819.

J'oubliai de vous remettre l'autre jour, Monsieur, un exemplaire de la brochure que j'ai publié (*sic*) il y a quelque temps à l'occasion de la relation de la campagne de Waterloo par Gourgaud (1819)[1]. Mais vous êtes trop du nombre de ceux dont l'opinion m'est chère pour que je ne répare pas cette inadvertance.

Permettés que j'y joingne aussi ici un exemplaire que je destine à M. Brown et que je vous serai infiniment obligé de lui remettre.

Enfin, voici une lettre pour le comte de Survilliers, que j'ose vous prier de lui faire parvenir ; comme j'ai à cœur qu'elle lui arrive d'une manière sûre, j'ai espéré que vous me pardonneriez de prefférer de la faire

[1] Observations sur la relation de la campagne de 1815 publiée par le général Gourgaud et réfutation de quelques unes des assertions d'autres écrits relatifs à la bataille de Waterloo, par le maréchal de Grouchy.
Philadelphie, de l'imprimerie de J. F. Hurtel, n° 124, deuxième rue Sud.
Br. in-8°, 67 p. avec cartes. 1818.
Une autre plaquette suivit deux ans après.
Doutes sur l'authencité des Mémoires historiques, attribués à Napoléon et première réfutation de quelques-unes des assertions qu'ils renferment, par le comte de Grouchy.
Philadelphie, imprimé par J. F. Hurtel, n° 126, seconde rue Sud. Avril 1820. Br. in-8° de 8 p.

passer par vos mains, à la confier simplement au capitaine du Steam Boat.

Agréez, Monsieur, le renouvellement des sentiments de haute considération et d'attachement que je vous ai voué pour toujours.

Le Maréchal comte de GROUCHY[1].

Monsieur Joseph Hopkinson.

Le maréchal Grouchy avait fait, à la fin de 1818, l'acquisition de terres situées sur la Rivière Noire, dans l'État de New-York. Joseph, comme nous l'avons déjà dit, était lui-même également propriétaire dans cette partie des États-Unis ainsi que le comte Réal. La rencontre de ces deux personnages était donc inévitable et dut se produire tout naturellement.

Cette fois, Hyde de Neuville ne paraît pas prendre l'alarme. C'est qu'il connaît personnellement Grouchy, au point où il croit pouvoir se porter garant de la conduite de ce dernier auprès de son gouvernement. Du reste, ce gouvernement est lui-même édifié sur les idées et projets du maréchal qui, désirant rentrer en France, n'avait pas craint de signer la déclaration suivante :

Si je rentre en France, c'est avec la bien ferme volonté d'y vivre et d'y mourir en servant le gouvernement de mon pays[2].

[1] Lettre communiquée par M. Oliver Hopkinson.
[2] *Mémoires d'Hyde de Neuville* t. II, p. 276.

Le duc de Richelieu ne faisait donc pas preuve d'une grande générosité en écrivant à son plénipotentiaire aux États-Unis : « Une espérance dans un avenir plus éloigné doit être laissée à Grouchy et à Clausel[1]. » Mais la clémence du ministre de Louis XVIII sait se modérer et ne s'égare pas en rêveries sentimentales, comme le prouve cet autre passage de la même lettre (11 août 1817) :

Vot re conduite avec les réfugiés me paraît dictée par le meilleur esprit; seulement, il en est parmi eux à qui il ne faut pas donner d'espoir de retour, tels que Lallemand et Lefebvre-Desnouettes, dont la trahison a précédé de beaucoup l'arrivée de Buonaparte à Paris[2].

Nous préférons voir un maréchal de France sous un autre jour que celui impliqué par la précédente réclamation. C'est donc avec un vrai soulagement que nous allons raconter une anecdote tout à son honneur. Grouchy qui voyageait beaucoup, résida à Philadelphie[3] d'où il se rendait souvent en visite chez Dupont de Nemours, propriétaire-usinier à Brandywine[4].

[1] *Mémoires d'Hyde de Neuville*, t. II., p. 306.
[2] *Id.*, id., p. 306.
[3] 244, Lombard Street (*Paxton's Annual Philadelphia Directory and Register for 1819*).
[4] Eleuthère Irenée, 2e fils de l'ancien président du conseil des Cinq-Cents, né à Paris, le 24 juin 1771 et mort du choléra, à Philadelphie, le 31 octobre 1834.
Toute la famille émigra en 1799 et débarqua à New-Port (R. J.) le 1er janvier 1800.
Il établit en 1802 une fabrique de poudre sur la rivière Brandywine, près de Wilmington.

Un dimanche matin de mars 1818, que le maréchal et son fils le colonel Alphonse de Grouchy, hôtes de Dupont de Nemours, sortaient de table, se préparant à partir pour la chasse, une formidable explosion cloua tous les assistants sur le seuil de la maison. C'était la fabrique de poudre qui sautait. Grouchy, suivi de son fils, fut le premier à organiser et à diriger les secours. Il fit preuve, en cette circonstance, d'un courage et d'un sang-froid que l'on n'a pas encore oublié dans le pays et que les journaux du temps se plurent à louer à l'envi[1].

Clausel, lui, comme on l'a lu dans notre second chapitre, eut non seulement des relations avec Joseph, mais encore noua avec l'ex-roi d'Espagne de véritables liens d'intimité, qui furent durables, ainsi qu'en témoigne une lettre de Joseph, écrite en 1840, à propos des cendres de l'Empereur. Clausel habita toute ~~une andsdeLsaison wne~~; propriété louée par le frère de Napoléon aux portes de Philadelphie.

L'*Evening Post* publiait, le 20 octobre 1815, cette information, tirée d'une correspondance de Paris et datée du 25 août :

Le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, ex-ministre d'État de Bonaparte, est parti ce matin pour le

[1] Nile's Register, 4 avril 1818.

Havre, en compagnie de son fils, où il doit s'embarquer à destination des États-Unis. Il a été informé que la *prudence* rendait nécessaire un tel voyage.

La même feuille constate, à la date du 25 octobre 1815, que le comte vient d'arriver avec son fils Auguste, sur le navire *United States*.

Les visites faites par cet ancien ministre de l'Empereur à son frère Joseph, furent sans doute considérées comme à peu près inoffensives, car l'exil, né du *conseil de prudence* donné à Regnault ne dura que quelques années. L'*Evening Post*, que nous citons encore, signale son départ pour Anvers, sur le *Neptune*, capitaine Smith, dans son numéro du 16 juillet 1817.

Un autre visiteur de Point-Breeze, le général Vandamme[1], dans la division duquel figurait le 4e régiment de ligne commandé par Joseph, lors du camp de Boulogne, arrivé à Philadelphie, le 28 juillet 1817, et qui fut un hôte assidu, lui aussi, de Point-Breeze, put rentrer en Europe peu après Regnault de Saint-Jean-d'Angely. « Arnault, Bory-Saint-Vincent, Hulin et Vandamme, tous exilés, ont

[1] Vandamme, embarqué à Amsterdam sur le navire *John*, avait débarqué au lazaret de Philadelphie, le mardi 28 juillet 1817. Il vécut assez retiré dans une jolie maison bâtie sur la rive droite de la rivière Schuylkill (à l'heure qu'il est, prise dans la ville et formant le quartier dit West Philadelphia.)

obtenu, dit le *New-York Evennig Post*, du 21 février 1820, la permission de rentrer dans leur patrie. »

Parmi les exilés auxquels le duc de Richelieu ne voulait pas laisser le moindre espoir, figurent les frères Lallemand, dont l'aîné, Charles, avait été l'un des principaux organisateurs du Champ-d'Asile, cette association d'anciens militaires, en vue d'exploitation de terres au Texas, qu'Hyde de Neuville qualifie de *Confédération Napoléonienne*. Nous aurons à revenir plus tard sur ce sujet, touché ici seulement en passant. Les deux généraux Lallemand, jouirent tous les deux de la part de Joseph, d'une estime marquée. Ils étaient arrivés, sous le coup d'une condamnation à mort, aux États-Unis, au commencement de 1816.

Il n'y avait pas, pour eux, à songer à un retour, même dans les temps les plus éloignés. Il se résolurent donc à se fixer en Amérique. Le plus jeune des deux frères, Henri, ne tarda pas à contracter une union qui devait l'attacher par de nouveaux liens à sa nouvelle patrie d'adoption. Le *Poulson's Advertiser,* du 5 novembre 1817, fait paraître le fait divers suivant :

Ont été mariés le 28 octobre par le révérend Carr, de

l'église Saint-Augustin[1], en la demeure[2] de Monsieur Stephen Girard, le général Henry Lallemand, et Mademoiselle Henriette Girard, nièce de Stephen Girard.

Etaient présents : le comte de Survilliers, le maréchal de Grouchy et son fils, les généraux Vandamme et Charles Lallemand, ainsi qu'un grand nombre d'amis et de parents de l'heureux couple[3].

La présence de Joseph, à la cérémonie, prouve le cas qu'il faisait du marié. Il faut remarquer aussi que ce dernier épousait une proche parente du grand banquier, que nous avons déjà montré en liaison suivie avec l'ex-roi. Peut-être celui-ci ne fut-il pas complète-

[1] L'église catholique romaine de Saint-Augustin, ouverte au culte depuis 1801, incendiée durant des troubles, le 8 mai 1844 et rebâtie deux ans plus tard, était située dans la 4e rue, au-dessous de Vine Street.

[2] Située sur Water Street, entre Market et Arch Streets.

[3] Un curieux extrait de *The Life and Letters of Fitz Greene Halleck*, by James Grant Wilson, New-York. D. Appleton et C°, in-12, 1869, nous fait assister au plus curieux des dîners de mariage, à un dîner donné en l'honneur d'un exilé français et auquel assista Joseph Bonaparte. Le repas eut lieu au restaurant de Villegrand, situé dans Warren Street, à New-York. Halleck le seul américain qui y assista, note la présence du comte de Survilliers, du maréchal Grouchy (qui suivant le témoignage de l'ex-roi, constate-t-il, ne fut jamais traître à Napoléon) Regnault de Saint-Jean d'Angély, des généraux Vandamme, Lefebvre-Desnouettes, ainsi que de divers autres exilés. Le comte, en cette occasion, comme d'ailleurs en plusieurs autres, parla avec abandon à Halleck de son rôle passé, disant : « Quand j'étais roi d'Espagne » ou « dans mes belles affaires. » Vers le milieu de la soirée, la société se montra tout-à-fait joyeuse et en arriva, selon l'auteur, à un degré de gaieté dont seuls des Français pouvaient être capables, étant donnée la situation de proscrits de tous les convives. L'ex-roi fit une trompette avec un journal et se mit à souffler vigoureusement dedans. Le maréchal entonna des chansons que toute l'assistance reprenait en chœur. Le fameux général de cavalerie Lallemand courait partout à quatre pattes avec un enfant à cheval sur les épaules, tandis que un autre général ayant assisté à Waterloo contrefaisait d'une façon on ne peut plus gaie un soldat français bègue et se livrait à toutes sortes d'imitations comiques. Ils s'amusaient et jouaient comme de vrais enfants: et quoique quelques uns d'entre eux fussent d'âge mûr, d'autres même d'âge tout-à-fait avancé, ils montraient tous une grande jeunesse d'esprit. Halleck caractérise cette soirée de la plus amusante et la plus extraordinaire qu'il ait jamais passé.

ment étranger à ce mariage? Henri Lallemand devait mourir à Bordentown, le 15 septembre 1823, après être devenu ainsi voisin de Point-Breeze[1].

Quant à Charles, il tenta d'organiser, mais sans succès, l'Association fraternelle du Champ d'Asile. Revenu dans le nord, il fonda une institution pour l'éducation de la jeunesse, qu'il n'abandonna que pour regagner la France, après la révolution de 1830, où Louis Philippe lui confia un commandement important. Durant tout son séjour aux États-Unis, il fut un des visiteurs assidus du comte de Survilliers. La lettre, rendue officielle, que Joseph lui écrivit, à la suite des journées de Juillet, est trop connue pour que nous la citions.

Moins heureux que Charles Lallemand, le général Lefebvre-Desnouettes, qui n'avait pu s'acclimater sous le ciel américain et que, d'ailleurs, le besoin de revoir les siens, poussait à tourner sans cesse les regards vers l'Europe, devait périr en vue des côtes où tendaient tous ses espoirs. Hyde de Neuville avait dit de lui: « Ce caractère était de ceux que l'on admire dans toutes les causes quelles qu'elles soient: une grande douceur unie à une

[1] Sa veuve remariée au Docteur J. Y. Clark, de Philadelphie, est morte le 26 juillet 1880. Caroline-Adèle-Stéphanie Girard-Lallemand, sa fille, fut mariée au Palais du Luxembourg, le 24 février 1840, au comte Hubert de Saint-Marsault.

grande fermeté, un dévouement sans phrases pour celui qu'il avait servi. » Ces lignes, venant de la plume qui les a tracées, avaient la portée d'un passeport pour l'expatrié. Jugé ainsi par le représentant diplomatique des Bourbons, il pouvait songer au retour sans crainte de se voir inquiéter. Cependant, il ne crut pas inutile de prendre certaines précautions, au moment de réaliser son projet. Le *New-York Commercial Advertiser* nous dit, d'après M. William Everhart — le seul passager échappé au naufrage de l'*Albion*[1], — que durant tout le voyage, l'ancien colonel-général des chasseurs de la garde impériale, avait évidemment fait son possible pour ne pas être remarqué : il s'était inscrit sous un nom d'emprunt, et avait laissé croître sa barbe dans le but de déguiser ses traits, trop connus de tout le monde. L'*Albion* se perdit le 21 avril 1822, en vue des côtes d'Irlande, sur le littoral du comté de Cork. Une mer démontée rendait tous moyens de se sauver impossibles. Mais, quand même il lui eut été donné de gagner la terre, un accident arrivé la veille au général, un bras cassé, l'aurait, sans doute, empêché d'en profiter[2].

[1] Brick de 447 tonneaux commandé par le capitaine Williams. Sur cinquante-quatre personnes embarquées sur ce navire (23 passagers de cabine, 6 de pont, et 25 hommes d'équipages) huit seulement parvinrent à se sauver.

[2] On voit entre la jetée du Hâvre et les phares de la Hève un monument

Ce chapitre consacré aux exilés Français aux États-Unis, ne serait pas complet si, au moment de le clore, nous ne ramenions le lecteur, *à ce titre d'exilé*, sur la personne de Joseph Bonaparte. Le caractère de notre travail lui fait justement une place à part parmi ces exilés ; mais il n'en a pas moins droit aussi à une place au milieu d'eux. Il fut le centre vers lequel convergèrent tous leurs regards. Il se mêla à eux, oubliant tout ce qui, dans le passé, avait pu être une cause de scission, ne voulant plus voir ici que des compatriotes et que des victimes de la grande cause servie par tous, malgré d'inévitables divergences. En France, il eût pu désirer éviter le contact de quelques-uns, avoir le ressentiment de certaines erreurs ou de certaines fautes ; mais on était à l'étranger et non en France, et, chacun de ces compatriotes devait lui sembler comme une parcelle de la patrie.

Une nouvelle du *Poulson*, feuille que nous avons consultée souvent avec profit, donne bien la physionomie de l'ex-roi d'Espagne telle que nous désirons l'esquisser ici. Nous la citerons donc en terminant. Il s'agit d'un extrait

blanc en forme de pain de sucre. Il se rapporte au drame qui coûta la vie au général Lefebvre-Desnouettes. L'inscription de sa base indique qu'il a été élevé par la veuve de ce général afin de servir de point de repaire aux navires en péril et de les sauver du sort de l'*Albion*.

de lettre, adressée à un journal allemand par un écrivain anonyme et reproduit le samedi 5 octobre 1816.

Joseph Bonaparte vit ici, dit l'écrivain anonyme, sans aucune espèce d'apparat, et a fait abandon de ses titres, dignités et ordres. Ses domestiques n'ont même pas de livrées, on le nomme communément M. Joseph Bonaparte. Il est excessivement libéral envers tout individu qui se réclame de lui pour obtenir une situation que sa grande fortune lui permet de faire. A Philadelphie, il ne rend pas de visites et sa seule société se compose de Français. Dernièrement il est venu à Philadelphie, accompagné de Grouchy et de Lefèvre-Desnouettes. A Landsdowne, où il a habité quelque temps, il avait près de lui le général Clausel.

Il écrit volontiers, et de temps à autre publie, dans les journaux américains, de fort curieux articles. Quoique partisan convaincu de son frère, il se montre, dans ses écrits, chaud défenseur de la liberté et y prend le ton d'un républicain de race.

CHAPITRE IX

LA POLITIQUE

Sommaire : Situation semi-officielle. — Le comte de Survilliers et Joseph Bonaparte. — Ombrage. — Passage d'Ingersoll. — Lutte sourde. — *Trop de zèle.* — Agitations du Champ d'Asile et leur contre-coup. — Étudier les choses de près. — Les journées de Point-Breeze. — Visites de la maison. — Tenue des visiteurs. — La législature du New-Jersey. — Manière d'être de Joseph. — Irritation contre les Bourbons. — « Prince ». — Note de M. Adolphe Mailliard. — L'hiver à Philadelphie. — Dîners courus. — Réceptions de l'été. — Visites notées et rendues. — Document sur le Champ d'Asile. — Citoyen libre d'un pays libre. — Choc inévitable. — L'opinion publique et les commérages. — Le comte de Survilliers et le Texas. — En Alabama. — Charles et Henry Lallemand. — Royaume espagnol avec Joseph pour roi. — Refus de Joseph. — Libéralités. — Lettre d'instructions du secrétaire d'État Adams. — M. Graham et le président Monroe. — Aventuriers et concessions de terre sur la rivière Tombogboe. — Organisation militaire. — Établissement purement agricole. — Empêchement possible. — Le parti révolutionnaire du Mexique. — M. Onis. — Duperie mutuelle. — Occupation de Galveston. — Matagorda. — Rio Bravo. — Chiffre des individus groupés et moyens d'exécution. — Joseph Bonaparte et le ministre d'Espagne. — Pas de réponse, ou supprimée. — Beaucoup de bruit pour rien. — État psychologique. — Hyde de Neuville et le gouvernement américain. — Opinion de Voltaire. — « Ondoyant et divers ». — Double dans ses aspirations. — Antinomie. — Étranger et étrange. — Esprit de corps. — Non citoyens, mais soldats. — Trois cohortes. — Conformément à son principe. — Condottières. — Velléités. — Colonie napoléonienne. — Frère de l'*autre*. — Le pivot. — Le général Rigau et sa fille. — Colonies militaires. — Brochure. —

Démarche d'Hyde de Neuville. — Portrait de Napoléon, par Gérard. — Mystère, non oubli. — Droit de famille et droit historique. — Représentant de la France. — Lettre. — Tableau de la Légation. — Liens du sang. — Tact de Joseph. — Caractère public. — L'Académie des Beaux-Arts de Philadelphie. — Toile encombrante. — Lettre d'envoi. — « L'empereur, mon frère ». — M. Sully. — Lendemains rêvés. — Centre et foyer. — Le parti libéral. — Acte additionnel. — Le duc d'Orléans. — Au nom du roi de Rome. — Bienfaiteur et improvisateur. — Mirage de la distance. — Droits de la politique. — Roi bourgeois et bourgeois roi. — Dans l'ombre de Washington. — Lafayette aux États-Unis. — Récit de Levasseur. — Bénédiction du Patriarche de la Liberté. — Anniversaire de l'indépendance américaine. — « Mes Frontières ». — Conversation secrète. — Récit d'Ingersoll. — Opinions politiques de Lafayette. — Dix millions de francs. — Moyens et résultats. — Évasion de Napoléon. — Expulsion des Bourbons. — Royale étiquette. — Trop loin. — Une arme. — Acte de prudence. — Trône impossible. — Quelqu'un ou quelque chose.

Au point où nous sommes parvenus, la marche logique de notre travail nous amène à écrire un chapitre dont le titre pourrait être : De la situation semi-officielle de Joseph aux États-Unis. Tout nous a conduits jusqu'à présent à l'étude de ce côté de son existence d'expatrié ! Qu'il le voulût ou non, le rôle semi-officiel dont nous désirons nous occuper à présent, ne pouvait être évité par lui. Il portait un nom trop célèbre, avait occupé de trop hautes fonctions, et, surtout était le frère d'un grand homme ayant trop jeté d'éclat à travers le monde et trop ébloui les masses, — pour être à même de mener une vie de simple parti-

culier. Il pouvait refuser les honneurs dont on aurait voulu lui faire encore porter le fardeau; mais ce qui ne dépendait pas de lui de mettre à néant, c'étaient les aspirations et les espérances que sa seule présence sur le même sol qu'eux, faisait naître dans le cœur et dans les imaginations de tant de Français violemment jetés loin de leur patrie.

Pour ceux-ci, le comte de Survilliers était toujours et ne pouvait être que Joseph Bonaparte, que le roi Joseph, que le frère de l'Empereur. De là, une position difficile, réclamant le plus grand tact, la loyauté d'allure la plus nette, et, malgré cela, risquant fréquemment de porter ombrage au gouvernement de qui l'on tenait l'hospitalité.

Un passage d'Ingersoll nous présente Joseph à l'œuvre et sachant concilier avec ses devoirs envers la République américaine les exigences d'un rang qu'il ne pouvait abdiquer sans déchoir même moralement. Nous allons donner un résumé de ce passage. Après quoi nous montrerons l'ex-roi, fatalement amené à une sorte de lutte servile avec le pouvoir exécutif de Washington. Nous verrons comment les moindres événements, grossis soit par les passions, soit par les craintes de subordonnés méritant le reproche de Talleyrand « trop de zèle » deviennent, pour ainsi dire, des

affaires d'état lorsqu'il s'agit d'un homme en vue et en somme, appartenant à l'histoire. Les agitations du Champ d'Asile, auxquelles le comte de Survilliers ne paraît pourtant avoir pris aucune part, eurent cependant un contre-coup menaçant pour sa tranquillité. Sans perdre la tête, comme cela arrive souvent à Hyde de Neuville, le Gouvernement américain, sentit sa défiance s'éveiller et éprouva le besoin d'étudier les choses de près. C'est à cette démarche de sa part que se rapportera le document que nous traduirons à la suite de notre résumé d'après Ingersoll.

Ingersoll, après avoir cité le nom des principaux Français qui firent une ou plusieurs visites à Point-Breeze[1] ajoute que d'autres Français moins en vue, ainsi que nombre d'Américains, d'Anglais et de gens d'autres nationalités, furent également bien accueillis et reçurent l'hospitalité en cette propriété.

Des attachements personnels ou politiques, la curiosité, la nécessité et d'autres motifs,

[1] Voici cette liste : le maréchal Grouchy, le général Clausel, le général Bernard, les généraux Charles et Henri Lallemand, le général Lefebvre-Desnouettes, le général Vandamme, le colonel Combes, le colonel Amable de Girardin, le colonel Latapie, le colonel et le capitaine Grouchy, tous deux fils du maréchal, Regnault de Saint-Jean d'Angély, le comte Réal, Miot de Mélito, Lakanal, l'ancien préfet comte Quinet, les deux fils de Fouché, Eugène Ney, troisième fils du maréchal qui vint en octobre 1828, et enfin le duc de Montebello, membre de la Chambre des députés, fils du maréchal Lannes, venu d'Europe en septembre 1828, sur le navir *Caledonia* de Liverpool. Muni de lettres d'introduction de Lafayette, le duc après avoir visité le Canada, en compagnie d'un des frères Baring, en se dirigeant vers le Sud, s'arrêta huit jours à Philadelphie. Ce fut alors qu'il se fit présenter à Joseph.

continue-t-il, attirèrent beaucoup de monde. Une tasse de thé ou de café, à votre choix, apportée au lit par un domestique, un déjeuner à la fourchette de dix à onze heures; une bonne bibliothèque; les entretiens prolongés de l'hôte, entretiens toujours historiques ou biographiques; des chevaux et des voitures, pour les voyages aux environs; la chasse, la pêche ou quelques passe-temps appropriés aux goûts de chacun, conduisaient jusqu'à l'heure du dîner, servi de six à sept heures. Une promenade en voiture dans la propriété; une partie de billard ou quelque autre distraction, remplissaient la soirée, terminée ordinairement à l'heure très raisonnable de dix heures.

Le dimanche ou à certain jour de fête, lorsque la foule, arrivée par les steamers de Philadelphie, pour visiter la maison et le parc ou pour admirer les tableanx, les bustes ou les autres objets d'art, Point-Breeze était ouvert en grand au public. Les hôtes français étaient frappés de la réserve et de la bonne tenue de tous ces visiteurs qui paraissaient vivement impressionnés par le grand air du lieu et des choses admirées.

La législature de l'État de New-Jersey venait aussi en corps rendre, à certaines occasions, visite à Joseph. Elle était toujours reçue avec la plus grande cordialité.

Le 4 juillet, anniversaire de l'Indépendance, était célébré à Point-Breeze avec le concours des voisins et de tout le personnel de la maison.

Ingersoll, après avoir donné tous ces détails qui montrent avec quelle réserve et quelle finesse délicate Joseph savait concilier son double rôle de Bonaparte et de comte de Survilliers, de membre de la famille impériale et de citoyen d'une république, termine son analyse par quelques traits de caractère concordant parfaitement avec cette ligne de conduite, évidemment voulue et poursuivie durant tout le séjour de l'exilé aux États-Unis.

Le comte, dit-il à peu près, avait une manière d'être sans prétention. Il cherchait à plaire par ses procédés, écartant avec soin toute cause de désaffection. Il était aussi simple et aussi abordable que n'importe quel fermier du voisinage. Il s'ouvrait facilement devant les gens qu'il croyait incapables de mal interpréter ses paroles et de défigurer ses intentions. On l'entendait toujours parler avec la plus profonde vénération de l'Empereur. Quant aux Bourbons, il ne parvenait pas à dissimuler son aversion pour eux, et ne parlait qu'avec la plus grande indignation des confiscations dont il avait rendu sa famille victime. Mais quelle que fût la direction de la conversation, il demeurait toujours calme dans sa façon de s'exprimer.

Ingersoll n'oublie pas de mentionner ce détail typique que les Français, en lui adres-

sant la parole, se servaient invariablement du terme : Prince.

Une note de M. Adolphe Mailliard, confirme, en les complétant, les lignes précédentes. Il écrit : « Joseph se fit beaucoup d'amis en Amérique. Tous les américains distingués recherchaient une présentation ; et comme il les recevait tous avec une grande affabilité, sans aucune prétention, il devint *très populaire* et respecté. Comme le séjour de Philadelphie lui était agréable, il y résidait durant l'hiver. Il en résulta tout naturellement que ses connaissances et ses amis les plus intimes, furent des Philadelphiens. Il recevait avec une grâce toute particulière : aussi les dîners qu'il donnait étaient-ils fort courus. Durant l'été, la résidence de Point-Breeze étant très vaste, les réceptions s'y montraient encore plus nombreuses et plus brillantes, que lors des séjours à Philadelphie. Le comte en profitait pour étendre le cercle de ses invitations et rendre les politesses qu'il avait reçues à la ville. On était sûr de ne pas se voir oublié. Il notait fort exactement les visites de qui que ce fût, et y répondait ponctuellement par la sienne.

Plaçons maintenant en face de la conduite si correcte de Joseph, le document promis sur le Champ d'Asile. Il nous prouvera combien il lui était difficile, pour ne pas dire impossible de ne pas exciter la suspicion du gouvernement américain, cependant si bien disposé en sa faveur. Il nous faut répéter ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire : que les situations sont plus fortes que les hommes.

L'exemple qui va suivre démontre qu'elles le sont plus que les meilleures volontés les moins discutables. Le comte de Survilliers entendait vivre en citoyen libre d'un pays libre ; l'administration américaine, non seulement lui reconnaissait ce droit, mais encore faisait tout son possible pour lui en faciliter l'exercice. Et pourtant, malgré cette concordance de vues et de désirs, un choc menace sans cesse d'avoir lieu. La prudence de Joseph n'y peut rien ; la sagesse de ses hôtes, pas plus. L'opinion publique, quels que soient, d'ailleurs, ses moyens d'information et la source de ses manifestations, dirigera tout, dominera tout et saura imposer jusqu'à ses enfantillages, saura forcer à tenir compte de ces commérages sans autres bases que le besoin inhérent aux multitudes de bavarder, d'amplifier ou même d'inventer en parlant des gens en vue. Le comte de Survilliers ne veut pas aller au Texas ; le Texas ne va que d'une façon assez contestable, tout au moins sans grande portée, au-devant du comte de Survilliers ; cela n'empêche pas que des hommes d'État ne se montrent troublés, n'éprouvent le besoin d'agir activement. Des ordres sont écrits, très détaillés, des administrateurs mis en campagne, l'argent est prodigué, pour aboutir à ce total : beaucoup de mouvement au sein du néant.

L'article que nous allons reproduire et qui contient la pièce émanant de l'administration de Washington a paru en 1844, c'est-à-dire quelques mois après la mort de Joseph. Cet article avait pour but de défendre la mémoire de l'ex-roi d'Espagne et de riposter à certaines attaques récentes .

« Les satellites bannis après la chute de l'astre impérial qui se réfugièrent dans ce pays, furent encouragés par un acte du Congrès, à venir planter des vignes et des oliviers en Alabama. Mais ils s'accoutumèrent difficilement à quitter le sabre pour la serpe. Parmi ces hommes étaient deux frères— les généraux Charles et Henri Lallemand — qui avaient suivi leur Empereur sur maints champs de batailles et qui furent condamnés par contumace, à la peine de mort, comme traitres envers Louis XVIII. Incapables de languir dans la pauvreté, l'obscurité et la paresse, eux qui avaient toujours poursuivi la gloire et recherché les occasions de se signaler, ils rêvèrent d'établir un royaume espagnol au Mexique et au Texas, dont Joseph Bonaparte serait le roi. Vivant très retiré près de Bordentown, sur le Delaware, cet ancien souverain des royaumes de Naples et d'Espagne, à son heure reconnu et salué par toutes les têtes couronnées de l'Europe, sauf par l'Angleterre, devait être élevé au trône en qualité de monarque du Mexique et de l'Espagne américaine. Joseph refusa constamment de ternir son passé de royauté et de compromettre l'avenir par une entreprise révolution-

[1] Réponse écrite de Washington, le 7 décembre 1844 à trois discours prononcés récemment par John Quincy Adams, dans l'Etat de Massachusetts. Cet article tiré du *Nile's National Register*, du 4 janvier 1845, est dû à la plume de Ch. J. Ingersoll.

naire. Fidèle à ce principe, aussi bien en Amérique qu'en Europe, il préféra subir vingt-cinq années d'exil; aussi mourut-il entouré du respect de tous ceux qui l'avaient connu. Mais comme sa bourse était ouverte à tous ceux qui avaient suivi et servi la fortune de son frère, les généraux Lallemand, avec bien d'autres, participèrent à ses libéralités. L'un de ces généraux, peut-être même les deux, firent une excursion au Texas.

Nous ne nous étendrons pas sur cette excursion, le passage contenu à ce sujet, dans la lettre d'instruction de M. le Secrétaire d'État Adams, et que nous allons publier, suffisant au but que nous poursuivons. La dite lettre était adressée à M. Graham, envoyé secrètement au Texas par le Président Monroe, pour empêcher toute occupation subreptice du pays par les Français, les Espagnols, ou tous autres intrus.

Voici la lettre :

2 juin 1818.

Georges Graham Esquire,

Monsieur.

Le débarquement à Galveston d'un certain nombre d'aventuriers qu'on dit en majeure partie français, et se décomposant pour la plupart en individus auxquels ont été concédées des terres sur la rivière Tombogboe; l'incertitude et l'obscurité qui règnent sur leurs projets, le caractère de l'expédition, d'organisation toute militaire, en dépit du désaveu de la moindre intention hostile contre quelque pays que ce puisse être; malgré l'affirmation de former un établissement purement agricole, le mystère qui a entouré cette expédition, les fausses couleurs qu'elle semble avoir indiquées; tout a suggéré au Président le désir d'obtenir, au moyen

d'une personne confidentielle, envoyée sur les lieux, les informations indispensables pour prévenir un empiètement possible en antagonisme avec les droits des États-Unis.

Il est de notoriété publique que des projets d'un caractère désordonné jusqu'à l'extravagance, et visant à l'invasion du Mexique, en coopération avec le parti révolutionnaire de cette contrée, ont été caressés, durant presque toute l'année passée, par quelques meneurs ayant une action sur les réfugiés français. Quoique le gouvernement ait reçu de différentes sources des rapports sur leurs agissements, ces renseignements n'avaient jamais été assez précis pour qu'il fût probable que l'exécution dût les suivre de près. Leur but ostensible a sans cesse varié; mais sans perdre son caractère de violence désespérée. Dès le début, le nom de Joseph Bonaparte s'est trouvé mêlé à ces manifestations, quoique aucune preuve positive de sa participation personnelle aux événements n'ait été relevée; ensuite deux notes diplomatiques ont été adressées à notre département par M. Onis, ministre d'Espagne, et nous avons reçu plus d'une indication que l'expédition avait été concertée à la fin avec lui, et qu'il lui avait donné son consentement sinon sa sanction. Cet accord, dans lequel il ne saurait être douteux que chaque parti voulait duper l'autre, a cependant, suivant toutes probabilités, eu pour résultat l'occupation immédiate de Galveston par ces bandes.

Le Président désire que vous vous rendiez sur les lieux avec la plus grande célérité, à moins que, ce qui n'est guère probable, vous appreniez au cours de votre voyage, que les envahisseurs se sont retirés de Galveston ou en ont été chassés. S'ils ont gagné Matagorda ou tout autre lieu au nord du Rio Bravo, compris dans les limites des territoires revendiqués par les États-Unis,

vous vous y rendrez, sans pourtant vous exposer à être capturé par quelque poste militaire espagnol. A votre arrivée, vous aurez soin de faire connaître dans les formes voulues, aux chefs ou meneurs de l'expédition votre caractère d'envoyé du gouvernement des États-Unis, et vous leur ferez part de la surprise qu'a causée au Président leur prise de possession sans autorisation, de terres appartenant à la République et sur lesquelles aucun établissement légal ne peut être fondé, sans l'assentiment de ce gouvernement. Vous les fere comparaître afin qu'ils vous expliquent nettement pour le compte de quel gouvernement ils entendent agir, et vous aurez soin de leur faire bien comprendre que l'emplacement qu'ils occupent fait partie de notre territoire et que nous n'y souffrirons aucun établissement permanent, en dehors de notre autorité.

En même temps vous vous efforcerez de pénétrer le but réel et précis de l'expédition; de connaître le chiffre des individus groupés, ainsi que les moyens présents à leur disposition pour l'entreprise tentée par eux et l'aide future sur laquelle ils comptent pour la mener à bonne fin. Vous prendrez note spécialement de tout indice permettant d'établir d'une façon irréfutable si une part de leurs fonds provient de Joseph Bonaparte, ou de M. Onis, ou des deux réunis, de même que, s'ils ont quelque entente avec le parti victorieux du Mexique.

Votre propre initiative pourra vous suggérer tels autres sujets d'informations pour lesquelles vous aurez besoin de recourir à nous.

Dans de pareils cas, vous voudrez bien vous adresser à notre département, en profitant d'une occasion favorable.

Il est à supposer que vous pourrez être de retour d'aujourd'hui en quatre mois. Une rémunération rai-

sonnable de vos frais de voyage vous sera allouée, ainsi qu'une indemnité journalière de cinq dollars à compter de votre départ à votre arrivée.

Signé : JOHN QUINCY ADAMS[1].

En dépit de toutes ses recherches, il a été impossible à M. Ingersoll de retrouver la ou les réponses impliquées par le document précédent. Soit que l'inopportunité de la mission confiée au commissaire Graham ait été assez vite reconnue, pour que son voyage n'ait pas même eu lieu ; soit qu'un rappel l'eût arrêté en route ; ou bien (comme l'ont prétendu des adversaires d'Adams) soit enfin que cette ou ces réponses, qui auraient existé, aient été supprimées, à un moment donné, par ordre supérieur, et dans le but de détruire une preuve de maladresse administrative ; toujours est-il qu'il n'en reste plus la moindre trace. Ce qui conduit à cette conclusion — quel que soit, d'ailleurs, le motif de la disparition des pièces du procès — qu'on eût pu écrire sur la chemise du dossier le titre de la comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien*.

Tout ce que nous avons désiré démontrer

[1] Lettre écrite par John Quincy Adams, secrétaire d'Etat et adressée à George Graham, commissaire du Bureau général des terres (commissioner of the General land office).

Cette lettre a figuré dans les : *Domestic Letters*, vol. 17, série du 4 mars 1817 au 23 février 1820, p. 172, 173.

en parlant de ces faits et en leur consacrant quelques pages de notre étude sur Joseph en Amérique, c'est l'état psychologique que sa présence enfantait, et la difficulté du rôle résultant de sa situation trop en vue. Tandis que Hyde de Neuville surveille ses prétendus agissements, ayant l'Europe pour but, le gouvernement américain le suspecte, et ses méfiances supposent des vues tout américaines à l'expatrié. Chacun lui prête des tendances, des visées en rapport avec ses propres craintes. C'est une très grande faute de critique, a dit Voltaire, que de juger les actes des hommes d'après les mobiles qu'on leur suppose, en prenant leur intérêt comme on l'entend soi-même pour point de départ. La façon dont chacun comprend son intérêt particulier est aussi différente et aussi complexe que la subtile manière d'être des différents individus. Montaigne a donné la meilleure définition de l'homme, en disant qu'il est : « ondoyant et divers. » Il y a plus d'un Hamlet au fond de nous tous, tant que nous sommes. Le comte de Survilliers savait-il bien lui-même ce qu'il voulait, ou même simplement, désirait, espérait. Ne nous a-t-il pas été donné de le voir double dans ses aspirations, sans pouvoir s'arrêter à un projet d'avenir mûri. Certes, il avait les yeux tournés vers l'Europe,

certes ses espérances les plus intimes étaient orientées vers la France; mais certes, aussi, il aimait l'Amérique et rêvait souvent de s'y établir pour le reste de ses jours. De telles contradictions sont absolument humaines, et il faudrait être un analyste bien médiocre et un logicien à l'esprit bien étroit pour ne pas en reconnaître la portée *antinomique* et en prendre la moyenne, selon la recommandation du grand philosophe chinois Confucius.

En somme, le Champ d'Asile a été une création des circonstances et son histoire n'est que celle de ces mêmes circonstances. Un certain nombre de Français, tous de la même profession, celle des armes, se voient forcés d'abandonner leur pays. Ils se retrouvent dans une contrée, non seulement étrangère, mais encore où tout semble étrange pour eux. Ils ne comprennent rien aux institutions et aux mœurs d'un peuple libre, et libre par le travail, par ses qualités d'activité industrieuse. Eux, n'ont jamais connu que la discipline, le drapeau, le respect, l'admiration des chefs et, avant tout, l'esprit de corps. Ce n'était pas, à proprement parler, des citoyens : c'étaient des soldats, des soldats qui avaient foulé de leurs semelles, les divers sols des États de l'Europe, qui avaient même soulevé les vieilles poussières de l'Orient; c'étaient les *anciens*, les *grognards*, les héros

du Caire, de Jaffa, comme de Marengo, d'Iéna, d'Austerlitz, de la Moscowa, les martyrs ulcérés de la campagne de France et de Waterloo! Comment aurait-il été possible que de pareils hommes, formés pour et par une telle existence, eussent pu devenir du jour au lendemain de simples manouvriers et de paisibles agriculteurs.

Ils revinrent tout naturellement bien vite aux tendances que toute une vie avait inculquées en eux. Soldats ils avaient été, soldats ils se reformèrent peu à peu et comme par la force des choses. Ils se groupèrent en trois cohortes; ils réclamèrent et eurent des chefs. Chaque cohorte était commandée par un colonel. Le commandement supérieur était confié à deux généraux. Avec un pareil point de départ, une semblable organisation, le besoin de la mettre en œuvre, de la faire agir conformément à son principe, devait conduire fatalement à des manifestations belliqueuses. Il y avait là comme une sorte de groupement de condottieri tout prêts pour l'officier hardi qui voudrait en prendre le commandement. Il est donc possible que les révolutionnaires mexicains aient songé et même réussi à les employer en faveur de leur cause. Il ne serait pas improbable qu'ils eussent reçu des offres analogues de la part des Espagnols. Qui pour-

rait dire que le gouvernement américain lui-même n'ait jamais songé à exploiter ces forces et à les employer au profit de sa politique. Tout est possible ici, mais rien n'est démontré. L'histoire n'a à enregistrer que des velléités.

Les généraux Lallemand et Rigau[2], tous deux en rapports d'amitié avec Joseph, eurent le commandement de cette phalange de quatre cents hommes. Cela suffit pour que le nom du comte de Survilliers ait été mêlé aux actes de la *Colonie napoléonienne* du Champ d'Asile. N'était-il pas le frère de l'*autre*, de l'Empereur ! Les vétérans devaient croire répondre à la pensée secrète de leurs chefs en prenant pour pivot de tous leurs projets, plus ou moins confusément conçus, la personne de ce Bonaparte, en Amérique comme eux, et, par conséquent, à la portée de leurs rêves et de leurs espoirs.

Le général Rigau avait près de soixante ans. Il est donc permis de le supposer doué d'une énergie sans égale, servie par une constitution de fer. Une de ses filles, qui tenait sans doute de lui,

[1] Rigau (Antoine) né à Agen, le 14 mai 1758, mort à la Nouvelle-Orléans, le 5 septembre 1820. Entré au service en 1779 comme soldat du régiment de la Sarre, il passa en 1788, avec le grade de capitaine dans la cavalerie belge. Redevenu membre de l'armée française à la suite de la réunion de la Belgique à la France, il conserva son grade et devint capitaine au 10e régiment de hussards. Il fit la plupart des guerres de l'Empire et fut nommé général de brigade le 12 janvier 1807. Condamné à mort par contumace le 16 mai 1816, il passa en Belgique et de la aux États-Unis.

(*Souvenirs des guerres de l'Empire* par le colonel de cavalerie Rigau) Paris, Portheux et Garnier frères, in-8° 1846.

n'avait pas craint de l'accompagner[1]. Avec trois autres dames, elles formaient tout le personnel féminin émigré, possédé par cette colonie, rappelant assez ces colonies militaires que les Romains établissaient volontiers sur leurs frontières et celles que possède encore l'Autriche sur les limites de ses possessions sud-danubiennes.

D'intéressants renseignements sur le Champ d'Asile sont fournis par une brochure intitulée: *Le Champ d'Asile au Texas ou Notice curieuse et intéressante sur la formation de cette colonie, jusqu'à sa dissolution, avec des renseignements propres à éclaircir les faits et à venger les malheureux colons des calomnies qu'on leur a prodiguées* par C. D., Paris, chez Tiger, in-18 de 107 pages, 1820. (Bib. Nat. L. b, 486.)

Nous renvoyons le lecteur, désireux de plus amples détails, à cet opuscule. Nous n'avons eu à traiter la question que tout à fait incidemment et seulement dans les limites où la personnalité du comte de Survilliers s'y est trouvée mêlée.

[1] Une petite brochure anonyme, attribuée à Marcelin Pelet (petit in-8° de 16 pages. Paris, Quantin s. d.) et intitulée : *Le Général Antoine Rigau*, 1758-1820, donne à la page II, sur la descendance de cet officier, d'intéressants renseignements biographiques qui méritent d'être reproduits :

« Charles Kestner épousa en 1827 cette fille du général Rigau. De ce mariage sont nées cinq filles : La première a épousé M. Risler dont la fille est devenue Mme Jules Ferry ; la seconde s'est mariée avec M. Victor Chauffour, ancien Représentant du peuple et Conseiller d'État : la troisième avec le Colonel Charras ; la quatrième avec M. Scheurer-Kestner, Sénateur ; la cinquième a épousé M. Charles Floquet, Président de la Chambre des Députés. »

Nous avons dit, en commençant, que ce chapitre pourrait être intitulé: De la situation semi-officielle de Joseph Bonaparte aux États-Unis. Les craintes peu fondées du gouvernement américain et les essais de persécution du représentant de la France, Hyde de Neuville, viennent de consacrer suffisamment ce caractère. Une démarche de ce dernier, démarche toute de courtoisie cette fois, va constater encore la chose en l'éclairant sous un nouveau jour.

Hyde de Neuville, qui ne parle que fort discrètement et en passant, de cela dans ses *Mémoires*, avait trouvé à la légation française à Washington un portrait de Napoléon, par Gérard. Il eut le bon goût, ne voulant pas le détruire, de chercher à le faire rentrer en la possession de Joseph. Or, les termes dont il se sert, dans la lettre que nous allons donner, ont une forme volontairement gazée qui en dit plus long et est plus éloquente que toutes les périodes du monde. Il dit beaucoup, justement parce qu'il ne veut rien dire ou presque rien. Où il voudrait donner l'impression de l'oubli, il n'arrive à produire que celle du mystère. Où il écrit: « Je prends donc sur moi de remettre par vous à l'un de vos amis, le portrait de son frère » tout le monde lit : J'ai recours à votre intermédiaire pour faire par-

venir à Joseph Bonaparte, exilé, le portrait de l'empereur Napoléon. Agir ainsi, n'était-ce pas reconnaître, en même temps que les droits de famille, des droits historiques capables de constituer une dynastie. Hyde de Neuville ne s'est figuré faire acte que de galant homme et il a fait acte de représentant de la France. Et la preuve, c'est qu'il n'hésite pas à mettre en avant sa certitude d'être approuvé par sa *cour*.

LÉGATION DE FRANCE AUX ÉTATS-UNIS.

Washington, le 5 mars 1819.

Monsieur,

Il existe à la légation de Sa Majesté très Chrétienne, un portrait que quelques personnes ont cru ou voulu croire brûlé depuis longtemps.

Ce tableau ne peut toujours y rester.

Je comptais l'emporter en France mais à la veille de quitter peut-être les États-Unis[1], j'ai pensé qu'il était possible de le placer ici même d'une manière beaucoup plus convenable.

Les événements politiques changent, détruisent les fortunes, mais ne brisent point les liens du sang.

Je prends donc sur moi de remettre, pour vous à l'un de vos amis, le portrait de son Frère.

A la rigueur, je ne suis point autorisé, peut-être, à disposer de ce tableau, mais ce que je fais est moral, je suis certain de l'approbation de ma cour[2].

[1] De fait, Hyde de Neuville ne revint définitivement en France que trois ans après. Il partit de New-York, le mercredi 17 juillet 1822 sur le navire *Six Brothers* capitaine Williams. Les journaux américains signalent son arrivée à Paris, le 15 août.

[2] Il eut au moins celle de Louis XVIII. En effet, il rapporte dans ses

Agréez, M., l'assurance de ma haute considération et de tous mes sentiments dévoués.

L'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. T. C. aux États-Unis.

Signé : G. Hyde de Neuville[1].

Joseph fit preuve, à cette occasion, du tact que nous avons été à même de constater maintes fois. Il trouva le moyen de conserver au portrait de Napoléon son caractère, en quelque sorte, public. Il accepta la restitution, mais pour faire immédiatement don de l'œuvre du peintre Gérard à l'Académie des beaux-arts de Philadelphie. C'était permettre à la toile, ainsi présentée à la société, de garder une portée officiellement consacrée. Ce n'est pas le portrait d'un simple Bonaparte, c'est celui de l'*Empereur* Napoléon qui, de cette façon, figurera, à une place d'honneur, dans une des salles de l'Académie. Il est probable que si Hyde de Neuville avait prévu les résultats de la *manière convenable* dont il *plaçait* la toile encombrante, il n'eût pas agi sans en référer à son gouvernement.

Voici la lettre d'envoi du comte de Survil-

Mémoires, que le duc de Richelieu parlant du fait aux Tuileries et plusieurs assistants blâmant la conduite du Ministre plénipotentiaire, le roi dit contrairement à leur opinion : « Cela est noble, cela est chevalier, cela est français. »

[1] Lettre autographe inédite adressée à M. Joseph Hopkinson et communiquée par son fils M. Oliver Hopkinson.

liers, qui, sous une apparence de bonhomie, cache beaucoup de finesse et laisse percer encore plus d'esprit :

« Point-Breeze, 14 mars 1819.

Monsieur,

J'accepte avec reconnaissance l'envoi qui m'est fait du portrait de l'Empereur mon frère[1].

Je me rappelle le désir que vous m'avez manifesté d'avoir à la Société dont vous êtes président et dont je suis membre, un portrait de mon frère.

Je vous prie d'en faire agréer l'hommage à l'Académie des Beaux-Arts de Philadelphie. Il sera à votre disposition chez M. Sully, que je charge de sa restauration.

Il me tarde, M., de vous témoigner de vive voix ma haute considération et le sincère attachement que je vous ai voué.

Votre très obéissant,

JOSEPH, COMTE DE SURVILLIERS.

M. Jos. Hopkinson.

Ce n'étaient pas seulement les Français exilés ou réfugiés aux États-Unis qui mêlaient à leurs projets de beaux lendemains rêvés, la personnalité en vue de Joseph; qui le donnaient pour chef indiqué à toutes leurs aspi-

[1] Ce tableau a sans doute, été détruit lors de l'incendie survenu en 1845. L'Académie perdit dans ce sinistre bon nombre de toiles remarquables, entre autres une jeune fille romaine (Roman Daughter) de Murillo, présent de Joseph Bonaparte.

L'Académie se trouvait alors dans Chesnut Street, entre la 10e et la 11e rue, où est aujourd'hui l'Opéra.

rations peu précises et d'époque indéterminée, mais d'autant plus couvée. Comme son nom et son passé en faisaient un centre, ils transformaient facilement ce centre en foyer. Il n'avait rien à faire, rien à provoquer, rien à fomenter; le besoin d'espérer de tous, l'enthousiasme résultant du frottement de ces espoirs suffisaient. Mais ce foyer avait, dans ce cas, une portée bien autre, dépassant leur cercle d'émigrés, de fragment de la patrie, passait bien au-dessus de leur tête, pour aller rayonner jusque au sein de cette même patrie.

Le parti libéral qui, en France, ne songeait qu'à secouer le joug insupportable, le gouvernement détesté des Bourbons, tourna aussi, à son heure, les yeux vers ce représentant estimé de la dynastie des Bonapartes.

On lui savait les qualités réclamées justement par ce parti pour la monarchie tempérée, à l'*anglaise*, dont Benjamin Constant avait tracé le programme, d'après Montesquieu; pour la monarchie telle que Napoléon semblait en accepter les bases au retour de l'île d'Elbe que l'*acte additionnel* prétendait constituer et qui, à la fin des Cent Jours, vint s'abîmer sur le champ de bataille de Waterloo.

Le duc d'Orléans guettait peut-être la couronne pour son compte; des amis immédiats y songeaient peut-être pour lui; tout semble

le prouver; mais on voit que ses liaisons avec les libéraux n'étaient pas aussi resserrées qu'on l'a cru plus tard, puisque, dans la balance des destinées, ils plaçaient le nom de Joseph Bonaparte sur le second plateau, le trouvant suffisant pour équilibrer le premier. Si Joseph avait répondu à leurs espérances, qui sait de quel côté cette balance eût penché? Mais fidèle à sa réserve habituelle, peut-être même aux inclinations réelles de sa nature, il refusa l'offre d'une restauration napoléonienne, balayant la Restauration archéologique imposée par l'étranger et semblant avoir soumis la France à des étrangers. Il ne pouvait douter que la restauration napoléonienne, faite au nom du roi de Rome, de Napoléon II, ne lui mît indirectement le pouvoir entre les mains. D'abord, sa situation de famille ne pouvait lui donner qu'un rôle prépondérant sous le règne d'un prince jeune et peu expérimenté, élevé avec soin en dehors de toute initiation politique. D'autre part, n'eût-il pas été le bienfaiteur et, en quelque sorte, l'heureux improvisateur de ce monarque abandonné jusque-là de tous, volontairement oublié par la royale famille autrichienne, qui croyait de son intérêt de le faire oublier.

Malheureusement pour le succès de ces rêves, le parti libéral ne devait rencontrer

que le comte de Survilliers, c'est-à-dire un simple particulier de parti pris, là où le mirage produit par la distance, l'inconnu des choses d'Amérique, et surtout le recul instinctif des imaginations vers les grandes pages déchirées d'hier, lui faisait croire rencontrer en Joseph Bonaparte, un Napoléon, le représentant d'une famille sur les membres de laquelle la politique pensait avoir des droits, parce qu'elle appartenait à l'histoire.

Louis-Philippe fut un roi qui consentit à se faire bourgeois; Joseph fut un bourgeois qui avait tâté de la royauté et qui, pour l'avoir expérimenté, jugée de près, appréciée à sa juste valeur, en philosophe, en connaissait la vanité et n'en voulait plus. Chez lequel de ces deux hommes se révèle le plus de grandeur vraie? Joseph n'avait pas fait en vain son pélerinage de Mount-Vernon, n'avait pas salué à la légère la tombe de Washington. Il n'en mérite que plus l'étude que nous consacrons, en lui, à l'homme privé. C'est quelque chose, c'est beaucoup, que de marcher, sur ses pas, dans l'ombre d'un Washington.

Ce fut lors du voyage triomphal de Lafayette aux États-Unis[1], que la proposition secrète d'un essai de rétablissement sur le trône de la dynastie napoléonienne, fut faite à Joseph. Le

[1] Il arriva le 15 août 1824 et repartit le 7 septembre 1825.

général, en cela évidemment porte-parole des libéraux, se chargea de la transmettre. Voici en quelles circonstances.

L'hôte de la nation, traversant le New-Jersey, et passant par Trenton, désira s'arrêter quelques heures à Point-Breeze et saluer, en Joseph, en même temps que l'ami de vieille date, le noble exilé porteur du grand nom que les libéraux revendiquaient à l'heure présente comme une de leurs gloires et avec les partisans duquel ils combattaient en commun contre le régime abhorré.

« Ce fut le samedi, 25 septembre, dit Levasseur, que nous arrivâmes à Trenton. Le lendemain dimanche, après l'office divin que nous entendîmes à l'église presbytérienne, nous montâmes en voiture avec le gouverneur et un de ses aides de camp, et sans escorte et sans appareil, le général Lafayette se rendit à Bordentown, séjour de Joseph Bonaparte. L'ex-roi, parut touché de la visite de l'hôte de la nation, et le reçut avec une expression de sensibilité et de cordialité qui prouvèrent au général Lafayette que le temps n'avait point affaibli les sentiments d'affection qu'il lui avait témoignés autrefois[1].

Le secrétaire du général-citoyen, durant son voyage aux États-Unis, raconte ensuite que Joseph retint les visiteurs à dîner à Point-Breeze. Après le repas, ceux-ci trouvèrent les cours et

[1] A. Levasseur, *Lafayette en Amérique en 1824 et 1830*, etc., t. I, p. 278.

les jardins remplis par une foule qui venait réclamer pour elle et ses enfants « la bénédiction du patriarche de la liberté. » Lafayette s'excusant de l'embarras et du désordre qu'avait dû produire un tel concours de population, Joseph lui répondit avec amabilité « qu'il était heureux de ce que ses voisins avaient bien voulu associer leurs hommages aux siens; d'ailleurs, ajouta-t-il, je suis déjà depuis longtemps accoutumé à les voir aussi nombreux chez moi, car tous les ans, au 4 juillet, nous célébrons ensemble l'anniversaire de l'indépendance américaine[1]. »

Lorsqu'il fut temps de se retirer pour regagner Trenton avant la nuit, le gouverneur du Jersey fut obligé d'avertir Lafayette de la nécessité du départ. Joseph et sa famille accompagnèrent leurs hôtes. Lorsque l'on eut atteint la grande route, le parc traversé, le comte de Survilliers, en prenant congé de Lafayette, lui dit : « Permettez que je m'arrête sur mes frontières, et que je vous rende ici à la tendresse des Américains qui réclament l'heureux droit de vous faire les honneurs de leur pays[2]. »

Levasseur, en fidèle secrétaire, nous rend

[1] Levasseur, *Lafayette en Amérique en 1824 et 1830*, t. I, p. 279-280.
[2] Levasseur, ibid. p. 280. Lafayette, au moment de revenir en Europe, vint faire ses adieux à Joseph, le samedi 16 juillet 1825. Il déjeuna à Point-Breeze.

un compte détaillé de ce qu'il a vu et entendu. Mais son récit ne se rapporte qu'à ces choses vues et entendues, c'est-à-dire, qu'à la partie extérieure et, pourrait-on dire, officielle des péripéties de ce voyage qui ne fut qu'une longue suite d'ovations. Ingersoll va nous initier à certains dessous de cartes qui se chargeront de remplir une lacune des plus importantes pour notre sujet; car il s'agit de la conversation secrète se rapportant aux projets dont nous venons de parler. Cette conversation eut lieu avant le dîner entre Lafayette et Joseph, dans le cabinet de travail de ce dernier.

Joseph prit Lafayette en particulier, écrit Ingersoll. Le sujet de l'entretien, comme l'a souvent rapporté depuis Joseph Bonaparte, roula sur le regret exprimé par Lafayette de la part qu'il avait prise à la restauration des Bourbons. « Leur dynastie, dit-il, ne peut durer; elle est trop en désaccord avec notre sentiment national. Tout le monde est à présent persuadé en France que le fils de l'Empereur (le roi de Rome) serait le meilleur garant des réformes de la Révolution. » Il déclara à Joseph que si celui-ci mettait dix millions [1] de francs à la disposition du comité indiqué par lui Lafayette, avec ce levier on pourrait en deux ans placer Napoléon II sur le trône. La proposition fut déclinée; Joseph trouvant que les moyens n'étaient pas à la hauteur du résultat. Comme Joseph n'avait pas l'amour de

[1] Il y a deux millions dans le texte. La rectification est de la main de M. Mailliard.

l'argent, ce ne put être l'importance de la somme qui l'empêcha d'aller de l'avant. Lorsqu'on lui avait dit qu'avec une grande somme d'argent, il serait possible de faciliter l'évasion de Napoléon de Sainte-Hélène, Joseph, sans hésitation aucune, s'était offert à contribuer à la chose en donnant pour cela tout ce qu'il possédait. Et, bien des fois, il regretta que sa large manière de vivre en Amérique — dépenses consacrées pour la plus grande partie, cependant, à des libéralités en faveur de partisans de sa famille dans le besoin — eût diminué son pouvoir de participer autant qu'il l'aurait voulu, par ses souscriptions, à l'expulsion de la triste dynastie qui humiliait et opprimait la France[1].

En n'acceptant pas les propositions de Lafayette, Joseph fit autant preuve d'intelligence pratique que de sagesse et de hauteur d'esprit. Le pouvoir qu'on lui montrait en perspective, placé dans ses mains, sous la royale étiquette de Napoléon II, ne pouvait pas être saisi aussi facilement que la fertile et candide imagination du général-citoyen le supposait. Louis-Philippe était aussi près de ce pouvoir, que prêt à s'en emparer au moment favorable. Joseph et le roi de Rome étaient trop loin pour être à même de profiter d'un incident de la rue. C'est surtout en temps de révolution, de fébrile agitation, changeant les heures en jours et les minutes en heures,

[1] Ch. J. Ingersoll, History of the Second war, etc. 2e série, vol. I, p. 386 et 387.

qu'il faut être là, sur les lieux, que la présence est tout. Les partis ne voient dans leur chef qu'une arme; or, cette arme doit être sous leur main à l'instant décisif. Dans la lutte, ce n'est pas tout de posséder un drapeau, il est indispensable d'être à même de le déployer.

Le comte de Survilliers ne fit donc pas acte de maladroite tutelle morale à l'égard de son neveu en ne se rendant pas aux désirs de Lafayette. Il ne fit qu'acte de prudence. Il vit clair dans l'avenir. On ne peut donc pas lui objecter qu'il n'avait pas le droit de refuser un trône offert à un autre, au fils de son frère, de celui auquel il devait tout. Ce trône n'était pas possible pour le roi de Rome; mais il n'en était pas moins d'un philosophe peu ordinaire d'avoir repoussé la tentative.

L'histoire du passé, depuis le plus reculé jusqu'à une période des plus récentes, nous démontre qu'il n'est pas donné au premier venu de refuser, comme Joseph Bonaparte, le pouvoir offert, même à la légère; de détourner les regards de la perspective, même plus que problématique, de la toute puissance. On est *quelqu'un* quand on sait résister à une telle fascination. Cela vaut mieux, aux yeux du moraliste psychologue que d'être *quelque chose*.

CHAPITRE X

LA PRINCESSE CHARLOTTE

SOMMAIRE : En famille. — Un Prométhée moderne. — Mort de Napoléon. — Effet produit sur Joseph. — Sa lettre. — Victime de ses ennemis. — « Plus grand que sa fortune ». — Comme César. — *Par et pour les peuples.* — Mission. — Lettre à Ingersoll. — « Je viens pour pleurer César et non pour le louer ». — Mots de désolation et de pitié. — A la taille du géant. — Appel à l'avenir. — Tactique d'Hyde de Neuville. — M. Peter Poletica. — Le Dr Hutchinson et M. Walsh. — Maladie de foie ou ulcère intérieur. — Odieuse et ridicule calomnie. — « Aussi sain que moi ». — *Mémoires d'Outre tombe.* — Parallèle entre Whasington et Napoléon. — Les États-Unis pour trophées. — Ne crée que sa renommée. — En quatre pas au bout du monde. — Sous la garde de l'Océan. — Hauteur de vues de Chateaubriand. — Lettre du 12 décembre 1826. — Aussi bon homme que grand homme. — L'égoïsme des passionnés. — Anecdote de Madame de Rémusat. — Deuil de cœur et nostalgie. — Misères d'étranger banni. — Épanchements qui détendent. — Une autre lui-même. — La princesse Charlotte. — Un devoir. — La reine Julie. — Spleen. — Débarquement à Philadelphic. — Le navire *Ruth et Mary.* — — Premier acte de liberté. — Le Dr Stockoë. — Deux bonnets de fourrure. — Après les premières effusions. — Voyages. — Bellmont-Hall. — A Buffalo et au Niagara. — Ballston-Spa. — M. et Madame Sari. — Sans-souci House — L'ambassadeur d'Espagne. — Lucien Murat. — Long Branch et Bath Hôtel. — Semblant de petite cour. — A l'exposition de Philadelphie. — Projets de mariage. — Ducasse et son ouvrage : *Les rois frères de Napoléon.* — Lettres à la reine Julie. — Lolotte et le fils de Louis. — Zénaïde. — Un des fils Murat. — Jérôme-Napoléon Patterson. — A Rome. — Correspondance de Madame Elisabeth

Patterson. -- D'un extrême à l'autre. — Madame Toussart. — Madame-Mère et la princesse Borghese. — Ne rien laisser au hasard. — Hideuse petite créature. — Un million comptant. — La princesse Zénaïde à Point-Breeze. — Départ de Charlotte. — Marquée au front par la fatalité. — Veuve. — Suicide de Léopold Robert. — Lettre à Aurèle Robert. — M. Jési. — Amour ou amitié? — Terni. — Sentiments élevés. — Tempéraments mélancoliques. — Le présent esquivé. — Manie du suicide. — Amitié exaltée. — Portrait de Charlotte. — La femme passionnée. — Amour du beau. - Mort de Charlotte à Sarzane. — Inscription du tombeau de Santa Croce. — Oraison funèbre maternelle.

Avant de pénétrer au sein de l'existence familiale menée par Joseph sur le sol Américain et de le suivre dans ses rapports quotidiens avec ses filles, son gendre, et les divers parents qui séjournèrent plus ou moins auprès de lui, nous voudrions arrêter un instant notre attention sur la prodigieuse figure du grand homme auquel cette famille doit son illustration ainsi que ses brillantes et extraordinaires destinées et qui vient d'expirer sur un rocher perdu au sein de l'Océan.

La nouvelle de la fin de celui qu'un poëte a pu appeler un Prométhée moderne arriva à Philadelphie le 10 août 1821 [1]. Joseph était alors aux eaux de Saratoga comme nous en informe la feuille de Poulson, du 30 juillet. Nous ne le retrouvons qu'en septembre à Point-Breeze où la même feuille, du 27 septembre le

[1] C'est le *Boston Patriot* du 6 août après-midi qui publia le premier cette nouvelle. immédiatement reproduite par les journaux américains.

dit « très sérieusement indisposé, à la suite de la nouvelle de la mort de son frère. »

Dans une lettre datée de Point-Breeze, 24 décembre 1821, adressée à son ami intime, Joseph Hopkinson, Joseph fait allusion à l'ébranlement de sa santé, causée par la nouvelle de cette mort.

Point-Breeze, 24 décembre 1822.

Monsieur, je vous renvoie l'imprimé que vous avez bien voulu me communiquer : il me serait difficile de me rappeler tout ce que je puis avoir articulé dans les angoisses d'une longue maladie. Je ne pense pas que l'impression dût m'en être plus agréable que celle d'une première confession.

Ce dont je ne puis plus douter *aujourd'hui*, c'est que mon frère est mort victime de la scélératesse de ses ennemis. Déjà, l'un des principaux complices s'est fait justice. Sans eux, il eût vécu dans ce pays, aussi sain que moi, qui suis son aîné et d'une constitution moins robuste ; et la discussion pour trouver à sa mort des causes étrangères à la véritable, n'aurait pas lieu.

Il eût été apprécié non seulement par les gens éclairés comme vous, Monsieur, et M. le docteur Chapman, mais même par la généralité des citoyens dont l'impassible raison paraît être l'un des caractères distinctifs.

Il a toujours été plus grand que sa fortune et supérieur à sa gloire.

C'est cette fierté d'une âme qui se sentait, qui lui avait fait juger qu'il serait apprécié dans le pays de Locke et de Newton, dans la patrie de Washington et de Franklin. Comme Jules César, il crut ses ennemis incapables d'un grand crime, et il a péri comme lui,

victime du parti de Scylla, de l'oligarchie européenne. Ce parti saintement et traîtreusement homicide, ne pardonne ni aux peuples qui secouent leurs chaînes, ni aux rois qui règnent par les peuples et pour les peuples.

Je ne m'apperçois pas, Monsieur, de la longueur de ma lettre, j'oublie que ce n'est plus avec un fermier oisif du Jersey que je cause, mais bien avec l'un des hommes les plus occupés de la capitale. Quoiqu'il en soit, Monsieur, en ville ou à la campagne, veuillez me croire, avec les sentiments particuliers d'estime véritable et de parfait attachement.

Votre affectionné

JOSEPH, comte de Survilliers.

M. Hopkinson, Philadelphie[1].

Cette lettre noblement pensée et écrite avec le légitime enthousiasme que méritait la grande mémoire qu'il avait inspirée, est, on le sent, d'un homme qui reprend possession de lui-même après de longs jours d'abattement. Elle est d'un homme pénétré, se sachant charge d'âmes et se donnant pour mission de défendre le glorieux souvenir d'un génie odieusement attaqué. Dans les premiers moments de sa douleur, alors qu'elle l'accablait moralement en même temps que physiquement, il avait paru courber le front devant la rage des ennemis de Napoléon. Il avait écrit le 16 novembre

[1] Lettre autographe inédite communiquée par M. Oliver Hopkinson.

1821 à un autre intime, confident de ses pensées comme de toutes les amertumes de son cœur :

Monsieur,

J'ai été touché des expressions de votre lettre. J'espère que la postérité ratifiera votre jugement et celui des gens éclairés et de bonne foi, qui n'exigent pas dans un homme, quel qu'il soit, la perfection qui est hors de notre nature.

Veuillez, Monsieur, agréer l'expression de ma considération très distinguée et de mon sincère attachement.

Votre affectionné

JOSEPH, comte de Survilliers.

Monsieur Charles Ingersoll[1]

C'est le parent immédiat, le frère abreuvé et abîmé de douleur, qui parle ici. Tout ressort est anéanti. Joseph pourrait répéter le beau vers du Jules César de Shakespeare :

Je viens pour pleurer César et non pour le louer.

Il n'a pas la liberté d'esprit suffisante pour songer au héros qui se dresse derrière le frère, pour penser à ce que réclame la postérité lorsqu'il s'agit d'un pareil homme. Il pleure, et oppressé par le chagrin trop lourd qui l'accable, il ne trouve sous sa plume que des mots de désolation et de pitié. Mais il ne tarde pas à comprendre que la pitié et la banale justice

[1] Lettre autographe inédite communiquée par M. Ingersoll.

ainsi demandée à la mesquinerie des individus et à la malveillance naturelle de l'animal humain, n'est pas à la taille du géant qui vient de disparaître. Aussi, a-t-il un autre ton dans la lettre à Hopkinson que nous venons de citer, lettre postérieure de treize mois. Cette fois, il fait face aux ennemis et en appelle glorieusement à l'avenir, au jugement définitif de l'histoire. Hyde de Neuville avait tout naturellement les yeux sur Point-Breeze en ces heures d'un deuil qui trouvait de l'écho dans le monde entier. Il essaie de profiter à sa façon de la maladie de Joseph et d'en faire profiter son gouvernement.

Laissant de côté la cause morale de cet état languissant, il cherche à y relever un principe morbide constitutionnel, héréditaire pouvant être appliqué à la personne du captif de Sainte-Hélène et motiver sa fin prématurée, dont il sent bien que la honte va retomber sur ceux qui ont souffert, comme sur ceux qui ont commandé cet exil sous un ciel qui ne pardonne pas. Nous sommes heureux de pouvoir citer textuellement ce document inédit :

LÉGATION DE FRANCE AUX ÉTATS-UNIS

Washington, le 12 septembre 1821.

Monsieur le Consul,

J'ai reçu de M. le consul de New-York l'information suivante : « J'ai vu dernièrement M. Potelica à son

passage à New-York au Canada. Il m'a chargé de dire à votre Eminence, qu'en passant à Bordentown, il avait vu M. le docteur Hutchinson qui est un des médecins de Joseph B... Ce docteur l'a assuré, en présence de M. Walsh que Joseph dans le commencemen d'une maladie qu'il a faite il y a environ six mois, lui avait dit de prendre garde sur la nature de sa maladie, que son père était mort d'une maladie de foie ou d'un ulcère intérieur, et qu'il craignait que sa maladie ne fût semblable à celle que son père avait eue et qui l'avait emporté. Cette déclaration faite six mois avant les nouvelles de Sainte-Hélène viendrait à l'appui de celle qu'on dit que B.. avait faite à Sainte-Hélène et qu'on cherche à faire supposer fausse. »

Vous pensez avec moi qu'il serait, sous tous les rapports, convenable que sans nommer M. Potelica, M. Walsh fit connaître, dans son journal, cette circonstance, qui suffirait pour détruire une odieuse et ridicule calomnie. Mais comme il faudrait nommer le docteur Hutchinson et que M. Walsh ne pourrait guère le faire sans son consentement, je vous engage, sans parler de publication à vous assurer de ce fait, à le bien constater afin que, courant le monde, il puisse devenir public sans compromettre qui que ce soit.

Je vous prie de m'accuser réception de cette lettre.

Recevez la nouvelle assurance de ma considération distingüée.

L'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi près les États-Unis

Signé : G. Hyde de Neuville[1]

[1] Lettre à nous communiquée et faisant partie de la collection d'autographes d'un amateur américain.
Poletica Peter et non Potelica, arriva comme ministre de Russie à Washington. le 25 Mai 1819. Il était fort lié avec la famille Hopkinson qu possède son portrait au dos duquel sont écrits ces mots :

Joseph, que l'article désiré par Hyde de Neuville ait paru ou non, qu'il en ait eu connaissance ou non, répond à cet essai de défense indirecte des actes des ennemis de son frère dans sa lettre à Joseph Hopkinson, lorsqu'il dit : « Sans eux, il eût vécu dans ce pays, aussi sain que moi, qui suis son aîné et d'une constitution moins robuste ». Mais Hyde de Neuville s'était bien gardé d'envisager la question sous ce jour gênant.

Un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* où Châteaubriand se plaît à un superbe parallèle entre Napoléon et Washington, à propos de la mort du premier, nous permet d'assister à un jugement digne du grand homme qui nous occupe, sans sortir de notre sujet ni quitter l'Amérique.

Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington ; il agit avec lenteur, on dirait qu'il se sent chargé de la liberté de l'avenir et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce ; ce sont celles de son pays ; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas ; mais de cette profonde humilité quelle

Presented to Mrs Hopkinson, her kind wish accordingly, by her faithful friend. P. Poletica. Bordentown, August 31 th. 1821.

Il a existé deux docteurs Hutchinson, tous deux gradués de l'Université de Pennsylvanie. L'un, James, de 1803 ; le second, David, de 1818.

Walsh Robert, éditeur de *La National Gazette of the U. S.* de Philadelphie -- né à Baltimore en 1784 et mort le 7 février 1859, à Paris où il fut, de 1845 à 1851. Consul des Etats-Unis.

Le Consul de France à Philadelphie était alors M. de Lesseps père de l'Académicien actuel.

lumière va jaillir ! Cherchez les bois ou brilla l'épée de Washington ; qu'y trouvez-vous ? Des tombeaux ? Non ; un monde ! Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

Bonaparte n'a aucun trait de ce grave américain ; il combat avec fracas sur une vieille terre ; il ne veut créer que sa renommée; il ne se charge que de son propre sort. Il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui descend de si haut s'écoulera vite ; il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire, comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde. Il paraît sur tous les rivages ; il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples ; il jette des couronnes à sa famile et à ses soldats ; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire ; mais en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

Chacun est récompensé selon ses œuvres ; Washington élève une nation à l'indépendance ; magistrat en repos, il s'endort sous son toit au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération des peuples.

Bonaparte ravit à une nation son indépendance : empereur déchu, il est précipité dans l'exil, où la frayeur de la terre ne le croit pas encore assez emprisonné sous la garde de l'océan.

La hauteur de vues de Chateaubriand, l'ampleur de son génie qui lui permettait de planer au-dessus des hommes et des choses et de

[1] Châteaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*. Paris, Dufour, Mulat et Boulanger, 6 vol. in-8° 1860, t. I, Parallèle de Washington et de Bonaparte, p. 382, 383.

tracer ces vastes cercles dans l'espace au-dessus des sommets les plus élevés, l'empêche de subir sans résistance l'entraînement et la griserie que la gloire devait exercer sur son imagination. Son admiration pour Napoléon ne trouble pas sa vision, il le met à la place juste qui convient, c'est-à-dire au premier rang ; mais cela fait, il va chercher le modeste Washington qui se tient à distance, comme il a fait toute sa vie, et le ramène à côté de l'Empereur, même un peu au-dessus. Il dit du fondateur de la liberté américaine : « Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes[1] » et il ajoute, revenant à Napoléon : « Quel serait aujourd'hui le rang occupé par lui (Bonaparte) s'il eût joint la magnanimité à ce qu'il avait d'héroïque, si, Washington et Bonaparte à la fois, il eût nommé la liberté légataire universelle de sa gloire[2] ».

Chateaubriand, appréciant les motifs qui avaient fait abandonner Napoléon presque par tous à l'heure des désastres, écrit aussi pour expliquer la conduite de tant d'hommes hier encore fanatisés : « il s'isola d'eux, ils s'éloignèrent de lui[3] ».

Joseph, dans une lettre adressée à son ami

[1] *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 384.
[2] *Id.*, id.
[3] *Id.*, id.

Hopkinson plaide encore la cause de son frère sur ce point, défendant son souvenir du reproche d'égoïsme et de hautaine indifférence à l'égard de ceux dont ils se seraient servis plutôt qu'il ne les aurait servis.

Point-Breeze, 12 décembre 1826

Monsieur,

Je vous renvoie l'écrit que m'a remis Monsieur votre fils. Je vous remercie bien. Sa lecture m'a rappelé des temps déjà bien loin de nous. Elle doit contribuer à persuader à tous les gens de bonne foi cette vérité, que je vous ai souvent répétée, c'est que mon frère était aussi bon homme que grand homme.

S'il eût été moins bon, il serait encore sur le trône. Il n'a rien fait pour satisfaire son égoïsme particulier. Il eût donné plus de liberté s'il eût puisé le pouvoir, dans les circonstances intérieures et extérieures dans lesquelles la Révolution avait placé la France.

M. Adams a eu trop raison lorsqu'il a dit au maréchal Grouchy : « Vous n'avez pas compris l'Empereur ; Washington placé comme l'Empereur Napoléon eût fait comme lui. »

Agréez, etc[1].

Certes, Joseph a raison : Napoléon n'eut jamais l'égoïsme étroit qui fait qu'on ne songe qu'à son intérêt immédiat. Mais est-il aussi juste d'affirmer qu'il n'eut pas cette sorte d'égoïsme supérieur, mais non moins réel, qui caractérise les passionnés ? Il ne sacrifia

[1] Lettre autographe inédite communiquée par M. Oliver Hopkinson.

jamais le peuple sur lequel il régna glorieusement à son intérêt privé ; mais ne peut-on pas lui adresser le reproche de l'avoir sacrifié à sa gloire, comme l'écrit Chateaubriand, c'est-à-dire à son orgueil, à ce que La Rochefoucauld considère comme la manifestation la plus active du *moi* humain. Nous ne pouvons pas oublier la si frappante anecdote, racontée par Madame de Rémusat, dans ses Mémoires. Cette femme qui a vécu dans l'intimité de l'Empereur et que sa position, jointe à l'estime qu'elle inspirait à celui qui fut si longtemps l'arbitre des destinées de l'Europe, mettait à même de voir les choses de près, dépouillées du masque officiel voulu, dans le désordre du déshabillé, pourrions-nous dire, rapporte qu'un jour que Napoléon venait de parler de ses sujets, avec un impérieux dédain qui choqua en elle le sentiment national, elle ne put se retenir de s'écrier : « Sire, vous méprisez donc bien les Français ! » Napoléon la regarda, sourit, puis se mit à marcher de long en large dans la pièce. Après quelques tours, il revint à elle et lui dit, d'un ton un peu moqueur : » Entendez-vous, Madame, il ne faut jamais dire de ces choses là. » Madame de Rémusat pouvait-elle en dire plus que Napoléon venait de le faire par ces quelques mots.

Une satisfaction bien douce, bien utile à

son cœur tendre et affectueux, vint faire une heureuse diversion au persistant deuil de cœur qui, chez Joseph, tournait à la nostalgie, avait produit, par contre-coup, en lui une torturante impression, l'angoisse insupportable d'une espèce de nouvel exil dans l'exil, d'un nouvel éloignement de tout ce qu'il aimait et pouvait aimer, de tout ce qui fait la raison d'être de l'homme en ce monde, l'attache ou le rattache à la vie.

La terre étrangère qui lui avait été amie jusque là, qu'il avait espéré un moment pouvoir faire *sienne*, semblait se dérober sous ses pieds, lui rappelait sa misère d'étranger banni, battu par l'implacable tempête et échoué à la façon d'une épave, d'une barque à la dérive, lamentablement désemparée. Jamais il ne s'était senti si seul, si abandonné, en dépit des soins et des délicates attentions de tout son entourage, des efforts de tous ses amis. Il lui fallait quelque chose de plus proche, de plus intimement mêlé à ses préoccupations, à ses pensées en quelque sorte intuitives, venues du fond de l'être. Ce que son cœur réclamait, en ayant l'impérieux besoin, c'était la possibilité d'épanchements sans fin comme sans retenue, de ces épanchements dans lesquels les chagrins paraissent se dissoudre, qui détendent et apaisent par l'effet de la douleur partagée. Il

lui fallait quelqu'un bien à lui, tout à lui, une espèce d'autre lui-même, avec qui pleurer.

Ce fut sa fille cadette, la jeune princesse Charlotte qui lui appporta ce baume des caressantes consolations filiales. Sa conscience de noble jeune fille lui fit entendre qu'elle avait un devoir à accomplir. Elle s'embarqua et vint.

Joseph qui n'avait jamais pu déterminer sa femme la reine Julie, à le suivre, fut d'autant plus sensible à la présence de cette enfant, pour laquelle il paraît avoir eu une prédilection.

Le naturel pétulant, primesautier et indépendant de la princesse devait ramener à Point-Breeze, sinon la gaîté du moins l'animation peuplante sans laquelle le spleen se rend maître des objets, figés, glacés et fait planer sur toutes choses sa lourde enveloppe méphitique.

Débarquée à Philadelphie, le vendredi soir 21 décembre de l'année 1821[1], même avant de mettre le pied à terre, son heureuse humeur et cette fougue indépendante que nous avons constatée, se manifestèrent. La lettre qui suit, et que nous devons à l'obligeance de notre ami

[1] Le *Poulson's Advertiser*, du 23 décembre 1821, annonce cette arrivée. La princesse s'était embarquée à Anvers sur le navire « *Ruth et Mary*, commandé par le capitaine Mickle. La durée de la traversée avait été de quarante-six jours. Elle descendit à Philadelphie au Washington-Hôtel.

M. William-John Potts, de Camden, encadre gracieusement le premier acte que la liberté relative de la vie de voyage inspira à la vive et rieuse jeune fille, toute d'élan, de premier mouvement et chez laquelle la réflexion, venue après, se faisait généralement sous la dictée du cœur.

Lors de l'arrivée du navire *Ruth et Mary* à Philadelphie, l'on mit une passerelle pour débarquer. Le chemin, jusqu'à la voiture qui attendait la princesse, était recouvert d'un tapis. Le quai était plein de monde, d'une foule anxieuse de voir une *vraie princesse en chair et en os*. Celle-ci était très jeune, pleine de vivacité et, je pense, se sentant libre de la surveillance étroite de sa *duègne* et de son dévoué médecin le docteur Stockoë [1], s'exalta à la vue de cette foule. Elle enleva

[1] Le docteur John Stockoë était chirurgien du *Bellérophon*, et demeura un certain temps à Sainte-Hélène. Après que le docteur O'Méara eût été renvoyé de l'île, (juillet 1818) Napoléon fut cinq mois privé de médecin quoique ayant été plusieurs fois assez souffrant. En janvier 1819, le général Bertrand demanda au gouverneur, Sir Hudson Lowe, d'autoriser le docteur Stockoë à donner ses soins à l'illustre captif.

Stockoë. qui était un homme de cœur et très indépendant de caractère, consentit à soigner l'Empereur, mais à condition qu'il pût exercer sa profession sans contrôle de la part du gouverneur. Il ne cessa de rendre à Napoléon tous les services en son pouvoir, jusqu'à l'arrivée d'Antomarchi, médecin envoyé de Rome par Madame-Mère.

De retour en Europe, il visita différents membres de la famille impériale à qui il rendit compte de ce qu'il avait vu et fait à Sainte-Hélène.

Nous venons de le voir accompagnant la princesse Charlotte aux États-Unis. Plus tard, en Angleterre, le roi Joseph le consulta plusieurs fois. La société de cet homme aussi modeste que savant et dévoué, lui était fort agréable. Il l'emmenait assez souvent avec lui à la campagne, enfin en 1841, lorsque Joseph put aller vivre en Italie, Stockoë l'accompagna sur le navire *Iberia*, durant la traversée de Londres à Gênes. Il ne le quitta qu'à Florence.

Le docteur Stockoë, avait assisté à la bataille de Trafalgar en qualité de chirurgien de la marine anglaise. Les liaisons de la famille Bonaparte le firent mettre en demi-solde. Après sa retraite, il vécut à Durham. Walter Scott, qui le connut. recueillit de sa bouche même, pour la *Vie de Napoléon*, qu'il écrivait alors, de nombreux souvenirs que Stockoë tenait lui-

le bonnet de fourrure qu'elle avait porté durant la traversée, pour répondre aux nombreux saluts qu'on lui adressait. Le bonnet s'échappa de ses mains et tomba dans le Delaware. Elle s'empara immédiatement de celui du capitaine, appuyé sur le bastingage, auprès d'elle, et l'agita. Puis, elle le posa sur sa tête, où elle le garda jusqu'à l'hôtel.

Le lendemain, elle revint au navire, accompagnée du docteur Stockoë, et apporta au capitaine un nouveau bonnet qu'elle tint à placer elle-même sur sa tête, en lui disant qu'elle garderait le sien en souvenir de la cordiale réception que lui avaient fait les habitants de Philadelphie et de l'incident qui l'avait privée du sien [1].

Les premiers jours consacrés au bonheur de se revoir écoulés, les moments de première effusion passés, Joseph fut pris de la crainte que l'existence un peu provinciale que l'on menait à Point-Breeze ne semblât bien vite monotone et fade à une jeune personne élevée en Europe et habituée à la vie, toute différente, d'une grande ville comme Bruxelles. Il savait par lui-même combien est déprimant le terrible

même de Napoléon. Walter Scott dit, dans son journal (vol. I, p. 325) à la date du 16 décembre 1826.

« Vu le docteur Stockoë qui donna ses soins à *Boney* à Sainte-Hélène. C'est un homme simple et de grand bon sens. » Stockoë mourut à York en septembre 1852.

[1] Récit extrait d'une lettre, aimablement adressée, en notre faveur à M. John-William Potts, qui avait fait appel aux souvenirs de Madame Clara J. Mickle, nièce par alliance du capitaine du *Ruth et Mary*. Nous devons aussi à l'obligeance de M. Potts communication de quelques lignes écrites sur le couvercle d'une boîte de cigares, par la princesse Charlotte. Cette inscription a le mérite de fixer exactement la date d'un moment de la traversée : offert en vue de Brighton, le 7 novembre 1821, par la princesse Charlotte Bonaparte, à J. W. Mickle, capitaine du navire *Ruth et Mary* de Piladelphie.

ennui toujours présent, toujours à vos trousses, et combien désolées sont les longues heures qu'il sait faire traîner dans les plis ternes et gris de sa lourde enveloppe. Il voulait garder sa fille, et comprenait qu'il fallait, pour cela, qu'elle fût heureuse auprès de lui. Il voulut à tout prix rendre le séjour en Amérique agréable à la princesse. Pour l'acclimater, l'apprivoiser, il songea au mouvement, à la distraction propre aux déplacements fréquents, aux voyages d'agrément[1]. Elle était artiste, aimait la nature dont elle se plaisait à reproduire les beautés à l'aide du pinceau ou du crayon : il résolut de lui faire voir du pays, de la captiver par l'attrait des magnifiques paysages, des grandioses spectacles qu'offre cette contrée où tout est grand, et où le sol semble avoir modelé les hommes à son image.

Le journal de *Poulson*, du 12 juin 1822, nous apprend que le comte de Survilliers et sa fille sont à « Bellmont-Hall, Schooley's Mountain Springs (New-Jersey) pour quelques semaines. » Cette station dans la montagne où l'on venait chercher la fraîcheur était un

[1] Lorsque la princesse Charlotte arrive, nous écrit M. Adolphe Mailliard, son père s'efforce de l'amuser. Il reçoit plus qu'à l'ordinaire, voyage avec elle, la mène au Niagara, à sa grande propriété de Black-River (États de New-York), et lui fait voir tous les beaux endroits à une certaine distance de la résidence de Point-Breeze. Pendant les deux années du séjour de sa fille, Joseph Bonaparte ne cesse pas de se montrer aux petits soins pour elle. »

endroit fort à la mode et très fréquenté à l'époque. On lit, dans le même journal, à la date du 1er août, de la même année : « Joseph Bonaparte est passé la semaine dernière par le village de Buffalo, se rendant aux chutes du Niagara. » Quelques jours après, il arrive à Balston-Spa[1], accompagné de sa fille et de M. et Madame Sari. Le *Poulson* ajoute qu'il est descendu à Sans-Souci House et qu'il s'y est rencontré avec l'ambassadeur d'Espagne, don Joaquin de Anduaga.

L'année suivante, nous trouvons le comte de Survilliers et sa fille de nouveau à Bellmont-Hall. Son neveu, Lucien Murat, arrivé d'Europe le 19 mai, est aussi avec lui[2]. De là, il se rend à Long-Branch[3] où les voyageurs descendent au Bath-Hôtel, tenu par M. Renshaw[4].

A Point-Breeze, où il faut bien revenir, en fin de compte, après chaque excursion plus ou moins lointaine, les fréquentes visites d'étrangers, la venue de Français de passage ou expatriés aux États-Unis, le séjour répété d'amis américains, la présence de voisins, enfin l'entourage direct nombreux attaché à la personne de Joseph, enfantaient un intérieur

[1] Poulson's Advertiser du 13 août 1822. Balston-Spa est une jolie ville d'eau, située près de Saratoga.
[2] Ibid, 19 juin 1824.
[3] Jolie plage très connue alors et qui jouit encore d'une grande vogue.
[4] Poulson, 14 juillet 1824.

varié, présentaient une certaine agitation mondaine et pouvaient procurer l'illusion d'un semblant de petite Cour.

Mais malgré tout ce mouvement, bien des heures vides restaient à combler. La princesse Charlotte en esquivait le désœuvrement grâce à son goût pour la peinture et le dessin. Les heureux aspects du parc et les beaux sites des environs s'offraient d'eux-mêmes à ses pinceaux ou à son crayon. Joseph encourageait autant qu'il le pouvait ce penchant artistique de sa fille, comprenant bien que c'était là la façon la plus certaine de rendre attachant pour elle le séjour de Bordentown et, par conséquent, de la retenir le plus longtemps possible auprès de lui.

Il la poussait à exposer quelques-unes de ses compositions à Philadelphie[1]. Il savait bien que ce tendre arrangement de vie ne pourrait pas toujours durer. Un jour viendrait où Charlotte se marierait, et il y avait bien des chances pour que, ce jour-là, l'aimable rêve fut terminé. Mais il n'était pas égoïste. Il

[1] La princesse Charlotte-Napoléon, de retour en Europe, publia un recueil de compositions, « *Vues pittoresques de l'Amérique dessinées par la comtesse Charlotte de Survillier* (sic) 1824. Lith. de Jobard. Le frontispice représentait une Indienne avec une pierre, dessinée au coin gauche et présentant les noms de Washington et de Franklin.

Elle exposa plusieurs fois a l'Académie des Beaux-Arts de Philadelphie ; en 1822, un paysage et une cascade ; en 1823. un paysage à la sépia, plusieurs miniatures, des études au crayon, faites d'après nature ainsi que des fleurs à l'huile ou à l'aquarelle ; en 1824, les *Chutes du Passaic*, plus les onze vues lithographiées par Jobard, dont il vient d'être question.

aimait autant ses enfants pour eux que pour lui.

Même au moment où il avait le plus à cœur de conserver sa fille, il s'occupait de son établissement. Conformément au testament respecté de Napoléon[1], il combinait une alliance avec quelque membre de la famille Bonaparte.

Du Casse, dans son livre intitulé : *Les Rois, frères de Napoléon*, publie des lettres, datées de Point-Breeze ; 2 mars, 10 mars, 24 avril 1822, adressées par Joseph à la reine Julie que nous pouvons résumer à peu près ainsi : après avoir fait part des inquiétudes au sujet du silence de Lucien et de celui de sa correspondante à propos du mariage de Zénaïde, Joseph dit : « Si Zénaïde épouse Charles, il faut marier Lolotte (Charlotte), avec le fils de Louis, par procuration, si on ne peut faire autrement. Dans ce cas je vous attends bientôt. »

La même préoccupation amène la combinaison suivante dans la seconde lettre : « Si le mariage de Charles manque, il faut que Zénaïde épouse le fils de Louis et que, si cela est indispensable, elle reste avec eux quelque temps ; dans ce cas, Lolotte épouserait celui

[1] Je désire. a-t-il écrit dans son septième codicille, que mes neveux et nièces se marient entre eux... et, à moins d'un retour en France, je désire que, le moins possible, mon sang soit à la cour des rois. »

des deux fils de Murat que tu choisiras pour son caractère. »

La troisième lettre contient une allusion à une visite de son neveu Jérôme Patterson qui « est très recommandé par maman, laquelle compte faire quelque chose de lui » puis la lettre continue en ces termes : « Je compte toujours sur le mariage du fils de Louis pour Charlotte et sur celui du fils de Lucien pour Zénaïde. »

De leur côté, à Rome, les membres de la famille Bonaparte, se remuaient et intriguaient pour faire bénéficier tel ou tel de leurs proches, d'une alliance avec une princesse réputée fort riche.

Une suite de lettres écrites par Madame Élisabeth Patterson[1], va nous permettre de suivre le fil de quelques-unes de ces intrigues. La fortune attribuée à Joseph exerce d'abord une sorte de fascination sur cette femme alors peu argenteuse. Elle écrit de Genève à son père (25 avril 1820) : « On dit que Joseph est le plus riche des Bonapartes et que c'est un homme de bon sens. » Ses avances ne doivent pas avoir eu un grand succès, car une lettre

[1] Eugène L. Didier *The Life and letters of Madame Bonaparte.* New-York, Ch. Scribner's Sons, in-12, 1878.

Madame Patterson mariée au plus jeune des frères de Napoléon, Jérôme, à Baltimore en décembre 1803, ne put faire reconnaître son union par l'Empereur. De cette union, naquit le 7 juillet 1805, près de Londres, un fils du nom de Jérôme-Napoléon, dont le mariage avec la princesse Charlotte avait été ardemment poursuivi par sa mère.

écrite deux mois après la précédente (23 juin 1820) nous montre une femme dépitée et passant d'un extrême à l'autre : « Les Bonapartes sont tous les mêmes, très affables en parole, mais n'ayant pas la moindre intention de se départir d'un centime. Leur fortune n'est pas aussi grande qu'on le suppose ; ils dépensent considérablement, et, il est à présumer, plus que leur revenu. Quoiqu'ils se soient assez bien montrés à mon égard, il ne résultera, de la vue de leur neveu, que de belles paroles d'affection et d'intérêt, tandis qu'ils me laisseront seule pourvoir à ses besoins. » Rebutée de ce côté, la mère se retourne et dirige ses batteries vers la fille de la princesse Bacciochi, faisant valoir à son père que la princesse Élisa possède une grande fortune. » Elle ajoute : « Somme toute, ce sera une union plus enviable pour mon fils. »

Quoique Joseph ne réponde pas aux visées matrimoniales de Madame Patterson, il ne juge pas moins opportun de lui venir en aide dans des limites raisonnables. Il lui avait, sans doute, offert de résider, si elle le voulait, dans sa propriété de Prangins. Elle écrit, en effet, à son père, de Genève, le 22 mai 1821, en le priant de faire parvenir à Joseph, une lettre incluse dans son courrier, en réponse à la proposition de ce dernier. Elle y oppose

qu'elle ne peut habiter Prangins, situé trop loin de la ville, parce qu'elle n'a pas d'équipage. Or, elle a besoin de société. Elle n'oublie pas de faire savoir à M. Patterson, son père, que Joseph, d'après ce que lui a appris une amie, Madame Toussard, est bien disposé pour son fils.

Malgré son affirmation du contentement qu'elle éprouve à ce qu'il n'ait pas été donné suite à ses premiers projets, elle ne tente pas moins de mettre dans son jeu, Madame Mère, dont elle connaît l'influence sur Joseph, ainsi que la sœur de ce dernier, la princesse Borghèse. Elle écrit de Rome, toujours à son père (28 novembre 1821) : « La princesse Borghèse et Madame Mère désirent que Joseph unisse sa plus jeune fille, actuellement en Amérique, à Jérôme-Napoléon. Le 8 janvier 1822, elle revient sur la chose, ajoutant immédiatement : « J'ai donné mon consentement et attends la réponse de Philadelphie. » Elle fait cet aveu naïf qu'elle désire beaucoup le présent mariage, parce qu'il lui permettra de faire l'économie de ce que lui coûte son fils. Ce dernier nous apprend également que l'union escomptée, est aussi désirée par son père (Jérôme) que par sa mère, d'accord en cela avec toute « la famille ». Jérôme-Napoléon (Patterson) s'embarque à Livourne,

le 23 février 1822, et arrive à New-York le 12 avril suivant. Il est cordialement reçu à Point-Breeze ; mais sans la moindre allusion à l'objet principal de sa visite. Madame Patterson qui dirige les opérations d'Europe, et qui prétend bien « ne rien laisser au hasard[1] » avait cependant fait précéder ce voyage d'une lettre très favorable de Madame-Mère[2].

Madame Toussard, de Philadelphie, entrant dans la déconvenue de son amie et partageant visiblement son ressentiment, lui écrit, comme fiche de consolation, qu'elle a fréquemment rencontré dans le monde Joseph Bonaparte et sa fille qui est « très petite et très vilaine. » Selon elle, Jérôme est beaucoup trop bien pour cette dernière; un autre passage de sa lettre donne la clef de cette venimeuse aigreur. Il se rapporte à l'arrivée d'un des fils Murat qui viendrait, lui aussi, dans le but d'obtenir la main de sa cousine. Madame Patterson entretient, à son tour, son père, de ce bruit (Paris, 6 mai 1823) : « Je crois que le *plan* actuel consiste à marier le jeune Murat à la *riche* jeune fille. Il est parti, envoyé, sans doute, par sa mère, qui, je le sais, pendant mon séjour à Rome, écrivait à son frère de l'agréer. »

[1] Lettre de Madame Patterson à son père datée de Rome, 8 mars 1824.
[2] *The Life and letters of Madame Bonaparte*, p. 107 et 108.

Une lettre datée de Paris, 12 juillet 1823, est le point de départ de leur acharnement qui ne va faire que grandir avec la certitude complète de l'évanouissement de ses projets. Elle en arrivera à écrire, dans son exaspération parvenue à son apogée (Florence, 5 octobre 1826) en parlant de la princesse refusée : « cette hideuse petite créature », et un peu plus loin : « cette mégère ». Elle insinue que si Charlotte n'avait pu se marier avec son cousin, elle se serait retournée du côté de Jérôme-Napoléon.

« Mais, déclare-t-elle, j'étais résolue à ce qu'elle ne pût le prendre qu'en apportant une somme de un million comptant. »

Naturellement, Joseph a sa part d'aménités : il n'a aucune générosité, il ne sait point diriger ses affaires, il écrit sans cesse à sa femme de vendre des biens et lui en envoyer le produit pour satisfaire ses besoins d'excessive dépense.

Le temps qui calme les passions permettra à Madame Patterson de revenir plus tard sur ses injustes préventions et de porter sur Charlotte morte un jugement qui montre l'inanité de toutes les critiques précédentes. Elle écrira de Paris le 22 septembre 1839 à Lady Morgan : « Je ne sais si la princesse Charlotte, la fille défunte de Joseph, avait été assez heureuse pour être personnellement connue de vous. Je

ne la connaissais pas moi-même, mais je sais, par ceux qui l'approchaient, qu'elle possédait une rare intelligence jointe à beaucoup de nobles qualités[1]. »

Malgré la double venue de Jérôme-Napoléon et de Murat aux États-Unis, Charlotte ne se maria qu'une fois de retour en Europe et avec un troisième cousin le prince Napoléon-Louis, aîné de Louis de Hollande[2].

L'état de santé, toujours chancelant de la reine Julie, obligea la princesse à venir la rejoindre. Sa sœur aînée Zénaïde se trouvait à Point-Breeze depuis quelques mois, pouvant demeurer auprès de Joseph, tandis que la reine se voyait privée de ses deux enfants à la fois.

Joseph accompagna sa fille à New-York le vendredi 30 juillet 1824. Une lettre écrite par celle-ci à un des meilleurs amis de son père, au moment du départ, nous fixe sur le jour exact de l'embarquement[3].

J'ai été bien sensible, Monsieur, à la lettre que vous m'avez écrite et a tout l'intérêt que vous me témoignez et je ne veux pas partir sans vous assurer que je tiens beaucoup à la continuation de vos sentiments pour moi et que votre souvenir et celui de votre famille me sera toujous cher.

[1] Lady Morgan *Mémoires*, London, W. H. Allen et Cie, 2 vol., in-8°, 1863.

[2] Frère de Napoléon III.

[3] La princesse prit passage sur le navire « *Crisis* » le dimanche 1er août à destination de Londres. Elle partait accompagnée de la famille Sari.

L'un des plus grands regrets que j'éprouve en quittant ce pays est de vous laisser dans une époque aussi déplorable pour vous, pour Madame et votre intéressante fille : j'emporte avec moi l'espoir et surtout le désir, de vous retrouver plus heureux, au moment de mon retour qui, j'espère, sera prochain.

Je suis au moment de m'embarquer et cette lettre est la dernière que j'écris sur le continent : veuillez donc recevoir mes adieux et les faire recevoir à votre famille et recevez l'assurance de mes sentiments.

Votre affectionnée.

CHARLOTTE [1].

New-York, 1er août 1824.

A Monsieur J. HOPKINSON. Bordentown.

On a pu écrire, en traçant le portrait de l'épouse de Napoléon-Louis, qu'elle semblait marquée au front par la fatalité. Sa vie si courte, si accidentée, et si vite vouée au deuil, ne répond que trop entièrement, dans ce cas, à ce signe de la destinée. Mariée vers la fin de 1825, elle devient veuve le 17 mars 1831, et la douleur que lui cause la perte d'un époux tendrement aimé, et en communion parfaite de pensées avec elle, partageant tous ses goûts, artiste et érudit, s'aggrave de l'incertitude où elle est des causes qui ont amené sa fin prématurée[2]. Léopold Robert qui a bien connu ce

[1] Lettre inédite communiquée par M. Oliver Hopkinson.

[2] Le prince Napoléon-Louis mourut à Pesaro d'un mal peu défini qui fit croire à un empoisonnement. Dans une lettre adressée au prince Bacciochi, son beau-frère, et datée de Florence, 27 mars 1831, Louis de Hollande,

prince et qui demeura jusqu'à ses derniers jours l'ami fidèle de sa veuve, qui put connaître par elle combien cet homme d'élite possédait de nobles et belles qualités, nous donne de lui le portrait suivant : « Homme charmant, réunissant toutes les qualités, estimé de tous, aimant l'étude et fort instruit. »

Quatre années après, celui qui écrivait ces lignes, avait lui-même une fin aussi mystérieuse que tragique[1], et c'est la malheureuse Charlotte qui, prenant à son tour la plume, nous trace, d'une main émue, le portrait de ce confident dévoué, dont la mort volontaire viendra encore accentuer le vide et l'aridité de sa vie assombrie pour jamais :

A Aurèle Robert.

Rome, ce 19 avril 1835.

Je ne puis tarder à venir vous dire, Monsieur, tout ce que j'ai éprouvé de douleur en apprenant le malheur affreux qui nous frappe, et c'est avec un chagrin bien profond que je vous écris. A mon départ de Florence, cette fatale nouvelle y était déjà connue, mais on me l'avait cachée, sentant bien tout le mal qu'elle me ferait, et je me plaignais alors de ne pas recevoir de

père du défunt, montre les doutes qu'il a sur les causes de la mort du prince par diverses questions qu'il pose à ce sujet : « Y a-t-il eu un procès-verbal d'ouverture de corps ? Et dans ce cas me le faire parvenir. Pourquoi ne l'ai-je pas reçu ? Qui a ordonné l'ouverture ?..... Priez qu'on mette mon nom sur le caveau qui renferme ses dépouilles. Combien d'heures après la mort, l'a-t-on ouvert ? (*Catalogue d'autographes*, 13 mai 1891).

[1] Léopold Robert se coupait la gorge avec un rasoir à Venise.

réponse à ma dernière lettre à votre frère. Je disais aussi à M. Jesi que je pensais à revenir à Florence en passant par Venise, et je me faisais vraiment une fête d'aller y surpendre celui qu'il faut pleurer à présent. Pleurer ! ah certainement, car pour *lui*, j'ai retrouvé bien des larmes. Je le connaissais trop pour ne pas lui avoir voué un attachement bien véritable, — et celui qu'il me portait aussi, j'y comptais bien, je vous assure. Il y a déjà bien des années que mon mari et moi fûmes tous deux dans votre atelier pour la première fois ; et à l'admiration que nous avions pour son talent s'étaient jointes une estime et une affection bien véritables. Quand il revint à Terni, où il avait vu mon pauvre Napoléon, il m'en rapporta des nouvelles, et nos conversations nous reportèrent souvent depuis, à ce moment où il l'avait vu pour la dernière fois. Que de sujets sérieux n'avons-nous pas traités ensuite ! Et combien ses sentiments étaient religieux ! Que de fois je lui ai envié cette croyance inébranlable qu'il cherchait à m'inspirer ! — s'il y a réellement une autre existence, elle doit être bien heureuse pour lui qui était si bon et dont les sentiments étaient si élevés et si beaux. Mais il est triste de laisser des amis. Je ne puis m'empêcher de vous écrire ce que je pense, ce que j'éprouve en ce moment. Je ne vous suis pas étrangère j'en suis sûre. Je compte sur quelques mots de vous. Je voudrais savoir comment vous, — vous avez supporté tant de malheurs et ce que vous devenez ; comment vous avez trouvé votre famille.

J'ai appris par hasard ici ce qu'on m'avait caché à Florence ; mais je ne voulais pas y croire jusqu'à l'arrivée d'une lettre de Palerme, de M. Odier, qui m'annonçait avoir reçu la vôtre, et a aussitôt pensé à moi et à l'affliction que j'en ressentirais. Enfin, M. Jesi m'envoie votre lettre, et on ne peut plus douter !

C'est avec larmes que je vous écris. Combien je me reproche de ne pas avoir écrit plus souvent à Venise, de ne l'avoir pas engagé davantage à venir à Florence ! Que je suis fâchée que M. Odier ait quitté Venise ! Enfin, j'ai bien des regrets. Je vous demande, monsieur, de me donner de vos nouvelles et d'être persuadé que bien des gens pleurent avec vous et que je sens bien la perte que je fais aussi ; je comptais tellement sur l'attachement de votre excellent frère !

Votre affectionnée.

CHARLOTTE NAPOLÉON.

P. S. — Chaque jour est pour moi un jour de nouveau malheur. J'apprends la mort de mon cousin Auguste. Si jeune ! si bon !... Monsieur ne vous laissez point abattre par la douleur ; prenez courage.

Il a été parlé de sentiments contrariés à propos de la mort de Léopold Robert. Le mot *amour* a même été prononcé[1]. Nous pensons que certains biographes se sont beaucoup avancés sur ce point.

Il n'est pas très aisé de se rendre compte bien nettement de la nature des sentiments que le peintre Léopold Robert éprouva pour la fille de Joseph. Le cœur humain est complexe, et, souvent, ne se dit pas même son secret à lui-même. Les limites de l'amour et

[1] Un auteur suisse brodant sur ce thème, en a tiré plusieurs scènes d'un drame intitulé : *Léopold Robert*. Cette pièce dont la représentation fixée au 4 septembre 1854, a été interdite à la suite de l'opposition formelle de la famille Robert, a paru en brochure en 1855 : *Léopold Robert*. Drame historique mêlé de chants, en cinq actes, précédé d'une préface et d'un prologue dédié au peuple suisse par Ch. d'Emptaz-Rey. Lausanne, Larpin et Cœndsoz, br. in-18, 116 p.

de l'amitié, entre personnes de sexe différent sont bien difficiles à déterminer. L'on peut savoir que l'on aime, sans savoir comment, jusqu'où l'on aime. Les tempéraments mélancoliques, comme semble avoir été celui de Léopold Robert, sont surtout portés à cette indécision, à ce vague dans lequel leur tristesse innée trouve un aliment qui lui convient. Ils souffrent, se rongent, se minent avec complaisance. Ils donnent ainsi à leur mal l'entretien qu'il réclame. De plus, les mélancoliques sont timides, repliés sur eux-mêmes et effarouchés par les contacts, les frottements les plus ordinaires de la réalité. Il leur faut la songerie à vide, avec de l'espace et du temps devant eux pour rassurer leur indécision. Ils se jettent volontiers dans l'impossible, pour que l'impossible noie les choses au sein d'un lointain et nébuleux avenir, et le présent se trouve ainsi esquivé.

Léopold Robert appartenait à une famille où la manie du suicide était héréditaire. La mort le guettait, l'appelait, l'hypnotisait et, sans cesse, il sentait la présence, l'approche inéluctable de ce terrible adversaire qui résidait en lui-même, de ce sombre enfant, adolescent, jeune homme et homme fait, « vêtu de noir, qui lui ressemblait comme un frère[2]. » L'ennui

[2] Alfred de Musset : *La Nuit de Décembre.*

sans cause apparente, l'ennui né de la peur de vivre, de l'impossibilité intime de vivre cette vie, l'étreignait, exigeait le suicide, lui procurait l'attirant vertige de l'abîme. Il était marqué au sceau, lui aussi, d'une inexorable fatalité.

Charlotte paraît avoir éprouvé pour ce malheureux artiste — si bien doué sous tant de rapports, mais mal équilibré, victime d'un détraquement tapi aux sources de l'être et y développant un menaçant germe de mort — un ordre de sentiments compliqués, faits d'ar-

Un bibliophile érudit de la Chaux-de-Fonds, M. Edouard Perrochet, très estimé en Suisse pour ses recherches d'histoire locale, a bien voulu faire appel en notre faveur à quelques souvenirs de famille que nous sommes heureux de transcrire ici :

« Ma famille et celle de Léopold Robert ont eu de nombreuses relations de société et de parenté.

Un frère de Léopold Robert nommé Alfred, se suicida, et comme à cette époque (antérieure à celle de la mort de Léopold) les corps des suicidés étaient enterrés de nuit et sans la participation du clergé, ce fut mon père, ami du défunt, qui fit sur la fosse le discours d'adieu ; j'en possède le manuscrit. (1825).

Une de mes tantes était la nièce de Léopold. Lors de nos partages de famille, j'ai obtenu deux beaux portraits du maître et la célèbre gravure des Moissonneurs par Mercuri.

La mélancolie était un des traits du caractère des Robert. Deux se suicidèrent et un troisième Aurèle, peintre d'un certain mérite, chercha dans la religion, un remède à cette fâcheuse disposition.

On peut donc admettre et c'est l'opinion généralement répandue à la Chaux-de-Fonds, que la mélancolie augmentée par un amour secret et sans espoir, a poussé Léopold à s'ôter la vie.

Je ne crois pas qu'il existe des preuves écrites des relations de cœur entre Léopold et la princesse Charlotte, émanant de celle-ci. Robert brûlait les lettres qu'il recevait d'elle. »

dente admiration, de maternelle protection, d'amitié exaltée, de tendre sollicitude, de l'intuition alarmée, dirait-on, de la fin prématurée et sinistre de cet infortuné, dont l'étrange constitution maladive de Léopold Robert et sa propre manière d'être, à elle, manière d'être si en dehors du commun, peuvent seuls donner la clé.

Charlotte, petite de taille et de traits peu réguliers, brune et maigre, avec des yeux derrière le feu desquels semblait disparaître tout le reste du visage, est le type de la femme passionnée, comme illuminée et embellie par une flamme intérieure communiquant sa fièvre à qui elle veut, avec bien plus de violence, de certitude, de despotique triomphe que ne sauraient le faire les plus belles formes, les contours les plus gracieux et les plus séduisantes harmonies des traits. Le charme pénétrant qui se dégageait d'elle tenait à ses plus nobles qualités. Il n'était que le reflet, la féminine manifestation de l'amour qu'elle ressentait, impétueusement violent, pour le beau sous tous ses aspects. Intelligente autant que passionnée, elle savait jouir de toutes les émotions que peuvent procurer la littérature[1] et

[1] Léopold Robert écrit en décembre 1831 à son ami Marcotte : « J'ai trouvé ces dames mieux que je ne les avais quittées, et même la princesse Charlotte, pendant mon absence, s'est fait d'autres occupations qu'elle préfère à celles que nous avons eues ensemble. Elle s'occupe de

l'art, et initier les confidents de son choix à ces émotions, les leur faire partager, en portant ainsi la séduction à sa dernière puissance, et aussi finissant par participer, pour eux, de cette séduction, par y être non seulement intimement mêlée, mais par en devenir comme l'essence, le parfum, la saveur même. On l'aimait de cette façon, non pour ce qu'elle était physiquement, mais pour ce qu'elle aurait voulu être, pour l'idéal qu'elle portait en elle et dont l'expansion, les émanations enfantaient sa mystérieuse, indéfinissable et d'autant plus irrésistible attraction.

Il y avait là comme une sorte de visible incarnation, de personnification du rêve d'art poursuivi par Léopold Robert. Lui aussi, intelligent et passionné, ne rencontrait dans ses œuvres les mieux menées à bonne fin, qu'une enveloppe matérielle, une plastiqne, des contours et des tons bien au-dessous de sa conception poétique. Cette conception ne se faisait-elle pas jour à travers la lourdeur et la sécheresse d'exécution de ses toiles, comme l'idéal

littérature et cherche à voir tous les hommes qui se distinguent un peu dans un genre ou dans l'autre. »

Une lettre de la princesse, datée de Florence, le 3 février 1830, au comte Réal, nous la montre, en effet, prenant intérêt à la vie littéraire et érudite du moment. Elle recommande à son correspondant le fameux Libri dont elle dit : « Il a infiniment d'esprit et est un des mathématiciens les plus distingués de l'époque. Il n'a que vingt-huit ans et toute sa science ne l'empêche pas d'être très aimable. » Dans cette même lettre, obéissant aux mêmes préoccupations littéraires, elle s'informe s'il publiera bientôt ses *Mémoires*. *Catalogue d'autographes*, 13 mai 1891.

emprisonné chez la princesse dans une enveloppe frêle ne valant que parce qu'elle était soumise à son empire? Ce qu'il voyait vivre en elle, c'était ce qu'il y avait de meilleur en lui, son idéal, à lui aussi, sa vision suprême, son talent.

Il était donc dans la logique des choses que, étant donnée la rencontre circonstancielle d'un tel homme et d'une telle femme, une liaison d'un caractère particulier, conforme à leurs deux manières d'être, n'en étant que la résultante combinée, se produisît.

Tel est, croyons-nous, le jour sous lequel il faut envisager les relations suivies et, si cette expression est possible, d'imagination à imagination, et, par là, de cœur à cœur ainsi que de cerveau à cerveau, qui unirent, dans une communion idéale, intime, ces deux êtres supérieurs chacun à sa façon. Voilà ce que donne, ce que laisse dans le creuset, l'analyse psychologique, la seule qui importe ici.

La reine Julie eut la douleur de survivre à une fille dont elle appréciait la belle nature et dont les tendres soins avaient entouré si longtemps sa frêle organisation. Charlotte, que des raisons de santé venaient d'obliger de la quitter, mourut, dans le trajet de Florence à Gênes, à Sarzane, des suites d'une hémor-

ragie, le 2 avril 1839[1]. On lit sur son tombeau, en l'église de Santa Croce, de Florence :

ICI REPOSE

CHARLOTTE - NAPOLÉON - BONAPARTE

DIGNE DE SON NOM

MDCCCXXXIX

La plus belle oraison funèbre dont on puisse honorer sa mémoire est renfermée dans ces quelques lignes de sa mère :

« Ce témoignage..... serait bien capable de m'apporter quelque adoucissement, s'il en était pour une douleur qui n'a plus désormais que des larmes à répandre; car, en perdant l'ange adorable qui m'a été enlevé, j'ai perdu tout le charme et tout le bonheur de ma vie[2]. »

[1] La princesse était née à Paris le 31 octobre 1802.

[2] Lettre de la reine Julie, adressée à la Maréchale Bessières et datée de Florence, 14 mai 1839. *Catalogue d'autographes*, 4 avril 1889.

CHAPITRE XI

VIE DE FAMILLE

SOMMAIRE : Nouvelle orientation. — Note manuscrite de M. Adolphe Mailliard. — Charlotte, puis Zénaïde. — Echo de l'opinion générale. — Extraits des journaux de Londres sur la reine Julie. — A Ems. — Refus de passeport à Lucien. — Faux-bruits. — Lettre de la reine Julie. — « Au plus vite ». — Baron de Musignano. — A l'hôtel de Bellevue. — Journal de Bruxelles. — Le prince de Canino à Rome. — Le mariage célébré. — Acte de ce mariage. — Tableau de David, du musée de Toulon. — Orgueilleusement aristocratique. — « Mes chères petites, etc. » — Lettre de Londres du 15 juillet 1823. — A l'Hôtel Royal. — Souscription en faveur des Espagnols. — Charles-Lucien Bonaparte. — Le *Falcon*. -- A New-York. — A City Hôtel. — La maison du lac. — Musique et sciences naturelles. — *American Philosophical Society*. — Associations scientifiques. -- Savant et non dilettante. — Correspondant de l'Institut. — Traduction des œuvres de Schiller. — Baptême à Philadelphie. —Joseph-Lucien-Charles Napoléon. — L'évêque Conwell. — Wescott et son *Histoire de Philadelphie*. — Naissance d'une fille. — Voyages de Charles-Lucien. — Sa lettre de Londres. -- *Liverpool Chronicle*. — Lettre de Zénaïde à la princesse Gabrielli. — Réconciliation de Charles-Lucien avec ses parents. — Lettre de Joseph à M. Lacoste. — Existence retirée. — Charles-Lucien à Point-Breeze. — Le Dr Isaac Hays. — « Cinq cents personnes dansent comme des fous ». — Facile vie Américaine. — Miot de Melito. -- Son arrivée par le *Cadmus*. — Erreur de *Poulson*. — Achille Murat sur la *Daphné*. — Son mariage avec une petite nièce de Washington. — Permission de plaider et de pratiquer les lois. — Vice-consul par intérim du Mexique. — *Exposition des principes*, etc. — Nobles qualités de Mme Murat. — Portrait de Lucien Murat. — Le contraire d'une sinécure —

A M. Lacoste. — Qualités brillantes et défauts de l'époque impériale. — Oncle et neveu. — Caroline-Georgina Frazer. — Pensionnat de jeunes filles. — Femme des plus méritantes. — Terreurs d'isolement. — L'Ancien-Monde. — — Lettre à une dame d'Europe. — « Me connaître pour ce que je suis ». — Pensées secrètes. — Sentiments divers. — Louis et non pas Joseph. — Le *Pilote* et la *Quotidienne*. — Ballon d'essai. — Le théâtre. — Talma. — Sa statue. — Frêle santé d'enfant. — Les Mémoires du président John Quincy Adams. — Le navire *Delaware*. — Arrangements. — A Baltimore. — Avis du *Poulson*. — Le commandant John Downes. — Lettre d'un officier du bord. — Tempête — Les *éléments défiés en combat singulier*, de Byron. — Livourne. — A bord du *Delaware*. — Pensées de solitude. — Déplacements de Joseph. — Lettre à Roboglia.

Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'écrire que Joseph était fait pour la vie de famille. Il nous faut revenir encore une fois sur cette constatation, en somme, se rapportant à une manière d'être commandant toute l'existence de ce prince aux États-Unis. C'est l'avis de quelqu'un qui était mieux à même de le connaître que qui que ce fût : « Il est évident que si la reine Julie avait pu se décider à quitter l'Italie et à rejoindre son mari en Amérique, Joseph aurait été parfaitement heureux et eût complètement oublié la politique d'Europe. La vie de famille l'aurait contenté ; mais il ne put l'obtenir.[1] » La reine que le mauvais état de sa santé devait toujours retenir en Europe, avait permis à la princesse

Note manuscrite à nous adressée par M. Adolphe Mailliard.

Charlotte de venir auprès de son père malade et démoralisé. Quand cette princesse reprit le chemin de l'ancien continent, sa sœur Zénaïde vint la remplacer, et nous verrons que c'est la présence de cette dernière qui lui rendit supportable encore durant quatre années sa vie d'exil. Le comte de Survilliers avait, dès le début de son arrivée dans le Nouveau-Monde, si bien organisé l'intérieur qu'il se créait en vue de la venue des siens que l'opinion publique s'attendait toujours à cette venue. La feuille de *Poulson*, du mercredi 3 juillet 1817, se fait l'écho de cette tendance des esprits, lorsqu'il imprime la nouvelle, démentie le lendemain, que « la femme et la famille du roi Joseph Bonaparte sont arrivées hier à notre port sur le navire français *Good Henri*, venant du Havre de Grâce, avec quarante autres passagers[1]. »

Les déplacements de la reine Julie étaient, du reste, fort surveillés et loin d'être libres. C'est ainsi que les journaux de Londres du 2 septembre 1817, peuvent publier l'information suivante : « Madame Joseph Buonaparte (*sic*) s'est rendue en famille aux eaux d'Ems. Elle doit y faire un séjour d'un mois et retourner ensuite, dit-on, à Francfort. La malheureuse princesse avait demandé sans pouvoir

[1] Correspondance adressée de New-York à ce journal le 1er juillet.

l'obtenir, l'autorisation d'aller à Baden-Baden. C'était sans doute trop près de la frontière. » Ses souffrances personnelles ne s'opposèrent donc peut-être pas seules à un voyage en Amérique. Il n'est pas probable que ce voyage eût été autorisé par les hommes qui dirigeaient alors la politique en Europe. Les allées et venues des Bonapartes avaient besoin d'être visées en haut lieu pour pouvoir se produire. Nous n'en voulons pour preuve que le refus catégorique qu'éprouva Lucien, d'un passeport pour les États-Unis. Le 11 juillet 1817, il avait adressé une pétition à la Chambre des communes à l'effet d'obtenir ce passeport pour lui et son fils. Malgré l'appui de Wellington, sa demande fut rejetée. L'opinion publique en Amérique obéissant toujours au sentiment, dont nous venons de parler précédemment, ne voulut pas admettre que le voyage du frère de Joseph, pût être annulé par cette fin de non recevoir. Le *Poulson* du 27 octobre 1817, enregistre que, malgré le mauvais vouloir de l'Angleterre, il croit à l'arrivée des deux princes, qui passeraient outre. Le bruit courut même que Lucien avait réussi à se rendre à Philadelphie. Mais cette rumeur était dénuée de fondements.

Il est assez probable que le retour en Europe de la princesse Charlotte répondait à certains

projets de mariage, en même temps qu'au désir bien naturel de la revoir, manifesté par sa mère. Lorsque sa sœur Zénaïde arriva à Point-Breeze, elle était mariée depuis le 29 juin 1822 à son cousin germain Charles-Lucien, le même qui n'avait pu obtenir en 1817 une autorisation de voyage, demandée peut-être en vue de cette union.

Il était écrit que des questions de passeports viendraient toujours se mettre en travers du mariage, jusqu'au dernier moment. La reine Julie écrit, en effet, de Bruxelles, le 28 septembre 1821, à son beau-frère Lucien, prince de Canino, après lui avoir donné des nouvelles de la santé du roi Joseph, alors aux eaux de Saratoga et de sa fille Charlotte, que les *passeports de Charles se font attendre*, ce qui est fort désagréable, vu qu'elle désire que le mariage de Charles-Lucien et de sa fille Zénaïde se fasse « au plus vite ».

Le *Journal de la Belgique*, du 17 mars 1822 annonce enfin l'arrivée du futur :

De *Francfort, le 11 mars :* M. le prince de Canino (Lucien Bonaparte) est arrivé hier avec son fils; il voyage sous le nom de Musignano. Ils se rendent à Bruxelles, où le fils doit épouser la fille aînée de Madame la comtesse de Survilliers. On lit dans le corps du même journal cette autre nouvelle, datée, cette fois, de Bruxelles le 16 mars : « S. A. Lucien Bona-

parte est arrivé hier à trois heures de l'après-midi de Rome en cette ville; il est descendu à l'hôtel de Bellevue. »

Une autre feuille, le *Journal de Bruxelles*, du 26 avril 1822, insère quelques lignes qui semblent se rapporter à une nouvelle interruption dans la marche des préliminaires du mariage princier :

Monseigneur le prince de Canino est parti ce matin pour Rome, où il ne fera qu'un court séjour; il reviendra ensuite en cette ville.

Le 1er juillet 1822, le même journal peut rendre compte de la cérémonie en ces termes : « le mariage longtemps projeté entre le fils aîné du prince de Canino, Charles Bonaparte, et Zénaïde Bonaparte, fille aînée du comte de Survilliers, a été célébré hier après-midi, à l'Hôtel de Ville et à l'Église, et avec les solennités d'usage. »

L'*Ami du roi et de la patrie*, n° 184, du mercredi 3 juillet 1822, dit de son côté, après avoir annoncé le mariage dans les mêmes termes que son confrère :

On sait que le court séjour que Lucien Bonaparte a fait à Bruxelles, avait pour objet les arrangements de ce mariage.

Voici l'acte de mariage de Charles-Lucien et de la princesse Zénaïde, copié sur les registres de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Entre don Jules-Laurence-Lucien Bonaparte, né à Paris l'an IIe de la République, fils aîné et mineur de Monseigneur Lucien Bonaparte, des princes de Canino, et de Madame Marie-Laurence-Charlotte-Louise-Alexandrine de Bleschamps, princesse de Canino, domiciliés à Canino, dans les États-Romains, conjoints : avec Mademoiselle Charlotte-Zénaïde-Julie Bonaparte, née à Paris, le 17 messidor de l'an IX, fille aînée et mineure de Monseigneur Joseph Bonaparte, comte de Survilliers, présentement à Philadelphie et de Madame Marie-Julie Clary, comtesse de Survilliers, conjoints, domiciliée rue Royale. En présence de la mère de la future, de M. Joseph Dupré, âgé de 54 ans, notaire royal, fondé de pouvoir du père du futur, de Jacques Engler, âgé de 49 ans, négociant rue du Chêne, d'Henri Cattoir, propriétaire, rue Royale, âgé de 50 ans, de Jean-Baptiste de Presle, propriétaire, rue Saint-André-des-Arts, à Paris, âgé de 42 ans, et d'Anatole de Lawœstine, âgé de 37 ans, ex-colonel de cavalerie, officier de la Légion d'honneur, demeurant à Molembeck, etc.[1].

La princesse, mariée depuis un an à peine, qui venait remplacer sa sœur Charlotte auprès de Joseph, offrait quelques traits de ressemblance et aussi quelques caractères très différents avec cette dernière. Un excellent tableau, peint en 1822 par David (qui avait été professeur de dessin de ces deux princesses) exécuté trois ans avant sa mort, et que possède

[1] Cette pièce, ainsi que tous les extraits de journaux belges que nous venons de citer, sont dus à l'obligeante érudition de M. Albin Body, conservateur de la Bibliothèque de Spa, qui a bien voulu les rechercher et les transcrire à notre intention.

actuellement le musée de Toulon[1], nous montre ces deux jeunes filles avec cette opposition de type signalée en ces termes par les écrits du temps. Les deux sœurs sont peintes assises à l'extrémité d'un canapé en bois doré à garniture de velours rouge[2], leur groupe gracieux occupant la droite de la toile. Zénaïde, qui frappe tout d'abord l'attention est en costume de velours noir, sans manches. Son écharpe, rayée jaune, blanc et bleu est élégamment disposée. Un petit châle semble avoir glissé au bas de sa taille. Ses cheveux noirs se marient bien avec le diadème de corail qui donne à la physionomie d'un marqué italien quelque chose d'orgueilleusement aristocratique. La fermeté de l'ovale de son visage, la volonté de sa bouche et la décision du regard enfantent un type bien particulier. La princesse, de taille moyenne, a dans son attitude quelque chose d'un peu hautain. Son bras droit vient s'appuyer, avec une

[1] « Le tableau faisait autrefois partie de la collection Clary, de Marseille. Il passa en Italie, puis fut rapporté en France, et laissé en dépôt, ainsi que d'autres objets, chez un commissionnaire de Grenoble. Ces diverses choses n'ayant jamais été réclamées, le dépositaire se décida enfin à les vendre, comme abandonnées. Un marchand de Toulon, présent à la vente, acheta le portrait des deux sœurs, qu'il rapporta dans cette ville, où il le vendit à son tour. Un riche amateur, M. Malcor, en fit alors l'acquisition. Il devait le céder plus tard, ainsi que d'autres tableaux de sa collection, au Musée. »
(Renseignements dûs à l'obligeance de M. de la Pinelais qui les tenait lui-même d'un des descendants de M. Malcor).

[2] Ce canapé, broché d'or, a dans l'ensemble de ses lignes, le caractère un peu sec des meubles exécutés sous l'inspiration et d'après les dessins de Percier et Fontaine.

agréable souplesse de lignes, sur l'épaule de sa sœur, tandis que le gauche, abandonné, laisse pendre au bout des doigts une lettre de leur père Joseph Bonaparte sur laquelle on lit : « 12. *Philadelphie... chères petites...*; et en bas... *Julie...* »

Charlotte porte une robe de soie grise, aux manches descendant jusqu'au poignet. Un petit col de dentelle tuyautée donne beaucoup de grâce à l'inflexion du cou. Le front est surmonté d'un diadème enrichi de pierreries. La figure aux traits d'un ensemble à la fois doux et modeste, contraste avec la coupe de visage plus sévère, avec l'air quelque peu impérieux et dominateur de l'aînée des filles de Joseph.

Le *Poulson* du 2 septembre, nous tient au courant du voyage du jeune couple en train de se rendre aux États-Unis[1]. On lit dans un extrait qu'il donne d'une lettre de Londres, du 15 juillet 1823 :

Le comte de Musignano, fils de Lucien Bonaparte, qui est arrivé la semaine dernière à Plymouth, en route pour les États-Unis, a environ vingt-cinq ans[2] et ressemble singulièrement à l'Empereur. Il est accompagné de sa femme (fille de Joseph Bonaparte) et de sa suite. Il est descendu, jeudi 10 juillet, à l'hôtel Royal. Le comte a offert à M. Wilkinson, commis du bureau

[1] Un journal de Bruxelles avait déjà annoncé le passage à Liège de Lucien et de sa famille, venant de Rome et se rendant en Amérique.

[2] Il n'en avait que 20 étant né le 24 mai 1803.

étranger de MM. Fox et C°, une superbe bague ainsi que quatre doublons pour les souscriptions en faveur des Espagnols. Lorsqu'on lui a demandé sous quel nom il fallait l'inscrire, il a répondu : Charles Bonaparte. Le *Falcon*, à bord duquel il a pris passage, est parti jeudi pour New-York.

Charles Bonaparte est arrivé à New-York jeudi 9 septembre 1823, avec sa femme et sa suite de huit personnes, sur le navire *Falcon*, d'Anvers. Ils ont été se loger au City Hôtel[1].

C'était pour les arrivants que Joseph Bonaparte s'était plu à bâtir la maison dite du Lac. Il les y installa avec leur suite. Ainsi, tout en vivant en famille et dans la plus étroite union, on était chez soi et la liberté du jeune ménage se trouvait entièrement sauvegardée.

Zénaïde n'avait pas les mêmes goûts que sa sœur pour la peinture, quoi qu'elle dessinât gentiment; mais de nature très artiste, elle aussi, elle occupait ses heures de loisir en cultivant un talent, déjà fort développé, pour la musique. C'était une habile harpiste, élève de Bochsa. Son mari, que sa tournure d'esprit scientifique portait vers les sciencee naturelles, consacrait une grande partie de son temps à l'ornithologie. Il ne tarda pas à se faire recevoir membre de la Société américaine

[1] D'après le *Poulson*, Joseph, accompagné de quelques Français de distinction, attendait à ce même hôtel l'arrivée de sa fille et de son gendre, depuis le 26 août.

philosophique[1]. Joseph, qui faisait déjà partie depuis le 18 avril 1823 de cette illustre Société qui peut faire glorieusement remonter son origine à Franklin, fit sans doute tout ce qu'il put pour faciliter à son gendre un accès en une compagnie si cotée, dans l'espoir de l'attacher ainsi, par un solide lien, au sol où son plus vif désir était de conserver sa fille et lui[2]. Charles-Lucien fut successivement nommé membre du Columbian Institut de Washington, de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, du collège d'histoire naturelle de New-York, de l'Académie des sciences de Baltimore, vice-président du Maclurian lyceum de Philadelphie. De nombreux travaux estimés par les Américains justifient l'empressement du monde savant des États-Unis à posséder ce confrère princier dans leurs associations scientifiques[3].

[1] Son admission eut lieu le 16 avril 1824.

[2] Joseph admis 889e membre de l'*American Philosophical Society*, de Philadelphie, le même jour que furent aussi élus son frère Lucien et le romancier Fenimore Cooper. L'*American Philosophical Society*, fondée par Benjamin Franklin son premier président, le 25 mai 1743, a compté et compte encore dans ses rangs les illustrations du monde entier. On lit sur la liste de ses membres les noms de : Washington, Magellan, Rumford, Manuel Godoy, Humbold, Fulton, Berzelins, Linnée, Washington Irwing, Daniel Webster, Buffon, Condorcet, Daubenton, l'abbé Raynal, Lavoisier, Barbé-Marbois, Lafayette, Soulavie, Brissot de Warville, Talleyrand, Volney, Dupont de Nemours, Brongniard, Réal, Flourens, Miot de Mélito, Rémusat, Louis-Philippe, de Tocqueville, Leverrier, Michel Chevalier, Elie de Beaumont, Claude Bernard, l'empereur Don Pedro du Brésil, Renan, Léon Say, Broca, Viollet-le-Duc, Le Roy-Beaulieu, Pasteur, Duruy, etc.

[3] Ouvrages de Charles-Jules-Laurent-Lucien Bonaparte, concernant l'Amérique.

American Ornithology or the natural History of Birds inhabiting the

D'ailleurs, ce prince, grand travailleur, qui voulut être et fut véritablement un savant et non un simple dilettante heureusement doué, devint plus tard (18 mars 1844), membre correspondant de l'Institut ainsi que des Académies d'Upsal et de Berlin, Il trouva en sa femme un esprit également sérieux et capable de travaux importants. On doit, dit-on, en effet, à la princesse Zénaïde, une traduction des œuvres de Schiller.

Le comte de Survilliers continuait, comme du temps de sa fille Charlotte, à passer la mauvaise saison à Philadelphie. Ce fut dans cette ville que, le 13 février 1824, Zénaïde donna naissance au futur héritier de tous les biens de Joseph, à un enfant qui reçut les noms de Joseph-Lucien-Charles Napoléon. L'évêque Conwell, de Philadelphie, baptisa ce jeune prince, qui eut pour parrain Joseph et pour marraine Madame Mère, représentée par la princesse Charlotte.

Wescott, dans son histoire de Philadelphie[1],

United States,. not given by Wilson. With figures drawa, engraved, and coloured, from nature. By *Charles-Lucian* Bonaparte.

Philadelphia : published by Samuel Augustus Mitchell, Sold by Antony Finley, 1825, 1833, in-4°, 1er vol. 22 ; 2° 14 gravures, 1828 ; 3° 9 gravures, 1823 ; 4° 15 gravures 1833.

Faisant suite à l'ornithologie de Wilson. Sir W. Jardine a publié à Londres en 1832 l'ornithologie de Wilson à la suite de laquelle se trouve une réimpression de l'ouvrage de Ch. Lucien.

Observations on the nomenclature of Wilson's ornithology.

Philadelphia A. Finley, 1 vol. in-8° 1826.

Ornithology of North America. New-York, 1826, tiré des Annales du Lycée d'Histoire naturelle de New-York, vol II, nos 1, 2, 3.

[1] Parue dans le *Sunday Despatch* de 1884.

rapporte que, à propos de cette cérémonie, Joseph fit don audit évêque d'une bague épiscopale ornée d'une pierre précieuse d'un très grand prix, laquelle avait appartenu au cardinal Ximenès.

Une fille qui dut mourir jeune et dont nous ignorons le nom naquit à son tour, mais à Point-Breeze, cette fois, le 7 juin 1826[1].

Soit que l'activité naturelle de Charles-Lucien lui rendît le séjour permanent de Bordentown lourd à supporter, soit que la nature de ses travaux l'obligeât à d'assez fréquents déplacements, nous le voyons une grande partie du temps en voyage. Outre les saisons aux stations balnéaires que le comte de Survilliers faisait comme à l'époque du séjour de sa fille cadette et où son gendre l'accompagne avec Zénaïde, il exécute des voyages particuliers, dont le plus long l'amène même en Europe. Voici à peu près le dénombrement de ses déplacements depuis l'année 1824 jusqu'en 1828, époque à laquelle ce prince quitte définitivement l'Amérique : 1824, Ballston's-Spa ; 1825, Saratoga ; 30 décembre de la même année, New-York ; 1826, une lettre d'Albany, publiée par le *Poulson* du 20 juillet, annonce l'arrivée

[1] Charles-Lucien Bonaparte eut de sa femme Zénaïde treize enfants, quatre fils et neuf filles. Le troisième enfant, né à Rome huit mois après le débarquement des deux époux, arrivé le 9 avril 1828, fut le cardinal Bonaparte (15 décembre 1828) camérier secret du pape Pie IX.

de Joseph Bonaparte et de sa famille, dans la propriété du chancelier Livington à Rhinebeck[1], lesquels se rendent aux eaux de Saratoga, et mardi 17 novembre de la même année départ pour l'Europe. Une lettre de Londres (19 décembre 1826, minuit) nous apprend que le prince Charles-Lucien a fait une magnifique traversée, dont la durée n'a été que de seize jours et demi. Il raconte combien ont été cordiales les réceptions qu'on lui a faites. Sous peu, il s'embarquera de Douvres pour l'Italie ; il espère arriver à Rome le 15 janvier et être de retour en mai aux États-Unis[2].

La *Liverpool Chronicle* enregistre de son côté, en ces termes, l'arrivée du prince :

> Nous apprenons que Charles-Lucien Bonaparte, prince de Musignano, qui est arrivé ici venant de New-York, il y a quelques jours, sur le navire *Canada*, capitaine Rogers, a donné à ce dernier une superbe bague ornée d'une miniature de Napoléon par Isabey.

Une lettre adressée par la princesse Zénaïde à sa cousine et belle-sœur Charlotte, princesse Gabrielli[3], nous itinie à certaines démarches de

[1] Cette propriété, située dans le Duchess County, Etat de New-York, fut détruite par un incendie, deux ans après, le 28 avril 1828.

[2] Lettre adressée au savant docteur Isaac Hays, avec lequel le prince a entretenu toute une correspondanee scientifique relative à leurs commnns travaux sur l'ornithologie. Nous devons communication de ces divers documents au propre fils du savant, au docteur J. Minis Hays, de Pliladelphie, que nous tenons à remercier ici de l'utile concours qu'il a gracieusement prêté à nos recherehes.

[3] Cette princesse, fille aînée de Lucien, et issue du premier mariage de

famille qui ne furent peut-être pas étrangères au voyage du prince Charles-Lucien à Rome.

Point-Breeze, 11 mai 1827.

Ma chère sœur,

Cette lettre te sera remise par M. Hamilton Hopkinson, officier de la marine américaine : ce jeune homme est d'une famille avec laquelle nous sommes très·liés et qui passe l'été dans une campagne tout près de nous. J'espère que tu recevras ainsi que Mario, monsieur Hopkinson avec la même grâce avec laquelle vous avez accueilli toutes les personnes à qui j'ai donné des lettres pour vous et qui ne cessent de s'en louer.

Je n'ai pas de tes nouvelles depuis le départ de Charles, j'en ai bien rarement de lui ; mais celle que j'ai reçu hier m'a comblé de joie : elle m'apprend qu'il a été reçu à bras ouverts par son père et sa mère J'espère que tes bons offices, chère Charlotte, feront que cette réconciliation sera sûre et durable.

Pense que Charles ne peut pas être heureux avec le mécontentement de ses parents, et que ton bonheur sera bien moindre si ton frère est malheureux.

Embrasse tes enfants pour moi. Joseph ne s'est jamais si bien porté. Ma petite fille est toujours bien faible et souffre pour ses dents.

Adieu, mes amitiés à Mario ; crois-moi pour la vie, ma chère Charlotte,

Ton affectionnée sœur et amie.

ZÉNAÏDE, Princesse de Musignano.

celui-ci avec une demoiselle Boyer, refusa d'épouser,malgré les intentions de Napoléon, le prince des Asturies, monté plus tard sur le trône d'Espagne sous le nom de Ferdinand VII.

Nous avons ici Achille et sa femme qui est charmante jolie, douce, bonne, enfin une personne accomplie ; ils s'aiment beaucoup et sont très heureux[1].

Le prince Charles-Lucien était de retour à Point-Breeze au mois d'août 1828. Une lettre de Joseph, adressée à M. Félix Lacoste et por tant la date de: Point-Breeze, 30 août 1827, nous informe de son arrivée[2].

Qu'il fût souffrant ou non, Charles-Lucien menait une existence volontiers retirée. Absorbé par le travail de cabinet et enfoncé dans ses études de naturaliste, il ne prenait part qu'à contre-cœur aux réceptions de Point-Breeze et aux soi-disant divertissements que Joseph recherchait pour Zénaïde, toujours poussé par la crainte de l'ennui qui eût pu précipiter le départ pour l'Europe de l'unique enfant encore auprès de lui.

Il écrit à son ami le Dr Isaac Hays, un soir de fête où il se gardait bien d'assister (Saratoga, jeudi 27 juillet) : « Onze heures du soir; tandis que vous avez terminé vos affaires et que cinq cents personnes dansent en bas comme des fous et avec le plus grand entrain..... » Cette lettre est écrite la veille d'un départ pour les chûtes du Niagara.

On ne saurait trop répéter, d'ailleurs, que

[1] Lettre autographe inédite communiquée par Mr. Oliver Hopkinson.
[2] Lettre citée plus loin, chap. XII.

l'existence était entièrement libre à Point-Breeze, et que chacun pouvait y mener le genre de vie qu'il préférait sans gêner qui que ce fût ni sans être gêné par personne.

Non seulement Joseph avait fait bâtir la maison du Lac, afin que ses enfants s'y trouvassent plus à leur aise et tout à fait indépendants, mais encore il avait organisé ses habitudes de façon à ce qu'elles ne commandassent en rien celles des autres. C'était la facile vie américaine dans ce qu'elle a de plus complet. Chacun pouvait, soit demeurer dans son intérieur, soit bénéficier de l'existence commune, dans les proportions qu'il jugeait convenable.

Nous avons déjà eu occasion de donner une description détaillée de la division des journées à Bordentown, nous avons dit que chacun se levait à l'heure qui lui plaisait. Il nous reste à ajouter que pour le déjeuner de dix heures, le genre de toilette fait était absolument facultatif. Il n'y avait qu'au repas du soir que l'habit noir était de rigueur pour les hommes ainsi qu'une toilette habillée pour les dames. De nombreux visiteurs contribuaient à l'animation de ce milieu, assez mouvementé on le voit, pour que l'amphytrion pût croire, à bon droit, en avoir banni la monotonie inhérente aux longues heures de province.

Parmi ces visiteurs, nous avons à mentionner, en 1825, Miot de Melito, qui demeura à Point-Breeze presque tout le temps de son séjour aux États-Unis.

Miot de Melito, ancien ministre de Joseph[1], et avec lequel il avait conservé les meilleurs rapports, faisait un simple voyage d'agrément dans lequel la politique n'avait rien à voir. Il s'était embarqué au Havre, sur le *Cadmus*, le 1er juillet 1825, et arriva à New-York le 9 août de la même année, port où il ne se réembarqua, pour son retour en Europe, que le 15 mai 1826. Son séjour, relativement long, auprès du comte de Survilliers, prouve combien il fut amicablement reçu. Mais, dans ses *Mémoires*, Miot a le tort d'écrire que la réception alla jusqu'à le venir attendre à son débarquement. Nous ne répondrons qu'une seule chose au passage en question, c'est que Joseph se trouvait alors à Saratoga et qu'une lettre de son secrétaire, M. Louis Mailliard, nous le présente donnant des ordres, de cette station balnéaire, pour que l'on préparât, à Point-Breeze, le logement de l'arrivant[2].

Les Murat, eux, fixés auprès de leur oncle

[1] Il avait été attaché à la personne de Joseph en 1806. Il fut son ministre de l'intérieur, à Naples, et l'intendant général de sa maison à Madrid.

[2] Lettre datée de Saratoga, 25 juillet 1825, et communiquée par Mr. Olivier Hopkinson.

depuis 1823, faisaient, pour ainsi dire partie de la maison.

Dès le 5 mai 1823, l'un des deux frères, Achille, tentait, dit le *Poulson* qui se fait en cela l'écho d'un journal français, de s'embarquer pour l'Amérique, ce qu'un refus de passeport l'empêchait de faire. Il y a ici une erreur évidente, puisque ce même Murat arriva à New-York le lundi 19 mai par le navire hambourgeois *Daphné*[1], Il faut donc ranger ce faux bruit parmi tous ceux que faisaient naître la mauvaise volonté des gouvernements européens à l'égard des membres de la famille Bonaparte.

Achille Murat, qui devait finir ses jours en Floride, semble décidé, dès les premiers temps de son arrivée, à se faire américain, et avoir renoncé à toute idée de retour ultérieur sur l'ancien continent. Il pourra bien faire un voyage en Europe ; mais celui-ci ne sera que de courte durée. Sa patrie d'adoption définitive est bien l'Amérique. Le 12 juillet 1826, il épouse une petice nièce de Washington, et est qualifié à cette occasion de « Achille Murat, Esq^{e} de la Floride, autrefois d'Italie[2] » . Deux

[1] *Poulson*, 22 mai 1823. Lucien, lui, n'arriva que dans le eourant de 1825.

[2] Voici la note qui parut dans les journaux de l'époque à l'occasion de cette union : ont été mariés à Tallahassee (Floride) le 12 juillet 1826, par Ede Van Evour, Esq°, Achille Murat, Esq°, de la Floride, autrefois d'Italie, fils aîné de feu Sa Majesté le roi de Naples Joachim, à Madame Catherine

ans après, il obtient de la législature de Georgie l'autorisation de plaider et de pratiquer les lois dans plusieurs cours de l'État[1]. Enfin, au début de 1829, le président des États-Unis le reconnaît en qualité de vice-consul par intérim du Mexique pour les ports de la Floride[2]. En 1823, il fit paraître un volume concernant les institutions de sa nouvelle patrie : *Exposition des principes du Gouvernement républicain, tel qu'il a été perfectionné en Amérique*[3].

La jeune veuve, à laquelle Achille Murat avait uni son sort, possédait d'aimables qualités que Joseph appréciait et qu'il se plaît à reconnaître, dans une lettre écrite à la reine Julie, alors à Florence, datée de Point-Breeze, 12 mai 1827 : « Je me porte bien, je t'embrasse ainsi que Charlotte. Achille est ici avec sa femme qui paraît bien bonne et qui est gaie et jolie. C'est une bonne société pour Zénaïde qui se porte bien[4]...... »

Les frères Murat accompagnaient fréquemment Joseph dans ses déplacements. Le *Poulson*, du 25 juillet 1827, nous montre le plus jeune des deux frères, Lucien, à Sara-

Daugerfield Gray, de Tallabassee, autrefois de Fredericksburg (Virgine), fille du Major Brid C. Willis, de Fredericksburg.

[1] *Poulson*, 2 décembre 1828.

[2] Ibid, 31 janvier 1829.

[3] Paris, in-8, 1833.

[4] Lettre autographe communiquée par M. Olivier Hopkinson.

toga avec son oncle et en profite pour nous tracer, en quelques mots, le portrait de ce prince : « Le plus jeune des Murat est très élégant, plein de courtoisie et fort simple », le correspondant de cette feuille, en cette même occasion, consacre à Joseph plusieurs lignes qui répondent bien à l'idée que nous nous faisons de lui : « L'ex-roi d'Espagne et les deux fils Murat sont ici..... Pendant plusieurs étés de suite, j'ai eu le plaisir de rencontrer Joseph Bonaparte en société et je n'ai jamais vu d'homme plus aimable et plus rempli de grâce. Il n'est pas bavard ; mais, s'il parle, il a toujours la note juste. »

Il paraît que les brillantes qualités de Lucien Murat étaient plus d'un mondain que d'un homme occupé des nécessités de la vie et à vues solides, car, nous voyons son oncle lui écrire, le 7 avril 1827, quelques jours après son arrivée de Saratoga : « Je ne puis m'occuper de tes affaires ; il est juste, d'ailleurs, que tu aies aussi quelques soucis et quelques occupations[1]. »

Le comte de Survilliers pouvait faire valoir, en faveur de cette observation, que son rôle de chef de la grande famille groupée autour de lui ne ressemblait nullement à une sinécure. Il était forcé de s'occuper de toutes

[1] Lettre communiquée par M. Oliver Hopkinson.

sortes de détails familiers pour que chacun se trouvât servi selon son goût. Une lettre, adressée à M. Félix Lacoste, nous le présente en plein dans ses fonctions d'administration intérieure. On y verra jusqu'à quel point il suivait, d'un œil vigilant et méticuleux, les dispositions à prendre en faveur de la communauté.

Point-Breeze, 30 décembre 1825.

Monsieur,

Je reçois vos lettres des 27 et 28. François[1] arrivera demain soir à New-York. Je vous prie d'arrêter les logements chez M. Martin. J'arriverai avec M. de Mélito lundi dans le jour, Zénaïde et Charles le soir.

Voici les modifications que je mettrai à la répartition des logements.

La salle à manger serait au rez-de-chaussée, près du grand escalier et du passage qui va aux cuisines. M. de Mélito logerait au-dessus; Bertrand, son domestique le plus près possible. Je logerai au rez-de-chaussée à gauche en entrant par Broadway. Le petit Charles dans une des petites chambres, pour peu que le tapis soit propre.

Il est inutile de le changer pour moi et pour si peu de temps que je compte passer à New-York. Est-il vrai que M. Bayard père[2] soit à toute extrémité ?

Je vous prie d'agréer mes amitiés, ainsi que Madame et M. Léon.

Votre affectionné serviteur,

JOSEPH, comte de Survilliers[3].

[1] Cuisinier.
[2] Le chef de la maison Le Roy Bayard et Cie, banquiers à New-York.
[3] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

Quoique Lucien Marat, né le 16 mai 1803, ne fût pas arrivé à l'âge d'homme sous le Premier Empire, il avait toutes les brillantes qualités et aussi les défauts de cette époque. Il était fort brave, mais aussi volontiers bretteur; il était plein d'élan, mais d'un élan qui tournait vite à l'impétuosité et nuisait à la réflexion; il était doué d'une humeur originale, mais frisant l'excentricité; il était généreux, mais d'une générosité qui ne différait pas beaucoup de la prodigalité et qui ne reculait pas devant les chances du jeu pour remédier à ses dissipations; il était élégant et soigné dans sa mise, mais en même temps frivole dans ses goûts; il était incapable de calculs bas ou mesquins, mais ne savait pas non plus compter. Naturellement, avec une telle manière d'être, il ne devait guère comprendre l'esprit d'ordre, le bon sens administratif et les vues d'avenir, qui présidaient aux actes de son oncle[1]. Lui-même ne pouvait guère être plus sympathique au sage et prudent Joseph. Aussi, lorsque le jeune aven-

[1] Une anecdote des *Memories of many men and of some women*, par Maunsell B. Field (New-York, Harper and Bros in-8°, 1875, page 34) nous montre en action la nature légère, l'humeur violente et le peu de réflexion, le défaut de jugement de Lucien Murat. Cette anecdote qui a été racontée au printemps de 1848 à l'auteur par le prince lui-même, sur le bâtiment qui les amenait tous deux en Europe, ne manque d'ailleurs pas de verve dans sa présomptueuse injustice : Mon oncle Joseph était un homme fort estimable, mais d'une très grande faiblesse. Son affectation de philosophie et de martyre était à la fois excessive et ridicule. Il avait été roi d'Espagne, et malgré cela il s'était résigné à vivre obscurément au sein

tureux fit part à ce dernier de ses projets de mariage, ne reçut-il aucun encouragement. Bien au contraire, le comte de Survilliers lui fit justement observer, qu'étant incapable de vivre avec ses propres revenus et de ne pas en dépasser beaucoup la modicité, il se verrait dans l'impossibilité de pourvoir aux nécessités d'un ménage. Il était naturel aussi, et dans la logique des caractères, que son neveu ne tînt pas le moindre compte de ces vérités, toutes d'expériences. En effet, il se maria le jeudi 18 août 1831, en l'église Saint-Michel, à Trenton, à une demoiselle Caroline-Georgina Frazer, fille d'un ancien officier anglais, établi de son vivant dans la Caroline-du-Sud, mais dont les enfants vinrent, après sa mort, se fixer à Bordentown.

d'une république ! Il avait coutume de m'assommer avec cette ineptie, jusqu'à ce qu un jour, perdant patience et la tête :

— Je suis las de ces absurdes prétentions, lui dis-je ; vous n'êtes pas la moitié aussi philosophe que moi. Comparez, pour un instant, nos destinées respectives.

Vous êtes né misérable paysan corse. Vous eûtes le bonheur d'avoir un frère doué de plus de génie que n'en offre généralement l'humanité. Il convoita le sceptre du monde et fit de vous un souverain. Votre haute position ne vous a pas procuré de jours bien tranquilles, en vérité, vous vous êtes vu obligé d'abandonner cette situation et vous êtes retombé sur le sol, dépouillé de certains honneurs, mais sains et sauf. Et tandis que votre illustre frère accomplissait sa destinée sur un rocher aride et perdu au sein d'un lointain océan, vous vous retirâtes en pleine sécurité dans ce charmant endroit, où vous men z une vie princière, entouré des raffinements de l existance, avec un beau revenu de soixante mille dollars par an. Moi, au contraire, je suis né sur les marches d'un trône. Mon père a été fusillé en Italie ; j'ai été condamné a une pareille mort, à Gibraltar, je me suis échappé avec la plus extrême difficulté ne possédant plus rien, sauf la vie. Je gagnai l'Amérique où je suis resté depuis lors un pauvre fermier du New-Jersey. Et pourtant, moi je prends les choses comme elles viennent, sans imaginer que j'ai des raisons de me plaindre. En ne prononçant pas le mot de martyre, je suis cent fois plus philosophe que vous.

Comme il arrive souvent aux individus ressemblant à Lucien Murat, cette jeune femme montra toutes les qualités d'une épouse accomplie. Gracieuse, aimable, loyale et courageuse, elle accepta résolûment la vie difficile que lui imposaient les circonstances. Mère de plusieurs enfants, elle monta, pour être à même de les élever et bien élever, un pensionnat de jeunes filles qu'elle dirigea jusqu'à l'époque de son retour en France, à l'avènement de Napoléon III. Modeste, bonne et simple, elle a laissé à Bordentown la réputation d'une femme des plus méritantes.

Au moment où nous sommes arrivés (1826), la vie familiale menée à Point-Breeze tend à perdre quelques-uns de ses plus précieux éléments. Encore une année et Charles-Lucien et sa femme, ainsi que leurs enfants vont retourner en Europe. Joseph éprouve les mêmes terreurs d'isolement que lui avait déjà causé la prévision du prochain départ de sa cadette Charlotte.

Il est tout naturel qu'à un tel moment ses yeux se soient tournés vers l'Ancien-Monde et aient suivi ses enfants dans leur retour sur ce vieux continent. Il est tout naturel également que des démarches aient été faites en vue de lui permettre, à lui aussi, un semblable retour. Elles furent faites en effet ; mais leur

résultat ne dut guère être satisfaisant, puisque le comte de Survilliers crut de sa dignité d'en refuser le bénéfice. Le *Poulson* (25 juin 1829) cite une lettre de ce prince, adressée, dit-il, à une dame d'Europe, le 26 décembre 1826, où se lisent ces lignes :

> Je pense qu'il serait insensé de songer à quitter un pays où je trouve tout ce que le Vieux-Monde réclame. Mon éloignement de mes amis est la seule considération qui puisse entrer en ligne de compte avec les avantages que j'y trouve.
>
> J'ignore si je les verrai jamais : ceux qui président aux destinées de l'Europe doivent d'abord me connaître pour ce que je suis, et c'est trop exiger des passions humaines.

Il faut lire ici entre les mots et voir toute l'amertume déguisée sous une apparence de satisfaction entière, procurée par l'existence américaine. La phrase où il est dit que le signataire *a besoin d'être connu pour ce qu'il est par ceux qui président aux destinées de l'Europe*, contient sous une forme ironiquement pénible, la pensée secrète qui l'anime. Un article précédent qu'avait publié le même *Poulson* au mois de juillet de l'année 1826 et que suivra bientôt une note contradictoire (20 septembre), sont en quelque sorte comme un écho de l'irrésolution et des sentiments divers du comte de Survilliers à cette époque.

On lit dans le premier article: « L'ex-roi Joseph-Napoléon a prié le roi de Suède de demander au roi de Hollande de l'autoriser à résider dans cette dernière contrée. La requête a été déférée au roi de France qui, dans un conseil de Cabinet, aurait décidé en sa faveur. »

La note rectificative ne tarde pas à suivre: « le membre de la famille Bonaparte qui a fait des démarches pour être autorisé à résider en Hollande est probablement Louis et non pas Joseph. »

Faut-il accepter cette nouvelle version ou n'y voir qu'une tactique destinée à couvrir de mauvais résultats non avoués. Ce qui permettrait cette dernière supposition, c'est que le journal le *Pilote*, du 7 août 1826, cite un article de la *Quotidienne*, *qui se montre très effrayée de l'arrivée de Joseph à Bruxelles*. Or, la *Quotidienne* reflète assez exactement l'opinion royaliste d'alors. Dans ce cas, l'annonce de l'acceptation de la demande de Joseph par le roi, dans un conseil de Cabinet, n'aurait été qu'un ballon d'essai.

Quoiqu'il en soit, le besoin qu'éprouvait le comte de Survilliers de coudoyer le plus possible de compatriotes et d'entendre parler la langue de la patrie se montre chaque fois que l'occassion se présente d'arriver à ce résultat. Puisqu'il ne peut pas revoir la France,

il tente au moins de faire entrer tout ce qu'il peut de la France dans sa vie. Or, un des traits les plus typiques de notre caractère national, c'est le goût extrêmement vif des choses de théâtre. Joseph n'y échappe pas, et le théâtre qu'il désire, à la fondation duquel il essaie d'aider par sa souscription, est un théâtre français. Le directeur de la troupe française en représentation à la Nouvelle-Orléans, ayant écrit au comte de Survilliers qu'on lui faisait trop cher la location d'une salle pour qu'il pût venir jouer à Philadelphie, Joseph écrivit de Point-Breeze, 8 mars 1829, à son ami Joseph Kopkinson, pour l'engager à faire une souscription dans le but d'arriver à louer cette salle. « Pour ma part, dit-il, je serai avec grand plaisir l'un des premiers et des plus forts souscsipteurs[1]. » Le chef de troupe dont nous venons de nous occuper avait eu quelque temps l'espoir d'entraîner à sa suite l'acteur Talma en Amérique. Mais le refus péremptoire de ce dernier mit fin à ce bel espoir[2]. L'ex-roi d'Espagne ne fut donc pas à même d'applaudir à Philadelphie le célèbre tragédien pour qui son frère avait eu une si haute estime et dont lui-même n'avait pas craint de faire son ami ; mais lorsque le

[1] Lettre autographe communiquée par M. Ollvier Hopkinson.
[2] Une lettre de Talma à ce propos a été publiée par les journaux américains du temps.

rénovateur de la tragédie mourut et qu'il fut question de lui élever une statue, il n'en tint pas moins à se placer au premier rang parmi ses admirateurs, avec une souscription de mille francs[1].

Le frêle espoir qui restait à Joseph de conserver encore quelque temps sa fille auprès de lui reposait uniquement sur la santé d'un enfant que la princesse nourrissait. Cet espoir devait donc diminuer de jour en jour et prendre fin dans un temps peu éloigné[2].

L'heure arriva enfin où il fut impossible de retarder plus longtemps les événements où le pauvre père se vit même dans l'obligation de servir par ses relations un départ qui lui déchirait le cœur.

On lit dans les Mémoires du président John Quincy Adams[3], le passage suivant relatif à ces paternelles négociations :

Octobre 1827. — Le comte de Survilliers et le prince de Musignano m'ont fait visite avant mon départ de l'United States Hôtel (à Philadelphie)[4] ; et plus loin : « j'ai dîné avec M. Sargeant. Il m'a parlé du désir exprimé par le comte de Survilliers de voir son gendre et sa

[1] Il souscrivit une pareille somme pour le monument du peintre David (*Poulson*, 21 mars 1827).

[2] Joseph écrivait à M. Hopkinson de Point-Breeze, le 21 janvier 1827 : « Je ne viens pas à Philadelphie, l'enfant que ma fille nourrit ne serait pas en état de supporter le voyage. »

[3] John Quincy Adams : *Memoirs comprising his diary from* 1795 to 1848 ; Edited by E. F. Adams. Philadelphia. 12 volumes in-8° 1874-1877.

[4] Vol. VII.

fille autorisés à prendre passage sur le navire de l'État le *Delaware*, dont le départ pour la Méditerranée est prochain[1]. »

Une lettre du même président Adams, écrite à M. Joseph Hopkinson, nous le montre fort désireux de servir, dans les limites de son pouvoir, l'intention manifestée par Joseph Bonaparte.

Washington, 6 novembre 1827.

Cher Monsieur,

Je pense que le fils et la fille du comte du Survilliers peuvent obtenir leur passage à bord du *Delaware*. C'est et ce sera toujours avec plaisir que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour être agréable au comte.

Les arrangements de détail pour ce qui touche à la dépense commune constituent la principale difficulté. Il faudra donc s'entendre à leur sujet avec le commandant du navire sous l'approbation du secrétaire de la marine.

Il est indispensable que cet administrateur soit informé (mais non officiellement, et d'une façon toute privée) du nombre de personnes accompagnant le fils et la fille du comte, ainsi que de leur emploi[2]. En outre, il est nécessaire de connaître où ils désirent débarquer.

[1] Ibid, p. 331.

[2] Cette liste nous est fournie par une lettre de Joseph lui-même, adressée à M. Hopkinson, dont voici la teneur :

Point-Breeze, 2 décembre 1827.

Prière d'écrire au capitaine Dawson (*sic*), commandant le *Delaware* pour les préparatifs et provisions nécessaires au passage de cinq personnes : mes deux enfants, une bonne, une femme de chambre, un maître-d'hôtel, un enfant de quatre ans et un de dix-sept mois.

P.-S. Je suppose toujours que le *Delaware* pourra mettre à terre mes enfants dans l'un des ports de la Méditerranée, Livourne, Civitta-Vecchia ou Genès, — mais non dans les ports espagnols ou napolitains et qu'il va d'abord dans la Méditerrannée.

Il faudra donc s'assurer, avant tout, s'ils ont arrêté cet endroit, après s'être informé que leur débarquement ne donnera lieu à aucune difficulté avec le gouvernement dont dépendra ce port.

Le côté délicat de quelques-uns de ces points d'enquête a empêché de répondre de suite à vos lettres. Vos relations avec le comte vous permettront, sans doute, d'obtenir de sa part et de nous transmettre les éclaircissements désirés, d'une manière dont il ne puisse être blessé, et qui lui prouve, au contraire, mon vif désir de l'obliger, ce dont, je l'espère, il ne doutera nullement. Tout ceci est de la plus haute importance, pour arriver au résultat que l'intérêt que vous portez au comte doit vous faire souhaiter.

A vous bien sincèrement.

JOHN QUINCY ADAMS[1]

A Monsieur Joseph Hopkinson.

Le concours précieux ainsi prêté à ces arrangements de départ, motiva de la part du prince de Musignano et de Joseph lui-même une visite de remercîment, à laquelle il est fait allusion dans les *Mémoires* de cet homme d'État américain : « Le prince de Musignano, Charles-Lucien Bonaporte, m'est venu voir..... Il m'a remercié pour le passage obtenu sur un navite aussi sûr, et m'a informé que son oncle, le comte de Survilliers, l'avait accompagné jusqu'à Baltimore, et qu'il arriverait ici sous peu de jours[2]. »

[1] Lettre autographe commuuiquée par la Société historique de Pensylvanie.
[2] Vol. VII, p. 392.

Le *Poulson* du 23 février 1828 insère l'avis suivant : « Le navire du gouvernement américain *Delaware*, de 74 canons, capitaine John Downes, à destination de la Méditerranée, ayant reçu l'ordre de mettre à la voile, a quitté Hampton Roads[1] le 19 courant. »

Une lettre d'un officier du bord, reproduite par le même *Poulson*, nous initie aux péripéties de la traversée :

U. S. Ship Delaware 74.

Port de Gibratar, 24 mars 1828.

J'ai le plaisir de vous informer de notre bonne arrivée ici, après un voyage de trente-huit jours, assez long et passablement agité. Le troisième jour de notre navigation éclata une violente tempête qui dura cinq jours.

Un vieux loup de mer a prétendu que le vent avait failli enlever le reste de ses cheveux. Les vagues semblaient des montagnes ; mais le noble *Delaware* les franchissait majestueusement en fait, comme dirait Lord Ryron : « il semblait défier les éléments en flots, en tant que formes, résistance et comme fin voilier. Nous n'avons eu que des vents debouts et des grains depuis notre départ et ne sommes ancrés ici que pour les dépêches, s'il en arrive. Nous allons partir dans quelques heures pour Livourne où nous débarquerons le prince et sa famille, et de là nous irons rejoindre l'escadre[2].....

[1] Rade de Fort Monroe, baie de Chesapeakc (Virginie).
[2] *Poulson*, 30 mai 1828.

On arriva enfin à Livourne après une traversée de plus d'un mois et demi : Le prince, avant de mettre pied à terre, écrivit à son collègue de l'Académie des Sciences, le Dr Isaac Hays, une lettre datée : « A bord du *Delaware*, en vue de Livourne, mais avec un vent debout impatientant, le 8/9 avril 1828 », dans laquelle il parle des cinquante longs jours de navigation[1].

Resté seul, le comte de Survilliers éprouva le besoin d'échapper aux pensées de vide et d'abandon qui revenaient l'assaillir, par d'actfs déplacements.

Nous lisons dans une correspondance de New-York (18 juin), reproduite par le *Poulson* : « Le comte de Survilliers et sa suite sont arrivés hier soir à l'hôtel Adelphi, venant de Bordentown. Le comte va voyager dans le Nord et s'arrêtera en route à Saratoga pour y prendre les eaux. Le prince Murat est attendu aujourd'hui. »

C'est le comte lui-même qui va nous entretenir des motifs intimes et tout de sentiments, de ce voyage.

Lac Diane, le 27 juin 1828.

Depuis le départ de Zénaïde, je me trouvais si seul à Bordentown que j'ai entrepris le voyage de Black River

[1] Lettre autographe inédite obligeamment communiquée par le docteur J. Minis Hays.

où je suis actuellement. M. Sari est avec moi, mais il ne voit pas l'heure de retourner à Bordentow où sa famille est rentrée.

Donnez-moi des nouvelles de maman, je lui ai écrit par Zénaïde ; je sais qu'elle est arrivée à Livourne, mais je n'ai pas eu de nouvelles de sa sortie de la quarantaine.

Je compte d'ici me rendre à Saratoga où j'ai coutume de prendre les eaux.

A mon cher Roboglia, à Rome[1].

[1] Lettre autographe communiquée par M. Eugène Charavay.

CHAPITRE XII

CORRESPONDANCE

SOMMAIRE : Mémoires et Correspondance. — S'écrire au jour le jour. — La vie notée au passage. — L'homme dans les choses. — Le déshabillé. — Enquête morale. — Débrouiller les fils. — Lettres de l'année 1827. — Vide de l'absence. — Madame Keating. — Bonnes nouvelles de Léon. — L'enfant de Bordentown. — Un filleul de Joseph. — Raccroché à l'affection d'un enfant. — Léon de New-York et Léon de Point-Breeze. — Les connaissances nouvelles. — Madame Murat et sa famille. — Stanislas de Girardin. — Le docteur Mongès. — Projets de M. de Mélito. — Paris pour l'Allemagne ! — Verve de Béranger. — Chansons. — Métamorphose de Jupiter. — Vie précipitée. — Troupe d'artistes français. — M. Sari. — Institution de M. Peugnet. — Réalité et beaux espoirs. — Philosophie à l'épreuve. Achille Murat. — Le fils de Jérôme. — Les départs. — Encore plus seule. — Pour l'Italie. — Béranger à Point-Breeze. — Départ irrémédiable. — *Vie de Napoléon*, par Walter Scott. — A Norfolk. — Derniers signaux d'adieu. — Vers le *Delaware*. — En imagination. — L'obsédent souvenir. — Abrogation de la loi de proscription. — Le *Courrier des Etats-Unis*. — Agents en France. — Subventions aux journaux. — Simple particulier. — Susceptibilités ou incompatibilités d'humeur. — Paralysé par la distance. — Inquiétudes et renseignements. — Famille Butler. — Docteur Chapmann. — Ennuis de propriétaire. — Droit français. — Origine divine ou historique. — Voie ferrée d'Amboy à Camden. — Point-Breeze coupé. — Circuit Court de New-Jersey. — Procès entamé. — A l'amiable. — Nouveau mode de locomotion. — Récit de voyage d'un fermier anglais. — D'Amboy à Bordentown. — Voitures attelées. — Un demi-dollar par repas. — Buvette. — Elégant hôtel. — Barbier, chevaux, voitures, etc. — Véritables villes flottantes. — Hangars aux relais. — Se re-

muer et agir. — Un Bourbon ! — Secousse de 1830. — Navire *Hibernia.* — La *Marseillaise* au Park-Théâtre, de New-York. — Journal de Francis Lieber. — Les comtes d'Otrante. — Scepticisme. — Les naifs avaient raison. — Départ prochain annoncé par la *Mount Holly Chronicle.* — Protestation sous forme d'adresse. — *History of the Second War,* par Ingersoll. — Diverses lettres politiques. — Le notaire Duponceau. — Au général Lallemand.— Louis-Philippe, roi des Français. — Caractère officiel. — Contretemps. — Date du 24 septembre. — Enregistrement définitif. — Action impossible. — Nécessité de se rapprocher.

Le document écrit, qui nous permet d'étudier le mieux un homme, c'est certainement sa correspondance. Dans des Mémoires, aussi consciencieux qu'on ait eu l'intention de les écrire, on prend involontairement une attitude, on endosse un costume ; on se présente, non tel que l'on est en somme, mais tel que l'on aurait voulu être, tel au moins, que le fond de vanité inhérent à toute créature humaine, nous porte à nous juger. Dans une correspondance, au contraire, on se livre toujours plus ou moins à un moment donné. On *s'écrit* au jour le jour, sous le coup des émotions, sous l'impression dominatrice des circonstances. Aucune liaison voulue, facticement établie entre les faits, dans un but d'apologie personnelle. C'est la vie elle-même, notée au passage, qui coule ici avec ses saccades, ses remous, ses contradictions, reflétant l'homme dans les choses auxquelles il se trouve mêlé. Il ne parviendra pas à se

dissimuler aux yeux de l'analyste perspicace ainsi armé. Certes, il est toujours homme : il cherchera à se montrer sous un beau jour, il se costumera encore pour celui-ci, pour celui-là ; mais on pourra justement le mieux surprendre dans les moments de changement de déguisement. Il s'habillera d'une façon pour l'un, d'une façon différente à l'intention d'un autre correspondant. Comment pourrait-il en agir ainsi sans se déshabiller, vingt, cent fois. Une correspondance un peu étendue et variée, forme tous les éléments d'une enquête morale. Les concordances comme les discordances peuvent servir de base à une sérieuse instruction. Promener le coupable dans tous les sens en le laissant s'enferrer ou se couper, telle est la méthode suivie dans une instruction criminelle : c'est une arme analogue, un procédé d'investigation similaire, que met dans nos mains une correspondance. Il ne reste qu'à débrouiller les fils, ce qui est précisément le rôle de la critique.

C'est ce que nous allons tenter de faire pour la partie de la correspondance inédite de Joseph Bonaparte que nous avons pu nous procurer.

Les quelques lettres qui se rapportent à l'année 1827, nous montrent Joseph sous le coup des préoccupations que lui cause le

prochain départ de sa fille Zénaïde et de son gendre. La petite colonie de Point-Breeze a déjà perdu quelques-unes des personnes qui la composaient et l'animaient de leur grâce ou de leur amabilité. C'est à ces personnes que le comte de Survilliers écrit, et c'est à propos du vide que lui fait ressentir leur absence qu'il revient fatalement à la pensée de la séparation, plus douloureuse encore, qui va avoir lieu bientôt.

Il écrit à M. Félix Lacoste :

Point-Breeze, 12 mai 1827.

Monsieur,

Vous serez bien surpris que ce soit Madame Keating[1] qui vous remette cette lettre à Paris. Elle quitte Bordentown pour un grand voyage. Sa santé la conduit en France. Elle compte aller à Barrèges. Vous savez combien je m'intéresse à elle. Elle voyage avec Monsieur son beau-frère et Madame sa belle-sœur, qui connaissent Paris depuis longtemps. Je lui donne cette lettre, convaincu que vous serez bien aise de la voir ainsi que Madame Lacoste. Je vous prie de me donner de vos nouvelles. J'ai de très bonnes nouvelles de Léon[2] et quoiqu'on en puisse dire, il se fait remarquer, non seulement par son intelligence, mais aussi par sa douceur et son application. Assurez Madame de mes regrets et de toute amitié ; mais il faut bien se résigner, vous voyez que votre exemple est malheureusement suivi et que

[1] Fille du Juge Hopkinson, voisin de campagne et intime ami de Joseph. Après la mort de M. Keating, elle se remaria avec M. Biddle.

[2] Fils de M. et Madame Lacoste et filleul de Joseph. Il entra à l'école de marine de Brest. Il mourut dans sa dix-septième année.

Madame Keating, elle-même, l'enfant de Bordentown, nous quitte : Achille[1] est ici avec sa femme ; elle est douce, gaie et jolie.

Je vous prie de remettre une de mes gravures à Madame Keating et même deux, si vous êtes parvenu à vous en procurer[2].

Une lettre, adressée cette fois à Madame Lacoste, le 29 juin 1827, de Point-Breeze, révèle le même état d'esprit: l'appréhension de l'isolement qu'il sent grandir. Il s'y occupe encore du jeune Léon, son filleul, pour lequel il manifeste une tendresse aussi paternelle qu'éclairée. Il semblerait que l'expatrié, abandonné par les gens d'âge, essaie de se raccrocher à l'affection de cet enfant.

Madame,

J'ai reçu votre lettre du 11 mai, du Havre. Je vous remercie beaucoup de m'avoir vous-même donné de vos nouvelles. J'espère que l'approche du sol natal aura rendu la santé à M. Lacoste, et à vous, Madame, cette charmante gaîté que vous avez apportée de France et que vous me semblez avoir peu perdue dans la vie monotone du Jersey. Nous nous sommes trouvés bien seuls après votre départ. J'ai fait un voyage à New-York où j'ai vu Léon que j'ai trouvé trop accompli. Ce n'est plus le même enfant ; et cependant tous ceux qui ne l'ont pas vu à Point-Breeze, le trouvent tout-à-fait bien tel qu'il est aujourd'hui. Quant à moi, je préfère celui de Point-Breeze.

[1] Achille Murat.

[2] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

Nous comptons retourner bientôt à New-York. Je vous écrirai sur son compte.

J'ai écrit plusieurs fois à M. Lacoste depuis votre départ. Il m'écrira, me dites vous, en arrivant à Paris. Je me réserve de lui écrire en recevant sa lettre. Je désire beaucoup que le séjour de la France ne vous fasse pas oublier celui du modeste Jersey et que vous persévériez dans les sentiments que vous me manifestez dans votre lettre et que je vous ai toujours connus pour moi. Ma fille, à qui j'ai lu votre lettre, compte vous écrire. Nous avons eu beaucoup de monde depuis votre départ, mais vous devez bien penser que les connaissances nouvelles ne remplacent pas des amitiés de cinq ans. Achille est ici depuis un mois, avec sa femme qui est jolie, douce, gaie ; mais elle ne parle pas un mot de français. Sa famille, de sept à huit personne, a passé ici une dizaine de jours. Ses sœurs sont jolies et bien élevées. Elles tiennent à la famille de Washington. Mais aucune d'elles ne parle français. Ainsi, vous devez bien penser que nos conversations ne pouvaient pas être très animées.

Vous n'avez plus trouvé en France M. de Girardin[1]. C'était, sans contredit, mon plus ancien ami. Ici, j'ai perdu le docteur Mongès ; c'était l'homme auquel j'étais le plus attaché dans le Nouveau-Monde. J'apprends que M. de Mélito veut quitter la France. Je ne conçois pas une telle détermination lorsqu'on n'y est pas forcé. Peut-être, changera-t-il de projet ? Je lui ai écrit dans ce sens. Vous serez peut-être plus persuasive que moi ! Je concevrais que des contrariétés d'opinion le jetassent où je suis. Mais quitter Paris pour l'Allemagne, je ne veux pas le concevoir.

Vous me dites que le tonnerre est tombé dans votre

[1] Stanislas de Girardin, auteur d'intéressants Mémoires, mort à Paris le 27 février 1827.

cabine. Il s'est endormi à vos pieds, doux comme un mouton. C'est un joli sujet pour la verve de votre ami Béranger[1] dont nous admirons tous les soirs le génie vraiment original. Vous savez que nous lisons deux ou trois de ses charmantes chansons dont vous avez donné le recueil à Zénaïde. Je serait bien curieux de voir le parti que M. Béranger tirerait d'un sujet comme celui-ci. Jupiter ne s'est jamais métamorphosé de la sorte, que je sache[2]. Mais l'Ovide ou l'Horace français peut en savoir plus que nous là-dessus[3].....

Miot de Mélito que nous avons vu, dans le chapitre précédent, faire un voyage en Amérique et séjourner à Point-Breeze, songeant peut-être déjà à l'expatriation dont il vient d'être question dans la lettre ci-dessus, paraissait décidé, cette fois, à quitter définitivement la France.

Joseph, de son exil, et avec le regret pénétrant du pays dont l'exilé seul connaît l'angoisse, se révolte contre cette détermination. si en opposition avec les sentiments qu'il éprouve. C'est toujours la même nostalgie, la même tension de l'être vers la patrie qui fait

[1] Le poëte chansonnier, qui servait si puissamment la légende napoléonienne, en la confondant volontairement dans ses vers avec les aspirations nationales, alors si hostiles aux Bourbons, devait rencontrer en Joseph un admirateur aussi reconnaissant qu'enthousiaste.

[2] La science mythologique du comte de Survilliers est ici en défaut. Junon ayant conseillé perfidement à sa rivale Sémélé de demander à Jupiter de se montrer à elle dans toute sa gloire, cette dernière eut l'imprudente vanité d'adresser cette requête au Dieu qui lance la foudre. Elle périt victime de son orgueil et la fable rapporte que le palais où le roi des Dieux lui apparût, fut consommé, embrasé.

[3] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

marcher sa plume et se répand en lignes fiévreuses.

La lettre que nous allons citer à présent est dans une note moins pessimiste. Les déplacements vont commencer et, avec eux, une vie précipitée, sur laquelle Joseph semble compter pour s'étourdir. De plus, la présence à New-York de la trôupe d'artistes français, que nous l'avons vu prendre sous sa protection, le pousse à se faire illusion sur les ressources que l'Amérique va pouvoir lui fournir pour échapper à son vague ennui.

Point-Breeze, 14 juillet 1827.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre dont était porteur M. Sari qui est arrivé ici hier[1]. Je pars demain pour Saratoga, Léon est ici avec moi au City Hôtel. Joseph[2] ne veut pas qu'il retourne à la pension. Il veut y retourner, sauf à venir passer les vacauces à Point-Breeze. M. Peugnet[3] veut le remener ce soir chez lui, en sortant de la première représentation du spectacle français qui a lieu ce soir. La compagnie de la Nouvelle Orléans est ici. Les danseurs et danseuses français en grand nombre sont aussi ici. Après Paris et Londres, je ne pense pas qu'il y ait plus de ressources nulle part en Europe qu'à New-York aujourd'hui.

Je suis allé voir l'établissement de M. Peugnet avant-

[1] M. et Madame Sari avaient accompagné la princesse Charlotte en Europe, le 1er août 1824.

[2] Joseph, fils de Charles-Lucien, né à Point-Breeze en février 1824.

[3] Les frères Peugnet, anciens officiers d'artillerie, dirigeaient une école de jeunes garçons à New-York et étaient dans d'excellents termes avec le comte de Survilliers.

hier, il a quarante-cinq élèves, Il m'a dit que Léon est le plus obéissant et le meilleur de tous.

Je répondrai en détail à votre lettre lorsque je serai plus tranquille aux eaux. Ici, j'ai à peine le temps de lire toutes les lettres que M. Sari a apportées.

J'ai répondu à Madame Lacoste par le dernier packet. Je désire que Paris ne vous fasse pas entièrement oublier à l'un ni à l'autre l'amitié que l'on a pour vous à Point-Breeze.

Achille, sa femme et Lucien voyagent avec nous ainsi que MM. Carret et Mailliard, qui a été réduit à tuer tout seul beaucoup de bécasses cette année. Je n'ai pas chassé.

Je vous prie de faire mettre à la poste l'incluse pour Florence.

Agréez mon bien sincère attachement[1]....

Naturellement, la réalité est loin de se montrer conforme aux beaux espoirs enfantés par le mirage du changement à courte échéance. La vie, avec toutes ses triviales discordances et ses inévitables déboires de chaque jour, ses maladies et ses chagrins, met bientôt la philosophie du comte à l'épreuve.

Saratoga, 23 juillet 1827. — Je suis ici depuis dix jours avec ma fille. Achille y est avec sa femme, mais il y est malade. Son frère est aussi avec moi. On danse ici tous les soirs ; mais vous savez que cela ne m'intéresse pas infiniment. Zénaïde ne danse pas, sa cousine soigne son mari. Il y a cette année peu de per-

[1] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

sonnes ici, qui parlent français. Je n'ai rien pu finir à New-York avec MM. Bayard[1]. Je n'ai vu M. Sari à son arrivée, que peu de temps. Il était exclusivement occupé de sa famille, qui devait partir le plus tôt possible pour Bordentown, sa belle-mère étant arrivée très malade et fort empressée de trouver le repos ailleurs que sur un bateau ou dans une auberge. Elle était logée chez M. Bunker. Vous savez par votre propre expérience, que ce n'est pas une bonne maison pour des malades... Je désire votre bien, et, s'il faut pour cela que vous restiez près de vos parents à Paris, je ne m'en plaindrai pas. S'il vous ramène en Amérique, je serai bien charmé que vous puissiez trouver, à Point-Breeze, quelques consolations de l'absence de la patrie, et si Madame nous revient un peu moins ennemie du Jersey, je me féliciterai de votre absence momentanée. Il est très vrai que vous avez laissé un très grand vide que rien ne remplit. Cela devait être ainsi pour un Français obligé à vivre dans le Jersey[2].....

Dans une lettre datée de Point-Breeze, 30 août 1827, et adressée à M. Lacoste, l'énumération des contrariétés et de la malchance continue :

Charles arrivé avec les fièvres le 24, Achille gravement malade d'une maladie intérieure. Il arrive demain ici avec sa femme, de Philadelphie. Le fils de Jérôme[3] est aussi arrivé il y a quelques jours. Mais tout cela va me quitter probablement bientôt...

[1] Les banquiers de New-York.
[2] Lettre autographe appartenant à l'auteur.
[3] Jérome-Napoléon Patterson.

Et les idées de départ viennent le hanter de nouveau. Il dresse la liste des parents ou amis qui vont s'éloigner et s'attarde tristement à les dénombrer.

Je pense que Charles et Zénaïde iront en Italie ; Achille et sa femme en Virginie ; Jérome à Baltimore[1].

On en est aux préparatifs de départ pour Charles-Lucien et sa femme. Le comte de Survilliers, que des deuils d'amis viennent aussi d'assombrir par ricochet, s'effraie de plus en plus de l'isolement redouté. Nous allons le voir, tâchant d'activer le départ de M. Lacoste qui se disposait à revenir aux États-Unis :

Point-Breeze, 22 septembre 1827.

.... Ma fille a trouvé les deux robes bien jolies, elle les fait faire pour les porter en voyage ; car elle part par le premier bâtiment pour Livourne ou pour Liverpool. Ainsi, je vais me trouver encore plus seul. M. Godard m'a dit qu'il vous attendait bientôt ; mais il n'en sait pas plus que moi là-dessus, je pense. J'écris à Madame Lacoste et, si vous pensez qu'elle ne regrette pas trop Paris, je serais bien charmé que vos affaires et un peu le plaisir de revoir Point-Breeze vous y ramènent l'un et l'autre. Notre société sera bien bornée. Nous avons Madame Sari qui est dans les larmes par la mort de sa mère. Madame (illisible) qui est aussi dans les larmes par la mort de son père. Lucien est

[1] Lettres autographe appartenant à l'auteur.

toujours ici. Achille et sa femme sont de retour. Ils passent l'hiver ici. Aujourd'hui Achille est à Philadelphie entre les mains du docteur Chapman[1].

En même temps que cette lettre, une seconde, adressée à Madame Lacoste, se rapporte au même ordre d'idées. Mais elle contient un passage curieux relatif à Béranger, qui paraît avoir eu un instant l'intention de venir à Point-Breeze. Le comte de Survilliers l'encourage, tant qu'il peut, à mettre ce dessein à exécution. Mais il est très probable qu'il ne s'agissait, de la part du chansonnier, que d'un de ces désirs que l'on aime à rêver, mais que, généralement on ne réalise jamais.

Point-Breeze, 22 septembre 1827.

Madame, j'ai remis à Zénaïde les deux robes que vous avez choisies avec votre goût ordinaire. Elle en est bien contente; mais je n'aurai pas le plaisir de les lui voir porter longtemps, car elle me quitte décidément au premier jour pour l'Italie....

M. Lacoste me fait espérer que vous ne tarderez pas à revenir en Amérique. Si cela est ainsi, ne pourriez-vous pas engager M. Béranger à venir passer quelque temps, et le plus de temps qu'il pourra à Point-Breeze. Je ne doute pas que vous ne lui ayez parlé de ce séjour avec partialité et sa société me sera aussi agréable que la vôtre. Si la mienne lui fait par trop sentir qu'il est bien loin de Paris, eh bien ! il retournera à Paris, et le reverra avec plus de joie. Avec les opinions que je lui

[1] Dr dont nous avons déjà eu occasion de parler dans notre chapitre consacré aux amis de Joseph Bonaparte.

connais, j'espère qu'il ne sera pas trop mécontent de Point-Breeze et votre présence lui donnera le charme que son imagination lui aura prêté, d'après vos récits[1].... »

Dans deux autres lettres que nous possédons et adressées à M. Lacoste, les 29 novembre et 28 décembre 1827, Joseph s'occupe du départ, irrémédiablement fixé, de ses enfants. De la première, nous ne détacherons qu'un paragraphe se rapportant au pamphlet de Walter Scott sur la *Vie de Napoléon*[2] :

Je reverrai avec plaisir la réfutation de Walter Scott, dont vous me parlez. Le public paraît ici ne pas applaudir beaucoup à ce dernier roman de Walter Scott. On voit trop clairement les motifs qui le lui ont fait écrire....

La seconde contient ces lignes :

Je vous écris à la hâte, étant au moment de m'embarquer sur le steamboat de Baltimore, pour accompagner mes enfants qui vont chercher le *Delaware* à Norfolk, d'où il doit mettre à la voile le 5 janvier[3]... »

[1] Lettre autographe appartenant à l'auteur.
[2] Il a paru en 1827-1828, trois réfutations de l'ouvrage, systématiquement hostile, du romancier, écossais. Les voici : *Réfutation de la vie de Napoleon de Sir Walter Scott* par M*** (J. F. Caze, d'après Barbier) Paris, Baudoin frères, 2 vol. in-12, 1827 ; *Réfutation de la vie de Napoléon* par le général G[ourgaud], Paris, Locard et Davi, 2 parties in-8° 1827; *Réfutation à Sir Walter Scott sur son Histoire de Napoléon*. Paris 1828. Nous pensons que c'est de la première réfutation citée que parle Joseph Bonaparte. Philarète Charles a stigmatisé en quelques mots énergiquement vengeurs la triste besogne de l'auteur de *Wawerley* vieilli et besoigneux : « Malheur, faiblesse, spéculation de librairie, écho passager d'une colère passagère. »
[3] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

Le *Delaware* a levé l'ancre. Les derniers signaux d'adieu, les chapeaux et les mouchoirs agités par les passagers ont cessé d'être perceptibles; le navire lui-même a disparu derrière l'horizon. Joseph est retourné à Point-Breeze, et, là, malgré les efforts de ses amis, volontairement plus serrés que jamais autour de lui, il sent tout le vide créé par la distance sans cesse grandissante du bâtiment qui emmène sa fille et ses petits enfants. Rien ne parviendra à combler ce vide. Aucune agitation ne pourra le lui faire oublier. Sa pensée ne quittera plus ce bateau qui trace son sillage sur l'Océan. Puis, quand les rapatriés auront touché au port, pourront enfin fouler le sol d'Europe, il les suivra encore, en imagination, dans leur course et dans leur nouvelle existence. Il aura beau faire, beau se remuer, beau se donner l'illusion d'une vie active, des journées bondées d'occupations multiples, il ne parviendra pas à se distraire d'une idée fixe, d'un constant et obsédant souvenir.

Après le départ de la princesse Zénaïde, nous écrit M. Adolphe Mailliard, il sent un grand vide et commence à s'agiter pour obtenir l'*abrogation* de la loi de proscription de la famille Bonaparte. Il établit un journal à New-York, le *Courrier des États-Unis* avec Félix Lacoste, envoie des agents en France pour prier les anciens bonapartistes de faire tous leurs efforts

afin d'obtenir la rentrée de la famille impériale. Il subventionne des journaux à Paris et dépense ainsi de fortes sommes, consacrées à cette campagne. C'est en qualité de simple particulier qu'il prétend revenir et c'est à titre de citoyen français, réclamant le bénéfice du droit commun, qu'il demande avec instance la fin de son exil.

Non seulement l'éloignement de ses enfants lui fait éprouver toutes les langueurs d'une véritable nostalgie; mais encore, il est la source de vives préoccupations se rapportant aussi à leur personne. De près, et mêlé à leurs faits et gestes de chaque jour, il était à même de calmer certaines susceptibilités, de se mettre en travers d'opposition de caractère, peut-être pouvons-nous même dire : d'incompatibilité d'humeur, mais aujourd'hui, l'écho de certaines difficultés d'intérieur lui arrivent singulièrement grossi. Les nouvelles qui lui parviennent indirectement mettent les choses au pis et les présentent sous le jour le plus sombre. Et lui, est ici, paralysé par la distance, incapable d'exercer la moindre action sur des êtres qui lui sont chers. Il a beau avoir reçu des lettres qui devraient non seulement le rassurer, mais encore lui démontrer l'impossibilité des actes allégués; rien n'y fait; l'inquiétude est plus forte que tous les raisonnements du monde. Il écrit à des amis pour avoir de nouveaux renseignements,

appuyer les inductions favorables sur de nouvelles preuves chargées de les corroborer. Une de ses lettres, adressée à M. Joseph Hopkinson, nous fait assister à la crise par laquelle il est en train de passer :

Monsieur,

Lucien m'est arrivé ici hier, avec la nouvelle qui lui a été donnée par une personne dont la famille est en Europe, que ma fille Zénaïde s'était séparée d'avec son mari. Je suppose que cette personne tient à la famille Butler. Vous êtes assez lié avec elle pour savoir la vérité. Je la réclame de votre constante amitié pour moi : il est de fait, que j'ai des lettres de ma fille, de son mari, de ma femme du 4 janvier ; jamais il n'avaient été mieux ensemble : ainsi, si les nouvelles qui m'inquiètent, sont antérieures au 4 janvier, elles sont fausses, et je serai doublement heureux de l'apprendre par vous.

Notre ami, le docteur Chapman, vous aura dit, sans doute, que mon mal avait disparu à son approche, renouvelez-lui ma reconnaissance et mes hommages à vos dames.

Votre affectionné serviteur,

JOSEPH, COMTE DE SURVILLIERS[1].

Des préoccupations locales, de ces ennuis de propriétaire qui se grosssissent si facilement et tournent si vite au désastre dans l'esprit de ceux qui en sont victimes, viennent

[1] Lettre datée de Point-Breeze, 16 Mars 1830 et communipuée par M. Oliver Hopkinson.

bientôt fondre aussi sur le comte de Survilliers et lui faire envisager tous les côtés pénibles de sa situation. Il a été élevé dans les idées du droit français ; il ne connaît et n'admet que cette manière d'envisager la justice.

Pour lui, la propriété est toujours d'origine, en quelque sorte, divine. Le point de vue plus moderne, et aussi plus libéral, qui ne lui attribue qu'une valeur historique, qu'une portée sociale, lui échappe complètement. Les lois d'expropriation, si couramment admises à l'heure qu'il est, et qui étaient appliquées sans difficulté à cette époque aux États-Unis le trouvaient donc absolument rebelle à les comprendre. La compagnie qui s'était formée pour relier Amboy et Camden par une voie ferrée, c'est-à-dire pour mettre en communication Philadelphie et New-York, commençait ses travaux de premier établissement. Or, dans le projet des ingénieurs de cette compagnie, la nouvelle ligne longeant le Delaware devait traverser fatalement Point-Breeze et devait couper cette propriété du beau fleuve qui lui servait de ceinture au sud-ouest. Joseph se révolta contre cette perspective, fit de pressantes démarches pour obtenir un changement du tracé. Il adressa une pétition dans ce sens, à la Circuit Court de l'État de New-Jersey dans le but d'arrêter les travaux déjà com-

mencés. Mais il dut reconnaître la bonne situation, au point de vue légal de la compagnie contre laquelle il avait même entamé un procès, car nous voyons (d'après un article du *Poulson* du 15 décembre 1830) qu'il finit par s'entendre à l'amiable avec cette société[1]. Quelques modifications en vue de ménager certains points de vue lui furent accordées ainsi que des ponts lui permettant de franchir la voie et de bénéficier des rives du Delaware.

Dix-huit mois après les premiers travaux, la ligne ferrée était en pleine exploitation, modifiant complètement le mode de locomotion dont nous avons parlé dans notre chapitre V. Un récit de voyage à travers l'Amérique, exécuté en 1832 par un fermier, nous donne un aperçu très pittoresque de la nouvelle façon de se rendre d'Amboy à Bordentown.

[1] Cela paraît ressortir des faits, quoique, comme il arrive toujours en pareille circonstance, le comte en s'occupant de ces choses (dane une lettre a son ami Ingersoll) se montre fort optimiste et se décerne la victoire:

Point-Breeze, 19 décembre 1830.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 15, j'avais eu précédemment de vos nouvelles par les papiers publics.

Monsieur Wall a fait un arrangement avec les administrateurs de la Rail-Road. Elle ne passera pas entre le Creeck et la maison, mais de l'autre côté de la route, ce que je désirais : le jugement n'a pas été prononcé, mes adversaires ont craint qu'il ne fût entièrement en notre faveur.

Nous n'avons pas de nouvelles d'Europe depuis deux mois . j'espère que vous ne manquerez pas de venir nous voir à Point-Breeze pendant votre séjour à Philadelphie.

Veuillez agréer, je vous prie, mon sincère attachement.

Votre affectionné,

JOSEPH, comte de Survilliers.

M. Charles Ingersoll, Harrisbourg.

(Lettre autographe communiquée par M. Ingersoll.)

Quoique ce récit ne se rattache qu'indirectement à notre étude, il est si typique et si empreint de couleur locale, si vécu, pour employer une expression à la mode, que nous ne résistons au désir de le détacher de l'ouvrage en question et de le transcrire ici.

Nous quittâmes New-York, en bateau à vapeur, un peu après six heures du matin (1er juin 1832), et arrivâmes à South Amboy, sur la baie de Raritan, distant de vingt-huit milles, à huit heures et demie.

D'Amboy le voyage jusqu'à Bordentown[1] se fit en chemin de fer, la distance est de trente-quatre milles, et nous étions dans des voitures attelées de deux chevaux, que l'on changea trois fois en quatre heures ; puis arrivés sur le Delaware, ce fut de nouveau un bateau qui nous conduisit à Philadelphie, où nous arrivâmes à trois heures. Les voyageurs déjeunèrent et dînèrent sur les bateaux à vapeur, le prix de chaque repas est d'un demi dollar. Tout le monde est servi de la même façon et avec les mêmes mets. Il est interdit de fumer dans le salon ou sur le pont. A bord, se trouve une buvette où l'on peut se procurer des liqueurs, des cigares, des cartes de la contrée etc. etc. On a comparé les bateaux à vapeur américains à d'élégants hôtels et, à mon avis, la comparaison est au-dessous de la vérité ; car ces bateaux ont des barbiers, l'on peut s'y procurer des denrées de toute espèce, souvent même des chevaux et des voitures. En un mot, ce sont de véritables villes flottantes.

Peu après le départ de New-York, une cloche avertit que les passagers peuvent acheter des tickets pour le

[1] Le chemin de fer ne fut poussé que plus tard jusqu'à Camden, ville qui n'est séparée de Philadelphie que par le Delaware.

déjeuner, quelque temps après, c'est pour reconnaître leurs bagages. Quand tous ceux appartenant aux passagers à destination de Philadelphie furent disposés dans une caisse à claire-voie, celle-ci fut enlevée du navire et placée sur une voiture, puis de nouveau, sur un steamer, à l'aide de grues, sans rien déranger du contenu. Les voitures de chemin de fer reposent sur quatre roues et ont trois compartiments, pour six personnes, la plupart munies, avant de quitter le bord, de billets correspondant à leurs places. Les chevaux sont tout harnachés sous des hangars, à chaque relai, de sorte qu'on ne perd pas de temps en les changeant. L'organisation sur cette ligne est excellente[1].

Joseph oscillait dans ses désirs, vacillait dans ses résolutions, et se remuait, en somme, plus qu'il n'agissait réellement. La révolution de 1830 produisit la secousse qui devait décider de l'orientation future de son existence. Les évènements semblaient venir d'eux-mêmes au devant de lui. Il n'était pas homme à se dérober à des devoirs que lui imposait son rôle de chef de famille.

Il faut se reporter en esprit à l'époque où eut lieu cette révolution inopinée, et se rappeler l'état de l'opinion publique en France à cette date ; il faut aussi se faire une idée de la façon dont un Bonaparte, vivant à plus de mille lieues de sa patrie, entouré d'amis et de serviteurs nourris de la légende impériale, occupé

[1] Patrick Shirreff, Farmer. A tour through America, etc. Edimburgh, Ballantyne and C°, in-8. 1835.

lui-même à fixer les bases historiques de la grande épopée : — pour comprendre à quel point l'avènement d'un Bourbon, même de la branche cadette, au trône, devait paraître impossible et monstrueuse au châtelain de Point-Breeze. Il n'avait ni suivi ni pu suivre la tactique intime, les habiletés diplomatiques, les compromissions des chefs du parti libéral. Pour lui, il n'y avait pas d'Orléans : il ne voyait se dresser qu'un Bourbon. La situation historique devait donc lui paraître toute simple : l'ancien régime abattu, et la nation française n'étant pas mûre pour la République, le drapeau aux trois couleurs ne pouvait flotter dignement que dans les mains d'un Prince représentant le sentiment national moderne, en incarnant à titre d'héritier, la plus grandiose et la plus superbe manifestation, et reconnu, d'ailleurs, par les députés de cette nation[1] comme successeur désigné de celui que l'étranger avait banni par la force et contre la volonté de tous.

La nouvelle de la Révolution de Juillet éclate à New-York, le 3 septembre 1830, apportée par le navire *Hibernia*, capitaine Maxwell, arrivant de Liverpool, avec les journaux de Paris du 3 août. La *Marseillaise* est chantée en français et en anglais au Park-théâtre, de

[1] En 1815.

New-York, le soir même, vendredi 3 septembre. L'enthousiasme est général parmi les Français de cette ville, seuls, quelques esprits se montrent sceptiques, en face d'une annonce aussi inattendue. Francis Lieber, dans son journal, mentionne : « *Septembre 1er 1830.* Les deux jeunes comtes d'Otrante[1] demeurent dans notre *Boarding House* et nous rendent visite.. Ils sont bien informés et ce sont des jeunes gens simples ». Cette constatation que les jeunes comtes sont *bien informés* forment une antithèse caractéristique avec les lignes suivant immédiatement : « *Septembre 3.* Nouvelle de la Révolution en France télégraphiées à la ville du navire *Hibernia*, en rade de New-York. Cela nous a été communiqué pendant que nous étions à table pour le thé, en présence des comtes d'Otrante, et cela nous a paru tellement surprenant que personne ne voulait y croire. » Comme il arrive souvent, en fait de révolution, les naïfs avaient raison et les raisonneurs, les individus soi-disant bien placés pour juger des événements, se trompaient dans leur appréciation des choses. En Amérique, l'opinion se dirige immédiatement vers la personne de Joseph, et les journaux, conformant habilement ses actes à ce qu'attend de

[1] Fils de l'ancien conventionnel, ministre de la police sous l'empire, Fouché.

lui cette opinion annoncent son départ prochain.

La *Mount Holly Chronicle* du 17 septembre 1830 n'hésite pas à imprimer :

> Nous avons appris que Joseph Bonaparte, l'ex-roi d'Espagne, maintenant un citoyen de ce pays (Burlington)[1] est en train de faire ses préparatifs de retour en France.

De fait, on n'agissait pas avec cette précipitation à Point-Breeze. Le premier acte de Joseph Bonaparte se borna à une protestation contre l'établissement de la monarchie de Juillet, sous forme d'adresse aux membres de la Chambre des députés ; et encore, ne fût-ce pas sans retards et sans corrections, sans refontes nés de ces mêmes retards, que cette protestation vit enfin le jour. Quoique cette pièce ne soit pas inédite, nous la reproduirons à cause de son extrême importance et du jour qu'elle jette sur le caractère public de son auteur. Nous la ferons suivre d'une rapide analyse des péripéties qui présidèrent à son lancement définitif.

Copie de l'adresse de Joseph-Napoléon Bonaparte (comte de Survilliers) à Messieurs de la chambre des députés à Paris, le 18 septembre 1830, dont le duplicata

[1] Burlington est le nom du comté dans lequel se trouvait compris Point-Breeze.

a été déposé dans les archives de Me Pierre S. du Ponceau, notaire public à Philadelphie.

A MM. de la Chambre des Députés à Paris

Messieurs,

Les mémorables événements qui ont relevé en France les couleurs nationales et détruit l'ordre de choses établi par l'étranger dans l'ivresse du succès, ont montré la nation dans son véritable jour ; la grande capitale a ressuscité la grande nation.

Proscrit loin du sol de la patrie, je m'y serais présenté aussitôt que cette lettre, si je n'avais lu parmi tant de noms avoués par la libéralité de la nation, celui d'un prince de la maison de Bourbon. Les évènements des derniers jours de juillet ont mis dans tout son jour cette vérité historique, il est impossible à une maison régnante par le droit divin de se maintenir sur le trône, lorsqu'elle en a été expulsée une fois par la nation, parce qu'il n'est pas possible que des princes nés avec la prétention d'avoir été prédestinés pour régir un peuple, s'élèvent au-dessus des préjugés de leur naissance..... Aussi, le divorce entre la maison de Bourbon et le peuple français avait-il été prononcé, et rien au monde ne pouvait détruire les souvenirs du passé : tant de sang, de combats, de gloire, de progrès dans tous les genres de civilisation, tant de prodiges opérés par la nation, sous l'influence des doctrines libérales, étaient des brandons de discorde tous les jours rallumés entre les gouvernants et les gouvernés ; fatigués de tant de révolutions et désireux de trouver la paix sous une charte donnée et acceptée comme une ancre de salut après tant d'orages, les bons esprits étaient en vain disposés à tous les sacrifices ; plus puissante que les hommes d'autrefois restés stationnaires, et ceux qu'une révolution de trente ans avait grandis et régé-

nérés ; en vain le duc d'Orléans abjure sa maison au moment de ses malheurs, Bourbon lui-même, rentré en France l'épée à la main avec les Bourbons à la suite des étrangers, qu'importe que son père ait voté la mort du roi son cousin pour se mettre en sa place ! qu'importe que le frère de Louis XVI le nomme Lieutenant-général du royaume et régent de son petit-fils ! En est-il moins Bourbon ? En a-t-il moins la prétention de devoir être appelé au trône par le droit de sa naissance ? Est-ce bien sur le choix du peuple ou sur le droit divin qu'il compte pour s'asseoir au trône de ses ancêtres ? ses enfants penseront-ils autrement ? et le passé et le présent ne font-ils pas assez prévoir quel sera l'avenir sous une branche de cette maison ? le 14 juillet, le 10 août, n'annonçaient-ils pas assez les derniers jours de juillet 1830 ? et ces journées, à leur tour, ne menacent-elles pas la nation d'un nouveau 28 Juillet, à une époque plus ou moins rapprochée ?

Non, Messieurs, jamais les princes institués par le droit divin ne pardonnent à ceux auxquels ils sont redevables ; tôt ou tard ils les punissent de bienfaits qu'ils ont reçus, leur orgueil ne plie que devant l'auteur du droit divin, parce qu'il est invisible : les annales de toutes les nations nous redisent ces vérités, elles ressortent assez de l'histoire de notre propre révolution, elles sont écrites en lettres de sang sur les murs de la capitale ; à quoi ont servi et le milliard prodigué aux ennemis de la patrie et les condescendances de tous les genres dont on a salué les hommes d'autrefois ?

Vous construiriez sur le sable, si vous oubliiez ces éternelles vérités, vous seriez comptables à la nation, à la postérité des nouvelles calamités auxquelles vous les livreriez ; non, Messieurs, il n'y a de légitime sur la terre que les gouvernements avoués par les nations ;

les nations les créent et les détruisent selon leur besoin ; les nations seules ont des droits ; les individus, les familles particulières ont seulement des devoirs à remplir.

La famille de Napoléon a été appelée par trois millions cinq cent mille votes : si la nation croit dans son intérêt de faire un autre choix, elle en a le pouvoir et le droit, mais *elle seule.* Napoléon II a été proclamé par la chambre des députés de 1815, qui a reconnu en lui un droit conféré par la nation ; j'accepte pour lui toutes les modifications décrétées par la chambre de 1815, qui fut dissoute par les baïonnettes étrangères ; j'ai des données positives pour savoir que Napoléon II serait digne de la France ; c'est comme Français surtout que je désire que l'on reconnaisse les titres incontestables qu'il a au trône, tant que *la nation n'aura pas adopté* une autre forme de gouvernement : seul, pour être légitime dans la véritable acception du mot, c'est-à-dire légalement et volontairement élu par le peuple, il n'a pas besoin d'une nouvelle élection ; toutefois la nation est maîtresse de confirmer ou de rejeter des titres qu'elle a donnés, *si telle est sa volonté* : jusque-là, Messieurs, vous vous devez à Napoléon II, et jusqu'à ce que l'Autriche le rende aux vœux de la France, je m'offre à partager vos périls, vos efforts, vos travaux, et, à son arrivée, lui transmettre la volonté, les exemples, les dernières dispositions de son père mourant victime des ennemis de la France, sur le rocher de Sainte-Hélène. Ces paroles m'ont été adressées sous la plume du général Bertrand. « Dites à mon fils qu'il se rappelle avant tout qu'il est Français, qu'il donne à la nation autant de liberté que je lui ai donné d'égalité ; la guerre étrangère ne me permit pas de faire tout ce que j'aurais fait à la paix générale. Je fus perpétuellement en dictature : mais je

n'ai eu qu'un mobile dans toutes mes actions, l'amour et la gloire de la grande nation ; qu'il prenne ma devise : *Tout pour le peuple français*, puisque tout ce que nous avons été c'est par le peuple. »

Messieurs, j'ai rempli un devoir qui me paraît sacré. Puisse la voix d'un proscrit traverser l'Atlantique et porter au cœur de ses compatriotes la conviction qui est dans le sien !... *La France seule* a le droit de juger le fils de Napoléon ; le fils de cet homme de la nation peut seul réunir tous les partis dans une constitution vraiment libérale et conserver la tranquillité de l'Europe : le successeur d'Alexandre n'ignore pas que ce prince est mort avec le regret d'avoir éloigné le fils de Napoléon ; le nouveau roi d'Angleterre a un grand devoir à remplir, celui de laver son règne de l'opprobre dont se sont couverts les geôliers ministériels de Sainte-Hélène ; les sentiments de l'empereur d'Autriche ne sauraient être douteux, ceux du peuple Français sont pour Napoléon II.

La liberté de la presse est le triomphe de la vérité, c'est celle qui doit porter la lumière dans toutes les consciences : qu'elle parle et que la volonté de la grande nation s'accomplisse, j'y souscris de cœur et d'âme.

Signé : Joseph-Napoléon Bonaparte
Comte de Survilliers

New-York, le 18 Septembre 1830.

Ingersoll qui tenait un compte très exact, comme il l'a écrit lui-même, de ses relations avec Joseph, dit dans son histoire de la seconde guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne :

Le 19 septembe, Joseph vint à Philadelphie et me fit prier de venir à l'hôtel des États-Unis où après le dîner de sept heures du soir, il me fit la lecture des différentes lettres qu'il adressait : à l'impératrice Marie-Louise, à son père l'empereur François, au prince de Metternich ainsi qu'à la chambre française des députés..... Comme je lui suggérais l'opportunité de prendre l'avis de M. Duponceau, conseil fréquemment employé par Joseph soit comme avocat, soit comme notaire, nous nous rendîmes au bureau de ce dernier, où nous restâmes en conférence jusqu'à onze du soir[1].

Le résultat de cette conférence fut qu'il n'était opportun de publier pour le moment qu'une lettre adressée par Joseph au général Lallemand et contenant à peu près la même profession de foi que l'adresse aux députés.

Mais le lendemain matin, 20 septembre, des nouvelles arrivant d'Europe et contenant la proclamation du duc d'Orléans, sous le nom de Louis-Philippe, en qualité du roi des Français, me déterminèrent à différer la publication convenue. J'informai immédiatement Joseph de la chose. Il était déjà parti pour Point-Breeze, d'où je reçus sa réponse à ma lettre. Il approuvait ma conduite.

Malgré cela il y eut des publications de ces divers documents dans les journaux. Le comte de Survilliers ne reconnut comme de lui que l'adresse aux députés parue avec les autres pièces. Le 30 mai 1831 seulement, il lui donna son caractère complètement officiel en la fai-

[1] Ch.-J. Ingersoll, *History of the Second War*, etc. Tome 1er, 2e Série, p. 388, 389.
[2] Id., p. 389.

sant constater par le notaire Duponceau, en présence du juge Hopkinson et de M. Ingersoll, que ces deux personnages avaient eu connaissance de ladite pièce vers *le milieu de septembre 1830*[1].

Un contretemps se produisit encore : « Le 30 mai 1831, on reçut la nouvelle ici que la chambre des députés à laquelle la lettre avait été adressée, était dissoute. Alors, Joseph désira que l'acte officiel portât la date du 24, il se rendit donc de nouveau chez M. Duponceau dans ce but ; où le changement fut fait.

L'enregistrement fut alors définitif[2].

On voit que la distance à laquelle le comte de Survilliers se trouvait des événements rendait toute action de sa part sur eux à peu près impossible. Lorsque les nouvelles de ces événements lui arrivaient, le fait accompli paralysait sa volonté d'y porter remède. Ces protestations elles-mêmes parvenaient trop tard et, par conséquent, perdaient toute portée. Il comprit que s'il voulait remplir dans des conditions admissibles son rôle de chef de la famille impériale, il lui fallait à tout prix se rapprocher de la scène où se jouait la grande partie politique qui devait couronner ou engloutir à jamais les espérances des siens

[1] Cette formule un peu vague fut employée pour satisfaire la délicatesse de conscience du juge Hopkinson, qui, n'ayant pas de mémorandum ne voulut pas certifier une date plus précise.
[2] Ingersoll, etc., p. 389, 390.

et des partisans du fils de Napoléon I[er]. Son retour en Europe fut donc décidé dans son esprit. Le chapitre suivant nous le montrera occupé à préparer ce retour, au milieu de toutes sortes de difficultés.

CHAPITRE XIII

DEVANT L'OPINION

SOMMAIRE : Campagne toute d'opinion. — Lettres à M. Lacoste. — Redevenu un Bonaparte. — Idées Napoléoniennes. — La légende. — Ecrits sur l'Empire ou l'Empereur. — Tacticien habile. — Connaissance des hommes. — Raison et dialectique. — Finesse de Louis-Philippe. — L'intérêt individuel. — Le roi bourgeois. — Du côté des vainqueurs. — Les chefs libéraux. — Le vide autour de l'idée bonapartiste. — *Mémoires de Lavalette.* — *Tableau historique sur les Etats-Unis.* — Family library. — *Mémoires de Fouché.* — Article de M. de Cormenin. — Coopération active au *Courrier des Etats-Unis.* — Article : *Cendres de Napoléon.* — Charles Lameth et l'Empereur. — Article du *National.* — Homme politique et chef de parti. — Lettre à Ch. J. Ingersoll. — Le général Lallemand ne donne pas signe de vie. — Travaux du Rail Road. — Proposition de Lafayette. — Défense de trente heures. — Impossibilité d'abandonner Napoléon II. — Classes populaires, riches banquiers et négociants de Paris. — Appui contre la République. — Considérations historiques. — Informations précieuses. — Entre les lignes. — Histoire officielle. — Lafayette désillusionné. — Le duc de Reichstadt. — Son portrait. — Paroles de l'Empereur d'Autriche. — Propos des princes de Metternich et Esterhazy. — *Il tempo e galant homo.* — Cuisine de journal. — Docteur Antomarchi. — Le maréchal Marmont. — Gravures — Avide de nouvelles politiques. — Lettres de O. P. Q., du *Morning Chronicle.* — Discours de Lafayette, Mauguin, Lamarque, etc. — L'*Esprit de la Révolution.* — M. Walch et la *National Gazette of the United States.* — Les *Erreurs de Bourrienne.* — Ingersoll et son ouvrage. — Sous la dictée des faits. — L'homme se livrant tout entier. — Tâter l'opinion. — M. de Flahaut. — En sûreté, mais mal reçu. — Victor Beslay et la lettre à Lafayette. — Proclamation de 1815.

— Réponse de Lafayette. — Le frère de l'Empereur. — Un oubli. — Principes généraux et propositions faites. — Gages. — Avis de libéraux. — Parti national. — Colonel Combes. — Le peintre Goubaud et M. Orsi. — Le général Lallemand et sa mission. — Dollars et lettre. — Intérêts communs. — Séduction. — Bonhomie et mépris. — Homme d'action. — Un bras non une tête. — Origine d'une dette. — De grands enfants. — Ney et Napoléon. — Mouvements reflexes. — Nature faible et principes solides. — Défaut de la cuirasse. — Les circonstances. — Symbole vivant. — La *liberté des Deux-Mondes*. — La meilleure des Républiques. — Naiveté. — Les couleurs nationales. — Point de vue. — Une passe d'armes. — Situations de jadis. — Drapeau des Tuileries. — Royalistes et bonapartistes. — Le terrain se dérobe. — Les membres de la famille Bonaparte. — Action politique efficace.

La position prise par Joseph vis-à-vis du nouveau régime établi en France et consacré par l'exercice non contesté du pouvoir, l'obligeait à une campagne toute d'opinion. Il ne s'agissait plus d'opposer immédiatement le gouvernement du duc de Reichstadt au gouvernement de Louis-Philippe existant de fait sinon de droit; il fallait ramener les esprits à l'ordre de sentiments et de principes que ce jeune prince incarnait en sa personne. Ce fut dans ce but que le chef de famille des Bonapartes, non seulement subventionna un certain nombre de journaux; mais encore en fonda un, exclusivement à sa dévotion : le *Courrier des États-Unis*.

Un certain nombre de lettres, adressées à M. Félix Lacoste, directeur de cette feuille,

va nous permettre de voir avec quelle activité. avec quelle attention et avec quelle tension d'esprit de tous les instants, celui qui n'est plus que de nom le comte de Survilliers et que les circonstances viennent de faire redevenir un Bonaparte, s'occupait de la propagande faite pour le triomphe des idées napoléoniennes. Il ne se contente pas de donner la note politique qui devra servir de ligne à ce journal: il s'occupe du passé comme de l'avenir, soigne la légende et s'efforce, par tous les moyens à sa disposition, de lui conserver son caractère de noblesse et de grandeur. Il lit tout ce qui s'écrit sur l'Empire ou sur l'Empereur. Il relève les erreurs, met en lumière la calomnie, attaque vigoureusement les ennemis perfides et ne les quitte que percés à jour. Il fait des extraits des ouvrages favorables et des analyses d'articles de journaux amis. Tout lui sert d'arme, les fautes des adversaires comme le concours des partisans. Il se montre excellent tacticien, habile général et véritablement homme politique d'incontestable valeur durant toute cette campagne. Il y fait preuve d'une connaissance des hommes qui rappelle, par bien des points, la sûreté de coup-d'œil, sous ce rapport, de Napoléon. Il établit les principes avec une hauteur de jugement, une vigueur de logique

et une richesse d'argumentation véritablement remarquables. Si la raison et la dialectique menaient les choses humaines et devaient fatalement remporter la victoire, il est indubitable qu'il eût conquis rapidement le trône souhaité pour son neveu. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et il put bientôt s'en apercevoir. La finesse malicieuse et l'astuce de Louis-Philippe se firent un jeu de mettre à néant tous ses beaux projets et ce magnifique plan. Il opposa à l'honnêteté, à la dignité et aux calculs supérieurs de Joseph le piège, toujours certain, du succès, de l'intérêt individuel. Joseph connaissait les hommes, nous l'avons dit, mais à la façon de son frère, voulait les mener par leurs beaux côtés. Le roi bourgeois s'adressa à leurs instincts les plus mesquins. Les hommes du régime renversé par la Révolution de Juillet ne lui inspiraient momentanément aucune crainte: c'étaient des morts ou des blessés. Il se retourna donc du côté des vainqueurs et les convia à la curée. Parmi ceux-ci, il était surtout indispensable de rallier les chefs libéraux qui n'avaient prêté qu'un concours conditionnel, et qui, désappointés, pouvaient tourner les yeux vers l'héritier du grand capitaine à qui ils devaient, pour la plupart, leur fortune et leur rang social. Il s'attacha à les combler

et réussit, de cette façon, à faire le vide autour de l'idée bonapartiste, ruinant ainsi l'édifice que se plaisait à élever, en imagination, l'exilé de Point-Breeze.

Les lettres auxquelles nous venons de faire allusion vont nous permettre de suivre pas à pas toutes ces machinations, qui appartiennent aujourd'hui à l'histoire. Voici la première de ces lettres :

Point-Breeze, 30 octobre 1830.

Monsieur,

J'ai reçu les deux volumes de M. Lavalette. C'est encore un ouvrage qui n'est pas de l'homme dont il porte le nom : j'en trouve bien des preuves évidentes. Il est plein de fautes que Lavalette ne pouvait pas commettre.

J'ai reçu aussi le *Tableau Historique sur les Etats-Unis*...

Les éditeurs du *Family Library* peuvent trouver dans la biographie des contemporains de quoi compléter les articles qu'ils trouvent trop courts. Conçoit-on qu'on puisse puiser des notices historiques dans un libelle reconnu libelle par les tribunaux français de la Restauration (les Mémoires de Fouché).

Rappelez ma recommandation à ce sujet : je ne veux pas un numéro de cet ouvrage, si on y rétablit les horreurs que j'ai bâtonnées.

Agréez mon amitié. Votre affectionné serviteur.

JOSEPH.

J'ai lu et relu avec plaisir dans votre dernier numéro, l'article de M. Cormenin. C'est la métaphysique bien

développée de ma lettre aux députés de 1830. C'est la seule opinion que je voudrais signer, de toutes celles qu'ont manifestées nos générations prétendues de 1830 : qui sont *tous* des *quasi* hors M. Cormenin[1].

La seconde lettre contient la preuve de la coopération active dont avons parlé.

Point-Breeze, 15 novembre 1830.

Monsieur,

Depuis que M. Mailliard vous a écrit au sujet de M. Cerutti, je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'ai lu dans le numéro ci-joint du *National*, que vous ne recevez pas, je crois, l'article *Cendres de Napoléon*, qui m'a paru rédigé avec tant de vérité, que j'ai pensé que vous pourriez l'insérer dans votre journal, en rendant compte des séances de la chambre, à la date du 4 octobre. Je vous l'envoie.

Comme je conserve tous les articles sur lesquels je puis écrire tôt ou tard, je vous prie de me le renvoyer. Si vous l'imprimez, envoyez-moi dix numéros de votre journal où sera inséré cet article.

Je voulais ajouter que M. Lameth[2] avait été rayé de la liste des émigrés par l'Empereur ; qu'il avait été employé, ou lui, ou ses frères et ses neveux. Je crois avoir des lettres de lui qui me remercie d'avoir aidé à son retour en France. Il était cousin de Girardin, qui m'a toujours pressé de m'intéresser à cette famille. Mais, peut-être, ferez-vous mieux de vous borner à copier l'article du *National*.

Rien de nouveau ici. Votre affectionné.

JOSEPH[3].

[1] Lettre adressée à M. Lacoste, n° 7, Broad Street, à New-York ; autographe appartenant à l'auteur.
[2] Charles.
[3] Lettre à M. Lacoste, appartenant à l'auteur.

Nous reviendrons tout à l'heure à Joseph exerçant ses fonctions d'inspirateur de journal et présidant à l'orientation du *Courrier des États-Unis*. Mais nous voudrions, pour un instant, laisser de côté sa correspondance avec M. Lacoste, pour replacer au premier plan l'homme politique et le chef de parti. Une lettre du plus haut intérêt, adressée, de Point-Breeze, le 2 janvier 1831, à M. Ch. J. Ingersoll, à Philadelphie, va nous permettre de le faire.

Point-Breeze, 2 janvier 1831.

Monsieur,

Aujourd'hui seulement je reçois votre lettre du 29 décembre dernier, je suis fâché du contretemps qui vous empêche de venir ici, et je le suis aussi de ne pouvoir me rendre à Philadelphie, avant votre départ.

Je n'ai pas reçu de réponse à ma lettre du 18 septembre à la chambre, et je n'en attendais pas ; je ne sais pas même si elle lui a été présentée par les officiers, à qui elle a été adressée ; les évènements qui décident de tout dans ce monde restent, et je suis prêt à les recevoir tels qui se présenteront, sans trop de crainte, ni trop de joie. Le général Lallemand est sans doute arrivé en Angleterre, puisque le *Boat* qui l'y a conduit est de retour à New-York, mais je n'ai encore aucune nouvelle directe de son arrivée en Europe : on avait annoncé prématurément son débarquement au Hâvre. Les travaux du Rail-Road sont en pleine activité ici devant ma maison, au delà du *Tournepicke*[1], il paraît

[1] Voies de péage construites par des particuliers et pour l'entretien desquelles ils percevaient une redevance.

que cette direction coûtera à la compagnie cinq mille dollars en plus.

Je vous remercie de l'intérêt que vous me continuez, je lis aussi tant bien que mal vos délibérations à Harisbourg.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer mon sincère attachement.

Je dois vous dire, que d'après les nouvelles que je reçois de personnes très sûres, que M. la Fayette, avait d'abord proposé à l'Hôtel-de-Ville : 1° l'exclusion de tous les Bourbons : 2° qu'il n'avait aucune objection à la proclamation du jeune Napoléon ; il n'a cédé à ceux qui ont voulu le duc d'Orléans, qu'après une défense qui a duré trente heures.

Il est de fait aussi que les combattants des trois journées ont souvent proclamé Napoléon II, que les troupes de ligne ont cédé avec moins de répugnance en entendant ces cris, et que les classes populaires qui se sont battues ne s'attendaient pas à la proclamation du duc d'Orléans : elle a été l'ouvrage des riches banquiers [1] et négociants de Paris, qui ont craint les mouvements populaires et qui se sont appuyé sur celui qui était présent, et qui leur a paru leur donner plus de garantie contre la République et leur prêter l'appui de son nom, de son argent, et de sa clientèle existant à Paris : ceci est de l'histoire : les journaux sont payés par les adhérents du nouveau gouvernement.

JOSEPH, comte de Survilliers.

M. Charles Ingersoll.

Cette lettre, dans laquelle Joseph nous apparaît en philosophe qui ne se fait guère d'illu-

[1] Que Dupin qualifiait lui, de « loups cerviers. »

sion sur les chances de sa démarche auprès des députés, offre un grand intérêt que les considérations historiques qui s'y trouvent développées, basées sur des dessous de cartes dont les historiens de la Révolution de Juillet n'ont peut-être pas tenu assez de compte, à moins qu'ils ne les aient ignorées. On savait bien que le mouvement populaire avait été escamoté par la bourgeoisie. Mais on ignorait généralement que le courant ainsi détourné de sa pente naturelle avait eu un caractère de bonapartisme assez marqué. C'est sur ce point, que Joseph avait un intérêt tout spécial à surveiller et à reconnaître, que ses informations deviennent précieuses pour nous. Cela expliquerait la facilité avec laquelle le nom d'un Napoléon fût accueilli plus tard comme un symbole sauveur. En somme, les déplacements d'opinions et de sentiments, produits par le régime dit constitutionnel, n'auraient été que tout superficiels, n'auraient agi que sur quelques couches supérieures et seraient restés sans action sur les masses profondes.

Dans la lettre qui va suivre et adressée, cette fois, à M. Lacoste, le 8 mars 1831, le comte de Survilliers revient sur ce qu'il a déjà dit à propos de la part prise par Lafayette aux évènements de 1830. Il continue à admirer et à respecter la loyauté indiscu-

table du vieux général, mais on sent, à lire entre les lignes, qu'il est moins épris de sa finesse politique et qu'il doute un peu de ses instincts d'homme d'État. Nous le verrons bientôt livrer le fond de sa pensée à cet égard.

..... Il est vrai que je n'ai pas caché à un ancien officier, bon patriote, qui se trouvait chez moi lorsque je reçus une lettre du général Lafayette, que cette lettre était effectivement du général dont le patriotisme était toujours pur et dégagé de tout esprit d'intrigue. Voilà tout ce que j'ai dit et dû dire pour faire plaisir à un brave homme qui aime Lafayette et qui a aussi beaucoup d'amitié pour moi[1].

C'est à Ingersoll, un des confidents préférés de son amitié, que le comte va faire part de son opinion intime sur les capacités politiques du général républicain. Cette lettre contient également divers détails, aussi curieux que circonstanciés, sur le duc de Reichstadt. On y voit, ce que l'on savait déjà, quel culte passionné ce jeune homme avait pour la mémoire de son illustre père, ce qui était moins connu, c'est la bonne humeur avec laquelle l'empereur d'Autriche acceptait, non seulement l'instruction secrète et peu conforme aux désirs de la diplomatie européenne, que son petit-fils parvenait à se donner et, ce qui

[1] Lettre autographe. appartenant à l'auteur.

n'est pas moins nouveau, c'est l'aveu fait par ce monarque, suivi d'une confidence analogue de son ministre, qu'il accepterait volontiers une restauration impériale, bien loin de s'y opposer par la force des armes. Nous voilà ici fort en désaccord avec les affirmations de l'histoire officielle. Cela arrive, du reste, presque toujours lorsque l'on a sous les yeux des papiers intimes, des relations privées. L'histoire n'est en quelque sorte, la plupart du temps, qu'une belle façade d'édifice avec grandioses colonnes surmontées d'un magnifique fronton. Les portes secrètes sont derrière, et ce sont les mémoires et les correspondances qui savent en faire tourner la clé ou au moins, les entrebâiller.

Point-Breeze, 21 mars 1831.

Monsieur,

Il y a bien longtemps que je ne me suis rappelé à votre bon souvenir ; dans votre dernière lettre vous me demandiez des nouvelles de ma lettre aux députés. Elle n'a pas été lue et n'a pu être publiée dans les journaux, tous payés par le gouvernement et par les Bourbons. On a négocié pour cette insertion et les événements allant toujours leur train, mes amis ont jugé qu'elle ne pouvait être d'aucun bon effet après tant de délai.

M. de la Fayette me mande qu'il a cru que le duc d'Orléans seul, pouvait prévenir la guerre ; aujourd'hui il a été dépouillé de son commandement, il s'aperçoit que le nouveau roi de son choix est Bourbon,

qu'ainsi, il ne peut vouloir ce que veulent les libéraux et conserver la paix avec la légitimité. Lafayette veut plaire à sa conscience républicaine et à l'opinion américaine, et il oublie qu'il est en France, vous voyez ce qui lui en arrive. Le présent est gros de l'avenir, nous verrons.

J'ai de bonnes nouvelles de mon neveu par une lettre de Vienne, d'un ami sûr qui l'a vu plusieurs fois, il me mande : « Il ressemble à l'empereur son père, excepté les cheveux qui tirent sur le blond, il est fort bien élevé, instruit, spirituel. Il apprend chez le prince Charles tout ce qui a trait à l'histoire de son père, et s'amuse à surprendre son grand-père par les récits qui prouvent qu'il en sait plus que son gouverneur n'avait eu ordre de lui en faire savoir. Comme l'Empereur l'aime tendrement il s'en amuse beaucoup lui-même ; et il a dit : Je ne ferai pas pour le fils de Napoléon la guerre à la France, mais je ne m'opposerai pas non plus à la volonté nationale, ni aux destins de mon petit-fils, surtout à sa majorité. » Il me revient le même propos de la part du prince de Metternich, et de Londres, du prince Esterhazy, ambassadeur d'Autriche. *Il tempo e galant Homo.*

Agréez mon amitié. Votre affectionné,

JOSEPH, comte de Survilliers.

Charles Ingersoll, Esq. Harrisburgh, Pennsylvanie [1].

La lettre du 26 avril 1831, adressée à M. Lacoste, nous ramène au *Courrier des États-Unis* et nous offre Joseph exerçant sa direction active sur ce qu'en style de métier on appelle la *cuisine* du Journal :

[1] Lettre autographe communiquée par M. Ingersoll.

M. Peugnet vous remettra un numéro du journal de M. Walsh dans lequel est inséré une lettre du docteur Antomarchi dont vous serez peut-être bien aise de faire usage. Dans l'un des prochains numéros vous pourrez lire une lettre du maréchal Marmont sur le même sujet. On m'écrit qu'elle courre tout Paris (manuscrite) et qu'elle y fait beaucoup d'impression. Recevez-vous le journal de M. Walsh.

M. Peugnet part le 1er. S'il vous le demande, remettez-lui l'une des gravures qui vous restent encore à moi. Offrez-en une de ma part à M. Charles Graham, dites bien que c'est parce que je compte sur la libéralité de ses opinions et son amitié pour moi.

N'oubliez pas que nous sommes très impatients de nouvelles ; que vous avez nos sacs ; que la ligne de New-York, qui part à midi, touche tous les soirs ici.

Je reviens de Philadelphie où j'ai vu plusieurs de vos abonnés. Ils trouvent qu'en général vous mettez trop d'articles de haute science et même de littérature, dans un temps où l'on est avide de nouvelles politiques. On aime beaucoup votre correspondant parisien, les lettres de O. P. Q. Vous n'en avez imprimé qu'une, le *Morning Chronicle* en publie tous les jours. Elles exciteraient plus l'intérêt que vos articles *Transfusion dv sang* dont vous menacez encore vos lecteurs. Ce que je vous en dis n'est pas pour moi, car j'ai lu l'article dont je parle et que je lis journellement, dans M. Walsh les lettres de O. P. Q., mais c'est pour les lecteurs qui ne reçoive que votre journal qu'il importe de ce point laisser usurper par la littérature ou les sciences une place où ils voudraient lire jusqu'à satiété des récits ou des opinions politiques. Les discours de MM. de Lafayette, Mauguin, Lamarque, Salverte, celui du général Bachelu que je lis dans le numéro 57 du *National* et d'autres sembla-

bles, intéressent autrement la curiosité. Ils nous évitent le travail de la traduction qu'exige la correspondance de O. P. Q.

Je vous renvoie l'*Esprit de la Révolution* dont je n'ai pas fait usage et dont j'aurai besoin lorsque vous vous en serez servi. Il y a un tableau des neuf constitutions adoptées par la nation depuis 89 avec l'énoncé du nombre des votes qui les ont sanctionnés. Peut-être est-ce un des articles que vous avez désignés pour en faire usage[1].

Le M. Walsh auquel il vient d'être fait plusieurs fois allusion dans la lettre que nous venons de transcrire, était éditeur de la *National Gazette of the United States*, de Philadelphie, et le billet qui va suivre nous prouve que Joseph exerçait son action indirecte sur ce journal, comme sur un certain nombre d'autres. Ici, comme presque en chaque occasion où nous voyons ce prince entretenir des relations intéressées avec la presse, il s'agit de rectifications historiques, de vérités à rétablir en face de faits falsifiées volontairement ou simplement par ignorance.

Philadelphie, 23 mai 1831,

Monsieur,

Vous verrez par la lettre ci-jointe qu'il faut chercher ailleurs que chez M. du Ponceau les *Erreurs de Bourrienne*[2].

[1] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

[2] Les *Mémoires de Bourrienne*, mis en ordre et rédigés par Max de Villemarest, ont paru en 10 volumes in-8°, à Paris en 1829. Cette publication souleva de vives protestations et, l'année suivante, parut *Bour-*

Le consul de France vous les a-t-il rendus ?

Agréez, Monsieur, ma considération la plus distinguée[1].

Le nom d'Ingersoll est revenu fréquemment sous notre plume, suivi de quelque communication intéressante concernant la personne ou les faits et gestes du comte de Survilliers. Les deux lettres que nous venons de reproduire, à lui adressées, et dans lesquelles Joseph parle à cœur ouvert, donnant l'impression d'un ami traité comme un autre lui-même, prouvent à quel point cet américain sagace, expérimenté, prudent, sérieux, par conséquent de bon conseil, était parvenu à pénétrer avant dans son intimité. Or, Ingersoll a tenu un journal méticuleux, intelligemment circonstancié de ses rapports avec ce prince. Ce journal n'existe plus ; mais la partie la plus importante a été reproduite par l'auteur dans un ouvrage, bien souvent consulté par nous, intitulé : *History of the Second War, etc.* Il en occupe les chapitres III et IV, c'est-à-dire près de 300 pages du premier volume de la seconde série. C'est à cette relation, écrite sous la dictée des faits, que nous allons faire des em-

rienne et ses erreurs volontaires et involontaires, etc., 2 vol., in-8°, ouvrage dû à la collaboration du général Belliard, du général Gourgaud, du comte d'Aure, de Joseph Bonaparte, du baron Meneval, etc.

[1] Lettre autographe faisànt partie de la collection de M. Ferdinand J Dreer, de Philadelphie.

prunts répétés, chargés de compléter, d'éclairer et d'encadrer les propres lettres de l'ex-roi.

Ce sera comme si nous les replacions dans le milieu même qui les a vu tracer, au sein des circonstances qui les ont motivées, dans l'air ambiant, l'atmosphère morale qui leur sont propres.

Jamais nous ne nous serons trouvés aussi près, du moins aussi constamment près de Joseph ; jamais nous n'aurons été à même de le mieux étudier, pouvant confronter ses paroles avec ses écrits ; mots volants, imprévus, nés du moment, de prime-saut, avec les lignes écrites, pensées à loisir, mûrement pesées. C'est l'homme se livrant tout entier, et cela, à l'époque la plus active de la période de sa vie que nous tachons de fixer.

En même temps que Joseph cherchait à amener à lui, c'est-à-dire à l'idée impériale, l'opinion publique en Europe et aux États-Unis, il faisait tâter, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, cette opinion publique. Il se servait pour cela de toutes les relations de parenté, d'amitié, ou simplement de sympathie politique, qu'il trouvait à sa portée. C'est ainsi que nous le voyons réclamer de M. de Flahaut[1] des communications sur l'état des esprits en Angle-

[1] Ingersoll qui tient peut être la chose de la bouche même de Joseph. donne le comte de Flahaut, comme fils de Talleyrand et de Madame de Souza.

terre. Ingersoll va nous parler de la réponse à ces demandes.

Le 25 mai 1831, Joseph me lut sa réponse (à M. de Flahaut) datée de Londres 10 mars[1] à la question qu'il lui avait posée.

A savoir s'il pourrait débarquer sans danger en Angleterre. Le comte de Flahaut l'informait qu'il serait en sûreté dans ce pays ; mais mal reçu, parce que non seulement le gouvernement britannique, mais aussi la population, était manifestement pour le nouveau roi des Français[2].

Les extraits du journal d'Ingersoll nous ramènent à la personne de Lafayette et nons initient à l'échange de lettres que la Révolution de 1830 amena entre Joseph et lui.

Le premier acte de Joseph, dès que la nouvelle de la Révolution lui fut connue, avait été d'écrire à Lafayette (7 septembre 1830), une lettre qui devait lui être portée par le général Lallemand. Mais ce dernier, ayant été retenu par un accident, le message fut remis par Victor Beslay, fils d'un député libéral de la Chambre française[3], que j'ai eu l'occasion de rencontrer à Point-Breeze. Dans cette lettre, il protestait contre le gouvernement de tout Bourbon en France, et posait son principe favori que : des familles particulières ne pouvaient avoir que des devoirs à remplir envers la nation, et que la nation seule avait le droit de choisir la forme de son gouvernement. Joseph assurait Lafayette que,

[1] La lettre de Joseph avait été écrite en septembre 1830.

[2] Ingersoll. Tome 1er 2e Série, p. 390.

[3] Victor Beslay, qui fut plus tard lui-même député, était fils de Charles Beslay, député de Pontivy (Morbihan). C'est le même Charles Beslay, qui fut délégué à la Banque de France durant la commune de 1871.

du moment où il voyait figurer le nom du duc d'Orléans parmi ceux des hommes au pouvoir, il était dans son intention de se rendre immédiatement en France, n'oubliant pas que son neveu avait été appelé au trône en 1815 par les députés que les baïonnettes étrangères avaient seules dispersés. Le 26 novembre 1830, Lafayette répondit par une lettre commençant ainsi : « Avec l'affection et le respect pour la bonté dont vous m'avez donnée en tout temps des preuves, et pour laquelle ma gratitude et mon attachement n'ont pu que s'accroître à la suite de notre dernière conversation confidentielle, conversation durant laquelle ont été agitées des questions se rapportant au passé, au présent et à l'avenir..... » Dans cette lettre, il expose d'une façon très détaillée, pourquoi il a donné la préférence à un d'Orléans plutôt qu'à un Bonaparte. Votre frère, grand et incomparable, mais dont le système était basé sur le despotisme, l'inégalité, le servilisme et la guerre, aurait ramené ces fléaux, suite ordinaire de la gloire militaire. » Ensuite, les motifs qui déterminèrent Lafayette à se rallier à Louis-Philippe, sont longuement énumérés. L'avenir se chargea de renverser bientôt ce beau jugement en le mettant en contradiction avec les faits. Le 15 janvier 1831, Joseph répondit par une lettre (qui fut égarée, ce qui amena un changement de date, 1er avril, ainsi qu'un post-scriptum) lors de l'envoi. Joseph s'y faisait le défenseur de l'Empereur « qui avait été contraint à la guerre d'Angleterre, et amené par la guerre à la dictature. Quatre mots qui contenaient l'histoire de l'Empire, dont la constitution aristocratique n'eut qu'un but : reconcilier l'Europe avec la France impériale[1]. »

[1] Ingersoll, *History of the Second War*, etc., 1er vol., 2e série, p. 390, 391.

Lafayette, quoiqu'il fasse allusion dans sa lettre à la conversation qu'il eut à Point-Breeze avec le comte de Survilliers, lors de son triomphal voyage aux États-Unis, semble un peu avoir oublié la teneur de cette conversation. Il parle des principes généraux qui l'ont empêché de se faire le champion d'une restauration napoléoniene. Or, l'époque de sa visite à Bordentown, où les principes n'étaient pas encore bien ancrés dans son esprit, où il ne reculait pas devant un compromis politique les rejetant dans l'ombre, puisqu'il proposait à Joseph, considéré dans cette négociation comme chef de la famille Bonaparte, de préparer la Restauration du régime impérial sous le nom du duc de Reichstadt, et il ne s'agissait pas de phrases banales, dépouillées de toute sanction, puisque la somme estimée nécessaire pour arriver au résultat indiqué avait été fixée par le Général lui-même. La seule excuse que pouvait faire valoir actuellement Lafayette, c'est que les temps étaient changés et que Louis-Philippe avait donné des gages au parti libéral, tout au moins, que ce parti se figurait en avoir de suffisants pour agir d'un commun accord avec ce monarque. Pourtant, si nous en croyons Ingersoll, tous les libéraux n'étaient pas d'accord, même avec le général-citoyen :

Joseph, dit l'auteur de la seconde guerre, etc., reçut

plusieurs lettres de différentes personnes en France, toutes le poussant au retour par l'assurance qu'ils lui donnaient des dispositions favorables de l'opinion pour former un parti national contre les royalistes. Victor Beslay, ainsi que le colonel Combes, écrivirent dans le même sens des lettres dont Joseph me fit lecture le 4 avril 1831[1].

L'écho de ce mouvement de l'opinion publique n'arrivait pas seulement jusqu'aux oreilles du comte de Survilliers ; divers membres de la famille Bonaparte, s'agitant par contre-coup, écrivirent aussi à Joseph pour le pousser à l'action :

En sus des nombreux messages et lettres que reçut le comte en 1831, arrivèrent au mois de décembre, le peintre de portraits Goubaud[2] et M. Orsi, fils d'un banquier de Livourne, envoyé par Hortense, femme de Louis Bonaparte et par son fils Louis[3], lequel le pressa de partir, l'assurant que le moment était propice pour renverser Louis-Philippe. Ces affirmations ne l'entraînèrent pas pour l'instant, mais ranimèrent ses espérances et agirent sur la résolution qu'il prit dans la suite[4].

Tandis que Joseph recevait tant de courriers le rappelant de leurs vœux en Europe, une lettre sur laquelle il avait à bon droit de toutes autres raisons de compter, n'arrivait

[1] Pages 391, 392.
[2] Artiste qui peignit le beau portrait de Joseph dont nous donnons une reproduction gravée en tête de cet ouvrage.
[3] Depuis Napoléon III.
[4] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*, etc., p. 392, 393.

toujours pas à Point-Breeze. Le général Lallemand[1], dont la venue en Angleterre n'était plus depuis longtemps un doute pour Joseph[2], devait avoir eu tout le loisir de remplir la mission dont il s'était chargé. Ingersoll, très sévère pour le général donne en ces termes la cause selon lui, de ce silence injustifiable :

> Lallemand était parti pour la France avec des lettres de Joseph et plusieurs milliers de dollars, qui lui furent avancés. De l'argent, il n'en rendit jamais compte. Quant aux lettres il les livra à Louis-Philippe, qui lui conseilla, comme on me l'a rapporté à moi-même, de les brûler, parce que rien ne pouvait être fait ni pour ni par la famille Bonaparte ; que, d'ailleurs, les partis orléanistes et bonapartistes avaient des intérêts communs en France et qu'il était tout disposé à les employer (comme il l'a fait pour Lallemand) contre la branche aînée[3].

On le voit, le général Lallemand fut un des hommes sur qui Louis-Philippe exerça sa pateline séduction et qui se laissèrent prendre à l'hameçon de sa bonhomie si fine au fond, si dédaigneuse, faite du mépris du troupeau humain destiné à être mené par des subtilités de bourgeois retors. Ingersoll porte un jugement trop tranchant, trop tout d'une pièce,

[1] Parti de New-York à destination de Liverpool, le dimanche 24 octobre 1830, sur le navire *John Jay* (*Poulson,* mardi 26 octobre). Il reçut de Louis-Philippe le commandement de deux brigades de cavalerie, dans la 5e division militaire.
[2] Voir sa lettre à M. Ingersoll en date du 2 janvier 1831.
[3] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*, p. 388.

sur cet officier rallié au gouvernement de la classe moyenne. Lallemand était avant tout un homme d'action, tout de premier mouvement, par conséquent obéissant bien plus à l'impression du moment qu'à un calcul ou à un raisonnement quelconque. Il se jette dans les bras, paternellement ouverts de Louis-Philippe, comme il s'était jeté dans ceux du frère de l'empereur le traitant en ami ; comme il s'était lancé dans l'aventure, puis dans les aventures du Champ d'Asile ; comme il était parti, un beau matin, pour la conquête de l'Amérique centrale, un autre jour pour celle du trône du Mexique. C'était un bras, non une tête, un de ces divisionnaires qu'on ne consulte pas en conseil, mais qu'on fait donner des premiers sur le champ de bataille. S'il ne rendit pas son argent à Joseph, c'est tout bonnement parcequ'il n'y songea pas. Il lui eût ouvert aussi facilement, sa bourse à l'occasion, sans penser qu'il y avait, dans l'acceptation de son offre, l'origine d'une dette.

Louis-Philippe n'avait pas de peine à manier de tels individus. C'étaient de grands enfants sous leurs brillants uniformes. On se rappelle Ney, le plus grand et le plus noble de ce type de militaires, jurant à Louis XVIII de ramener Napoléon *dans une cage de fer* et, le

moment venu de s'emparer de lui, ne sachant que se jeter *dans les bras de son Empereur*.

Un regard de cet Empereur eût fait précipiter le *roi* par dessus bord à Lallemand. Mais l'Empereur était mort et le protecteur, le bienfaiteur Joseph, banni. Or, il s'agit avant tout d'être présent avec les gens d'action. Leurs déterminations, toutes soudaines, ne dépassent guère le mouvement reflexe. Hier, demain, là-bas ne compte guère pour eux. Ils sont livrés au premier venu capable de jouer sur le clavier de leurs sentiments ou de leurs passions. Lallemand est le type de l'homme solide *de coffre* (selon l'expressif terme populaire), gouverné par son sang et ses muscles ; solide de corps, et de principes faciles, parce que les principes sont choses toutes nerveuses et cérébrales et ne ressortent pas du domaine de l'action, l'entravent même quelquefois.

Il représente à peu près la contre-partie d'un Lafayette, nature faible tyrannisée par de solides principes.

Cependant, Louis-Philippe eut aussi facilement raison du second que du premier. C'est qu'il eut la nouvelle habileté de prendre le nouveau chef à conquérir par le défaut de la cuirasse, le point vulnérable que l'on rencontre en tout homme. Lafayette avait de solides principes ; mais de prodigieuses circonstances,

dont on a pu dire qu'elles forçaient les individus les plus ordinaires à se surpasser, à voir et à faire grand, des événements capables de tourner toutes les têtes, l'avaient conduit peu à peu à se confondre avec ces principes, à s'en prendre, en quelque façon, pour le symbole vivant, l'expression et la manifestation visibles. La *Muse nationale* a chanté : « La liberté des Deux-Mondes, c'est Lafayette en cheveux blancs. » Et ce qu'elle chantait, Lafayette, *en cheveux blancs*, se l'est persuadé de bonne foi, se l'est dit sans musique et le plus sérieusement du monde. Or, quand l'on est soi-même un principe, il devient légitime de faire ce que l'on veut. On a toujours raison. Lafayette qui en était arrivé à affirmer tranquillement et avec conviction que *la meilleure des Républiques* était une monarchie, devait se montrer non moins éclectique sur la personne du titulaire de cette monarchie, puisque les principes demeuraient saufs de toutes les façons, attendu que lui, Lafayette, était dans l'affaire, c'est-à-dire y faisait entrer du même coup la *liberté des Deux-Mondes*. De là sa bizarre et naïve correspondance avec Joseph Bonaparte.

Quelle que soit, d'ailleurs, la valeur des explications qui peuvent être données à ces oublis ou à ces défections, Joseph avait déjà parcouru une carrière trop semée de hauts et de bas

pour s'en étonner outre mesure. Il ne récrimina pas en répondant à Lafayette et se contenta de défendre la mémoire de son frère, de relever et de maintenir droit, d'une main sûre et ferme le drapeau impérial confié à sa garde, ne permettant pas de confondre l'aigle qui le surmontait, lui servait d'enseigne, avec le vautour que semblait y voir Lafayette.

Cette polémique devait se renouveler en 1832 et, comme toutes les polémiques, ne modifier en rien les points de vue des deux adversaires. Et cela, par la raison toute simple que le point de vue dépend avant tout de la place où l'on se trouve. Comme les choses ont toujours divers aspects, sous lesquels il est possible de les envisager, l'angle sous lequel on se place, modifie, transforme tout. Lafayette et Joseph Bonaparte avaient également raison par ce fait, et c'est justement ce qui les empêchait de s'entendre, quoique, sans doute, tous deux de la meilleure foi du monde. Il n'est résulté et ne pouvait résulter de tout ceci qu'une intéressante passe d'armes, à laquelle l'histoire ne devait pas dédaigner d'assister.

L'adresse politique de Louis-Philippe portait ses fruits. Peu à peu, tous les expatriés bonapartistes quittaient les État-Unis, les uns attirés par des promesses, les autres seulement entraînés par l'espoir que leur donnait la bien-

veillance affichée du gouvernement, et par le désir d'aller tâter le terrain, de se rendre compte, si, eux aussi, ne trouveraient pas à se replacer dans la situation qu'ils occupaient jadis et que leur avaient ravie Waterloo. C'était le drapeau tricolore qui flottait au-dessus des Tuileries, et ce drapeau était bien le leur, devait les abriter, puisque c'étaient eux qui l'avaient fait saluer glorieusement par tous les peuples de l'Europe.

Ce pays, dit Ingersoll parlant de l'Amérique, que les événements de 1815 avaient rempli de fugitifs impérialistes, comme dix ans plus tôt il l'avait été d'émigrants royalistes, y compris Louis-Philippe, une fois que ce dernier fut monté en 1830 sur le trône, les vit tous retourner dans leur pays, à l'exception de la famille de Napoléon[1].

Ainsi, Joseph voyait s'évanouir rapidement l'espèce de parti, formé d'exilés, qui s'était groupé moralement plus ou moins autour de lui. L'action qu'il avait imprimé indirectement, jusque-là, à ces hommes, la direction qu'il se proposait depuis quelque temps d'exercer sur eux par la voie de la presse, devenaient chaque jour plus illusoires. Il sentait son terrain d'opération se dérober sous ses pieds. Les sacrifices considérables qu'il faisait, aux États-

[1] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*, etc., p. 398.

Unis, en vue d'une propagande napoléonienne devenaient absolument inutiles, n'ayant plus les lecteurs particulièrement visés à qui s'adresser. Ces circonstances ne durent pas avoir peu d'action sur son désir de revenir en Europe, et de conserver à son neveu le duc de Reichstadt le concours qu'il croyait lui devoir en qualité de chef de la famille Bonaparte.

D'ailleurs les divers membres de cette famile, pour qui les lois de proscription avaient été maintenues, s'agitaient, comme nous avons déjà eu l'occasion de le constater, et poussaient de tous leurs efforts à ce retour sur le seul théâtre possible, selon eux, d'une action politique efficace.

CHAPITRE XIV

LE CHEF DE FAMILLE

Sommaire : La logique des événements. — Une grande monographie. — Retour en arrière. — Lenteur de la navigation. — Train-train ordinaire de la vie. — Analyse minutieuse. — Paquebot le *François Ier*. — Même le dimanche. — Egards des hommes au pouvoir. — Vie de journaliste. — Articles *Napoléon* et *Jérôme*. — Fausseté des assertions anglaises. — Piquante ironie et bonhomie naturelle. — *Mémoires de la duchesse d'Abrantès.* — Refus de Madame Mère. — Inde iræ. — Les Comnène. — Comte Galdi. — Un jeune et excellent cuisinier. — Marqnés par une croix. — Conditions de souscription. — Lettre de Louis à M. de Norvins. — Sinon, non. — Assez riches pour cela. — Le denier du proscrit. — Nouvelles de France et contre-coup. — Discours de M. Pagès. — La *Némésis.* — Collecteur sévère. — Côté administratif. — Soupçon. — Correspondance interceptée et moyens indirects de transmission. — Mauroy. — M. Poinsett. — La *Tribune* et la *Révolution.* — Lettres de Victor Hugo et du docteur Stockoë. — Au juge Hopkinson. — Meneval et le comte Cornaro. — Majesté. — Le *Globe.* — Madame Regnault de Saint-Jean d'Angély. — En Angleterre ou en Suisse. — Le parti républicain. — Membre de la Chambre. — Se trouver là. — Vente de Black-River. — A Philadelphie. — Mort de Stephen Girard. — Réform Bill. — Attentat manqué. — Préparatifs. — Le courant de sa vie. — Brochure de Chateaubriand. — M. Lucchetti. — L'ouvrage de Cabet. — Mauvaise santé. — Pessimisme ou optimisme, — A insérer. — Feuilles d'Europe. — « Je me portais si bien ici. » — *Histoire de la Restauration.* — Pierre Bonaparte et le général Santander. — L'Etoile. — Santé du duc de Reichstadt. — Bruit de sa mort. — Malveillance anglaise. — M. Presle. — Emigrants pour Black-River. — Question de semaines. — Le colonel Collius. — En Colombie. — La dernière goutte d'eau. —

Aide de camp d'Exelmans. — Le moment des adieux. — 1835, 1839. — Reconquis par la politique. — Journal d'Ingersoll. — Le navire *Alexander* et le capitaine Brown. — Inscription de la bouilloire d'argent. — Laconisme de pierre tumulaire. — Parallèle des deux visites à la ville de Washington. — Toutes les sympathies, tous les respects. — Hôte de distinction. — Opinion publique. — *Aventurier Corse*. — Hôtel de M. Barnum, à Baltimore. — Article de la *National Gazette*, de Philadelphie.

Les événements qui se précipitent, nous ont entraînés à leur suite et imposé leur marche rapide. La nécessité de les considérer dans leur ensemble pour les étudier avec clarté et en bien saisir la logique, nous a obligés à empiéter un peu sur l'avenir. Comme il ne s'agit pas ici d'une histoire générale, mais d'une monographie limitée à une certaine période donnée, il est nécessaire de revenir un peu en arrière pour reprendre la file des faits quotidiens dans leur cours normal.

Nous avons laissé de côté, pour un instant, Joseph Bonaparte, pour nous occuper des choses de l'Europe, choses que la lenteur de la navigation en 1831, ne nous permettait de bien connaître que près de six semaines après qu'elles avaient eu lieu, que nous allons retourner, oubliant volontairement, pour nous placer dans la même situation que le comte de Survilliers tout ce que nous savons de ce que, lui, ne pouvait savoir à cette date.

Nous le reprenons donc dans le train ordinaire de sa vie, et nous devons relier par la pensée les lettres que nous allons lui voir écrire à M. Lacoste, à la dernière que nous avons citée. L'analyse minutieuse de l'intéressante individualité autour de laquelle évolue notre travail ne peut être complète qu'à ce prix.

Point-Breeze, 23 juin 1831.

Monsieur,

Je vous envoie par M. Poinsett, qui part par le premier paquebot pour Liverpool, le paquet ci-joint. Je vous prie de le faire affranchir et de l'expédier pour Boston. Mailliard vous tiendra compte des frais à votre première entrevue...

J'attends aujourd'hui les lettres du paquebot le *François Ier*. Peut-être viendrai-je à New-York avant le paquebot du 1er. Pouvez-vous avoir un bon logement à City-Hôtel ou à Washington-Hall? Mandez-le-moi.

Agréez mon attachement,

JOSEPH.

P.-S. — Ne vous occupez plus de l'envoi du sac le samedi. Le Président a bien voulu donner l'ordre que mes lettres me fussent envoyées de Trenton, même le dimanche[1].

Le post-scriptum de cette lettre mérite surtout d'être remarqué. Les lignes qu'il contient montrent avec quelle distinction et avec quels égards tout particuliers, Joseph

[1] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

était traité par les hommes au pouvoir des États-Unis. On y voit aussi quelle importance l'ex-roi attachait à la rapide réception de son courrier, comprenant combien nuisait aux intérêts du parti dont il était chef, la lenteur avec laquelle les nouvelles d'Europe lui parvenaient. Il justifie ainsi le paragraphe d'explication que nous avons cru nécessaire de placer au début de ce chapitre et le retour en arrière dont nous y avons exposé l'utilité.

Avec la lettre du 6 septembre 1831, nous rentrons en plein dans la vie de directeur politique de journal et de critique apologiste du gouvernement impérial, qui fut celle que mena Joseph jusqu'à la fin de son séjour dans le Nouveau-Monde.

Monsieur,

J'ai été tourmenté par des maux de dents depuis mon retour de New-York, ce qui m'a empêché de m'occuper des corrections que vous m'avez demandées. J'ai lu l'ouvrage. Il y a beaucoup à faire pour n'y laisser que la vérité. Je vais m'en occuper. Je ne vois pas l'article Napoléon, ce qui me fait craindre qu'il ne soit encore pire que celui de Jérôme, qui est détestable.

Je vous prie de m'envoyer dix exemplaires des numéros 62 et 63. Dites-moi si les éditeurs du petit ouvrage anglais ne craignent pas qu'il soit augmenté de quelques pages. Voudraient-ils le faire suivre par

quelques pièces justificatives, comme lettres de l'Empereur qui prouveraient la fausseté des assertions anglaises.

Agréez mon amitié,

JOSEPH[1].

Il était bien difficile qu'au cours de la mission qu'il s'était donnée, le comte de Survilliers n'éprouvât pas certains moments de vive irritation. C'est à un de ces moments que nous devons le joli paragraphe qui va suivre sur la duchesse d'Abrantès et sur ses relations avec Madame Mère. Vers la fin de cette lettre, Joseph soulagé par la piquante ironie dont il vient d'entourer son anecdote, rentre dans sa bonhomie naturelle, à propos d'un détail domestique et se montre aussi excellent maître que spirituel correspondant.

Point-Breeze, 9 septembre 1831.

Monsieur,

J'ai reçu vos lettres des 3 et 7 septembre. Je vous renvoie dix numéros de la *Révolution*.

Je vous renvoie la dernière lettre de M. Sealsfield en vous priant de vérifier les articles du *Courrier* et des autres journaux dont il se dit rédacteur, s'il vous est possible.

Je vous tiendrai compte des Mémoires de Madame d'Abrantès. Dans l'un des numéros de la *Révolution*, du dernier envoi, il y a un grand article sur ces Mémoires, dont vous pourrez vous servir en partie. Je vous renverrai, au reste, les observations dont les

[1] Lettre autographe adressée à M. Félix Lacoste, appartenant à l'auteur.

deux premiers volumes me paraissent susceptibles ; quoique je ne les trouve pas aussi hostiles que j'aurais supposé, d'après les refus que je sais qu'elle a essuyés à Rome de la part de ma mère qui, riche de quelques économies qu'on lui a tant reprochées — et Madame d'Abrantès la première — ne l'est pas assez pour venir au secours de toutes les infortunes. *Inde iræ.*

Cependant, Madame d'Abrantès rêve une origine commune et veut bien nous gratifier de la descendance impériale des Comnène, rêve auquel je suis loin de prêter foi ; pas plus qu'à celui du comte Galdi dont vous avez vu l'Histoire dans ma bibliothèque. Je m'occuperai de la réfutation de ces rêves dans la notice véritable que je vous enverrai aussitôt que je pourrai, et que vous m'aurez vous-même envoyé le *Family Library*, dont vous me parlez.

L'appendice vous sera envoyé avec les nombreuses corrections dont il est susceptible.

François (Parrot) est rétabli. Aussi, ne vous occupez plus de son remplaçant. A moins, toutefois, que le hasard ne mît entre vos mains un jeune et excellent cuisinier dont François serait le pourvoyeur.

Agréez mon amitié,

JOSEPH[1].

L'assiduité de la collaboration de Joseph au *Courrier des Etats-Unis* ainsi que le soin avec lequel il s'occupait des moindres détails de la rédaction de ce journal est peut-être plus sensible encore dans la lettre qui va suivre que dans les précédentes.

[1] Lettre autographe de Joseph, adressée à M. Félix Lacoste, et appartenant à l'auteur.

Point-Breeze, 17 octobre 1831.

Monsieur,

Je vous envoie onze numéros de la *Révolution*. J'ai marqué par une croix au crayon quelques articles qui m'ont paru les plus saillants.

Si *vous publiez* le premier article qui commence le numéro 15, veuillez en faire tirer vingt exemplaires pour moi. Il serait bon que cet article se trouvât dans votre numéro du mercredi; faites, au reste, ce qui convient à votre journal.

Je n'ai pu m'occuper de la suite des articles hier et avant-hier. J'espère vous les envoyer dans le courant de la semaine[1].....

L'intérêt d'une lettre du surlendemain, que nous transcrivons, réside surtout dans le passage où le comte de Survilliers promet de souscrire à une publication, mais à la condition qu'elle soit faite dans l'esprit des siennes propres. Ses habitudes charitables qui, on en a maintes preuves, ne revêtaient pas le plus souvent la forme officielle, comme sa position de chef de parti le lui imposait parfois[2], ne permettent pas de suspecter ses paroles relativement à de nombreux secours généreusement distribués.

[1] Lettre autographe de Joseph adressée à M. Lacoste, et appartenant à l'auteur.

[2] Le *Poulson*, du 3 décembre 1830, informe ses lecteurs que le « comte de Survilliers a envoyé au directeur du *Courrier des Etats-Unis*, à New-York, une somme de cent dollars pour les émigrants espagnols, et une pareille somme pour la Société française de bienfaisance ». D'ailleurs, durant son séjour à Point-Breeze, Joseph ne manqua jamais de souscrire une somme de cent dollars en faveur de la Société française de bienfaisance de Philadelphie.

Point-Breeze, 19 octobre 1831.

Monsieur,

Voici les articles qui me restaient à vous envoyer. Vous verrez que j'ai plus effacé qu'ajouté. C'est, dans le fait, un ramas de calomnies. J'ai dû vous envoyer à neuf l'article de Jérôme, dans lequel il n'y avait absolument que des sottises.

L'article qui termine est une analyse que j'ai prise dans la lettre de Louis à M. de Norvins. Je pense, en toute vérité, qu'il ne contient rien d'exagéré.

Si on imprime tout ce que vous m'avez envoyé, purgé de toutes les calomnies anglaises et bourbonniennes, vous pouvez prendre cent exemplaires pour mon compte; sinon, non. Vous sentez bien que je ne puis pas payer et encourager les injures et les outrages qu'on imprime contre nous. La Sainte Alliance et les deux Restaurations sont assez riches pour cela, et je me ferais conscience d'enlever aux malheureux qui viennent journellement frapper à ma porte le denier du proscrit que je m'efforce de partager avec eux[1].

Nous allons assister maintenant à l'effet produit par l'arrivée de nouvelles successives venant de France et au contre-coup qu'elles ont dans l'esprit de Joseph.

Point-Breeze, 20 novembre 1831.

Monsieur,

Nous n'avons pas reçu aujourd'hui votre journal. Voici un numéro de la *Tribune* où vous remarquerez un discours de M. Pagès, qui m'a semblé le pendant de celui de M. Cormenin.

Les nouvelles que je reçois d'Europe sont bonnes.

[1] Lettre autographe adressée à M. Lacoste, appartenant à l'auteur.

Je n'ai plus reçu la *Némésis*. Mailliard s'occupe de recueillir ici, ce qui est dû au *Courrier*. Vous avez là un collecteur sévère.....

Les derniers mots de cette lettre nous montrent que le côté administratif, toujours si grave lorsqu'il s'agit d'une publication naissante, remplissait aussi bien l'esprit de Joseph que l'orientation politique qu'il désirait lui donner. La mission officieuse de M. Louis Mailliard démontre suffisamment que ce point de vue, qui lui créait des occupations en dehors de sa charge, était aussi la source de sérieuses préoccupations.

Avec la venue de bonnes nouvelles de l'Europe, Joseph, qui a les meilleures raisons de croire que l'on ne désire pas, en certains pays, qu'il soit ainsi initié à un mouvement de l'opinion en faveur de la cause dont il est, en quelque sorte, le général, le tacticien avoué, — devient soupçonneux. A tort ou à raison, il croit et dit que sa correspondance est interceptée. Aussi, ne tarderons-nous pas à le voir recourir à des moyens de transmission indirecte.

Point-Breeze, 23 novembre 1831.

Monsieur,

Mauroy[1] me remet votre lettre. En voici une que je vous recommande pour l'Angleterre.

[1] Maître-maçon employé à Mortefontaine et qui, ayant suivi Joseph en Amérique, était devenu le factotum de Point-Breeze.

M. Poinsett m'a donné les nouvelles les plus rassurantes et les plus détaillées sur la France. Vous devez avoir reçu un exemplaire de la *Tribune* et un de la *Révolution*. Ils vous ont été expédiés de Paris.

Je ne reçois plus la *Némésis*. On est parvenu à arrêter deux de mes lettres qui me sont annoncées et que je n'ai pas reçues depuis longtemps. C'est ce qui me fait recourir à la voie de l'Angleterre[1].

Ingersoll, qui semble avoir mis en rapport Joseph avec le M. Poinsett, mentionné dans la lettre précédente, écrit aussi :

En novembre 1831, M. Poinsett, plus tard ministre des États-Unis à Mexico, puis secrétaire de la Guerre, revint d'Europe très fortement pénétré de l'idée que le duc de Reichstadt pourrait être ramené sur le trône de France, si son oncle Joseph se mettait en personne à la tête du mouvement. Je fis connaître à Joseph, sur la demande de M. Poinsett lui-même, cette opinion. Ce dernier me lut alors une lettre de Victor Hugo[2] exactement dans le même sens, ainsi qu'une autre lettre, du docteur Stockoë (qui avait donné ses soins à l'Empereur à Sainte-Hélène), renfermant la copie d'un billet de lord Grey à Sir Robert Wilson, lequel reconnaissait à Joseph le droit de visiter l'Angleterre sans être inquiété, mais contestait l'opportunité de sa venue[3].

[1] Lettre autographe, adressée à M. Lacoste, et appartenant à l'auteur.

[2] On connait aussi la fameuse lettre débutant par ces lignes : « Permettez-moi, Sire, de vous traiter toujours royalement. Les Rois qu'a faits Napoléon, selon moi, rien ne peut les défaire. Il n'y a pas une main humaine qui puisse effacer le signe auguste que ce grand homme vous a mis sur le front, etc.

[3] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*, etc., p. 397.

M. Poinsett, qui paraît avoir été assez lié avec Victor Hugo, fit remettre au comte de Survilliers dans les premiers mois de 1832, un opuscule que le poète l'avait chargé de lui faire parvenir.

Voici la lettre qu'il écrivit au juge Hopkinson, en cette occasion.

Washington, 6 février 1832.

Mon cher Monsieur,

Puis-je vous demander le service de faire parvenir au comte cette brochure. Elle m'a été confiée pour lui par l'auteur, Victor Hugo, et envoyée par erreur à Charleston [1].

Du reste, les lettres encourageantes et poussant à une action immédiate affluaient depuis quelques mois à Point-Breeze. Le comte de Survilliers donna aussi communication d'un certain nombre d'entre elles à Ingersoll.

Le 9 avril 1831, Joseph me lut une lettre du baron Meneval (son ancien secrétaire et celui de l'Empereur, qui accompagna l'Impératrice en Allemagne lorsqu'elle quitta la France) et une du comte Cornaro, ancien aide-de-camp d'Eugène de Beauharnais. Cette correspondance, datée de Paris, abondait en faits défavorables pour le gouvernement de Louis-Philippe et pleins de promesses en faveur des Bonapartes. La lettre de Cornaro, dans laquelle Joseph était traité de

[1] Lettre autographe communiquée par la Société historique de Pennsylvanie.

Votre Majesté exposait que Lucien Bonaparte ou Louis, fils de Louis de Hollande et époux de Charlotte, fille cadette de Joseph, serait choisi en qualité de roi d'Italie. Beaucoup d'autres rapports, émanant d'agents soldés ou de correspondants amis, tant en France qu'en Angleterre, pressaient le retour de Joseph et l'engageaient à subventionner, dans des conditions peu onéreuses, le résultat de ses dépenses étant lui aussi peu certain, de nouveaux agents ainsi que des journaux, chargés de faire de la propagande en faveur de l'idée napoléonienne. L'une de ces feuilles proposées était, je m'en souviens, le *Globe*[1].

A la fin de 1831, les avis de retour sont tellement nombreux et si affirmatifs que Joseph, tout à fait ébranlé, penche complètement vers cette idée de revenir en Europe.

Le 21 décembre 1831, Joseph me lut des lettres du comte Cornaro, de Madame de Saint-Jean d'Angély, datées de Paris; d'Achille Murat, alors à Bruxelles[2]; et de M. Peugnet, venant justement d'arriver à New-York après un séjour en France : toutes engageant fortement Joseph à prendre position en Angleterre ou en Suisse, à portée de soutenir un mouvement destiné à renverser Louis-Philippe et à amener la restauration des Bonapartes, restauration que tous ces correspon-

[1] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*. etc., p. 396. 397.

[2] Le *Poulson*, du30 août 1831, signale l'arrivée à Londres du colonel Achille Murat venant de l'Amérique du Nord. Une note de ce même journal, du mois de mars 1832, semble indiquer que l'on s'était inquiété en Europe du voyage de ce prince et des menées qui l'avait suivies : « Nous apprenons de Tallahassée, Floride, qu'Achille Murat qui avait dernièrement reçu une commission militaire du gouvernement belge, mais en avait été privé, à la suite, sur la demande du gouvernement français, est attendu ici sous peu avec sa femme, dans sa propriété de Floride. » (Cette propriété portait le nom de Lipona, anagramme de Napoli, qui rappelait le souvenir de la royauté éphémère du chef de la famille.)

dants donnaient comme hautement probable. On disait le parti républicain prêt à se joindre aux bonapartistes, et l'on citait parmi ses représentants à la Chambre des députés : Mauguin, Salverte, Lamarque, d'Argenson ainsi que d'autres, comme favorables à Napoléon II. Aucune somme d'argent ni aucun concours clandestins n'étaient jugés nécessaires ni même utiles, suivant ces avis. Les événements se chargeraient d'eux-mêmes d'amener les choses au point voulu, et il était seulement besoin de se trouver là pour les seconder[1].

Décidé par la concordance de tous ces renseignements et par le désir unanimement manifesté de le voir revenir, Joseph songea à vendre les terres qu'il possédait sur la *Black-River* (État de New-York). Il avait besoin de fonds considérables pour entrer dans la nouvelle voie qu'on lui indiquait et jouer le rôle impliqué par cette nouvelle ligne de conduite. D'autre part, comme contre-coup de cette nouvelle façon d'envisager l'avenir, la pensée de se fixer définitivement en Amérique et d'y finir ses jours s'évanouissait de plus en plus dans son esprit.

Joseph se rendit à Philadelphie le 24 décembre 1831 pour obtenir de Stephen Girard qu'il lui rachetât les propriétés de la Black-River qu'il avait acquise de Le Ray de Chaumont. Il les vendrait, me dit-il, à n'importe quel prix, afin de se procurer les fonds nécessaires à ce voyage qu'il avait résolu définitivement

[1] Ch. J. Ingersoll. *History of the Second War*, etc., p. 397.

d'entreprendre au printemps. Si le bill de réforme passait au parlement d'Angleterre. Il fondait, en effet, de grands espoirs sur ce bill qui, selon lui, devait amener en France un mouvement d'opinion favorable à la cause impériale. A peine quarante-huit heures après l'arrivée de Joseph à Philadelphie, pour traiter avec Stephen Girard, ce vieux républicain français mourut d'une attaque d'influenza. Cette mort fut une des malencontreuses circonstances qui, avec la nouvelle du décès inattendu de son neveu (le duc de Reichstadt) apprise par Joseph Bonaparte à son débarquement en Angleterre, contrarièrent sans cesse tous ses plans, jusqu'à ce que l'attentat manqué de son neveu Louis-Napoléon pour renverser par la force Louis-Philippe, eût, par l'ennui qu'il en éprouva, complètement détraqué la santé de l'ex-roi et avancé sa fin[1].

L'hiver de 1831 à 1832 se passe en préparatifs plus ou moins activés selon l'état d'esprit du moment. A l'instant de rompre pour jamais avec une existence qui lui avait procuré la plus grande somme de bonheur que sa carrière si agitée lui eût permis de goûter, Joseph se sentait naturellement pris d'hésitations et voyait faiblir en lui la confiance première que lui avaient causée les nouvelles favorables venues d'Europe. Il jugeait maintenant ces nouvelles avec plus de calme, et sans l'entraînement procuré par la première secousse des appels confiants qu'elles contenaient.

[1] Ch. J. Ingersoll. *History of the Second War*, etc., p. 397. 398.

D'ailleurs, on avait du temps devant soi, puisque l'on ne devait partir qu'au printemps et la conscience du comte, se trouvant satisfaite par la décision arrêtée, il se laissait aller à reprendre le courant de sa vie ordinaire.

C'est à cette existence courante que va nous faire assister sa correspondance ponctuée ça et là, de brusques réveils amenés, soit par une perfidie de journal anglais hostile, soit par une conversation avec tel ou tel nouveau venu apportant avec lui comme un peu de l'air respiré en Europe, soit enfin par les négociations difficiles que la mort du banquier Girard créait dans la vente de la propriété de la Black-River.

Il continuait à diriger, retournant ainsi aux occupations les plus conformes à son goût et à sa nature, la ligne politique et de critique historique suivie par le *Courrier des Etats-Unis*.

Point-Breeze, le 8 janvier 1832.

..... J'ai reçu beaucoup de lettres, et trois voyageurs viennent de m'arriver, qui ont quitté Paris à la date du dernier packet. Je vous envoie la *Tribune*, la *Révolution*. Je vois que vous ne parlez pas de l'opinion de ces journaux au sujet de la brochure de M. de Châteaubriand.

M. Boyer me mande de Black-River, qu'il a vu M. Bregongio à son passage à New-York; qu'il a pris

des arrangements avec lui[1]; qu'il a été deux fois chez vous sans vous trouver.

Agréez mon amitié. JOSEPH.

M. Lucchetti, qui vous remettra la présente, est un ami sûr, en qui vous pouvez avoir toute confiance. Il vient de Paris.

Je vous envoie en plus le livre de M. Cabet[2], que je n'ai pas encore lu. Vous aurez la complaisance de me le rapporter, ainsi que les journaux ci-joints[3].

Comme il arrive presque toujours pour les personnes qui sont en passe d'occuper l'opinion publique, les journaux. s'attachaient au moindre fait venu à leur connaissance, se rapportant à Joseph, alors mis fort en évidence par sa prochaine entrée sur la scène politique, annoncée un peu partout. L'état chancelant de la santé à laquelle tous les tracas du moment ne pouvaient guère être favorables, servait naturellement aussi, de base à des prévisions soit optimistes, soit pessimistes. Les amis de l'ex-roi crurent utile d'opposer un démenti aux craintes simulées ou réelles que manifestèrent certains journaux à ce propos. Voici divers extraits de

[1] Il s'agit ici, sans doute, des négociations, dont nous venons de parler, se rapportant à la vente de ce domaine. M. Boyer était l'intendant chargé d'affaires de Joseph sur cette terre.

[2] Cabet, député de la Côte d'Or en 1831, se livrait à la Chambre des députés à une opposition des plus vives contre le gouvernement de Louis-Philippe. Il a beaucoup écrit.

[3] Lettre autographe, adressée à M. Lacoste, appartenant à l'auteur.

lettres se rapportant à la controverse en question. Joseph écrit de Point-Breeze, le 3 février 1832, au juge Hopkinson :

M. Sari m'a communiqué votre lettre du 1er. Je vous remercie beaucoup de l'intérêt que vous mettez à avoir de mes nouvelles. M. le Dr Chapman a pu vous en donner d'abord. Depuis, ma santé se rétablit tous les jours davantage. Je compte aujourd'hui reprendre mes courses habituelles dans la campagne.

A la date du 15, il revient sur l'incident : « Je vous remercie de l'avis que vous me donnez. Votre observation sur ma santé est si vraie que je vous la renvoie afin que vous la fassiez insérer dans le journal de M. Walsh, si vous le jugez bien, ainsi que lui.... ». Je remercie aussi, par votre canal, M. Walsh, de la complaisance qu'il a eue de démentir l'article des feuilles de l'Europe sur ma santé, qui, grâce à la vie des champs et aux soins des médecins de la ville comme de la campagne, est fort bonne[1]..... »

Les dernières lignes citées font l'effet d'une espèce de regard de regret jeté sur la belle et saine contrée qu'il va falloir quitter, mais qu'il est plus difficile d'oublier. L'imagination se cramponne après les souvenirs que dégage ce milieu et, par une association d'idées bien naturelle, lui attribue une action bienfaisante sur l'être physique aussi bien que sur l'être moral. Joseph a passé la soixantaine, est arrivé à la période descendante de

[1] Lettres autographes communiquées par M. Oliver Hopkinson.

la vie ; on dirait qu'il a le pressentiment de l'effet funeste que vont avoir sur lui les tribulations qui l'attendent sur l'ancien continent ; il répète la phrase des vieillards à l'approche du changement, présentant toujours pour eux un danger : je me portais si bien ici.

Mais il nous faut reprendre la correspondance avec M. Lacoste.

Point-Breeze, 14 février 1832.

Monsieur,

Je lis l'*Histoire de la Restauration*. Pourriez-vous m'en dire l'auteur ? L'avez-vous lue ? Qu'est devenue la notice sur ma famille qui devait être imprimée à New-York et sur laquelle vous m'avez demandé mes observations. J'ai dit à M. Goubaud de vous faire envoyer par échange la *Tribune* et la *Révolution*. Il me tarde beaucoup d'avoir des nouvelles de France et d'Italie.

Agréez mon attachement sincère. Votre affectionné,

JOSEPH, comte de Survilliers.

A trois heures après-midi, la poste d'aujourd'hui nous a apporté les papiers de Paris, du 20 décembre. Voici une lettre que je viens de recevoir dans le moment même. Je crois que ce que je puis faire de mieux, c'est de vous l'envoyer, en vous priant de me la renvoyer avec la réponse que vous jugerez que je doive faire. Ce qu'elle contient de Madame D...[1], m'étonne beaucoup. Ce n'était pas là l'idée que je m'étais faite d'elle.

Je vous renvoie le journal de la *Révolution*, ainsi qu'une lettre pour M. Goubaud. Il importe qu'il l'ait avant son départ, qui est fixé au 16, par le paquebot de Londres[2].

[1] Madame d'Abrantès, sans doute.
[2] Lettre autographe appartenant à l'auteur.

Ingersoll note en ces termes, dans son journal, l'arrivée à Point-Breeze d'un prince qui devait jouer plus tard un rôle tragique le mêlant aux évènements du second Empire, et qui ne fut peut-être pas sans avoir eu son action sur la catastrophe finale où sombra Napoléon III :

Pierre, un des fils de Lucien, un impétueux et solide jeune homme, que Joseph envoya servir sous les ordres du général Santander, dans l'Amérique du Sud, était à Point-Breeze en 1832[1].

Le comte de Survilliers nous annonce de son côté, l'arrivée de Pierre Bonaparte dans sa lettre de Point-Breeze, 2 avril 1832, et adressée à M. Lacoste :

..... Je n'ai rien de nouveau depuis que je vous ai quitté. Le neveu qui m'est arrivé a eu une très longue traversée.....

On dirait que la fatalité veut se mettre en travers de tous les efforts tentés par Joseph pour rentrer dans la politique. Ceux qui, comme Napoléon, croient à leur étoile et, par conséquent, à cette fatalité, diront que la destinée de l'ex-roi d'Espagne s'opposait par tous les moyens à son retour. A peine les difficultés de la vente des terres de la Black-River pa-

[1] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*, etc., p. 399.

raissent-elles pouvoir être à peu près aplanies, ce qui semble favoriser les projets de départ, que la nouvelle arrive des craintes que donne la santé du duc de Reichstadt. Joseph, toujours selon les fatalistes, eut le tort de ne pas en tenir compte. Il en résulta qu'à peine au port et le pied posé sur le sol britannique, l'annonce de la mort de ce jeune homme fut la première phrase dont on le salua à son arrivée. Nous donnons la lettre où il refuse de croire aux mauvaises nouvelles qui circulaient avant son départ.

Point-Breeze, 8 juin 1832.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 7. J'en ai remis une au porteur pour M. Boyer. Je vous renvoie celle de M. Lafargue. Ses amis n'ont pas offert des sûretés qui aient paru suffisantes à mes conseils. Du reste, je me serais contenté du prix qu'ils ont offert. Ce sont des personnes très réputables et très bien famées[1].

J'espère dans la malveillance anglaise, pour n'être pas trop affecté par la nouvelle de Vienne.

Voici mes lettres pour M. Presle. Dans son absence, il faudrait les remettre à M. Avignon, rue Montmartre, numéro 84.

Vous serait-il possible de vous absenter de New-York six semaines cet été, sans trop nuire à votre journal. Quelle serait l'indemnité qu'il faudrait donner à votre remplaçant? Est-ce que M. Chackay ne serait pas bien propre à cela? En aurait-il la volonté et la possibilité. Répondez-moi là dessus.

[1] Il s'agit toujours de la vente du domaine de la Black-River.

L'agent pour la Black-River a beaucoup à faire s'il envoie à Boyer un centième des émigrants qui sont à New-York.

Tout à vous. JOSEPH [1].

Dans la dernière lettre que nous allons citer, Joseph confirme ce que nous a déjà dit Ingersoll, du départ pour l'Amérique du Sud, de Pierre Bonaparte, avec le général Santander. Le départ de Joseph lui-même pour l'Europe n'est plus qu'une question de semaines. Il peut annoncer à son correspondant qu'il le verra sous peu, lors de son passage à New-York, port où il va s'embarquer. Le colonel Collius, dont il signale la présence à Point-Breeze, y était venu pour le décider, sans possibilité de nouvelles reculades, à un retour durant lequel il l'accompagna du reste.

Point-Breeze, 18 juin 1832.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre et celle qui la suit, sans date. M. Collius est arrivé ici. Je ne donne pas de suite à la question que je vous avais faite d'une absence de six semaines. Je vous verrai peut-être ici, ou à New-York.

Mon neveu part d'ici avec le général Santander qui le mène avec lui en Colombie.

M. de Chaumont part aussi pour Paris. Il est venu me voir.

Agréez mon attachement.

Votre affectionné, JOSEPH [2].

[1] Lettre autographe appartenant à l'auteur.
[2] Lettre autographe, adressée à M. Lacoste, et appartenant à l'auteur.

Ingersoll, fidèle à son habitude de noter tout ce qu'il peut connaître des grands ou petits évènements intéressant Joseph, n'a garde de passer sous silence la venue de ce colonel Collius qui fut peut-être la dernière goutte d'eau qui fit déborder le vase. Seulement il commet une légère erreur de date, puisqu'il fixe cette arrivée au 7 juillet, et que la lettre de Joseph, du 18 juin, mentionne déjà la présence de cet officier à Bordentown :

> Le 7 juillet 1832, le colonel Collius arriva de Vienne, et, par ses récits, détermina entièrement Joseph à partir. Le colonel Collius, ancien aide-de-camp du général Exelmans, était flamand d'origine. Il avait un frère occupant une certaine situation à la cour d'Autriche, et assura Joseph que le moment était venu de tenter de rétablir Napoléon II sur le trône de France. Le colonel Collius, je pense, resta à Point-Breeze jusqu'au départ de Joseph pour l'Angleterre[1].

Le moment des adieux est arrivé. Joseph a quitté Point-Breeze où il ne fera plus désormais (1835 et 1839) que deux courts séjours, comme en passant. Le comte de Survilliers, tel que nous l'avons suivi jusqu'à présent, tel que nous l'avons appris à connaître et à aimer, n'existe plus. Nous ne sommes plus en présence que du chef de la famille des Bonapartes, reconquis par la politique et repris par la

[1] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*, etc., p. 399.

vieille Europe. C'est encore Ingersoll qui va nous faire assister à ces dernières heures précédant la séparation. Il va nous raconter les péripéties de la visite que Joseph lui rendit à la veille de prendre la mer :

Le 19 juillet 1832, Joseph se rendit chez moi pour prendre congé. Des bruits alarmants, circulaient, dans le public, colportés par les journaux, sur l'extrême gravité d'une maladie du duc de Reichstadt qui selon eux, devaient faire prévoir une fin prochaine.

J'étais sur le point de faire part de ces bruits à son oncle, mais je pensai qu'une allusion de ce genre lui serait désagréable, attendu que tout était prêt pour son embarquement fixé au lendemain, je me contins et gardai le silence sur tout cela. Il était de la meilleure humeur du monde, plein de santé, d'espoir dans la bonne issue de son voyage, mais sans illusions exagérées sur l'avenir. Le lendemain, 20 juillet 1832, il s'embarqua de Philadelphie sur le navire Alexander[1].

Le capitaine Brown, qui commandait l'*Alexander*, reçut le 15 août, jour anniversaire de la fête de Napoléon et veille du débarquement des passagers à Liverpool, de Joseph, en souvenir de ce passage, une bouil-

[1] Ch. J. Ingersoll, *History of the Second War*, etc., p. 399.
Le *Poulson* du 21 juillet nous donne la liste des passagers de ce navire, commandé par le capitaine Brown : « Le comte de Survilliers, M. Louis Mailliard, secrétaire, le capitaine et Madame Sari, leurs trois enfants, le colonel Collius, cinq domestiques, le général Thomas Caldwalader, Thomas Caldwalader junior et son domestique, le docteur Thomas Stewardson, plus 62 passagers d'entre-pont. » Le général Caldwalader, qui se rendait en Europe, pour la Banque des Etats-Unis, avait reçu une invitation particulière de Joseph qui lui permit de profiter d'une des cabines louées pour l'ex-roi.

loire à thé sur une face de laquelle on lit cette inscription : « *Presented by Joseph Napoléon Bonaparte to O. P. Brown. At sea, August the 15*th *1832*[1] » et sur l'autre : « *Count Survilliers and suite in the Ship Alexander, from Philadelphie to Liverpool*[2] . »

Ces deux inscriptions laconiques, nettes et froides, comme celle d'une pierre tumulaire, ont, en effet, ce caractère ; c'est une existence à jamais disparue dont elles consacrent le souvenir. Au-dessous on eût pu écrire : Ci-gît la seule période d'existence paisible et de bonheur simple qu'il fut donnée à Joseph Bonaparte de goûter.

Il faut mettre en parallèle la visite que fit Joseph Bonaparte à Washington, à la veille de son départ, avec celle qu'il avait tenté vainement de faire dix-sept ans avant, quelques jours après son arrivée. Les choses ont bien marché depuis cette époque. Joseph Bonaparte,

[1] Offert par Joseph-Napoléon Bonaparte à O. P. Brown. En mer, 15 août 1832.

[2] Le comte de Survilliers et sa suite sur le navire *Alexander*, de Philadelphie à Liverpool.

La famille Hopkinson qui possède cette bouilloire, qu'elle conserve avec une religion toute particulière, reçut de Joseph, quelques jours avant son départ, un encrier en argent composé d'un plateau et de trois godets pour la poudre, l'encre et les pains à cacheter. Au dos du plateau, M. Joseph Hopkinson, à fait graver l'inscription suivante : *Made at Naples for Charles, who became Charles 3* rd, *King of Spain and taken by him to Madrid. Afterwards used by Charles 4* th *and Joseph Napoléon, by whom it was presented to Joseph Hopkinson, July 16* th *1832*. (Excuté à Naples pour Charles, devenu Charles III, roi d'Espagne et porté par lui à Madrid, puis, employé par Charles IV et Joseph-Napoléon, par qui il fut offert, le 16 Juillet 1832, à Joseph Hopkinson.

par la correction de son attitude, la loyauté de ses sentiments, la largeur libérale de ses idées et la dignité de sa vie, a su conquérir toutes les sympathies, mériter tous les respects. Le représentant du gouvernement américain va l'accueillir en hôte de distinction, qu'un pays se fait honneur d'avoir traité avec courtoisie et entouré d'une noble protection. L'opinion publique, elle aussi, se déclare hautement pour l'homme qui va partir et qu'elle tient à saluer d'un dernier adieu. Nous sommes loin de l'époque où une feuille américaine ne craignait pas de le qualifier d'aventurier corse et de louer la réserve des hommes au pouvoir à son égard.. Il est profondément honorable pour celui qui ne voulut être si longtemps que le comte de Survilliers d'avoir su opérer ce revirement. Le constater c'est peut-être lui décerner le plus grand éloge qu'il soit possible d'accorder à sa mémoire.

Le 23 juin 1832, Joseph avait écrit à son neveu de Baltimore :

Point-Breze, 23 juin 1832.

Mon cher neveu,

Je compte partir lundi prochain 25, pour Baltimore, où je serai rendu le même jour. Je te prie de faire retenir mon logement à l'hôtel de M. Barnum. J'aurai avec moi trois officiers et deux domestiques.

Je compte aller jusqu'à Washington.

Je te prie de me rappeler au souvenir de ton grand père et de ta femme.

Ton affectionné oncle.

JOSEPH.

A monsieur Jérôme-Napoléon Bonaparte. Baltimore[1].

Cette fois, il ne fut pas obligé de s'arrêter en route, de retourner sur ses pas, et la *National Gazette* de Philadelphie put imprimer le 3 juillet 1832: « Dernièrement, le comte de Survilliers s'est rendu à Washington. Nous sommes heureux d'apprendre qu'il a été reçu par le président et les autres membres du Gouvernement, avec la plus entière courtoisie. Ces derniers l'ont accueilli, non pas en personnage politique, mais comme un *gentleman* aux idées élevées et de la plus parfaite correction. La conduite du comte, durant un séjour de dix-sept ans dans ce pays, lui a attiré l'estime et l'affection de tous les citoyens américains. Pendant le temps qu'il a gouverné, il a toujours été animé d'un esprit libéral, et jamais il n'a cessé de vouloir le progrès en vue du bonheur de ses sujets.

La sérénité avec laquelle il a supporté la perte de sa grandeur royale, son long exil de France sans qu'il cessât jamais pour cela de s'intéresser aux destinées de la mère patrie,

[1] Lettre autographe. communiquée par M. Ferdinand J. Dreer, de Philadelphie.

le respect, l'estime et la juste idée qu'il sut se faire des institutions sociales et politiques de la république américaine, l'adaptation parfaite de ses sentiments et de ses habitudes sociales à celles de l'existence de cette contrée, l'usage très large, mais sans ostentation, qu'il a su faire de sa fortune, — sont des faits qui l'ont mis à part dans notre estime entre les étrangers de ce pays et nous engagent à louer publiquement son caractère et à rappeler l'accueil qu'il a reçu à Washington, accueil dont nous ne parlerions pas dans un cas ordinaire d'ordre privé. »

CHAPITRE XV

VUE D'ENSEMBLE

SOMMAIRE : Résumé général. — Existence américaine. — Voyages de liquidation. — *Gentleman farmer.* — Rude franchise et respect. — Années de galère et attaque d'appoplexie. — Tunique de Nessus. — Vie romanesque. — Sagesse moyenne. — « Voyez-vous cette étoile. » — Roi malgré lui. — Mal à l'aise. — Sort des bons et des faibles. — Concentrée en Napoléon. — Les trois quarts du génie. — Titre et cadre. — L'homme réel. — Le roi Joseph. — Obscur aîné. — Famille et dynastie. — Une attitude, un rang et un rôle. — Royal incognito. — Monarque *in partibus.* — Expectative. — Marques de faveur. — Non, un simple particulier. — Emotion à Bristol. — Frère de Napoléon et ex-roi. — Conforme au rang passé. — Après dix-sept ans de séjour. — Passé historique. — Fascination du trône. — *On n'échappe pas à sa destinée.* — Le milieu environnant. — Jusqu'à la mort de Napoléon. — Constatations générales. — Chez lui et *lui.* — La truelle et la hachette. — A la bonne franquette. — Galanterie. — Aimable et opulent voisin. — Seules souveraines de Point-Breeze. — Les meubles d'hier. — Persistante atmosphère. — Chez un grand de la terre. — Poids de deux couronnes. — Faisait et défaisait les rois. — Défensive. — Représailles. — Polémiste. — *Haines vigoureuses* d'Alceste. — La princesse Charlotte. — Zénaide et la musique. — Un savant. — Le grand-père. — Les Murat. — Testament de Napoléon. — La prudence humaine. — Pensées de retour. — Révolution de 1830. — Faire balle. — Père et chef de famille. — Sur la brèche. — Aphorisme du cardinal de Retz. — Vainqueurs au lieu de vaincus. — La côte anglaise. — Joseph Bonaparte philosophe et républicain. — Arrivée et départ. — Fidèle historien et apologiste.

La période de l'existence de Joseph Bonaparte que l'on pourrait qualifier d'américaine

se termine ici, au moment de son départ pour l'Europe. Il pourra revenir passer quelques mois aux États-Unis ; mais ces nouveaux séjours, assez courts d'ailleurs, n'auront plus le caractère du premier. Ce ne seront, en somme, que des voyages de liquidation de vie pratiquée durant dix-sept années consécutives. Il reviendra pour arranger certaines affaires pendantes, prendre, en quelque sorte, congé définitif, irrémédiable, du sol hospitalier où se sont écoulés tant de jours plus calmes et plus heureux qu'ils n'auraient pu l'être en n'importe quelle autre contrée du monde.

Le comte de Survilliers, *gentleman farmer*, bon citoyen, aimable voisin, ami solide entouré d'amitiés sérieuses, bienfaiteur d'une population dignement reconnaissante dont la rude franchise ne faisait que mieux valoir le sincère respect, — le comte de Survilliers n'est plus. L'Europe l'a repris et, en le reprenant, lui a imposé son rôle premier, l'a obligé à redevenir Joseph Bonaparte.

Les heures de bonheur et de tranquillité sont évanouies pour jamais. Les ennuis, les chagrins, les tribulations de toute espèce, vont fondre sans relâche. Le chef de la famille Bonaparte succombera à la tâche. L'attaque d'apoplexie qui l'emportera aura été prépa-

rée, amenée par les âpres et amères secousses, les déceptions, les sarcasmes et aussi les contrariétés familiales, dont ces années de galères auront été semées.

En endossant le costume officiel de l'homme public, Joseph a revêtu une sorte de tunique de Nessus qui a brûlé son sang, exaspéré ses nerfs, paralysé ses muscles et porté la mortelle congestion dans son cerveau surmené.

Il nous faut le quitter (au moins momentanément) au seuil de cette nouvelle incarnation, de cette nouvelle période de sa si bizarre et, pourrait-on dire, si romanesque existence, d'une vie si en dehors de la loi commune et de toutes les prévisions du sens commun, de la sagesse moyenne au-dessus de laquelle bien peu d'hommes savent s'élever.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène* rapporte qu'un jour Napoléon répondit à un contradicteur qui ne pouvait s'élever jusqu'à la hauteur transcendante de sa vision des choses, semblait mettre en doute la réalité, la possibilité de ces sphères, hors de sa portée : « Voyez-vous cette étoile qui brille au ciel ? » On était en plein jour, l'interlocuteur reconnut qu'il ne l'apercevait pas. Alors l'ex-empereur ajouta pour toute conclusion : « Hé bien ! moi, je la vois. » C'était poliment expliquer

que la différence des vues ne devait pas permettre au bon sens terre-à-terre de s'inscrire en faux contre l'ampleur de vol des êtres mieux doués, de génies supérieurs.

Hé bien ! Napoléon a voulu placer les membres de sa famille dans quelques-unes de ces étoiles, que lui seul eût peut-être pu habiter, et sans se demander si l'atmosphère en était respirable pour eux. Non seulement cet air ne convenait pas à la nature bienveillante, pacifique et droite de Joseph, mais il répugnait encore aux tendances philosophiques de son esprit, qui, mal à l'aise dans un pareil milieu, y étouffant, y suffocant, ne cherchait qu'à s'en échapper, à fuir cette intolérable oppression.

On peut dire que, il ne vécut que malgré lui, l'existence qu'il mena. Roi de par la volonté toute puissante de son frère, puis exilé à la suite de la chute de ce frère ; puis chef politique par devoir d'abord, faiblesse après, de chef de famille, excité, poussé, entraîné par les siens toujours à la remorque. Il eut le sort des bons et des faibles, il subit le ballottement des événements, capable de les juger avec sagesse et même avec une largeur d'intelligence peu commune, mais sans force pour les dominer.

Toute la capacité d'action revenant à sa famille semble s'être concentrée en Napoléon,

aux dépens de ses frères, qui furent tous plus ou moins heureusement doués sous le rapport intellectuel ; mais tous aussi de vouloir peu énergique, et surtout peu persistant ; dénués de cette ténacité et de cette résolution que les moralistes considèrent, peut-être avec raison, comme les trois quarts du génie.

En somme, le champ d'investigations circonscrit par les limites qui impliquaient le titre et, par conséquent le cadre de la présente étude, était peut-être le plus heureusement rencontré pour placer sous le jour qui lui convenait, l'éclairer le mieux, l'homme réel que l'histoire ne possède que défiguré sous le nom de roi Joseph, pour saisir son vrai *moi*.

Certes, les positions occupées, le rôle social joué durant les années impériales ont laissé leurs traces. Le comte de Survilliers ne saurait donner l'idée absolue de ce qu'aurait pu devenir, être le jeune Joseph Bonaparte resté l'obscur aîné d'une famille corse, d'illustration toute locale. Napoléon a passé par là, remué profondément, transformé pour jamais tout cela. La famille modeste est devenue dynastie.

De son passage à travers l'Empire et sur deux trônes, Joseph a gardé, non le goût de la grandeur, non le besoin de la suprématie, le désir de l'omnipotence, mais une attitude.

Il ne prétend rien être de sa propre initiative et, cependant, ne parvient pas à oublier qu'il a été quelque chose. Il ne sait plus vivre en bourgeois, quoique né pour la vie bourgeoise. Point-Breeze est un compromis entre les habitudes contractées alors qu'on avait une cour et l'existence commune qu'il consent pourtant de tout cœur à mener.

A Point-Breeze, bon et simple, il se fait accessible à tous ; mais ne se place pas au niveau de tous. Tout dans ses allures, son installation, sa manière de vous recevoir impliquent un rang et un rôle, où le titre de comte ne veut que masquer doucement un autre titre. C'est une sorte de royal incognito. Et tout le monde en a si bien l'intuition que chacun s'empresse de témoigner audit comte des égards, une respectueuse déférence qui le sacrent ou le consacrent monarque *in partibus*. En dépit de sa réserve modeste, par tout et par tous il est traité en majesté tombée. Les hommes du gouvernement qui, à son arrivée, avaient observé dans leurs rapports avec lui une expectative officiellement voulue (constatant par cela même son rang social, en étant l'indirecte reconnaissance) lorsqu'il ne considèrent plus son séjour parmi eux comme la source possible de complications avec certains États européens, passent sans hésitation de la

muette hostilité diplomatique à des marques de faveur ne pouvant s'adresser à un simple particulier. Il est visible que Joseph ne saurait être ce simple particulier pour eux. C'est ainsi qu'une lettre de lui à M. Lacoste, nous le montre bénéficiant d'avantages spéciaux pour la réception de son courrier.

Le peuple américain suivait dans cette voie les individualités au pouvoir. L'émotion que cause dans la petite ville de Bristol l'arrivée du comte de Survilliers blessé, amené dans la voiture du docteur Phillips n'est pas celle qu'eût produite un citoyen ordinaire. La foule qui suit, grossissant a chaque pas, le nombre des gens venus s'inscrire, la curiosité publique et l'avidité de nouvelles sur tous les points de la ville, — témoignent d'une considération que n'explique pas la situation de simple propriétaire de Point-Breeze. C'est encore ici Joseph Bonaparte, frère de l'empereur Napoléon et ex-roi que la foule voit distinctement sous le déguisement, accepté d'un commun accord, de comte de Survilliers.

Quand à l'entourage immédiat du prince, ainsi qu'aux Français qui venaient lui rendre visite, on sait qu'ils le traitaient invariablement en *majesté*, selon l'étiquette conforme à son rang passé.

En définitive, on peut dire que tout le temps

de son séjour en Amérique, il joua au bourgeois et au citoyen sans jamais parvenir à être l'un ou l'autre, de fait.

C'est sur cette situation si peu commune et, psychologiquement si intéressante, qu'il n'était pas inutile d'insister. C'est elle qui donne son principal caractère à notre étude. D'autre part, ce n'est que grâce à cette considération que nous expliquons le Joseph Bonaparte redevenu tête de parti après dix-sept ans de séjour aux États-Unis, recommençant vers le milieu de 1832, la vie d'exil agitée, de menées politiques, en un mot, de prétendant. Son passé historique, aussi court et volontairement sans éclat qu'il eût été, ne pouvait être effacé ; il le tenait en réserve pour l'utiliser à l'occasion. Le déterminisme des choses, comme disent les métaphysiciens, quel que fût son désir intime, l'obligeait à subir la fascination d'un trône. Les appels de membres de la famille dont il était le chef, les espoirs de ses amis, les injustices de ses ennemis, tout le ramenait à ce même but. Les orientaux ont raison de dire qu'on n'échappe pas à sa destinée. Le vouloir n'a qu'une valeur bien infime au milieu de la domination de toutes les forces que dégage le milieu environnant.

Nous assistons successivement à l'arrivée de Joseph en qualité de proscrit, subissant les

contrariétés et les difficultés que cette situation enfante ; puis, prenant pied aux États-Unis, après avoir parcouru, étudié et appris à aimer ce pays en apprenant à le connaître ; puis, fixé à Point-Breeze, devenu bâtisseur et manifestant tous les goûts d'un propriétaire amoureux de son domaine et ne cherchant qu'à l'accroître et à l'embellir, y encadrant en imagination toute la durée future de son existence. Il est alors, autant que son passé d'hier lui permet de l'être, ce *comte* de Survilliers dont il a pris le nom.

L'écho lointain des ambitions des membres de la famille Bonaparte et les pressions des partisans d'un retour au régime impérial, n'ont qu'une action tout-à-fait sentimentale et de simple rêverie sur sa vie d'alors. D'ailleurs, jusqu'à la mort du captif de Sainte-Hélène, il n'a aucun rôle politique à jouer, aucun devoir de parent, de chef de famille à remplir. Il s'appartient entièrement.

Nous devons résumer l'impression qu'il nous a causée à cette heure de son exil. On peut la ramener à ces constatations générales : il s'épanouit, se livre, s'épanche volontiers, enfin tout-à-fait à l'aise, bien dans le milieu qui lui convient, propre au développement naturel de ses facultés, aux tendances de sa manière d'être particulière. Il se sent chez lui,

et est véritablement *lui*. Né, comme il s'est plu à le reconnaître lui-même, pour être brave père de famille, propriétaire d'un domaine rural, il s'occupe avec amour de ses constructions et de ses plantations, organise des promenades, des parties de plaisir, des déjeuners en plein air. Il se montre d'une exquise urbanité et d'une galanterie qui ne recule pas devant le quatrain, le badin madrigal avec les dames, qu'il n'oublie jamais de complimenter finement dans ses lettres. Pour toutes les familles des environs qu'il fréquente, qu'il visite et reçoit couramment, il n'y a plus qu'un aimable et opulent voisin avec lequel on est, à la fois, satisfait et flatté de voisiner. Et la chose a lieu sur le pied de la plus cordiale égalité pour les hommes, du plus délicat empressement, toutes sortes de petits soins et de précieuses prévenances à l'égard des dames, seules souveraines reconnues à Point-Breeze. Les ex-royautés de Naples et d'Espagne, les grandeurs de la veille, peuvent paraître autant de songes, sinon évanouis, au moins rejetés bien loin, flottant vaguement, en traînées pâles dans la nuit du passé.

Cependant, quelque chose de ce passé se respire à la résidence, non par le fait du maître du logis si l'on veut ; mais du fait de ce logis lui-même. Il est meublé des meubles conser-

vés d'hier, et sachant en faire régner encore autour d'eux comme un reste de persistante atmosphère. Les tableaux, les statues, les bronzes ciselés, les riches tentures, les mille bibelots pendus, placés, semés, tendus dans toutes les pièces, — parlent encore plus peut-être de cet autrefois, s'en racontant entre eux, s'en redisant visiblement les splendeurs et les gloires. Ils vous murmurent à l'oreille : vous êtes chez un grand de la terre qui désire garder l'incognito ; mais examinez-le attentivement, ce que vous prenez pour des rides cerclant son front, ce sont les sillons produits par le poids de deux couronnes ; c'est le frère de ce Napoléon qui, du fond de son palais des Tuileries, où quelques-uns d'entre nous ont figuré, faisait et défaisait les rois.

Napoléon mort, la situation de Joseph se trouva naturellement modifiée. Il devenait le chef incontesté de la famille des Bonapartes, le seul défenseur possible des droits du roi de Rome. La politique qu'il avait fuie, le reprenait tout entier, au nom d'un devoir sacré.

Il se borne longtemps à la défensive, opposant aux attaques sans nombre, sincères ou payées, la vérité des faits patiemment mise en lumière et le mépris flagellant d'un honnête homme aux prises avec des esprits étroits ou des consciences vénales. On tentait d'acca

bler sous des assauts répétés l'épopée impériale. Il s'institua le chef de la défense et mit tous ses soins à faire bonne garde, à parer tous les traits et à réparer toutes les brêches. Il était fatal qu'il s'animât à ce jeu et, emporté par une légitime indignation autant que par des nécessités de stratégie faisant de l'offensive une des formes de la simple défense, il finit par exercer de vives représailles, s'élançant parfois au loin dans la plaine. L'historien et le critique se transforment alors en polémiste sachant rendre coup pour coup et blessure pour blessure. Il en arriva à « ces haines vigoureuses » dont parle Alceste. Plus d'un ennemi, Bourrienne en tête, connut le poids de son bras, et garda les meurtrissures de sa rude et lourde masse d'armes.

Mais son naturel ne l'inclinait pas en ce sens. Joseph était avant tout, un doux et un pacifique. Pour qu'il assenât ainsi quelque maître coup, il fallait qu'on l'eût, selon la si heureuse locution populaire, fait sortir de son caractère. Il revenait vite à ses habitudes paternes et à ses plaisirs tranquilles.

L'arrivée de sa fille Charlotte, après la mort de Napoléon, dont Joseph avait été accablé aussi bien physiquement que moralement, répandit sur Point-Breeze un charme de féminine jeunesse dont tout se ressentit. La gra-

cieuse princesse était artiste, très sensible aux beautés de la nature qu'elle reproduisait avec talent sur la toile ou le papier : il ne fut plus question que d'art, de *motif*, *d'effet*, de points de vue, etc., etc. Le bon Joseph se mit en campagne et à l'œuvre pour répondre aux goûts de son enfant. Il mit son habileté et son expérience de propriétaire ordonnateur de travaux au service de l'aquarelle, de la mine de plomb, du fusain et de la peinture à l'huile. Il fit faire des percées, déblayer de jolis accidents de terrain ensevelis sous une végétation folle, dégager des bouquets d'arbres d'un heureux groupement ; remuer, retourner sur un point, sur un autre, avec une ardeur infatiguable, un plaisir paternellement épanoui qui devait avoir une indiscutable action sur l'amélioration de sa santé.

Charlotte retournée auprès de sa mère, la reine Julie, fut remplacée par sa sœur aînée Zénaïde. Avec cette dernière, ce fut la musique qui prit possession de la maison. Le prince Charles-Lucien, son mari, y mène l'existence studieuse d'un savant. Leurs deux enfants, nés en Amérique, ravissaient le grand papa par leur tapage et leurs jeux. Les Murat apportent, eux, l'animation de la vie mondaine.

Il avait marié cette fille aînée avec un mem-

bre de la famille Bonaparte, conformément à la recommandation contenue dans le testament de Napoléon. Le mariage de Charlotte, qui eut lieu aussi conformément à cette volonté obéie de l'immortel mort, ne se fit point sans avoir été précédé de manœuvres diplomatiques de la part des membres de la famille désireux d'obtenir pour un fils mis en avant, la main de la jeune héritière. Joseph eut à flairer et déconcerter maintes petites intrigues. Il aimait profondément ses enfants et mit toute son application à assurer leur bonheur, autant que la prudence humaine est capable de le faire.

Enfin, demeuré seul par le fait du départ de la princesse Zénaïde pour l'Europe, il commença à douter de l'avenir rêvé jusque-là sur la terre américaine. Il fut pris de nostalgie et se laissa fasciner de plus en plus par des pensées de retour, pour lui aussi, sur le sol du vieux continent.

La Révolution de 1830 vint imprimer à ces velléités, à ces idées encore vagues et flottantes l'impulsion d'un motif déterminant, leur donnant aussi la cohésion qui permet de *faire balle*, fait passer du désir hésitant, à la réalisation positive.

Les devoirs du père de famille remplis, ceux plus généraux du chef de famille se dressent devant le frère aîné de Napoléon. Son neveu

le duc de Reichstadt, avait des droits qu'il ne fallait pas laisser tomber en oubli. Ce fut par là que la politique reprit Joseph Bonaparte. Lui qui avait refusé par prudence, et peut-être aussi un peu par lassitude, les offres de Lafayette, monta sur la brèche un beau matin. Il trouva alors ce même Lafayette en face de lui, dans le camp de ses adversaires. « Il faut changer souvent d'opinion pour demeurer toujours de son parti » a écrit le cardinal de Retz. Le général républicain avait fait l'opposé, faisant aussi la preuve de l'aphorisme par *le contraire*.

Le grand nombre des défections amenées par l'habileté de Louis-Philippe, ne fit qu'exaspérer chez les membres de la famille Bonaparte, par ricochet chez leur chef, le désir de tenter une restauration impériale. Cette famille, elle, demeurait proscrite au milieu de la rentrée générale de tous les anciens expatriés. Elle chercha à forcer les portes que l'on lui fermait obstinément. Pour cela, il fallait être vainqueurs au lieu de vaincus ; elle se prépara donc à la bataille. Et comme il lui fallait un chef, comme ce chef désigné était Joseph, tous les membres intéressés n'eurent plus qu'une idée, obtenir de lui qu'il vînt commencer de près les hostilités, préparer sans relâche, ni distraction de but, la victoire espérée.

Joseph, bon, faible et blessé par le gouvernement de Juillet comme tous les siens, ne pouvait ne pas céder, à la fin, à leurs instances et aussi à la séduction de leurs avis favorables, de leurs confiantes promesses. Il hésita, recula, mais, finalement revînt.

Il va toucher la côte anglaise et, par conséquent, n'appartient plus à ce volume, consacré seulement à la personne du comte de Survilliers, c'est-à-dire au Joseph des dix-sept années d'Amérique, de vie saine et libre ; au Bonaparte philosophe et, il ne faut pas hésiter, car tout dans son existence d'alors nous ramène à ce qualificatif, le réclame, l'implique, et républicain.

La façon dont le président le recevra à Washington, à l'heure du départ, montre à quel point ce qualificatif est juste et à quel degré le frère de Napoléon avait su conquérir les suffrages du peuple des États-Unis, puisque, dans ce pays d'opinion publique, où celle-ci seule règne en souveraine, les hommes au pouvoir en étaient arrivés à le traiter, lui, en somme, simple particulier, et, sur ce sol égalitaire ne pouvant pas avoir d'autre titre, avec une considération unanimement approuvée par la presse.

Joseph était arrivé exilé, fugitif, et reçu à regrets ; il partit en hôte apprécié, honoré et

regretté publiquement. Nous nous sommes bornés au rôle de fidèle et d'impartial historien. Que pourrait dire de plus un apologiste ?

FIN

ANNÉE	OBSERVATIONS
1816	…nt 14 acres de marais. …y avait une petite maison. … face la maison d'été. … coin de Beard Creek. …ès du jardin potager. …cienne ferme de W. Nut. … croit. …ison du Dr Dubarry.
1817	…nant jusqu'au lac. …us haut que M. Kean.
1818	… face du jardin.
1819	…rme de Robins.
1820	
1825	
1826	…-B. — Le prix d'achat avait été de 6797 dollars pour 183 acres, mais on en a vendu 100 acres pour 2500 dollars.
1827	…-B. — Acheté 226 acres pour 5862 dollars, revendu 50 acres à Inglish et 13 acres à L. Murat pour 1600 dollars. … canal passe à travers la pointe.
1828	…rme Damer. … face le jardin (le bois a été défriché).
1829	…rme Damer } 52 acres du champ Murat.
1830	…ng field's Wood. … a été coupé et repousse. … compris 13 acres de chataigniers (Emley) qui ont été vendus ainsi que 22 acres au cordonnier. … acres de bois ont été défrichés. … y a une maison de briques, le tout a coûté..........
183…	
183…	

Appendice B.

LISTE DES TABLEAUX

DE LA GALERIE DE JOSEPH BONAPARTE

Avec prix d'estimation fait par lui-même, dimensions de chaque toile en mesures anglaise et française et observations.

1.	40.000 fr.	Saint Jean dans le désert, Murillo.
2.	25.000	Un naufrage, J. Vernet, estimé 15.000 fr. de trop.
3.	25.000	Un calme. J. Vernet, estimé 15.000 fr. de trop.
4.	5.000	Une vue de Chaia, Denis.
5.	5.000	Chute de Terni, Denis.
6.	12.000	Mosaïque ovale, Denis.
7.	12.000	Mosaïque ovale, Denis.
8.	2.000	Portrait, Thomas Florentin.
9.		Une Vierge avec l'Enfant, Murillo. Ce n° est nul, il est parti.
10.	25.000	Deux enfants avec un agneau, Léon. de Vinci.
11.		Une cuisinière. Ce n° est nul, il est parti.
12.	25.000	Une Madeleine, Le Titien.
13.	500	Des fruits, École italienne.
14.	300	Un Christ, École italienne.
15.	30.000	Une Vierge avec l'Enfant, Van Dick.
16.	1.000	Un portnait, École Lombarde.
17.	20.000	Une Vierge, Murillo.
18.	3.000	Une Vierge, Raphaël Mengs.
19.	20.000	Une Vierge avec l'Enfant, Murillo.
20.	2.000	Saint-Pierre, Spagnoletto.
21.	250	Un paysage avec figures, Mola.
22.	1.500	Olinde et Sophronie, Luca Giordano.
23.	500	Hercule aux pieds d'Omphale. —
24.	500	Rapt de Dejanire. —
25.	500	Les trois Gorgones. —

26.	500 fr.	Fête populaire à Venise, Canaletti.
27.	300	Un paysage avec figure (Mortfontaine), Dunony.
28.	3.000	Un paysage, Poussin.
29.	400	Un paysage avec figures, Flammand.
30.	1.000	Un paysage (Bacchus), Gerard Laniesse.
31.	300	Vue de Mortfontaine, Dunony.
32.	2.000	Vue de mer et paysage.
33.	150	Paysages avec figures, École espagnole.
34.	500	Le martyr d'une Sainte.
35.	500	Vue en Hollande, Canaletti.
36.	150	Paysages avec pêcheurs, Téniers.
37.	2.000	Un homme tenant un agneau sous le bras.
38.	3.000	Passage du Pô par les Français, Boguet.
39.	5.000	Un incendie, Denis.
40.	200	Un Saint Jérome (copie).
41.	3.000	Chasse aux Renards, Rubens.
42.	2.000	Un Lion aux Filets. —
43.	500	Visitation de Sainte Anne, École de Caraccio.
44.	1.500	Europe enlevée, Noël Coyret.
45.	10.000	Paysage avec figures et fruits, Rubens.
46.		Paysage avec deux figures, ce tableau est avec le nº 139, le 46 est nul.
47.	250	Vue d'un bois avec bûcherons, Mola.
48.	250	Vue d'un bois avec bûcherons. —
49.	250	Vue d'un temple dans un parc. —
50.	250	Paysages avec figures.
51.	3.000	Madeleine avec deux anges, École Française, Joseph a mis de sa main (Vien).
52.	1.000	Toilette de Vénus, Natoire.
53.	250	Vue d'une femme avec de la volaille.
54.	8.000	Vue de mer avec des galères, V. E. H. Ck.
55.	3.000	Paysage avec un tombeau, Vanderlick.
56.	200	Paysage avec figures, Salvator Rosa.
57.	300	Paysage avec un oiseau de proie, Snyders.
58.	500	Vue de paysage avec neige et figures.
59.	3.000	Les grâces, Rubens, cuivre.
60.	1.500	Incendie, P. G. V.
61.	300	Vue de Mortfontaine.
62.	2.000	Vue d'une colonnade et de la mer.

63. 3.000 fr. Vue d'un village sur la mer avec figures, Paret.
64. 3.000 Vue d'un paysage avec figures, L. Paret.
65. 2.000 Arc de triomphe et colonnade avec figures.
66. 300 Vue de Mortfontaine.
67. 1.200 Vue de mer, Joseph Vernet.
68. 3.000 Le Jugement de Pâris, Rubens.
69. 1 200 Vue de mer, Joseph Vernet.
70. 600 Chateau avec parc et chasse aux Cerfs.
71. 300 Vue de Madrid, École espagnole.
72. 600 L'Arche de Noé avec animaux.
73. 200 Paysage avec un berger et des moutons.
74. 200 Ruine d'un temple sur le sommet d'un rocher.
75. 300 Portrait d'un Turc.
76. 300 Portrait d'un Turc.
77. 100 Portrait d'un garçon riant (copie).
78. 300 Vue de la Casa del Campo, Espagne, École espagnole.
79. 300 Un Renard avec des Canards.
80. 3.000 Ville sur le bord de la mer avec figures, L. Paret.
81. 1.500 Paysage avec des Chèvres.
82. 2.000 Paysage avec berger et vaches
83. 600 Camp avec soldats, P. W.
84. 100 Paysage.
85. 500 Vue d'un jardin et paons.
86. 100 Paysage.
87. 200 Paysage avec des paysans.
88. 100 Vue de Mer.
89. 100 Une rencontre militaire.
90. 600 Des pêcheurs, Teniers.
91. 600 Gibier mort et volaille.
92. 200 Vierge avec deux enfants (copie).
93. 3.000 Un Guerrier devant une croix, Salv. Rosa.
94. 3.000 Saint Jean dans le désert. — —
95. 600 Une dinde et autres choses,
96. 1.500 La tête de Saint Jean et autres figures.
97. 600 Vue d'un triomphe.
98. 300 Jésus avec les apôtres dans la barque, École du Corrège.

99.	300 fr.	Fruits et des enfants.
100.	300	Saint-Sébastien percé de flèches.
101.	600	Un homme violant une femme, Phil. de Champagne.
102.	150	Mines à Rome.
103.	150	Une colonne de Trajan à Rome.
104.	300	Un Cygne et autres oiseaux.
105.	300	Vue de Mer.
106	80.000	Tarquin voulant violer Lucrèce, Titien.
107	60.000	Chasse aux toiles. Velasquez.
108	80.000	Nativité de Jésus-Christ, Raphaël Mengs.
109 } 110 }	16.000	Deux batailles (2 pendants), Tempesta.
111 } 112 }	2.400	L'Enfant Prodigue, (2 pendants).
113	12.000	La Reine Julie et les Princesses, Gérard.
114.	8.000	Le Roi Joseph. id.
115.	2.000	L'Empereur Napoléon. id.
116.	4.000	Les Princesses Zénaïde et Charlotte, L. David.
117.	500	La Princesse Zénaïde, Chatillon.
118.	500	Portrait de l'empereur Napoléon, Moïna.
119.	3.000	Les Princesses Zénaïde et Charlotte, Rob. Lefèvre.
120.	500	Le petit Joseph, Bigaud (Rome).
121.	200	Un pot de fleurs, Charlotte.
122	12.000	L'Empereur traversant les Alpes, L. David.
123	15.000	Un paysage (un peu noir, le père David, trop estimé).
124	15.000	Un paysage. — —
125	15.000	Village et chateau romain, J. Vernet.
126.	3.000	Paysage avec figure, Teniers (le père).
127.	1.000	Paysage avec figure, Murillo.
128.	200	Paysage, Murillo.
129.	3.000	Paysage avec figures, L. Parret.
130.	2.000	Fête Vénitienne, École Italienne.
131.	1.200	Marine, J. Vernet.
132.	200	Paysage et ruines.
133.	2.000	Fruits divers.
134.	2.000	Fruits divers.

135.	2.400 fr.	Un Aigle avec des volailles.
136.	3.000	Un Chien en arrêt, École espagnole.
137.	200	Paons et Pigeons.
138.	5.000	Lions et un Chevreuil, Rubens.
139.	200	Une femme creusant son tombeau.
140.	300	Une Vénus, (copie.)
141.	1.000	Paysage noir, Murillo.
142.	250	Paysage, Mola.
143.	2.000	Saint Pierre.
144.	200	Paysage, Charlotte.
145.	300	La Vierge et Saint Joseph (copie).
146.	1.000	Des baigneuses.
147.	1.000	Arrivée de la diligence, Demarne.
148.	2.000	Une fontaine et des figures.
149.	300	La Vierge et Saint Joseph (copie).
150.	2.000	Une Vénus avec un bracelet.
151.	6.000	Bergers et troupeaux, Poussin.
152.	100	Ruines et Bestiaux.
153.	100	Paysage noir.
154.	250	Architecture romaine.

L'estimation arrivait au total de fr. 722.000

Joseph a ajouté au bas de cette liste au crayon : la Vierge et l'Enfant Jesus, de Raphaël ; La Vierge au lapin, Corregio ; bataille de Constantin, de Jules Romain ; le Paradis terrestre, de Snyders ; chasse aux Sangliers, du même ; Pyrame et Thisbé, de Paul Véronèse ; Martyr de Saint. Sébastien, Titien ; Vouvermans, sur bois ; Girardot, sur bois

Pendant que Joseph achevait de bâtir sa première habitation à Point-Breeze, nous écrit M. Adolphe Mailliard, il fit venir d'Europe tous les tableaux et objets d'art qu'il possédait à Mortefontaine, Prangins et ailleurs. Cette collection arriva sans accident. Elle contenait des tableaux de grande valeur. Raphaël, Titien, Corregio, Léonardo da Vinci, Rubens, Teniers, Paul Véronèse, Velasquès, Murillo, y étaient représentés par des toiles capitales.

En 1832, à son premier voyage en Angleterre, il prit avec lui un certain nombre des meilleurs tableaux, lesquels se vendirent très bien à Londres.

En 1835 il suivit la même méthode et disposa de ceux qu'il avait emportés de nouveau avec lui.

Enfin en 1839, pensant ne plus retourner aux États-Unis, il choisit pour la troisième fois les *meilleurs tableaux* et *objets d'art* restants et les prit avec lui sur le *Philadelphia* ne laissant à Point-Breeze que les tableaux de famille et la galerie de deuxième ordre qui fut vendue en 1845, par son petit-fils.

Au moyen de ces trois ventes de Londres, Joseph fit face aux dépenses nécessitées par le coûteux de l'existence anglaise, qui l'obligeait à dépasser ses revenus.

ÉTAT DES TABLEAUX

QUE L'ON DOIT EMPORTER EN 1836.

15.000 dol.	Saint Jean dans le désert, Murillo, toile.
10.000	Deux Enfants avec un Agneau, Léonard de Vinc. bois.
10.000	Une Madeleine, Le Titien, toile.
10.000	Une Vierge avec l'Enfant, Van Dick, toile.
5.000	Une Vierge, Murillo, toile.
5.000	Une Vierge, Raphaël Mengs, bois.
5.000	Une Vierge avec l'Enfant, Murillo, toile.
1.000	Paysage avec Pêcheurs, Teniers, toile.
2.000	Diane et Actéon, Rubens, cuivre.
2.000	Le Jugement de Pâris, Rubens, cuivre.
1.000	Des Pêcheurs, Teniers, toile.
15.000	Tarquin voulant violer Lucrèce, Le Titien, toile.
15.000	Chasse aux Toiles, Velasquez, toile.
15.000	Nativité de Jésus-Christ, Raphaël Mengs, toile.
111.000 dol.	

(Joseph ajoute quelques autres Tableaux et arrive à un total de 132.000 dollars.)

La Reine Julie et les Princesses, Gérard, toile.
Le Roi Joseph, Gérard, toile.
L'empereur Napoléon, Gérard, toile.
Les Princesses Zénaïde et Charlotte, L. David, toile.
Portrait de l'empereur Napoléon, Moina, toile.
La Princesse Zénaïde, Chatillon, toile.
Les Princesses Zénaïde et Charlotte, Robert Lefèvre, toile.
Le Petit Joseph, Bigaud (Rome), toile.
Un Pot de Fleurs, Charlotte, bois.
L'Empereur traversant les Alpes, L. David, toile.
Un Paysage, Charlotte, bois.

10.000 dol.	Chasse de Diane, Rubens, toile.
3.000	La Vierge au Lapin (mosaïque ovale), Le Corrège, bois.
3.000	Une Vierge avec l'Enfant (mosaïque ovale), Raphaël, bois.

AUTRE LISTE [1]

New-York	Saint Jean dans le Désert, Murillo.
—	Tarquin et Lucrèce, Le Titien.
—	Chasse aux Toiles,* Velasquez, — Lord Ashburton.
—	Nativité de Jésus-Christ, Raphaël Mengs.
—	Un Guerrier dans le Désert, Salvator Rosa.
—	Chasse de Diane,* Rubens, — Lord Ashburton.
—	Deux Enfants et un Agneau,* Léon. de Vinci, — Lord Ashburton.
—	La Madeleine,* Le Titien, — Lord Ashburton.
—	La Vierge et l'Enfant Jésus,* Van-Dick, — Lord Ashburton.
—	Une Vierge, Murillo.
—	Figures, Fruits et Fleurs, Rubens, Snyders.
—	Lion et un Chevreuil, Rubens.
Londres..	La Vierge et l'Enfant Jésus,* Raphaël, — Lord Ashburton.
—	Bataille de Constantin,* Jules Romain, — Madame Regnaud.
—	La Vierge au Lapin réplique,* Le Corrège, — F. Clary.
—	Le Paradis terrestre,* Snyders, — F. Clary.
—	Chasse au Sanglier,* Snyders, — Duc de Padoue.
Paris.....	Pyrame et Thisbé, Paul Véronèse.
Rome	Martyr de Saint Sébastien,* Le Titien, — F. Clary.
New-York	Saint Jean dans le Désert,* Salvator Rosa, — Lord Ashburton.

[1] Observations : au crayon de la main de Joseph. « Ceux marqués d'un astérique ont été vendus.

TABLE DES MATIÈRES

Compiègne. — Imprimerie Henry Lefebvre, rue Solferino, 31

LA NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

FONDÉE ET DIRIGÉE

Par Madame ADAM

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois depuis le 1er avril 1879

CHAQUE NUMÉRO CONTIENT **224** PAGES DE TEXTE

18, Boulevard Montmartre, Paris.

Fondée et dirigée par Mme Adam, la *Nouvelle Revue* est demeurée fidèle à la voie qu'elle se traçait au mois d'octobre 1879. Introduire l'intérêt d'actualité, la variété, qui est l'essence même de la vie publique, dans un recueil qui n'excluait pas les études d'intérêt général, c'était là son programme ; respect de la liberté, culte sage du progrès social, patriotisme actif, c'était là sa devise. Programme et devise lui ont paru s'imposer au moment où la France renaissait à la vie publique et adoptait la forme du gouvernement républicain.

Les collaborateurs de la *Nouvelle Revue* étudient consciencieusement l'état politique et social de la France et de toutes les grandes nations. Assurer à notre pays un cercle d'amitiés élargi tous les jours, unir les esprits éclairés de toutes les nations par les liens, moins frêles qu'on ne croit, de la collaboration littéraire et de l'échange des idées ; marquer le rang et l'influence de la France dans le monde ; établir, avec le concours des talents spéciaux, l'importance intrinsèque et relative de son armée et de sa marine, telle est l'œuvre de la *Nouvelle Revue*, qui n'est pas demeurée inféconde. Dès sa fondation, la *Nouvelle Revue* n'a-t-elle pas, dans la mesure de ses forces, contribué à créer et à diriger le courant de sympathies qui entraîne l'une vers l'autre, pour leur mutuelle sauvegarde, deux grandes nations, la Russie et la France ?

La littérature et l'art sous toutes leurs formes occupent une large place à la *Nouvelle Revue*. Ses critiques suivent d'un

esprit attentif et libéral le mouvement artistique et littéraire à l'étranger comme en France. Les romans de la *Nouvelle Revue* sont signés des premiers noms contemporains.

La transformation subie par la France depuis 1870 avait créé des besoins nouveaux à la nation, par suite, des devoirs nouveaux à la presse : répondre à ses besoins, remplir ses devoirs, telle est la tâche que la *Nouvelle Revue* a entreprise dans le domaine des grands périodiques. Elle ne demeure étrangère à aucune des préoccupations de l'attention française, à aucun des évènements intérieurs ou extérieurs qui intéressent la vie morale et matérielle de la nation. De là, sans doute, son succès auprès d'une élite de lecteurs fort nombreuse.

TARIF D'ABONNEMENT

	1 an.	**6 mois.**	**3 mois.**
PARIS ET SEINE.............	50 fr.	26 fr.	14 fr.
DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE, TUNISIE ET ALSACE-LORRAINE.	56 »	29 »	15 »
ETRANGER (Union postale 1re zone)..................	62 »	32 »	17 »

Prix du numéro : **2 fr. 50.**

On s'abonne **sans frais**, en France et à l'Etranger, dans tous les **Bureaux de poste**, dans tous les bureaux et agences de la **Société Générale** et du **Crédit Lyonnais**, et par bulletin de souscription. (Voir à la fin du catalogue).

Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

EN VENTE

Collection complète de la *Nouvelle Revue* du 1er octobre 1879 au 15 décembre 1891 (**294** numéros). Prix . ... **550 fr.**

Années séparées (**24** numéros)................. **50**

La *Nouvelle Revue* met à la disposition de ses abonnés une couverture cartonnée destinée à conserver en bon état le numéro en lecture.

Cette couverture, montée sur un dos à ressort, ce qui permet d'y placer et d'en retirer instantanément le numéro, est recouverte d'une toile maroquinée en couleur, avec titre doré: **LA NOUVELLE REVUE.**

Pour recevoir *franco* la couverture, adresser *un franc* en mandat-poste ou timbres-poste français.

OUVRAGES DU COMTE PAUL VASILI

A l'Abîme. — 1 vol. in-18 .... 3 50

La Société de Berlin. — 1 vol. in-8° .... 6 »

La Société de Vienne. — 1 vol. in-8° .... 6 »

La Société de Londres. — 1 vol. in-8° .... 6 »

La Société de Madrid. — 1 vol. in-8° .... 6 »

La Société de Saint-Pétersbourg. — 1 vol. in-8° . 6 »

La Société de Rome. — 1 vol. in-8° .... 6 »

La Société de Paris. — 1er vol. *Le Grand Monde*, 1 vol. in-8° .... 6 »

La Société de Paris. — 2e vol. *Le Monde politique*, 1 vol. in-8° .... 6 »

Jamais le brillant écrivain auquel nous devons de si piquantes études sur les différentes cours de l'Europe n'a été plus en verve que dans le second volume de la **Société de Paris**, intitulé le *Monde politique*. Aristocrate épris de libéralisme, l'auteur y passe en revue nos ministres, nos sénateurs et nos députés, distribuant avec une rare finesse l'éloge et le blâme, et traçant de chacun d'eux des portraits d'une vérité intense, excellant à mettre en lumière leurs qualités comme leurs défauts. Bien plus, l'expérience que le comte Vasili a puisée au cours de sa longue carrière diplomatique, lui permet de discerner d'un coup d'œil les causes secrètes qui font ou défont les ministères, et les pages qu'il consacre à notre haut personnel gouvernemental resteront comme des modèles du genre. Voilà plus qu'il n'en faut, pensons-nous, pour justifier le succès obtenu par ce livre dès son apparition.

OUVRAGES DE MADAME ADAM

Coupable. Comédie en un acte. — 1 broch. in-8°... 1 »

Le Général Skobeleff, accompagné d'un portrait du général dessiné par Georges Roux. — 1 vol. in-8° carré .... 2 »

Voyage autour du Grand-Pin. — 1 vol. in-18.... 3 50

Dans les Alpes. — 1 vol. in-18 .... 3 50

Le Siège de Paris. — 1 vol. in-18 .... 3 50

Idées anti-proudhoniennes. — 1 vol. in-18 .... 3 50

Le Mandarin. — 1 vol. in-18...................... 3 50

Mon Village. — 1 vol. in-18...................... *Epuisé.*

L'Education de Laure. — 1 vol. in-18 .... 3 50

Saine et Sauve. — 1 vol. in-18.................. 3 50

Récits du Golfe Juan. — 1 vol. in-18............ 3 50

Jean et Pascal. — 1 vol. in-18................ 3 50

Jalousie de Jeune Fille. — 1 vol. in-18........... 3 50

La Patrie Hongroise. (Souvenirs personnels.) — 1 vol. in-8° .... 6 »

Un Rêve sur le Divin. Frontispice dessiné par G. Fraipont. — 1 vol. in-18 carré. — Exemplaire sur vélin.................................. 5 »

Exemplaire sur chine, grandes marges (numéroté à la presse de 1 à 50)......................... 20 »

Il appartient à l'auteur de *Grecque* et de *Païenne*, ces deux œuvres troublantes où semble palpiter l'âme même de la Nature, d'essayer de soulever un des coins du voile qui dérobe à nos regards le mystère de nos origines et de nos destinées. Si nul ne doit connaître ici-bas la vérité dans son intégrité, pourquoi ne serait-il pas permis à quelques esprits d'élite de s'élever assez au-dessus de l'humanité pour pénétrer un instant dans le domaine des choses divines et y saisir une étincelle du feu sacré ?

C'est à une de ces envolées vers l'infini d'une âme cherchant à se dégager de plus en plus des liens de la matière que nous devons le nouveau livre de Madame Adam. Dans ces lignes inspirées, écrites sous l'impression d'un rêve, qui est en même temps comme une révélation, nous trouvons expliqués, en un langage sonore et pur, tous nos devoirs en ce monde, tous nos bonheurs dans l'autre. C'est en un mot un bel et bon livre, dont la lecture sera fortifiante pour les faibles, consolante pour les désespérés.

La Chanson des Nouveaux Époux. — 1 vol. in-18 carré. (Les dix compositions qui illustrent ce volume sont de MM. Benjamin Constant, E. Detaille, Gustave Doré, Jean-Paul Laurens, Jules Lefebvre, Fernand Lematte, Hector Le Roux, A. Morot, Munkacsy, Ed. Toudouze.).. 10 »

Les autres voyages de Madame Adam, *Grecque, Païenne* et *Les Poètes grecs contemporains*, quoique n'ayant pas été édités par la librairie de la *Nouvelle Revue*, sont à la disposition de nos abonnés au prix de 3 fr. 50 le volume.

ŒUVRES DE M. GEORGES VILLE

La Production végétale et les engrais chimiques, conférences agricoles faites au champ d'expériences de Vincennes. 1 vol. gr. in-8° de 478 p., avec 9 fig. et 3 pl.............................. 8 »

Les Engrais chimiques, entretiens agricoles donnés au champ d'expériences de Vincennes :

I. *Les Principes et la Théorie*, 8e édition. 1 vol. in-18 de 408 pages, avec 4 figures et 3 planches. **3 50**

II. *Les Cultures spéciales*, 1 vol. in-18 de 408 pages, avec 1 figure et 2 planches.................. **3 50**

III. *La Pratique fécondée par la Théorie*, 1 vol. in-18 de 420 pages, avec 3 figures et 2 planches. **3 50**

Les Engrais chimiques, conférences données à Bruxelles. — La betterave, la doctrine des engrais chimiques, l'analyse de la terre par les végétaux, instructions pratiques pour les champs d'expériences, 2e édition, 1 vol. in-18 de 172 pages, avec 7 figures .... 2 »

Le propriétaire devant sa ferme délaissée, conférences données à Bruxelles, 4e édition. — La production végétale, l'emploi des engrais, l'aménagement des forces et leur résultat, la sidération. 1 vol. in-18 de 226 pages, avec 4 figures et 1 planche 2 »

Enquête sur les résultats obtenus en 1868 au moyen des Engrais chimiques, conférence faite en 1869 au champ d'expériences de Vincennes. — Les faits, le prix du fumier, la synthèse agricole qui doit prévaloir. la doctrine des engrais chimiques, les assurances en faveur du crédit, résultats. 1 vol. in-18 de 156 pages .... 1 »

L'Ecole des Engrais chimiques, premières notions de l'emploi des agents de fertilité à l'usage des écoles primaires. 6e édition, 1 vol. in-18 de 108 pages avec 14 figures et 1 planche......... 1 »

Le Renchérissement de la Vie, conférence faite à la Sorbonne le 7 avril 1890. — 1 brochure in-18 » 50

La Production agricole, définie par la Science, conférence faite à Lyon, le 20 mai 1865. — 1 brochure in-18 .... » 50

La Conquête du Soleil et l'accroissement de la Production, conférence faite à Lille, le 24 janvier 1892. — 1 brochure in-18................. » 50

La Culture selon la Science, échos du champ d'expériencee de Vincennes, par Henri Bloudeau, 2e édition, 1 vol. in-18 de 224 pages........... 2 »

DIVERS

Table de la Nouvelle Revue, avec préface de M. Louis RICHARD. — 1 vol. in-8° .... 5 »
Départements et étranger 5 50

La **TABLE** de la *Nouvelle Revue* contient : 1° Une liste par **noms d'auteurs** de tous les travaux publiés dans la *Nouvelle Revue* depuis dix ans (1879-1888) : 2° une liste par **ordre de matières ;** 3° une liste par **ordre géographique ;** 4° une **Bibliographie**. — Cette **TABLE**, le répertoire le plus détaillé qui ait été fait jusqu'à ce jour, constitue à la fois un **index commode** et un **catalogue complet** des 55 premiers volumes de la *Nouvelle Revue*. Elle est indispensable aux personnes qui ne veulent pas rester étrangères au mouvement politique, littéraire, historique, etc., de ces dix dernières années.

La Cité chinoise, par G. Eug. SIMON, ancien Consul de France en Chine, ancien élève de l'*Institut agronomique de Versailles*. — 1 vol. in-18 .... 3 50

Au moment où les évènements qui se passent en Chine appellent de nouveau, sur ce pays, l'attention de l'Occident, nous croyons devoir rappeler au public le livre si intéressant, qui a été écrit, il y a quelques années, sous le titre de *la Cité chinoise*. On y trouvera, dans les chapitres de la famille chinoise, l'Etat, le Gouvernement, les détails de la constitution de cet empire, etc., le fonctionnement de ses institutions, et l'on comprendra alors les véritables causes du soulèvement actuel des Chinois.

La Cité française, par le lettré Fan-Tan-Gen, membre de l'Académie du Ham-Lin. Mémoire adressé au Ministre des Rites de l'Empire Chinois, publié par G. Eugène SIMON. — 1 vol. in-18 .... 3 50

Etudes sociales, philosophiques et morales, par B. GENDRE (Mme Nikitine). — 1 vol. in-18 .... 3 50

Paris en voiture, à cheval, aux courses, à la chasse, par CROQUEVILLE. — 1 vol. in-8° 3 50

Croqueville, en un défilé pittoresque, fait passer sous nos yeux toutes les personnalités masculines et féminines qui, de 1830 à nos jours, avec quelque notoriété d'élégance, ont roulé carrosse, chassé à courre ou fait courir.

Au passage, les historiettes abondent, vivement contées. C'est comme une histoire anecdotique, vivante toujours et parfois profonde, de la haute aristocratie et de la haute fortune par quelqu'un qui en fait partie. En cherchant bien, on verrait passer l'auteur dans sa voiture, on l'apercevrait montant un cheval pur-sang, on admirerait de lui quelque prouesse à la chasse à courre, on noterait la sensation de son entrée dans la loge la plus aristocratique aux courses.

L'ouvrage contient un index qui facilite la recherche de tous les noms cités.

Amours, par Mme la princesse MARIE TROUBETZKOÏ. 1 vol. in-18 .... 3 50

L'Egalité des sexes en Angleterre, par FÉLIX RÉMO. 1 vol. in-18. .... 3 50

Désenchantée, par le marquis de CASTELLANE. — 1 vol. in-18. .... 3 50

Comme dans un miroir, par M. F.-C. PHILIPS (traduit de l'anglais par MARIE-ANNE DE BOVET). — 1 vol. in-18 .... 3 50

La Princesse Tata, par MARKEWITCH (traduit du russe par DERÉLY). — 1 vol. in-18.......... 3 50

Les Torpilleurs, la Guerre navale et la Défense des Côtes, par le vice-amiral BOURGOIS. — 1 vol. in-18 .... 3 50

Au moment où de récentes discussions à la Chambre des députés ont appelé l'attention générale sur l'état actuel de notre flotte et éveillé de patriotiques inquiétudes, la lecture de ce livre, écrit sans autre souci que celui de contribuer à la grandeur du pays, suscitera, nous n'en doutons pas, de sages réflexions dans l'esprit de ceux qui ont en mains les destinées de notre marine. Du reste, cet ouvrage s'adresse à tous, car tous y trouveront, exprimées en un langage simple et élevé, de hautes et fortifiantes pensées inspirées par un ardent amour de la France et un dévouement sans borne à la défense de ses intérêts et de son avenir.

La Revision, par ANDRIEUX, député. — 1 vol in-18. 3 50

Le Feu à Formose, par JEAN DARGÈNE. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). — 1 vol. in-18 3 50

Le **Feu à Formose** s'adresse à ce qu'il y a de plus sain et de plus noble dans les esprits : l'amour de la patrie. C'est le récit sincère et très ému de l'admirable campagne de guerre maritime de l'amiral Courbet en Extrême-Orient, dont la plupart des épisodes merveilleux, tous à la gloire des **marins**, de l'**infanterie de marine** et de la **légion étrangère**, restèrent ignorés au milieu des graves préoccupations de cette époque mémorable. L'auteur, qui a été au premier rang pour voir, a fait de son récit un drame palpitant et passionné, un véritable roman historique. Tout ce qu'il raconte est vivant, pittoresque, fidèlement observé, toujours pathétique, souvent douloureux, plein de curieux documents participant de l'histoire à la fois et de l'étude des mœurs.

A part son mérite très littéraire et artistique, un tel livre est aussi une bonne action. Il fait aimer davantage le pays où les héros qu'il célèbre avec tant de chaleur patriotique et d'enthousiasme ont pu se produire aux jours de grands sacrifices.

Sous la croix du Sud, roman de la Calédonie, par JEAN DARGÈNE. — 1 vol. in-18................ 3 50

Achinoff. *Une Expédition religieuse en Abyssinie*, par M. le vicomte DE CONSTANTIN, avec une préface de Mme ADAM. — 1 vol. in-18............. 3 50

Les Princes de la jeune Critique : *Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Louis Ganderax, Paul Bourget,* par GEORGES RENARD.— 1 vol. in-18.......................... 3 50

Les Américains chez eux, par Mme la marquise de SAN CARLOS. — 1 vol. in-18.................. 3 50

Quinze mois de régime libéral en Roumanie — 1 vol. in-8o .... 6 »

Le Prince de Bismarck démasqué (1887-1888), par M. CHARLES DE MAUREL. — 1 vol. in-8o......... 6 »

Etudiant divers incidents diplomatiques relatifs à la question d'Orient, l'auteur dénonce, dans un récit fondé sur la connaissance de documents de chancellerie inédits et nombreux, les secrets de la politique allemande. Cet ouvrage est un des exposés les plus clairs et les plus nourris qui aient été faits de nos jours de la diplomatie de M. de Bismarck. Développements et documents démontrent à l'évidence que cette diplomatie, qui se targue d'une franchise brutale. est avant tout hypocrite et mensongère. En Bulgarie, elle a secrètement encouragé par ses écrits et ses actes cette candidature du prince de Cobourg hostile à la Russie et contraire au traité de Berlin. Cependant, les communiqués des journaux bismarckiens et les déclarations officielles semblaient la combattre et essayaient, mais en vain, de tromper le Tzar. M. de Maurel, pour faire la preuve, n'a eu qu'à interroger les actes officiels de la politique allemande, en les soumettant à un procédé d'argumentation qui constitue l'originalité de son ouvrage.

Les Réformes fiscales, système JACQUES LORRAIN, ouvrage couronné par la *Société d'Etudes économiques,* concours A. REYNAUD. — 1 vol. in-8o.................................. 6 »

Les Hommes d'Etat français au XIXe siècle : Talleyrand, Falloux, Thiers, Rouher, Gambetta, (essai de psychologie politique) par le marquis de CASTELLANE. — 1 vol. in-8o................... 6 »

A traits rapides et brillants, M. de Castellane esquisse l'histoire des hommes de notre siècle qui, par leurs actes et leurs idées, ont agi le plus profondément sur la destinée politique de la France, de ceux qui ont, pour ainsi dire, fait de leurs mains la patrie où nous vivons. Il débute par une réhabilitation de Talleyrand, qui paraîtra justice plutôt que paradoxe à ceux qui la liront : Il poursuit en nous montrant comment M. de Falloux a créé le cléricalisme, c'est-à-dire l'association de la Religion et de l'Etat, comment M. Thiers nous a enseigné le scepticisme politique, comment M. Rouher s'est attaché à satisfaire et à développer chez ses concitoyens le goût des jouissances matérielles, comment enfin Gambetta a installé, en France, sinon organisé la Démocratie. M. de Castellane a étudié avec une impartialité parfaite l'œuvre de ces hommes. — Cette impartialité, qui n'exclut chez l'auteur ni la vigueur de la pensée, ni la chaleur des convictions, ni l'éloquence communicative du style, fait des *Hommes*

d'Etat français au XIX[e] siècle un livre juste et sain autant que fort et passionnant.

Essais de Critique militaire, par G. G., de *la Nouvelle Revue*. — 1 vol. in-8° d'environ 400 pages, avec suppléments et pièces justificatives, 13 tableaux de marche et 3 cartes en couleur (ouvrage honoré d'une souscription du ministère de la Guerre).. 10 »

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES. — Préface générale. — 1[re] étude. — Etude sur Clausewitz. — 2[e] étude. — Septembre et octobre 1806. — Juillet et août 1878. — Avant-propos. — 1[re] partie. — Les Vaincus. — 2[e] partie. — Les Vainqueurs. — Chap. I. Mobilisation et Concentration. — II. Débouché. — III. Période de manœuvre et action décisive. — 3[e] partie — Résumé et partie didactique.

SUPPLÉMENTS ET PIÈCES JUSTIFICATIVES. — I. Note sur le rôle du 1[er] corps le 14 octobre 1860. — II. Tableaux d'effectif de la Grande Armée et de l'armée saxo-prussienne au 1[er] octobre 1806. 2 *tableaux*. — III. Note sur la composition des équipages de la Grande Armée en 1806. — IV. Note sur le service des subsistances en 1806. — V. Tableaux des mouvements de la Grande Armée du 23 septembre au 14 octobre 1806. 4 *tableaux*. — VI. Tableaux des mouvements des I[re] et II[e] armées allemandes du 31 juillet au 17 août 1870. 5 *tableaux*. — VII. Tableaux des mouvements de l'armée du Rhin du 18 juillet au 17 août 1870. 4 *tableaux*.

Cartes en 3 couleurs (routes en rouge), réunies dans une pochette à la fin du volume : I. Carte d'ensemble de l'Europe centrale, pour la campagne de 1806 (demi-colombier 65 $\times$ 45). Echelle de $\frac{1}{1.137.000}$; 2. Carte du bassin de la Saale, pour la campagne de 1806 (demi-colombier 65 + 45). Echelle de $\frac{1}{320.000}$; 3. Carte de la région entre le Rhin et la Moselle pour la campagne de 1870 (grand colombier 65 + 90). Echelle de : $\frac{1}{320.000}$

NOTA. — Ces cartes, spécialement dressées pour l'ouvrage, portent toutes les localités mentionnées dans le texte, à l'exclusion des autres.

Nous sommes persuadés que, par la sûreté de sa science, par la hauteur de son patriotisme éclairé, l'œuvre de M. G. G. rendra de réels service à l'art militaire, en même temps qu'elle intéressera tous les nobles esprits que hante la préoccupation de la Défense nationale.

Sept Etudes militaires, par G. G., de la *Nouvelle Revue*. — 1 vol. in-18........................ 3 50

1[re] Etude. — **La Question des cadres** (officiers). — 2[e] Etude. **Le Grand Etat-Major.** — 3[e] Etude. **Manœuvres d'automne (1890).** — 4[e] Etude. **Les grandes manœuvres (1891).** Réponse à M. J. REINACH. — 5[e] Etude. **La Fortification et l'Artillerie.** — 6[e] Etude. **La Défense de la France.** — 7[e] Etude. **Eléments de la Guerre,** d'après le colonel MAILLARD.

Ombres et Mirages, par M. Robert SCHIFFER. — 1 vol. in-18	3 50
L'Egypte et ses Provinces perdues, par le colonel CHAILLI-LONG BIN. 1 vol. in-18	3 50
Choses vraies, par Mme la maréchale SERRANO, duchesse de la Torre. 1 vol. petit in-8°	3 50
Chefs-d'œuvre des Écrivains modernes. *Nouvelles lectures commentées en français, en anglais et en allemand*, par H. TRUAN. — 1 fort volume de 720 pages. Edition de luxe, grand in-8°, 26 gravures hors texte, brochée	10 »
Cartonnée, tranches dorées	12 »
Edition classique, in-18, cartonnée	5 »
L'Enseignement commercial basé sur l'étude des langues modernes, par H. TRUAN. — 1 vol. in-8°, broché	5 »

BROCHURES

La Constitution de 1875, par M. DE MARCÈRE, sénateur. En annexe : *Le texte des Lois constitutionnelles*. — In-8°	» 75
Les Allemands en Alsace-Lorraine, impressions de voyage par PAUL MELON. — In-8°	1 »
Le Centenaire de la Constitution des Etats-Unis en 1887, par L. VOSSION. — In-8°	1 »
La Réforme de l'Impôt foncier, par ALPH. VIVIER. — In-8°	1 »
La Russie barbare ! par E. DE CYON. — In-8°	1 »
La France et la Russie, par E. DE CYON. — In-8°	1 50
La Diplomatie, les Consulats et le Commerce français, par Z. MARCAS. — In-8°	1 50
Les Forces productives de la France comparées, 1789-1889, par E. FOURNIER DE FLAIX. — In-8°	2 »

NOTA. — Tous les ouvrages indiqués sur le Catalogue de la librairie sont expédiés *franco* **contre l'envoi d'un mandat-poste ou valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. RENAUD, administrateur-gérant de la NOUVELLE REVUE, 18, boulevard Montmartre, Paris.**

Timbre-

poste.

Monsieur ***RENAUD***

Administrateur-gérant de la **NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre,

PARIS

1815-1832

JOSEPH BONAPARTE

EN AMÉRIQUE

PAR

GEORGES BERTIN

ACCOMPAGNÉ D'UN

Portrait d'après une Gravure de M. Rodolphe PIGUET

PARIS
LIBRAIRIE DE LA *NOUVELLE REVUE*
18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18
1893

COMPIÈGNE

IMPRIMERIE HENRY LEFEBVRE

31, RUE DE SOLFERINO, 31

[illegible]